

## - CHAPITRE I

### I - ORIGINES ET ANTECEDENTS - L'arrière plan

Le petit groupe d'anglais a qui l'on avait concédé en 1890 la direction du monopole des Tabacs iraniens, avait dû grandement s'en féliciter. Pendant plus d'un demi siècle et à un rythme croissant après 1872, les rois d'Iran s'étaient laissés aller à brader les ressources de leurs domaines aux étrangers, avides, pour la plupart Anglais et Russes. La concession du Tabac était la dernière et virtuellement l'une des plus rentable au sein d'une longue série de concessions. Les rois GHADJAR et en particulier NASR AL DIN SHAH considéraient l'octroi de concessions à des étrangers comme un moyen simple d'amener un revenu nécessaire, il est vrai, dans les coffres du gouvernement iranien.

Les dépenses de la Cour n'avaient cessé de s'accroître, surtout depuis la découverte par NASR AL DIN SHAH des plaisirs de voyager en Europe, et les ministres iraniens n'étaient guère scrupuleux sur la provenance des revenus. De plus, cette méthode de financement entraînait peu de risque pour l'indépendance de l'Iran tant que les hommes d'Etat iraniens veillaient à préserver l'équilibre anglo-russe. Cependant bien que ni la Cour ni les concessionnaires britanniques ne l'aient soupçonné l'octroi de la concession du Tabac devait devenir un point crucial dans l'histoire de l'Iran.

Tout au long de l'histoire de l'Iran, parfois glorieuse, il y avait eu des moment ou presque la totalité du monde civilisé avait considéré avec un profond respect le grand empire perse. .

Au cours du 18ème siècle même, une armée iranienne menée par NADER SHAH AFSHAR avait investi l'Inde et ravagé DELHI. Mais il y avait eu aussi d'autres périodes dans l'histoire iranien ou cette terre avait été à la merci des étrangers. NASR AL DIN avait conscience que son règne était l'une de ces périodes là. Le dynamisme de l'expansion russe en Asie au cours du 19ème siècle avait amené la Russie aux confins de l'Iran, tout d'abord du côté caucasien de la mer Caspienne puis du côté de l'Asie Centrale.

Les profondes aspirations et désirs russes, qu'ils aient été tsaristes ou soviétiques, d'avoir un port en eaux chaudes sont des faits universellement admis, de plus le Golf Persique les avaient toujours tentés. Pourquoi donc les russes se seraient-ils arrêtés à la fin du

19ème siècle au abord de l'Iran lorsque selon toutes les apparences seule, la faible dynastie GHADJAR avec ses sujets apparemment endormis se dressaient en travers de la route des armées du Tsar?

Il y eu peut-être des iraniens qui s'étaient imaginé que leurs puissantes armées et leurs brillants hommes d'Etat avaient arrêté l'avance Russe vers le Sud Est. Mais de tels hommes étaient introuvables à la Cour GHADJAR. A cette Cour on y avouait clairement que c'étaient les craintes des Anglais quant à leur route commerciale vers l'Inde et quant à l'Inde elle-même qui avait empêché les Russes d'annexer l'Iran.

L'indépendance de l'Iran était entre les mains de deux grandes puissances. Aucune de ces deux puissances ne pouvait se permettre un autre pas en avant sans risquer une grande guerre

3 .

En effet, la simple existence de l'Iran dépendait du maintien de la rivalité pacifique entre ces deux Etats.

De fait, comme la rivalité anglo-russe y était restreinte dans le domaine militaire, celle-ci s'exprimait essentiellement dans le domaine économique. En 1872, un sujet britannique, le baron Paul Julius Von Reuter reçut une concession pour l'exploitation des ressources minérales de l'Iran qui étaient si étendues qu'elles pouvaient affecter le futur développement économique du pays. Un an plus tard, cette concession lui fut retirée non pas à cause d'une quelconque réaction massive de la part des iraniens mais plutôt parce que la Russie considérait celle-ci comme une menace. D'autres concessions-- moins sérieuse furent accordées et conservées car elles ne menaçaient pas sérieusement l'équilibre anglo-russe.

La concession du tabac à une compagnie britannique en 1890 concernant l'une des denrées domestiques les plus importante. en Iran, fut -'inévitablement la cible de manoeuvre subtile de la part des Russes, et même lorsque la concession fut octroyée, l'opposition Russes persista.

Quoiqu'il en soit la compagnie britannique avait de quoi se sécuriser puisque la concession venait être annulée sans entraîner pour les iraniens une énorme perte financière. Néanmoins elle fut annulée. Les Russes avaient concouru à cet échec de la Grande-Bretagne mais leur influence n'avait pas été cruciale.

Le rôle principal dans ce drame avait été tenu par un acteur encore inconnu sur la scène politique iranienne, un acteur que ni NASR AL

DIN ni la compagnie britannique n'avait cru exister, il s'agissait de l'opinion publique outragée

La réaction populaire était essentiellement primaire et fut éveillée plus par une facilité religieuse blessée que par l'orgueil national; Le peuple craignait que son tabac soit rendu impur par la manutention d'infidèles.

Mais les forces nationalistes en éveil y participèrent activement, et le cours de l'histoire iranienne en fut marqué de façon irrévocable.

Six ans après qu'il eut octroyé cette concession du tabac, NASR AL DIN SHAH fut assassiné.

La grande majorité des iraniens, paysans, nomades et travailleur urbains étaient illettrés et sans expression politique. Elle ne pouvait être vive que par un appel émotionnel. Mais parmi la petite couche de personnes possédant une expression, trois groupes commencèrent à se cristalliser, qui, chacun ayant ses raisons propres, était violemment opposé, à une politique de prêter une concession aux étrangers. Ces groupes étaient, le Clergé, les commerçants et les intellectuels.

Le Fils et successeur de NASR AL DIN SHAH, MOZAFFAR AL DIN SHAH, était un dirigeant faible et épris de luxure, dont la prodigalité engendra la nécessité de négocier un nouvel emprunt à l'étranger. Il reçut celui-ci des Russes, mais au prix d'hypothèques pour de nombreuses années, les réserves de douanes.<sup>5</sup>

Pour le Clergé et plus particulièrement pour les commerçants, une telle conduite ne pouvait être tolérée, et en 1906, ils échafaudèrent une révolution quasiment sans effusion de sang.

Chacun des trois groupes de l'opposition désiraient voir l'influence des étrangers réduits, des réformes sociales mises en place et un veto constitutionnel opposé à la tyrannie de la Cour.

Sur ce point ils étaient unis et tous trois étaient d'accord sur le fait que leurs objectifs seraient mieux atteints en forçant le SHAH à promulguer une constitution qui pourvoirait un gouvernement à système parlementaire. Quoiqu'il en soit même parmi les révolutionnaires, de telles idées de libertés démocratiques occidentales étaient mal comprises.

6 .

Le clergé, sans laquelle la révolution n'aurait pu réussir, comprit progressivement qu'au sein de cette complexité idéologique, il y avait un élan vers la laïcité entièrement étranger.--à la pensée islamique. Pour la plupart des marchands les idées en soi avaient peu

d'importance; lorsque leurs demandes matérielles furent satisfaites, leur enthousiasme pour la constitution s'effrita. En fin de compte, il n'y avait guère de place dans la tradition iranienne pour une participation intellectuelle dans la politique et il fut facile aux intellectuels de retourner à leur parler et à leurs interminables

. De plus et en toute ironie, en Iran comme dans la plupart des états ayant une organisation sociale de type féodal la démocratie avait inévitablement abouti à la main mise sur le parlement par les éléments mêmes qui sympathisaient le moins avec une démocratie libérale, se surajoutant à une très petite base de soutien populaire et à un -- enthousiasme tiédissant de la part des révolutionnaires, il y avait l'hostilité croissante de la Cour, de l'armée, d'une portion conséquente du clergé et des propriétaires fonciers. Ce qui est étonnant c'est que ce premier éclat d'un nationalisme libéral et démocratique ait duré de 1906 à 1912.

L'apparition du nationalisme iranien posa un problème majeur tant aux Anglais qu'aux Russes. Mais ces années-là virent s'accroître un malaise mondial tandis que l'Europe s'avavançait vers la guerre.

Quelque fut l'attrait du nouveau mouvement, surtout pour les

7

britanniques, le principal souci des Russes et des Anglais était que l'Iran ne perturbe pas le fragile équilibre anglo russe au Moyen Orient, à une époque où tous deux étaient menacés d'une guerre avec l'Allemagne impériale. Les deux pouvoirs cherchèrent à mettre au clair et à institutionnaliser leurs positions par l'accord anglo-russe de 1907 qui partageait l'Iran en deux sphères d'influence. Que ce traité ait eu lieu pendant le premier régime constitutionnel est, sans aucun doute, pure coïncidence; mais le mouvement nationaliste, encore balbutiant, ne pouvait que l'envisager comme une grossière interférence et une trahison injustifiable.

L'objectif essentiel anglo-russe, quant à l'Iran visait sa stabilité interne, et dans les premiers temps de la constitution, les deux puissances croyaient que cette stabilité ne pourrait apparaître que si le SHAH envisageait de faire la paix avec les innovateurs nationalistes.

Les représentants des corps diplomatiques anglais et russes le pressaient continuellement. Quoiqu'il en soit, progressivement, les deux puissances en arrivèrent à considérer le mouvement nationaliste

comme une force destructrice qui menaçait de produire une guerre civile et dans le même élan de bouleverser l'équilibre anglo-russe.

Cette attitude se durcit à un tel degré que ce fut un ultimatum russe délivré en décembre 1911, soutenu par les anglais qui renversa le régime constitutionnel et le remplaça par un condominium de fait, anglo-russe.

8 .

Les Anglais et les Russes n'étaient pas sans avoir des alliés domestiques dans leur lutte contre les nationalistes. De nombreux iraniens influents ne s'étaient jamais alliés à la révolution de 1906 et désiraient ardemment la restauration du statu quo d'avant.

MOZAFFAR AL DIN SHAH mourut peu après la promulgation de la constitution et son fils MOHAMMAD ALI SHAH, un despote volontaire, qui ressentait, amèrement indigné, les limites que la constitution imposait à son autorité, était déterminé à renverser la constitution. Il avait sous son contrôle, les cosaques iraniens dirigés par des Russes, une armée extraordinaire face à laquelle les nationalistes ne pouvaient opposer que leurs volontés inexpérimentées. MOHAMMAD ALI échoua dans sa première grande offensive contre les nationalistes, en grande partie à cause de sa propre indécision.

La deuxième offensive, en 1908, réussit à TEHERAN, mais échoua à TABRIZ, seconde ville d'Iran située dans l'Azerbaïdjan, riche province du nord-ouest.

La ville de TABRIZ et la province d'Azerbaïdjan de langue turque furent les héros des années 1908 - 1909. Tandis que plusieurs d'entre les pères intellectuels du mouvement nationaliste, les encourageaient de l'étranger, ayant quitté l'Iran convaincu qu'il n'était pas encore temps pour un régime démocratique. TABRIZ déjouait de nombreuses tentatives gouvernementales visant à capturer la ville. Quoiqu'il en soit un blocus se révéla plus efficace et onze mois après le début du siège, la résistance de TABRIZ commença à s'effondrer. Malgré tout, MOHAMMAD ALI se vit refuser la ville. Les Russes qui craignaient le pillage des possessions étrangères et la perte de vies humaines par le fait d'une populace affamée investirent l'Azerbaïdjan et occupèrent TABRIZ.

Bien que privés d'une victoire personnelle, les citoyens de TABRIZ pouvaient se consoler à l'idée que leur résistance avait encouragé des constitutionnalises dans d'autres régions. La ville de RASHT, à quelques kilomètres de la mer Caspienne, se souleva contre le SHAH

et envoya une petite armée pour attaquer la capitale. En partant de l'ancienne capitale Safavide, ISPAHAN, un chef de tribus, -BAKTIARI conduisit un contingent de ses hommes afin de rejoindre les RASHTIS.

En juillet 1909, en dépit des efforts anglo-russes visant à les décourager, les constitutionnalistes occupèrent TEHERAN et contraignirent MOHAMMAD ALI à s'exiler en Russie.

La gloire de cette victoire n'est guère soulignée par les nationalistes iraniens car peu de musulmans iraniens non tribaux participèrent à cette attaque.

Les forces d'ISPAHAN étaient pour une grande majorité d'origine tribale, et les forces de RASHT avaient pour prédominance des Arméniens et des Caucasiens.

Il s'en suivit deux ans de régime parlementaire pendant lesquelles, les nationalistes commencèrent à prendre conscience des difficultés qu'il y avait à trouver des remèdes aux maux du pays. En dehors de TEHERAN il n'y avait aucune sécurité.

10.

Les bandits et les nomades rodaient à leur guise, et les deux villes, TABRIZ et MASHAD, cette dernière étant la plus importante ville de la province du Khorasan au nord est, était occupée par les troupes russes. La situation financière du pays était déplorable. Les impôts ne pouvaient être perçus, et l'ordre ne pouvait être restauré sans argent.

Sur le plan politique, les intérêts divergents des propriétaires fonciers et de la nouvelle classe moyenne urbaine devaient être conciliés et le besoin de réformes sociales se faisait âprement sentir.

Désespérant de trouver des solutions à tous ces problèmes, le gouvernement décida d'avoir recours à une aide technique étrangère. Le MAJLIS Assemblée nationale iranienne donna son autorisation pour que soit embauché un expert financier américain et son personnel.

Le département d'état américain conseilla pour cette tâche, Morgan SHUSTER, un banquier américain, et l'objet de ce choix était sous de nombreux aspects, digne de mérite.

SHUSTER arriva en 1911, gagna rapidement la confiance des leaders du parlement et fit de rapides progrès. Certains impôts furent collectés, on créa une gendarmerie commandée par des officiers suédois, destinée à rétablir l'ordre et à aider à l'encaissement des impôts. Les finances de l'état reçurent un début d'organisation. La

fougue des nationalistes iraniens s'était appelée pendant les deux années de désordre intérieur. Mais lorsque des fonds, de si peu d'importance qu'ils aient eu, se mirent à affluer grâce à la tutelle de SHUSTER.

Une nouvelle vague d'espoir balaya le pays. Et, lorsque MOHAMMAD ALI SHAH, soutenu par les tribus turkmènes fit une apparition inattendue en Iran, il fut carrément vaincu. Mais SHUSTER avait commis l'impardonnable faute de n'avoir pas reconnu le partage de l'Iran, ainsi que le spécifiait l'accord de 1907.

En 1911 un ultimatum russe exigea son renvoi, et les troupes russes appuyèrent cette demande.

Avec le départ de SHUSTER, le moral du nationalisme iranien s'effondra.

On croit, en règle générale que le nationalisme surgit en Iran avec l'apparition au poste de Premier Ministre du DR. MOHAMMAD MOSSADEG en 1951. Les racines du nationalisme iranien sont bien plus profondes. Pour pouvoir comprendre la période Mossadegh il faut bien prendre conscience qu'une bonne partie des caractéristiques du nationalisme iranien avaient déjà été déterminées par les années d'apprentissage de 1906 à 1912.

Les années comprises entre le départ de SHUSTER et l'entrée de la Turquie dans la Première Guerre Mondiale furent caractérisées en Iran par une inactivité désespérante. L'insécurité était à tel point répandue que même la gendarmerie mise en place par SHUSTER ne pouvait y faire face. Les britanniques furent obligés d'amener leurs propres troupes pour protéger leurs sujets à ISPAHAN et à SHIRAZ, capitale de Fars, une province du Sud Ouest.

La Première Guerre Mondiale arrangea tout bonnement l'infortune de l'Iran. Bien que le gouvernement ait déclaré sa neutralité,

1 2

Quoiqu'il en soit, il y avait encore les Anglais que l'on pouvait accuser et les dirigeants locaux étaient convaincus que la principale raison de l'incapacité du gouvernement central à reprendre le contrôle du pays était dû à sa dépendance des Anglais.

Ce fut le moment que les Anglais choisirent pour proposer l'Iran un «traité très honorable» (1)<sup>1</sup>, le traité anglo-persan de 1919. Selon les termes de ce traité des spécialistes britanniques réorganisèrent les

services gouvernementaux, des officiers britanniques organiseraient et formeraient l'armée iranienne, un prêt serait accordé et des routes et chemins de fers seraient construits. Ce traité avait été conçu par LORD CURZON, qui, comme d'autres amis de l'Iran tels SIR PERCY SYKES supposait que les iraniens verraient dans ce traité un louable effort pour aider le pays à se relever. Ils furent choqués par la violence de l'opposition populaire. On ne peut guère accuser les iraniens d'avoir considéré de telles libéralités comme ressemblant étrangement à la générosité coloniale. Pour la deuxième fois le nationalisme libéral se déchaîna avec une telle intensité qu'elle pourrait bouleverser le cours de l'histoire iranienne.

Les années 1919-1921 étaient comparables aux années 1909-1911 périodes pendant lesquelles les gouvernements authentiquement à l'écoute de l'opinion publique étaient fréquemment au pouvoir en Iran. Quoiqu'il en soit ces gouvernements ne réussirent guère mieux à résoudre les accablants problèmes internes que leurs

2

i 3.

prédécesseurs. Il en résulta une forte perte d'illusions quant à la démocratie. Les interférences britanniques dans les affaires gouvernementales se poursuivirent, parfois très grossièrement. Une armée soviétique entra dans la province du GUILAN à la poursuite des forces anglo-russes blanches mais très rapidement s'investit dans une lutte pour assujettir la province et renverser le gouvernement de TEHERAN. Par conséquent, la réaction iranienne était moins une réaction de simple désillusion quant à la démocratie qu'une prise de conscience du fait, qu'une démocratie iranienne ne pouvait s'occuper des difficultés intérieures et en même temps faire face aux interférences anglo-russes.

Vers 1921 une paralysie presque totale caractérisait le gouvernement iranien, et peu de personnes furent étonnées lorsqu'un coup d'état amena au pouvoir un nouveau chef, SAYYED ZIA AL DIN TABATABAI. SAYYED ZIA inaugura immédiatement un vigoureux

---

<sup>2</sup>(1) ou tout au moins est-ce ainsi que les observateurs anglais le virent-ils; Cf. par exemple Sir PERCY SYKES History of Persia, II (London 1930), 520-22

programme de réformes sociales et fit face à l'inévitable opposition des propriétaires fonciers en emprisonnant un certain nombre de personnalités. Mais il avait agi trop vite. Afin de réussir son coup d'état, SAYYED ZIA s'était allié à un colonel des cosaques persans, ambitieux et aussi volontaire, REZA KHAN, qui reçut en récompense le grade de commandant en chef des cosaques. Ayant neutralisé l'élément propriétaire et la Cour étant incapable de s'attirer le soutien des nationalistes parce que ceux-ci étaient convaincus que le coup d'état était en fait une manœuvre britannique,(1)SAYYED ZIA se retrouva trois mois

(1) voir chapitre 12 pour une plus ample discussion sur ce point.  
14

après son coup d'état entièrement sous la dépendance des cosaques de REZA KHAN.

REZA KHAN qui n'était pas le simple soldat que SAYYED ZIA imaginait, obligea rapidement celui-ci à s'exiler en Palestine alors sous mandat britannique, où il demeura jusqu'à ce que les Anglais lui permirent de retourner en Iran pendant la deuxième Guerre Mondiale. REZA KHAN avait commencé son ascension vers le pouvoir absolu. Pendant plus d'un an REZA KHAN se contenta d'un poste de Ministre de la guerre. Les premiers Ministres se succédaient mais ce ne fut qu'en 1923 qu'après avoir affirmé son pouvoir, en grande partie en consolidant son contrôle sur les cosaques et en prenant celui de la gendarmerie, de façon qu'il amena un à l'accepter en tant que Premier Ministre de sa Majesté.

En tant que Premier Ministre, REZA KHAN était capable de renforcer la police nationale avec l'armée et la gendarmerie. Dès le moment où il avait atteint une haute position, REZA KHAN s'était attaqué avec vigueur au problème de la sécurité intérieure et lorsqu'il devint Premier Ministre, l'Iran n'avait jamais été dans une telle sécurité depuis plus d'un siècle. Les tribus furent durement réprimées et les provinces extérieures furent amenées sous contrôle. REZA KHAN utilisait sa nouvelle force de sécurité pour établir son autorité sur le KHUZISTAN, province du sud-ouest riche en pétrole, qui avait été un émirat libre et autonome sous la protection britannique.

REZA KHAN était un nationaliste endurci, bien que ses valeurs nationalistes aient été peu influencées par le libéralisme  
15.

des précédents leaders nationalistes, dont la plupart observèrent une opposition silencieuse jusqu'en 1941.

Son nationalisme s'approchait plus de celui d'ATATURK sous de nombreux rapports les régimes d'ATATURK et de REZA KHAN étaient parallèles.

REZA KHAN admirait profondément le dictateur turc et modela plusieurs de ses réformes sur celles de la Turquie. Quoiqu'il en soit, il découvrit rapidement qu'il y avait de solides différences entre les deux pays. Sa tentative de 1924 pour imiter ATATURK en établissant une république eut pour résultat un cuisant échec. Il avait sous-estimé le pouvoir du clergé, qui en tant que groupe social, craignait par dessus tout l'exemple de la république turque. L'opposition cléricale était forte que REZA KHAN fut amené à démissionner, quoiqu'il sut fort bien que sa main mise absolue sur les force de sécurité, l'ordre le ramènerait rapidement au pouvoir.

En 1925, ayant abandonné l'idée d'une république, en 1925 REZA KHAN chassa la dynastie GHADJAR et se fit introniser REZA SHAH PAHLAVI. Pendant son règne qui dura jusqu'en 1941, il cherche à occidentaliser l'Iran aussi vite que le permettaient les ressources du pays et la psychologie de son peuple.

L'éducation, l'industrie, les transports, les communications et l'armée furent en tous points améliorés. Les villes furent énergiquement modernisées et de nombreux effets vestimentaires

16.

traditionnels furent éliminés, y compris le port du voile pour les femmes. Son règne fit beaucoup de bien quant à l'unification et la stabilisation de l'Iran, mais comme cela était aussi vrai dans le cas d'ATATURK, ses solutions étaient trop souvent superficielles. L'occident était industrialisé, l'Iran devait l'être aussi. Le procédé était peu rationnel, et l'importante base qu'aurait du être pour l'économie iranienne son agriculture fut complètement ignorée ou presque.

A nouveau, en 1941, des forces britanniques et russes entrèrent en Iran, prétextant que la politique pro-germanique de REZA SHAH ne leur laissait d'autre attitude possible.

En fait, ils étaient plus motivés par la création d'une ligne de Liaison entre la Grande-Bretagne et la Russie; l'Iran était à nouveau victime de sa position stratégique. Le peuple iranien, ni capable de résister, se

retrouvait déconcerté pendant que sa farouche armée ou prétendue telle s'effritait.

REZA SHAH s'était montré de plus en plus tyrannique à mesure que son régime progressait, et lorsqu'il fut renversé, il était ha! de manière généralisée. La presse iranienne accueillit favorablement son abdication en faveur de son fils, le SHAH actuel, avec un soulagement évident, mais le fait que son renversement était l'oeuvre des pires ennemis de l'Iran ne plaisait à personne.

REZA SHAH avait tout mis en oeuvre pour faire de l'Iran un Etat national au sens occidental du terme. Mais il négligea un

aspect important en donnant ainsi à l'Iran, les attributs D'un état indépendant, c'est-à-dire l'évolution d'un peuple politiquement mûr. La dictature de REZA SHAH était aussi absolue que le permettait l'ordre social iranien, individualiste et inefficace Bien que l'éducation fondamentale fit de grands progrès, l'éducation politique se détériora. La presse était sévèrement censurée, et la liberté de penser et de parler fut réprimée. Les suites d'une telle négligence se firent sentir dans un peu d'envergure, des dirigeants iraniens pendant et après la Deuxième Guerre Mondiale. A une époque où le dynamisme et l'imagination étaient essentiels, on ne voyait ni l'un ni l'autre; et ce ne fut qu'avec AHMAD QAVAM qu'une autorité valable apparut en février 1946.

La fin de la Deuxième Guerre Mondiale, loin de voir l'Iran se libérer d'une surveillance étrangère, la retrouva profondément engagée dans une lutte pour survivre. Prenant en considération la longue rivalité anglo-russe, il était probablement inévitable que l'Iran devienne rapidement un champ de bataille de la guerre froide. Avant même que la Deuxième Guerre Mondiale n'ait pris fin, l'U.R.S.S. avait lancé une campagne visant à séparer la province de l'Azerbaïdjan et la région des tribus Kurdes du reste de l'Iran.

L'échec, en 1946, de cette manoeuvre soviétique, était dû, moins aux réactions nationalistes en Iran (quoique cette réaction fut intense), qu'à des divergences de buts chez les soviétiques, au soutien des américains à l'Iran et à la chance.

là.

Après la défaite soviétique, les iraniens focalisèrent leurs regards sur ce qu'ils considéraient être le principal agent impérialiste en Iran, l'Anglo Iranien Oil Compagnie. La lutte qui s'en suivit culmina en 1951 avec l'époque la plus passionnante et tragique de l'histoire

iranienne moderne. Les 2 ans et demi pendant lesquels le Dr MOHAMMAD MOSSADEGH fut Premier Ministre. Il n'est pas exagéré de prétendre que pour la première fois dans la longue histoire de l'Iran était apparu un leader national qui jouissait du respect, du dévouement et de la loyauté de la grande majorité des iraniens ayant une conscience politique.

Peu de mouvements et peu d'hommes furent aussi mal compris en Occident que ne le furent le mouvement nationaliste iranien et le Dr MOSSADEGH. Une grande partie de la dernière section de ce livre est consacrée à cette période.

A ce point il n'est important que de noter que le gouvernement MOSSADEGH, en dépit d'un soutien massif du peuple, fut incapable d'atteindre son but proclamé a de nombreuses reprises, à savoir, développer une démocratie libérale stable, capable de poursuivre son propre chemin dans les affaires du Monde. Obsédé par sa lutte contre l'impérialisme étranger, MOSSADEGH ne réussit pas à exposer une approche constructive des problèmes iraniens. Son renversement en 1953 fut le résultat direct de cet échec, mais dans l'esprit de ses disciples il était dû à une conspiration anglo-américaine.

Le jeune SHAH dont le trône n'avait guère de poids en 1953, réussit non seulement à recouvrer ses prérogatives constitutionnelles, mais en moins d'un an et demi, il avait rétabli

i 9

un pouvoir dictatorial. Parmi les premiers ministres qui le servirent, seul le Dr ALI AMIN, qui occupa son poste en 1961 1962, jouit d'une réelle indépendance.

Depuis 1954 l'Iran a englouti d'énormes revenus pétroliers et le soutien financier des Etats-Unis, et par conséquent a subi une transformation économique et sociale. Le taux des alphabètes s'accroît rapidement, et la croissance numérique de la classe moyenne est impressionnante. Mais en même temps les gouvernements du SHAH ont été incapables d'attirer un réel soutien de la part de ce nouvel élément.

La résignation et l'apathie définissent mieux leur attitude générale que l'hostilité; mais en considérant les membres les plus actifs et politiquement concernés de la Classe moyenne,, en fait, ceux qui constituent la majeure partie de la structure de l'élite moderne,- leur attitude prédominante est hostile.

## CHAPITRE II

### 2 - UNE BASE COHESIVE POUR LE NATIONALISME

En dépit de son incontestable beauté, l'Iran est victime de la géographie et de son rude climat. Les massifs montagneux et ses déserts arides sont de gigantesques entraves à des liaisons faciles.

Partout, sauf le long d'une étroite ceinture bordant la mer Caspienne, la population est constamment menacée par la sécheresse. Il est donc inévitable que tous les aspects de l'organisation sociale iranienne et sa psychologie sociale soient influencées par sa géographie et sont climat.

D'un point de vue géographique, l'Iran se présente au monde comme un vaste triangle qui en des temps près aériens était très dur à violer. Le sommet nord-ouest de ce triangle forme la base de deux grandes chaînes de montagnes.

Les Monts ZAGROS constituent la Jambe sud-ouest du triangle et les Monts ELBURZ la jambe-nord. Les deux chaînes s'élèvent couramment à 3.300 m d'altitude, et le Mont DAMAVEND dans la chaîne de L'ELBURZ s'élève à 5.580 m. Ce sont de jeunes chaînes et par conséquent possèdent peu de gorge pouvant faciliter le transit.

Ces deux jambes du triangle sont renforcées par de grandes étendues d'eau.

La chaîne de l'ELBURZ borde la Mer Caspienne, et la section sud des Monts ZAGROS aboutit au Golfe persique. La troisième

jambe du triangle, la jambe EST est la plus rébarbative. Elle comprend les grands déserts de l'Iran, le DASHT KAVIR et le DASHT LUT. Cette jambe du triangle est étroite. Un tiers du territoire iranien est constitué d'une étendue d'une nudité et d'une aridité accablante.

Le point le plus vulnérable de ce triangle est situé au point de rencontre du désert et des Monts ELBURZ. Là, il est possible de pénétrer le plateau iranien en longeant les contreforts sud des montagnes aux grands déserts.

C'est le chemin classique qu'ont emprunté les envahisseurs turcs et mongols. L'Iran a été envahie de nombreuses fois dans son histoire et pendant de nombreux siècles a été soumise, avec des variations d'intensité, à un contrôle étranger. Quoiqu'il en soit le fait demeure que malgré ces invasions, le caractère national iranien, sa culture et son histoire ont survécu. Il est difficile de ne pas être d'accord avec M. DENNISON ROSS lorsqu'il dit que «il ne fait aucun doute qu'elle ait réservé ses propres caractéristiques et son indépendance nationale' grâce à son isolement». (1)

Bien que parfois les vagues d'envahisseurs n'aient pu être contenues, la géographie et le climat de l'Iran ont facilité sa défense, et seuls les invasions forcenées ont été victorieuses

Bien sûr son isolement géographique, n'a pas aidé le nationalisme, mais peu de facteurs renforcent autant le nationalisme que la croyance d'être historiquement et culturellement au monde.

Dans la mesure où sa géographie était responsable de l'unicité du caractère de la culture et de l'histoire iranienne, elle aida aussi à créer un sentiment de singularité nationale qui à son tour servit de force centralisatrice dans la croissance du sentiment nationaliste.

Ces mêmes conditions géographiques et climatiques qui avaient favorisé la croissance du nationalisme en Iran, empêchaient d'un autre point de vue cette croissance.

Le triangle imprenable aidait à isoler des plateaux ces autres régions de l'Iran qui s'étendent au-delà des jambes du Triangle Le KHUSISTAN, la région Corbières (frontière) de la Caspienne, le KHORASAN, le et

le BALUCHISTAN iranien tous situés hors du triangle pouvaient dans une certaine mesure ignorer le gouvernement central. De plus, les obstacles aux liaisons, dus au terrain allaient à l'encontre d'une réelle connaissance entre les peuples des régions périphériques et l'Etat Iranien en tant qu'un ensemble. Il en résultait pour eux une orientation culturelle et politique régionale plutôt que nationale.

Même au sein du plateau iranien, la géographie et le climat conspiraient contre l'imposition d'un contrôle de Téhéran et contre l'acquisition par les provinciaux d'une certaine loyauté nationale.

Les distances entre villes et villages étaient énormes et la rareté des pluies sur le plateau, combiné à un héritage ancestral de surpâturages, rendaient ce territoire extrêmement aride et difficile à traverser.

Avant l'époque de REZA SHAH, dont l'ascension vers le pouvoir commença en 1921, les voyages se faisaient essentiellement par caravanes de chameaux et par conséquent était horriblement longs et chers pour la plupart des citoyens ou villageois. De plus, la proximité des montagnes et des déserts, qui étaient des retraites idéales pour les hordes de bandits et de nomades, permettaient des incursions fréquentes contre les caravanes perspective qui n'ajoutait rien à l'attrait des voyages ...

<sup>3</sup>La difficulté de voyager en Iran permet de mettre en évidence une particularité du nationalisme iranien: le fait que jusqu'en 1950 le nationalisme était le fait de quelques élus. Cette même difficulté rendait les voyages inaccessibles pour la grande majorité des paysans pauvres et illettrés. Mais pour la minorité lettrée les voyages n'étaient pas exclus.

Un marchand était susceptible d'avoir des intérêts d'affaires qui l'apprenaient à visiter d'autres villes.

On pourrait s'attendre à ce que les dirigeants du Clergé aient visité et même habité les centres religieux, en Mésopotamie NAJAF et KARBALA et dans les villes saintes iraniennes QOM et MASHAD. De même, pour l'intellectuel qui pouvait éprouver le désir de visiter les anciens centres culturels et historiques

de son pays. Par conséquent l'univers de ces groupes ne se limitait pas à une simple ville mais englobait une bonne partie de l'Iran, et cela explique que leur réceptivité au nationalisme en fut accrue.

En résumé, la géographie de l'Iran a aidé à la naissance d'un particularisme national mais a gêné la croissance du nationalisme, si ce n'est pour une minorité. Quoiqu'il en soit, pendant les 30 dernières années, l'influence de la géographie et du climat sur le caractère du nationalisme s'est brusquement affaiblie, et le nationalisme lui-même

---

<sup>3</sup>(1) E. DENNISON ROSS, *the Persian* (Oxford 1931) p.<sup>3</sup> 20.  
2 .

(1) E. DENNISON ROSS, *the Persian* (Oxford 1931) p.<sup>3</sup> 20.  
2 .

a beaucoup a **voir** avec ce déclin. Les nationalistes étaient anxieux de voir l'Iran monter sur la scène mondiale. Afin d'y parvenir, ils comprirent que l'Iran devait se moderniser et que la première étape de toute modernisation était une amélioration des communication. Lorsque les routes et les chemins de fer furent construits, les bannières géographiques qui avaient aidé le régionalisme furent progressivement neutralisées.

C'est à REZA SHAH que revient le mérite d'avoir établi un réseau de communications qui bien qu'incomplet, permit même au villageois d'acquérir une nouvelle perspective nationale. La facilité, toute relative, la baisse du prix des transports réduisaient le nombre des villages et villes autonomes, et les marchands et les fermiers prirent progressivement conscience du monde qui existait en dehors de l'Iran. Bien que les paysans ou l'ouvrier moyen ne voyage pas toujours lui-même,

nombreux de ses compagnons l'ont fait.

La réceptivité au nationalisme sur une base populaire s'accroît rapidement.

## **CHAPITRE II**

### **2 - UNE BASE COHESIVE POUR LE NATIONALISME**

En dépit de son incontestable beauté, l'Iran est victime de la géographie et de son rude climat. Les massifs montagneux et ses déserts arides sont de gigantesques entraves à des liaisons faciles.

Partout, sauf le long d'une étroite ceinture bordant la mer Caspienne, la population est constamment menacée par la sécheresse. Il est donc inévitable que tous les aspects de l'organisation sociale iranienne et sa psychologie sociale soient influencées par sa géographie et sont climat.

D'un point de vue géographique, l'Iran se présente au monde comme un vaste triangle qui en des temps près aériens était très dur à violer. Le sommet nord-ouest de ce triangle forme la base de deux grandes chaînes de montagnes.

Les Monts ZAGROS constituent la Jambe sud-ouest du triangle et les Monts ELBURZ la jambe-nord. Les deux chaînes s'élèvent

couramment à 3.300 m d'altitude, et le Mont DEMAVEND dans la chaîne de l'ELBURZ s'élève à 5.580 m. Ce sont de jeunes chaînes et par conséquent possèdent peu de gorge pouvant faciliter le transit. Ces deux jambes du triangle sont renforcées par de grandes étendues d'eau.

La chaîne de l'ELBURZ borde la Mer Caspienne, et la section sud des Monts ZAGROS aboutit au Golfe persique. La troisième

2 1

jambe du triangle, la jambe EST est la plus rébarbative. Elle comprend les grands déserts de l'Iran, le DASHT KAVIR et le DASHT LUT. Cette jambe du triangle est étroite. Un tiers du territoire iranien est constitué d'une étendue d'une nudité et d'une aridité accablante.

Le point le plus vulnérable de ce triangle est situé au point de rencontre du désert et des Monts ELBURZ. Là, il est possible de pénétrer le plateau iranien en longeant les contreforts sud des montagnes aux grands déserts.

C'est le chemin classique qu'ont emprunté les envahisseurs turcs et mongols. L'Iran a été envahie de nombreuses fois dans son histoire et pendant de nombreux siècles a été soumise, avec des variations d'intensité, à un contrôle étranger. Quoiqu'il en soit le fait demeure que malgré ces invasions, le caractère national iranien, sa culture et son histoire ont survécu. Il est difficile de ne pas être d'accord avec M. DENNISON ROSS lorsqu'il dit que «il ne fait aucun doute qu'elle ait réservé ses propres caractéristiques et son indépendance nationale grâce à son isolement». (1)

Bien que parfois les vagues d'envahisseurs n'aient pu être contenues, la géographie et le climat de l'Iran ont facilité sa défense, et seuls les invasions forcenées ont été victorieuses

(1) E. DENNISON ROSS, *the Persian* (Oxford 1931) p. 20.

Bien sûr son isolement géographique, n'a pas aidé le nationalisme, mais peu de facteurs renforcent autant le nationalisme que la croyance d'être historiquement et culturellement au monde.

Dans la mesure où sa géographie était responsable de l'unicité du caractère de la culture et de l'histoire iranienne, elle aida aussi à créer un sentiment de singularité nationale qui à son tour servit de force catalysatrice dans la croissance du sentiment nationaliste.

Ces mêmes conditions géographiques et climatiques qui avaient favorisé la croissance du nationalisme en Iran, empêchaient d'un autre point de vue cette croissance.

Le triangle imprenable aidait à isoler des plateaux ces autres régions de l'Iran qui s'étendent au-delà des jambes du Triangle Le Khusistan, la région Cobière de la Caspienne, le Khorasan, le Sistan et le Baluchistan iranien tous situés hors du triangle pouvaient dans une certaine mesure ignorer le gouvernement central. De plus, les obstacles aux liaisons, dus au terrain allaient à l'encontre d'une réelle connaissance entre les peuples des régions périphériques et l'Etat Iranien en tant qu'un ensemble. Il en résultait pour eux une orientation culturelle et politique régionale plutôt que nationale.

Même au sein du plateau iranien, la géographie et le climat conspiraient contre l'imposition d'un contrôle de Téhéran et contre l'acquisition par les provinciaux d'une certaine loyauté nationale.

Les distances entre villes et villages étaient énormes et la rareté des pluies sur le plateau, combiné à un héritage ancestral de surpâturages, rendaient ce territoire extrêmement aride et difficile à traverser.

Avant l'époque de REZA SHAH, dont l'ascension vers le pouvoir commença en 1921, les voyages se faisaient essentiellement par caravanes de chameaux et par conséquent était horriblement longs et chers pour la plupart des citadins ou villageois. De plus, la proximité des montagnes et des déserts, qui étaient des retraites idéales pour les hordes de bandits et de nomades, permettaient des incursions fréquentes contre les caravanes perspective qui n'ajoutait rien à l'attrait des voyages ...

La difficulté de voyager en Iran permet de mettre en évidence une particularité du nationalisme iranien: le fait que jusqu'en 1950 le nationalisme était le fait de quelques élus. Cette même difficulté rendait les voyages inaccessibles pour la grande majorité des paysans pauvres et illettrés. Mais pour la minorité lettrée les voyages n'étaient pas exclus.

Un marchand était susceptible d'avoir des intérêts d'affaires qui l'apprenaient à visiter d'autres villes.

On pourrait s'attendre à ce que les dirigeants du Clergé aient visité et même habité les centres religieux, en Mésopotamie NAJAF et KARBALA et dans les villes saintes iraniennes QOM et MASHAD. De même, pour l'intellectuel qui pouvait éprouver le désir de visiter les anciens centres culturels et historiques

de son pays. Par conséquent l'univers de ces groupes ne se limitait pas à une simple ville mais englobait une bonne partie de l'Iran, et cela explique que leur réceptivité au nationalisme en fut accrue.

En résumé, la géographie de l'Iran a aidé à la naissance d'un particularisme national mais a gêné la croissance du nationalisme, si ce n'est pour une minorité. Quoiqu'il en soit, pendant les 30 dernières années, l'influence de la géographie et du climat sur le caractère du nationalisme s'est brusquement affaiblie, et le nationalisme lui-même a beaucoup à voir avec ce déclin. Les nationalistes étaient anxieux de voir l'Iran monter sur la scène mondiale. Afin d'y parvenir, ils comprirent que l'Iran devait se moderniser et que la première étape de toute modernisation était une amélioration des communication. Lorsque les routes et les chemins de fer furent construits, les bannières géographiques qui avaient aidé le régionalisme furent progressivement neutralisées.

C'est à REZA SHAH que revient le mérite d'avoir établi un réseau de communications qui bien qu'incomplet, permit même au villageois d'acquérir une nouvelle perspective nationale. La facilité, toute relative, la baisse du prix des transports réduisaient le nombre des villages et villes autonomes, et les marchands et les fermiers prirent progressivement conscience du monde qui existait en dehors de l'Iran. Bien que les paysans ou l'ouvrier moyen ne voyage pas toujours lui-même,

nombreux de ses compagnons l'ont fait.

La réceptivité au nationalisme sur une base populaire s'accroît rapidement.

### CONSCIENCE HISTORIQUE

En plus de sa géographie et de son climat, de nombreux autres faits divisent le peuple iranien, qu'il s'agisse de différences linguistiques ou d'incompatibilités sociales. Mais la conscience et l'orgueil qu'a le peuple de la grande histoire de l'Iran représente une force de cohésion suffisante pour contrecarrer les facteurs de division.

Peu d'Iraniens seraient d'accord si l'on choisissait l'année 1890 comme étant le point de départ d'une ouverture nationaliste, nombre d'entre eux seraient même en total désaccord avec cette date qui marque l'année durant laquelle NASR AL DIN SHAH accorda la concession du tabac. A leurs yeux les grands jours de gloire de la nation iranienne sont depuis longtemps terminés et si la nation doit être étudiée dans une perspective honnête, la description de son actuelle position, humble, au sein de la société des nations doit être contrebalancée par un compte rendu de son passé du temps de sa grandeur impériale sous les Acheménides, les Sassanides, les dynasties Safavides et sous NADER SHAH.

Quoiqu'il en soit, la définition du nationalisme qui a été choisie pour cette étude restreint l'application de ce terme à des sociétés du sein desquelles il y a une participation populaire à vaste échelle; et personne ne revendique de telles caractéristiques pour les périodes de grandeurs impériales iraniennes.

26.

Toutefois, la grandeur historique joue un grand rôle dans l'étude du nationalisme iranien car la conscience de cette histoire a aidé beaucoup à donner au nationalisme son actuelle force et vitalité.

Une haute conscience historique parmi les Iraniens cultivés est évidente. La poésie iranienne des premières décades du 20<sup>e</sup> siècle démontre tout le poids de l'histoire. De même, la presse pendant les 50 dernières années est remplie de références faites aux jours de la suprématie iranienne. On ne peut guère trouver d'édition de journal qui ne se réfère au passé de l'Iran.

il est moins facile de démontrer à quel point la conscience historique a pénétré l'élément illettré. En l'absence de toute étude sociologique révélatrice, les points de vue à ce sujet

varient, entre, la simple par deux missionnaires américains, ayant longtemps résidés en Iran, que les analphabètes n'ont aucune idée de l'histoire iranienne (1),<sup>5</sup> jusqu'au point de vue

couramment exprimé par les nationalistes selon lequel «le plus pauvre des gamins persans se régalaient de l'histoire de la conquête de l'Inde par NADIR SHAH ou des exploits des anciens héros de FERDOUSI» Il y a peu de raisons qui amèneraient à croire que l'élément illettré de la population connaisse ou trouve un intérêt quelconque dans le statut national ou l'histoire de l'Iran. Dans les villages et tribus les plus éloignés cette supposition est vraie; et même le paysan proche des grandes villes peut n'avoir aucune idée quant au concept de nation.

6

Quoiqu'il en soit, la référence faite au grand poète épique FIRDOUSI est significative. Le SHAH NAMEH ou chronique des Rois, une vaste épopée écrite environ vers 1000 A.D. donne une touche de mythologie romantique à l'actuelle histoire iranienne. Cette épopée plaît aux Iraniens de toutes les classes et ainsi que l'écrivit un iranien: «Elle était et est chantée avant la bataille, récitée dans les villages, tribus, cafés, et centres communautaires» <sup>7</sup>(1) Pour les personnes peu éveillées politiquement, dont la vue est trop étroite pour comprendre l'histoire nationale, encore moins le nationalisme, le CHAH NAMEH prédispose une rapide contamination par un nationalisme authentique. Les différentes provinces de langue Perse peuvent non seulement s'identifier avec cette histoire, mais même l'Azerbaïdjan de langue turque peut penser d'elle-même «comme étant l'un des plus importants berceaux de la civilisation iranienne» (2)<sup>8</sup>. Là aussi le SHAHNAMEH est chanté et renforce le sentiment de l'unicité de l'histoire iranienne. Même les se considèrent comme étant les descendants d'un peuple qui historiquement a toujours été lié aux iraniens <sup>9</sup>(3). Les nationalistes iraniens ont bien compris l'importance d'une conscience historique dans l'expansion d'un sentiment

---

<sup>6</sup>(1) Dr LIVINGSTONE BENTLEY, Révérend Mr WILLIAM MULLER, interview, TABRIZ, Mars 1952.

(2) «Lettres aux Editeurs» The near East, juillet 26 1912, p.35

nationaliste; et dans sa campagne visant à renforcer l'unité nationale, REZA SHAH fit tout particulièrement usage du rappel d'une histoire glorieuse.

<sup>10</sup>28

En dépit, de ce profond attachement à la tradition, une minorité d'entre les premiers nationalistes considéraient la longue histoire de l'Iran comme un sujet de honte plutôt que d'orgueil.

Au premier anniversaire de la Constitution, l'influent journal HABL AL MATIN fit ce commentaire: «Ce jour est celui où la nation iranienne fut délivrée du poids d'un despotisme vieux de 6. 000 ans» (1).<sup>11</sup>

Pour les premiers nationalistes, qui étaient si dévoués au libéralisme et à la démocratie, il y avait peu de raisons de <sup>12</sup>S'enorgueillir de l'histoire de l'Iran. Mais au fur et à mesure que le temps passait et que l'idéologie occidentale était mieux assimilée, les iraniens occidentalisés découvrirent que leur histoire avait grandement contribué à la civilisation mondiale, bien qu'elle n'ait rien fait pour le libéralisme et la démocratie, et de nos jours il est rare d'entendre condamner le passé de l'Iran.

#### CONSCIENCE CULTURELLE

Les iraniens se plaignent et à juste raison, de ce que leur magnifique héritage culturel et leur supériorité culturelle du Moyen-Orient et en Asie du Sud, loin d'être appréciés soient simplement ignorés en Occident.

29.

La littérature iranienne occupe une position culminante non seulement dans les coeurs et les esprits des iraniens mais aussi dans l'héritage culturel des hommes cultivés en Inde et en Islam SAIADI, HAFIZ, FIRDOUSI, RUMI et NEZAMI pour ne mentionner que le plus grands poètes, sont lus et cités à travers tout l'Iran à un tel point que

---

<sup>10</sup>10 (3) ARSHAH SAFRASTIAN «Kurds and Kurdistan»  
Londres 1948, pp.18

<sup>11</sup>

<sup>12</sup>(1) 23 Juillet 1907, p. 1

s'en est surprenant pour un américain. Et la familiarité avec la grande poésie iranienne ne se limite pas aux éléments cultivés.

De nombreux iraniens qui ne peuvent même signer leur nom peuvent Óréciter a en perdre haleine cette grande littérature (1).<sup>13</sup>

Quoiqu'il en soit, malgré la brillante exception du SHAH NAMEH de FIRDOUSI, l'âge d'or de la poésie iranienne ne change en rien les données du nationalisme. Les grands poètes n'étaient guère liés à leur terre natale. Même chez FIRDOUSI, dont la poésie exalte la race et la nation iranienne, il y a peu de choses qui puissent encourager le nationaliste iranien, moderne. La poésie de FIRDOUSI, selon les paroles du Professeur BROWNE est «Toujours de type triomphaliste, victorieuse et impérialiste, tandis qu'il n'y a pas trace, avant ce siècle-ci, d'une poésie qui exprimerait de la façon la plus subtile et patriotique l'optique d'une nation conquise et démunie... qui ne peut que s'efforcer de maintenir sa vie spirituelle sous le joug plus ou moins oppressant des envahisseurs étrangers, et qui doit soutenir son sens patriotique par les souvenirs d'un glorieux passé et par l'espoir d'un avenir plus clément» (2).<sup>14</sup>

<sup>15</sup>

Les grands poètes iraniens avaient une orientation cosmopolitaine, et cherchaient les vérités universelles.

Leur rôle quant au nationalisme iranien peut s'apparenter à ceux de SCHILLER et GOETHE quand au nationalisme allemand. Les iraniens pouvaient être fiers d'avoir engendrés de tels génies et lorsque l'Iran souffrit de l'outrage d'une autorité étrangère, SAADI et HAFIZ offraient une évasion et un refuge.

La conscience iranienne quant à son héritage culturel a son importance face au nationalisme tout comme sa conscience historique. Toutes deux sont des forces unificatrices qui aident à atténuer les dissensions vers une unité nationale. Sa conscience culturelle permet à l'iranien de se considérer comme appartenant à un peuple digne du respect et de l'admiration de la société internationale.

---

<sup>13</sup>

<sup>14</sup>

<sup>15</sup>(2) Edward G. BROWNE «The Press and Poetry of Modern Persia» LONDRES 1914, pp. XXXII - III

Un tel sentiment d'unicité aide beaucoup à l'intégration du nationalisme dans l'esprit du peuple.

De plus il se combine au nationalisme établi, pour offrir un stimulant en vue d'autres grandes réalisations nationales. Ainsi que l'écrivait un jeune iranien, «pouvez-vous comprendre ce que sont notre musique, notre poésie, pour nous? FIDOUSI n'est pas un poète mort depuis longtemps. Il vit. Il fait partie intégrante de notre vie, ses couplets nous apprennent à être à nouveau de grands persans, à cultiver les grandes idées de ZASASTRE, à ne plus nous soumettre à la Russie et à l'Angleterre à aimer et connaître notre propre pays»<sup>16</sup>  
il

Lorsque le nationalisme arriva en Iran, il amena avec lui un curieux dilemme dialectique. Le concept du nationalisme lui-même, est un produit de la pensée occidentale, et les iraniens qui en furent les premiers contaminés étaient ceux qui ressentaient le plus l'impact culturel de l'occident. Mais le nationalisme exige que les particularités d'une culture donnée soient accentuées et mises en valeur. Quelle devait donc être l'attitude des nationalistes iraniens devant les autres aspects de la pensée et de la civilisation occidentale? Certains nationalistes sentaient que la vieille civilisation iranienne ne pouvait en aucun cas rivaliser avec la dynamique occidentale il fallait rejeter les vieillesse et adopter totalement une nouvelle civilisation occidentale. D'autres adoptaient le point de vue contraire: le grandeur de la culture iranienne exigeait qu'elle ne se souille pas au contact d'autres cultures moins nobles; les iraniens se devaient de rejeter tout ce qui était étranger (excepté, évidemment l'idée du nationalisme) et rétablir l'ancienne grandeur de leur culture.

Sous le règne de REZA SHAH on pouvait observer ces deux tendances.

il fit abattre des sections entières de villes, il détruisit impitoyablement des mosquées et d'autres édifices embellis par les charmes de l'âge, et les remplaça par des larges boulevards bordés d'arbres,--

32.

Mais en même temps il lança une féroce campagne visant à extirper toute influence étrangère de la langue persane. Ces deux réactions

portent les stigmates des convertis. Lorsque le nationalisme sera plus couramment installé en Iran, on peut s'attendre à une attitude plus décontractée face au monde extérieur.

Alors une synthèse entre les civilisations occidentales et iranienne se fera.

### LA LANGUE

Nombre d'entre les anciennes définitions du nationalisme considéraient que parmi les ingrédients indispensables à celui-ci il y avait l'existence d'une langue commune. Habituellement les spécialistes s'empressaient d'ajouter que cette condition n'était pas une règle absolue, ainsi que le démontraient le Canada et la Suisse, mais que les exceptions étaient rares. Quoiqu'il en soit, à présent, l'incroyable diversité des langues en Inde, au Pakistan à Ceylan, en Indonésie et dans d'autres Etats où le nationalisme est apparu, démontre qu'il est nécessaire de corriger l'accent mis sur l'unité - ,linguistique. Toutefois ce serait une grande erreur que de négliger ce facteur, car le nationalisme exige malgré tout qu'un peuple s'envisage en tant qu'entité unique, et l'existence d'une langue commune aide à l'acquisition d'une telle opinion. Lorsque les citoyens d'un Etat parlent une diversité de langues, c'est une tâche ardue que de les convaincre de leur unicité.

3 3 .

La vaste diversité linguistique en Iran nous amène à conclure que dans ce cas aussi, cela pose un problème majeur.

Il n'existe pas de statistiques valables sur le pourcentage d'iraniens appartenant aux différents groupes linguistiques, mais le point de vue généralement adopté est que la majorité parle Persan <sup>17</sup>(1). Toutefois, la plus importante province d'Iran, l'Azerbaïdjan est de langue turque, ainsi que le sont le Qasligais, les Turkomans, certains d'entre les Khamseh et d'autres tribus mineures ainsi que certains villages éparpillés. L'arabe est courant dans la province du Khusistan au sud-ouest et tout le long du Golfe Persique; Le Kurde, un cousin du Persan est parlé par l'important et puissant groupe tribal des Kurdes d'autres dialectes persans tels le Lurike Tabari, le Gilaki sont utilisés dans certains districts; l'Arménien et le Syrien sont les langues des

minorités chrétiennes; et l'élément juif, qui, dans le passé a utilisé sa propre version du persan, se tourne actuellement vers l'hébreu.

Quoiqu'il en soit, s'il fallait comparer les difficultés linguistiques auxquelles le nationalisme iranien doit faire face, avec celles que doit affronter le nationalisme indien on pourrait en conclure qu'en Iran le problème n'existe pas. Personne n'a jamais remis en question la prédominance du persan en Iran. De plus, l'iranien cultivé parle et lit le persan et aime profondément cette très belle langue. Il connaît et est capable de réciter une bonne partie de la poésie persane, et il lit habituellement plus d'un quotidien en Persan. L'orgueil

<sup>18</sup>

de l'iranien cultivé pour la langue persane aide beaucoup à amoindrir le problème de la diversité.

Pour l'analphabète la situation est différente. Peu d'analphabètes turcs, arabes et kurdes connaissent le persan. L'attrait de la beauté du langage est peu susceptible de se répandre au-delà de la minorité lettrée, même dans les régions de langue persane.

La diversité linguistique freine donc sérieusement l'expansion parmi l'élément illettré de l'idée qu'ils font tous parti d'un même peuple. Par conséquent, la langue tout comme la géographie a tendance à faire limiter le nationalisme à être qu'une richesse de l'élite cultivée.

Il est probable que les différents dialectes persans ne sont pas une force de division. Au fur et à mesure que l'éducation se répand, et que les voyages se banalisent, il ne devrait plus y avoir que des inconvénients mineurs pour l'extension d'une base au nationalisme. L'Arabe et le Turc sont en Iran un problème particulier, puisque ces langues, en plus d'être, très différentes du persan, sont la langue d'importants Etats voisins.

Les puissances étrangères pourraient chercher à s'appropriier les éléments de langue non persane en Iran, ainsi que l'a démontré le mouvement séparatiste en Azerbaïdjan chaperonné par les Soviétiques.

---

<sup>18</sup>(1) DONALD N. WILBER, *Iran; Past and Présent* (Princeton, 1950), P. 183

Certains iraniens sont tellement alarmés par la capacité de desunification d'une diversité linguistique qu'ils seraient favorables à un programme systématisant l'éradication de cette diversité, envisageant même la réinstauration de minorités linguistiques (1), Même les iraniens libéraux encouragent l'éducation obligatoire en persan et le rejet de publications en langues régionales.

### CONSCIENCE RACIALE

De nos jours, tant que le souvenir de l'Allemagne hitlérienne demeure, personne n'a besoin d'être convaincu des liens existant entre la croyance en la spécificité raciale d'un peuple et le nationalisme. Bien sûr le nationalisme peut exister, et même être d'envergure, sans une telle croyance. Mais la croyance en une spécificité raciale va de pair avec la croyance d'une unicité historique, culturelle, et linguistique, fournissant ainsi le ciment qui peut stabiliser le nationalisme.

Les historiens iraniens et occidentaux conviennent que les habitants de l'Iran actuel sont les descendants des peuples Aryens Indo-européens qui occupèrent l'Iran il y a de cela

3.500 ans au moins.

Quoiqu'il en soit, tandis que les historiens occidentaux prétendent que pendant ces dernières années un grand brassage ethnique a eu lieu dans cette région, certains nationalistes

iraniens prétendent que les iraniens d'aujourd'hui sont de souche raciale pure. Le Dr AFSHAR, un remarquable théoricien nationaliste, ne revendiquait pas une totale pureté de race aryenne pour l<sup>19</sup>es iraniens, mais il minimisait grandement le métissage d<sup>20</sup>es Aryens avec les envahisseurs turcs, Mongols et Arabes (1).<sup>21</sup> Ce point de vue est couramment approuvé en Iran.

Bien que les Nazis aient fait appel à la conscience raciale des iraniens dans leur propagande durant la Deuxième Guerre Mondiale, on ne peut savoir quelles en furent les résultats. Les références faites à la race iranienne dans les journaux <sup>22</sup>étaient courantes, mais le concept

---

19

20

21

<sup>22</sup>(1) AFSHAR «The problème of nationalisme and the united of Iran: AYANDEH, Printemps 1927, pp. 566-67.

de l'originalité raciale ne fut pas souligné par les éléments les plus responsables du mouvement national en Iran. Seul le mouvement -iraniste a nette tendance fasciste, accordait à la race un intérêt de premier ordre. Néanmoins, une conscience raciale apparaît dès qu'il s'agit de fournir un élément de cohésion pour le nationalisme iranien.

### **Chapitre III**

#### **3 - BASE SOCIALE DU NATIONALISME**

L'image offerte par la base cohésive du nationalisme iranien est assez positive.

La culture et l'histoire offrent un soutien exceptionnel la conscience raciale aide, et même la langue et la géographie doivent être envisagées comme étant plus bénéfiques que préjudiciables. Comparée au nationalisme d'un Etat tel que le Pakistan ou au Nationalisme arabe, la base iranienne est plus solide. Lorsque nous portons notre regard vers la base sociologique, les images positives s'atténuent, car dans ce domaine l'Iran se compare moins favorablement à certains de ses voisins

#### **LES PAYSANS**

Rien ne serait plus facile dans une étude sur le nationalisme en Iran que d'ignorer les paysans iraniens. Puisque l'univers de celui-ci et sa fidélité sont centrés sur son village, son clan et sa famille, les horizons du paysan sont bien trop restreints pour qu'il puisse avoir la moindre idée de ce qu'est l'Iran. En Occident, le nationalisme est capable d'emballer même les citoyens les moins informés et par conséquent il est l'outil idéal de la démagogie en Iran, il est ésotérique, tout au moins lorsqu'il envisage par rapport à la totalité de la population.

---

En fait, le nationalisme est beaucoup trop éloigné du paysan pour qu'il lui soit compréhensible. Cependant il serait erroné de s'abstenir d'étudier les rapports entre les paysans et le nationalisme en Iran.

Le paysan est généralement apolitique, mais a cependant donné la note de base à tout phénomène socio politique survenu en Iran, y compris le nationalisme. L'explication de cet impact est simple. Les paysans et les hommes des Tribus constituent plus de 80 % de la population, et il est inévitable qu'un tel pourcentage de la population affecte toutes les orientations sociales (1<sup>23</sup>).

Puisque le paysan est ordinairement docile et politiquement inerte, il est en général l'outil consentant du propriétaire du village. Mais il n'est pas passif au point d'être imperméable à tous les outrages; il y a des frontières au sein desquelles le propriétaire peut agir. De plus, les paysans ne sont pas tous de la même souche. Il y a même, parmi eux, de petits propriétaires indépendants. Bien que leur taux soit peu élevé, la plupart des paysans habitent des villages appartenant à un ou plusieurs gros propriétaires. Mais nombre d'autres habitent des villages appartenant à la Cour, et d'autres encore, habitent des villages dépendant du clergé. Habituellement les bénéfices sont partagés en cinq. La main d'oeuvre, les animaux, les semences, l'eau, la terre. Si le propriétaire, par exemple, en plus de la terre fournit l'eau les animaux et les semences, son bénéfice sera de 4/5. Les problèmes apparaissent lorsque la routine est rompue et que les paysans réclament plus (2).<sup>24</sup>

<sup>25</sup>

En tant qu'acteurs dans les luttes pro et anti nationaliste en Iran les paysans ont fait des apparitions, sporadiques et contradictoires. Lorsque les forces BAKTIARI marchèrent d'ISPAHAN vers

---

<sup>23</sup>(1) LEWIS V. THOMAS et RICHARD N. FRYE  
«The United States and Turkey and Iran»(Cambridge, Mass  
1951) p. 183

<sup>24</sup>

<sup>25</sup>(2) Pour un excellent compte rendu sur la propriété foncière en Iran - Cf. K. S. HANSTON

TEHERAN afin de renverser le tyranique MOHAMMAD ALI, ils s'allièrent un certain nombre de paysans et la paysannerie de la région d'ISPAHAN les soutint inconditionnellement (1).<sup>26</sup>

Mais il ne faut pas croire que le nationalisme avait soudainement été compris pour ces êtres; les paysans des environs d'ISPAHAN avaient été soumis à un lourd impôt foncier. Ils avaient rallier la marche sur TEHERAN par rejet de cet impôt. A nouveau, au début des années 1920, REZA KHAN reçut un soutien enthousiaste des paysans dans son effort pour rétablir l'ordre en Iran, non parce que le pays était devenu plus agréable mais parce que les pillages et les outrages des pillards et nomades avaient pris fin<sup>27</sup> (2). Peu après, REZA KHAN, devenu REZA SHAH, dut faire face à de<sup>28</sup>s rebellions isolées de certains villages et à une résistance hostile chez la plupart.

Le changement d'attitude était dû à l'opposition des paysans quant à une conscription obligatoire (3).<sup>29</sup>

<sup>30</sup>Land lord et Peasant in Persia (Londres 1953).

<sup>31</sup>

ils se moquaient de savoir que la conscription amènerait unité et puissance à leur patrie. Les paysans l'envisageant comme une nouvelle interférence injustifiée dans leur routine.

Si l'influence directe des paysans sur le nationalisme est faible, leur influence indirecte est grande. En 1906 les dirigeants nationalistes envisageaient un nouvel Iran qui verrait le jour dans quelques années. Un pays prospère, capable de se défendre contre les interférences étrangères et entièrement dévoué à une démocratie libérale. Six ans plus tard, ces mêmes dirigeants étaient amèrement désillusionnés et

<sup>26</sup>

<sup>27</sup>

<sup>28</sup>

<sup>29</sup>

<sup>30</sup>(1) GREAT BRITAIN, Account and Papers, State papers 1909, Persia no 2 (Londres 1909) pp. 46-47 - Ci-dessous cité par State Papers...

<sup>31</sup>(3) MIZA RIRUZ KHAN «Persia» - The near East et India 9 décembre 1926 p. 671.

pensaient que leur cause avait été anéantie par les étrangers. Ils auraient dû comprendre que la principale source de scélératesse était les paysans. Avec la constitution de 1906, le paysan avait acquis le droit de vote, mais il ne savait ni n'était intéressé par son nouveau privilège. Désorienté, il allait avec obéissance voter pour le candidat de son propriétaire. Les paysans siégeant au MAJLIS avouaient qu'ils étaient les meneurs de la démocratie libérale qui n'avaient pas encore compris et accepté les valeurs nationalistes. La principale conséquence de l'activité politique des paysans dans les années créatrices du nationalisme iranien fut de refuser au mouvement le soutien ou la compréhension de la majorité de la population. Ainsi le nationalisme devint le fief d'une élite. De plus, l'écrasante complexité du problème de la réforme agraire et des améliorations agricoles, sujets qui ont leur importance quant il s'agit d'amener la prospérité en Iran, suffisait à écraser les plus grands enthousiasmes.

Mais la potentialité positive ou négative des paysans à influencer le nationalisme iranien est grande. On ne peut indéfiniment retarder l'entrée directe des paysans sur la scène politique. Avec plus de temps, peut-être que le programme de réformes agricoles du Dr MOSSADEQ aurait-il permis cette entrée. Avec l'inauguration d'un grand programme de redistribution des terres en 1962 les paysans sont à présent au seuil d'une activité politique. Mais il est encore trop tôt pour savoir s'ils soutiendront un nationalisme démocratique libéral, un nationalisme anti-libéral ou le communisme.

#### LES TRAVAILLEURS

L'orientation mondiale vers l'urbanisation n'a pas fait exception en Iran. Le XX<sup>ème</sup> siècle a vu apparaître un flot croissant de paysans à TEHERAN et dans les grandes villes, de la province. Inhérent à ce phénomène, il y a les germes qui changeront les aspects sociaux et politiques de l'Iran. Les nouveaux arrivants dans les centres urbains entrent inévitablement dans la catégorie globale des «travailleurs», mais ce terme est erroné. La plupart des nouveaux arrivants sont employés temporairement comme manoeuvres dans différents travaux, le reste s'employant comme domestique ou apprenti ou coursier. Ces gens sont du moins mentalement, des paysans transplantés. Inévitablement, que ce soit par les déplacements ou en habitant dans des lieux où se concentrent les étrangers, la main d'oeuvre non

spécialisée voit son horizon s'élargir mais de là à prétendre qu'il détient une expression politiquement, c'est absurde. Il était courant pendant les trépidantes

42 .

1951-52 de voir des cars bondés de militants propagandistes passer devant des groupes de travailleurs qui avaient à peine la curiosité de lever la tête et de regarder.

Cependant, ironiquement, l'ouvrier non spécialisé, a eu bien plus d'influence politique que son frère, plus cultivé et mieux organisé, employé comme ouvrier d'usine et qui est, à la limite de la conscience politique.

L'influence des ouvriers non spécialisés s'est exercé

en faveur et au détriment du nationalisme, parfois les deux à la fois. Il est inutile de chercher à expliquer ces contradictions de la pensée ouvrière.

En vérité, à quelques exceptions près, il n'a pas réellement d'orientation politique, et pour comprendre ses actes il faut s'adresser aux dirigeants.

Dans le passé, les seules fois où les ouvriers non spécialisés en personne eurent une activité politique, ce fut lorsqu'ils firent des émeutes en période de pénurie de pain. Il y eu de telles émeutes sous des régimes nationalistes réactionnaires ainsi que libéraux (6)<sup>32</sup> „,- les travailleurs non spécialisés étaient impartiaux.<sup>33</sup>

Toutes les émeutes et manifestations faites par les ouvriers non-spécialisés, de toutes tendances idéologiques ont été dues à l'influence des dirigeants religieux. Le MULLAH de village ou le Leader religieux, est un personnage influent vers qui se tournent les villageois en quête de conseil.

<sup>34</sup>ainsi que pour les cérémonies religieuses. Mais il est rare que le Mullah conteste l'autorité politique du propriétaire foncier. Une fois en ville le paysan s'adresse aux conseils du Mullah de son voisinage.

---

<sup>32</sup>

<sup>33</sup>

<sup>34</sup>(1) Pour un compte rendu des innombrables émeutes lors de la pénurie de pain Cf. la correspondance britannique de cette période State Papers, 1909 - 1914.

Et là, quoiqu'il en soit, le Mullah n'a pas à se soumettre à un dirigeant politique et il est capable, et le fait fréquemment, d'amener ces travailleurs non qualifiés à une activité politique, ce dont le travailleur ne cherche même pas à comprendre. Ainsi que nous le verrons par la suite, les dirigeants religieux appartiennent aux deux bords des grandes tendances politiques, et leurs partisans illettrés leur offrent loyalement le soutien numérique requis.

De compagnie avec les Mullahs, et souvent leurs alliés, il y a les agitateurs de masse, des meneurs de foule professionnels. Ces hommes, en général, centrent leur activité dans un «VARZESHGAHI» (club athlétique). Il y a une grande variété de Varzeshgahan, dont certains sont de très respectables clubs qui ne sont pas seulement des centres d'athlétisme mais qui sont utilisés aussi pour nombre d'autres activités de groupes dignes de mérite. Mais les Varzeshgahan, des meneurs de foule, sont des centres pour voyous, appelés «chaq Keshan», que l'on peut louer pour toute activité terroriste ou autre.

De même, généralement, ces dirigeants contrôlent un certain nombre de maisons de jeux et maisons de passe. Ce dirigeant et ses hommes peuvent être loués par les politiciens,--et

lorsque l'on désire créer une manifestation politique massive ces meneurs de foule font l'acquisition d'une grande participation des travailleurs non qualifiés. En 1952 des observateurs prétendent avoir remarqués les mêmes ouvriers manifester pour les communistes, les royalistes et le Front National Mossadequiste et ce, en l'espace de quelques jours (7). <sup>35</sup>Quoiqu'il en soit, on ne pourrait adopter une attitude plus erronée que celle qui consiste à dire que toutes les foules (le peuple) iraniennes ont été achetées (faute souvent commise par les observateurs anglais). Les forces de Mossadequiste ainsi que les communistes étaient tous deux soutenus par des êtres qui, étaient volontaire pour faire front et se battre dans la rue.

Les foules des Chaq Keshah sont habituellement recrutées par les politiciens royalistes et de droite. La foule qui jaillit des bidons villes du sud de TEHERAN le 19 août 1953 et offrir aux généraux de droite de l'armée la victoire. sur Mossadequiste était menée par les Mullahs

et les Chaqu Keshan <sup>36</sup>(8). Et c'est là que résident la force et la faiblesse du SHAH actuel. Bien qu'il soit probablement vrai que la plupart des travailleurs et des paysans maintiennent une certaine loyauté au SHAH, cette loyauté ne s'exprimera pas par un soutien politique ouvert, sans l'instigation des Mullahs et, où celles des «»Chaqu Keshah.

<sup>37</sup>

Par conséquent, le SHAH doit se reposer sur le soutien des Mullahs et des Chaqu Keshan. Ces derniers et une bonne partie des autres peuvent s'acheter. Mais il y a un mécontentement grandissant parmi les dirigeants religieux, sincères et éclairés, et ce mécontentement est une menace pour le SHAH

Lorsque la majorité des dirigeants religieux sont d'accord sur un événement politique, ainsi qu'ils le furent pendant un moment en faveur du Dr MOSSADEQ, les Chaqu Keshan hésitent fortement à manifester contre eux, quelque soit le prix payé.

Il y a de bonnes raisons pour croire qu'une grande partie de ce mécontentement des dirigeants religieux sont le reflet d'un début de conscience politique chez les travailleurs non spécialisés. Ainsi que pour le paysan, il est probable que ce travailleur exigera rapidement un rôle politique du gouvernement et qu'il ne devienne pas une source de soutien radical probablement au communisme, en mettant au point des réformes urbaines, sociales et politiques. C'est au gouvernement à veiller à ce que les ouvriers industriels, nouveaux en Iran firent leur apparition à la suite de la politique d'industrialisation de REZA SHAH. L'Iran est encore loin d'être un état industriel et bien que ce groupe aille en s'accroissant rapidement il est encore réduit. La raffinerie d'ABADAN emploie environ 60.000 iraniens, et il y a de nombreux ouvriers de l'industrie à ISPAHAN, TEHERAN et dans les provinces du nord, l'Azerbaïdjan, le GUILAN et le Mazanderan. En tant que nouvel

---

<sup>36</sup>

<sup>37</sup>(2) Voir chapitre 13 pour un compte rendu plus complet.

sur la scène sociale, l'ouvrier industriel manque de vraies traditions collectives. Quoiqu'il en soit, il est facilement organisable et est naturellement une des cibles politiques. Il est déjà plus cohérent que le travailleur non spécialisé, mais son éducation politique demeure insuffisante. Dans les premiers temps de l'industrialisation, un grand pourcentage des dirigeants ouvriers étaient eux mêmes du type Chaqu Keshan ou faisaient alliance avec ceux-ci. Ils s'inquiétaient peu des intérêts des travailleurs et s'affairaient bien plus à s'en servir. Quoiqu'il en soit, avant la chute du Dr MOSSADEQ on pût s'apercevoir qu'il commençait à y avoir des dirigeants ouvriers sincères et dévoués.

L'un des principaux partis de la coalition Mossadequiste, le Parti travailliste, et avait pour base le soutien des ouvriers industriels, et quoique les dirigeants de type Chaqu Keshan fussent prédominants au sein des travaillistes, il y avait aussi des dirigeants sincères, tel que KHAUL MALEKI. On ignore quel fut l'étendue des incursions communistes au sein du mouvement ouvrier, mais on pense qu'elle fut importante surtout dans les raffineries et les zones pétrolières.

La politique déclarée du gouvernement actuel présuppose que d'authentiques syndicats ouvriers sont désirables. En fait, les ouvriers ont été entièrement abandonnés entre les mains de dirigeants Chaqu Keshan, et peu d'efforts ont été fournis pour masquer la non représentativité de ces hommes.

47.

Pour le gouvernement du SHAH c'est un jeu risqué. En obligeant les travailleurs à se soumettre à de tels dirigeants, le gouvernement détruit toute possibilité que les dirigeants modérés nationalistes soient capables de concurrencer des démagogues radicaux ou des communistes, si jamais un soulèvement politique survenait en Iran.

#### L'INTELLIGENTIA

Lorsqu'un iranien et un américain parlent «d'intellectuels», le sens qu'ils donnent à ce terme est très différent. L'américain se réfère habituellement à un petit groupe d'individus qui sont profondément concernés par la Pensée, les Arts et par l'Erudition en soi. Par ailleurs, l'iranien, se réfère aux personnes les plus instruites, englobant presque toutes les professions libérales. Ce désaccord explique en gros, la différence des attitudes sociales entre l'Iran et les Etats-Unis, surtout en ce qui concerne l'élément commercial. En Iran,

ce groupe, loin de revêtir la prestigieuse position qu'il a aux U.S.A., n'est pas très respecté.

Toutefois, cette attitude s'estompe rapidement, et les iraniens commencent à parler d'une classe moyenne, englobant, les hommes d'affaires, les bureaucrates, les professions libérales et ceux--., que les américains appellent les «intellectuels».

Quoiqu'il en soit, une étude du nationalisme en Iran, se doit d'étudier séparément les professions libérales, un groupe d'hommes très instruits, et l'élément commercial,, car les Iraniens ont fait cette séparation.

Le nationalisme est apparu en Occident à une époque où la classe moyenne était suffisamment forte pour tenter d'obtenir un pouvoir politique. Cette doctrine se révéla remarquablement bien adaptée à la classe moyenne, et en un temps étonnamment court, elle s'enracina là où la classe moyenne prédominait. La rapidité avec laquelle les Etats occidentaux devinrent des Nations fut en grande partie due au fait que la réceptivité à l'idée du Nationalisme précéda l'apparition de l'idée elle même. En Iran, ce fut le contraire, sauf pour un petit groupe d'hommes d'affaires. Ainsi que nous l'avons dit, la grande majorité du peuple iranien n'était aucunement prêt à l'idée du nationalisme. Quoiqu'il en soit, un petit groupe y était réceptif ainsi qu'au libéralisme et à la démocratie, et une fois l'idée encreée au sein de ce petit groupe elle prit un dynamisme propre.

On accepte trop souvent, comme un fait établi, et comme si cela allait de soi, que les intellectuels servirent de véhicule par lequel le nationalisme pénétra en Iran et dans d'autres Etats Asiatiques. En fait, cette étude remet en question cette conclusion.

D'entre les trois groupes impliqués dans la révolution constitutionnelle nationaliste de 1906, le clergé, les commerçants et les intellectuels, ce dernier groupe joua le rôle le moins important. Après un commentaire sur le rôle des intellectuels européens dans le développement du nationalisme iranien, William S. HAAS, dit, dans son excellent

ouvrage «Iran»:»'Dans les pays islamiques, il n'y eu pas un tel développement. La religion et la tradition tenaient les pensées sous

leur coupe et empêchaient les nouvelles idées et découvertes d'étendre leurs énergies créatrices au domaine de la culture générale» (1).<sup>38</sup>

Bien qu'il y ait de nombreuses preuves indiquant qu'en 1906, les intellectuels iraniens pensaient et parlaient beaucoup du nationalisme et de la politique en général, la tradition de non participation politique les empêcha de jouer un rôle plus important dans la révolution de 1906.

Quoiqu'il en soit, une fois la révolution gagnée, l'intellectuel se mêla au mouvement constitutionnel avec enthousiasme. Son rôle fut celui d'un éducateur. Les valeurs libérales, démocratiques et nationalistes étant peu comprises y compris par les citoyens «éveillés», et ce fut aux intellectuels que revint le rôle d'expliquer ces concepts bien qu'il faille admettre que souvent eux-mêmes les saisissaient mal.

Au demeurant, à cause de l'habitude de non participation politique et n'ayant qu'une idéologie politique récente et mal comprise, l'intellectuel eut du mal à sauvegarder son enthousiasme. Tandis que des conflits d'idéologie et de pouvoir <sup>39</sup>50 surgissaient entre les anciens alliés, religieux, commerçants et intellectuels, tandis que les forces réactionnaires récupéraient leur énergie et tandis que l'énormité du problème de la reconstruction de l'Iran en une nation moderne commençait à apparaître, la désillusion se répandit. Les espoirs s'évanouirent lorsque les troupes de MOHAMMAD ALI fermèrent le Majlis, et ressuscitèrent lorsque TABRIZ résista si vaillamment que MOHAMMAD ALI en fut ébranlé au point d'en choir. Le même cycle se reproduisit les années suivantes, mais lorsque MORGAN SHUSTER fut obligé de quitter l'Iran, l'enthousiasme de l'intellectuel iranien sembla s'effondrer.

Les années 1919 - 21 furent révélatrices quant à la force et à la faiblesse des intellectuels nationalistes. L'opposition au traité Anglo-Perse de 1919 fut menée avec fougue et imagination par les intellectuels, et on peut en grande partie expliquer le rejet de ce traité par l'opposition des intellectuels (1).<sup>40</sup>

Bien qu'ils se soient montrés capables de livrer et de

---

<sup>38</sup>

<sup>39</sup>(1) William S. HASS - IRAN (New-York 1946) p. 103.

<sup>40</sup>

gagner une bataille négative, les nationalistes intellectuels étaient numériquement trop faibles, ils manquaient trop de puissance et étaient trop peu concernés par le développement d'un programme dynamique pour pouvoir empêcher l'effondrement d'une démocratie libérale.

41

Jusqu'à l'apparition de la dictature de REZA SHAH, l'intellectuel était bien plus fragile dans le domaine du pouvoir que dans celui de l'idéologie. Par conséquent, REZA SHAH confronta les intellectuels à un dilemme majeur, un dilemme tel, qu'il les divisa de sorte qu'on ne peut parler de l'intelligentsia en temps qu'unité politique entre 1921 et 1941 que comme d'une fiction. REZA SHAH désirait unifier, moderniser et industrialiser l'Iran. Ses opposants naturels étaient le clergé et les propriétaires fonciers, qui désiraient maintenir le statut quo. Ces alliés naturels étaient les éléments intellectuels et commerciaux. Ils avaient les mêmes buts pour l'Iran, et de toute évidence REZA SHAH amenait beaucoup, à la force numérique et politique de ces deux éléments. La classe moyenne acquit une telle importance qu'Arnold WILSON écrivant en 1932, en concluait: «La classe moyenne, bien que petite en nombre, prédomine aujourd'hui dans toutes les carrières. Ses membres constituent une oligarchie qui contrôle les élections, dirigent les affaires publiques et en dernier recours, par des méthodes constitutionnelles ou autres, exercent une influence décisive dans la politique nationale»<sup>4243</sup>(e Quoiqu'il en soit, une grande partie de l'intelligentsia avait sincèrement cru au libéralisme et à la démocratie tout comme au nationalisme. Pour ceux-ci la tyrannie de REZA SHAH, bien que le nationalisme exista, était intolérable et ils restèrent dans une opposition silencieuse pendant tout son règne.

---

<sup>41</sup>(1) Le meilleur récit à ce sujet se trouve dans l'ouvrage d'ABDOLLAH MOSTOFI «Tarikh Ejtemai na Edari Dore GHADJARieh 4 vol. (Téhéran, 1945-47)

<sup>445</sup> 2 .

Après l'abdication de REZA SHAH, la prédominance politique des classes privilégiées revint.

Le SHAH actuel, Mohammad REZA PAHLAVI à la prétention d'être un nationaliste démocrate libéral et un intellectuel. Mais tandis que son père, qui n'avait pas de telles prétentions, s'attirait le soutien de nombreux intellectuels dans les premiers temps de son règne, ironiquement, le SHAH actuel n'a guère suscité d'enthousiasme dans ce groupe.

Aujourd'hui les intellectuels sont retournés au silence obstiné qui leur est traditionnel lorsqu'un régime hostile est au pouvoir. Ils participent à la vie économique du pays mais sans enthousiasme.

Quelques uns ont accepté des sièges au Majlis, mais en général ils perdent de leur influence dans la communauté intellectuelle à cause de cette participation.

D'autres se sont engagés dans des activités clandestines, et bien que l'étendue et l'efficacité de ces activités soient inconnues, on peut les supposer de peu d'importance.

Le grand héros des intellectuels fut évidemment le DÉ MOSSADEGH et les années pendant lesquelles il fut Premier Ministre furent la grande période de prédominance des intellectuels.

Au sein de la coalition du Front National il est probable que le parti le plus fort était le Parti Iran, dirigé par l'ancien

53 .

ambassadeur d'Iran aux U.S.A., ALLAHYAR SALEH. Ce parti dont nous parlerons plus longuement par la suite, symbolisait la participation politique des intellectuels.

L'élément intellectuel ne prédominait pas seulement dans la coalition MOSSADEQ, mais aussi dans le Parti Indeh, le parti politique, outil du communisme en Irar.

Bien que les forces de l'ordre du SHAH aient détruit l'appareil organisationnel Indeh à l'intérieur de l'Irar, plusieurs de ses dirigeants ont fui à l'étranger, et une nouvelle organisation est sûrement en train d'attendre, tel un vautour, l'opportunité de son retour en Iran.

---

<sup>444</sup>(1) Arnold T. WILSON, PERSIA (Londres 1932) p. 45.

Dans une telle éventualité, il est certain qu'un gros pourcentage d'intellectuels rejoindraient leur rang, sans tenir compte des visées anti nationalistes du communisme quant à l'Iran.

### LA CLASSE MOYENNE MARCHANDE

Tout comme le nationalisme convenait admirablement aux éléments de la classe moyenne en Europe, il s'adaptait précisément aux intérêts de l'élément mercantile en Iran. A la fin du 19ème siècle, les marchands qui cherchaient désespérément à étendre leurs activités, se trouvaient confrontés à deux restrictions différentes mais d'égales rigueurs.

En premier lieu, la base sociale au sein de laquelle ils désiraient agir, était quasiment féodale et était terriblement décentralisée. Les communications à l'intérieur du pays n'existaient presque pas, il n'y avait aucune sécurité interne et les gouverneurs provinciaux, loin de chercher à établir un contrôle centralisé, aidaient à perpétuer le régionalisme que le système foncier engendrait. Pour agir efficacement, les marchands avaient besoin d'un état uni et stable, et le nationalisme qui exigeait une vue d'ensemble de l'Iran exerçait à leurs yeux un très fort attrait. Deuxièmement, les commerçants voyaient dans les concessions

faites aux éléments mercantiles étrangers une menace de destruction pour leurs propres perspectives commerciales. Puisque le nationalisme requerrait l'indépendance nationale et le rejet de toute interférence étrangère, les commerçants étaient aisément attirés. Les idées de libéralisme et de démocratie avaient un attrait moins prononcé, mais les marchands les favorisèrent car ils avaient hâte de mettre un contrôle institutionnel sur le droit qu'avait la Cour de distribuer l'économie de l'Iran aux étrangers, et les institutions libérales démocratiques pouvaient amener un tel contrôle.

Dès 1890 une délégation de marchands avait protesté auprès du SHAH contre l'octroi de la concession du Tabac <sup>45</sup>(1), et après cela l'opposition à la politique intérieure et extérieure du gouvernement ne fit que croître. Au cours de la révolution de 1906, les marchands jouèrent un rôle essentiel égal à celui du clergé et nettement plus important que celui des intellectuels. En se réfugiant à 14000 personnes dans la résidence d'été de l'Ambassade Britannique, les marchands furent capables de paralyser le commerce de la ville et d'amener le gouvernement à leurs genoux<sup>46</sup> (2). Pendant les 6 années suivantes, les

---

<sup>45</sup>

<sup>46</sup>

marchands demeurèrent en général fidèles à la constitution, bien que l'intensité de leur foi ait déclinée, la minorité démocrate libérale du Majlis était en grande partie composée de marchands et lorsque MOHAMMAD ALI SHAH chercha à circonvenir et détruire la constitution, le bazar réagit invariablement pour fermer ses portes en signe de protestation (3).<sup>48</sup>

Les commerçants avaient beaucoup à gagner du succès du mouvement nationaliste en Iran. Dans un Etat indépendant, uni et stable, ils pourraient étendre leurs activités commerciales.

Après l'expulsion de SHUSTER, l'enthousiasme déjà tiédie des commerçants s'évanouit, et dans les années suivantes, l'objectif premier du marchand fut la sécurité intérieure, même s'il fallait

---

47

48

---

<sup>49</sup>(1) EDWARD G. BROWNE, the persian révolution

5051

pour cela l'intervention des troupes étrangères. Il ne devait plus jamais jouer le rôle prédominant dans le mouvement nationaliste qui avait été le sien pendant la période constitutionnalise.

Durant les premiers mois de cette période le marchand représentait une force monolithique. Les commerçants iraniens étaient membres de guildes sérieusement organisées, et contrôlées qui agissaient presque à l'unanimité en faveur de la constitution. Quoiqu'il en soit, à l'avènement de REZA SHAH un processus qui avait déjà commencé s'accéléra. Les commerçants les plus importants, les plus imaginatifs et les plus occidentalisés commencèrent à quitter le Bazar et les guildes, et s'installèrent dans des boutiques modernes, dans les nouveaux centres commerciaux des villes. Pour le nationalisme, les répercussions de cette action étaient multiples.

Nombre de ceux qui avaient démenagé, devinrent des partisans de REZA SHAH car ils profitèrent largement de ses efforts pour unifier et revitaliser l'Etat et aussi de ses encouragements, quant

---

19\*\*\*\*\*  
\*\*\*\*\*  
\*\*\*\*\*

aux activités commerciales. Par ailleurs, les commerçants plus petits qui restaient en arrière au Bazar, s'opposaient à REZA SHAH (alors encore REZA KHAN) au point de manifester et de fermer le Bazar. Quoiqu'il en soit ils agissaient ainsi, non parce qu'ils étaient offensés de sa tyrannie, mais parce que le clergé, qui était très influent au Bazar, haïssait et craignait la laïcité de REZA KHAN.

57 .

Au moment même où le Bazar officialisait son opposition, plusieurs centaines de commerçants prospères, participaient activement à une manifestation en faveur de la création d'une nouvelle dynastie PAHLAVI (1). Dans ce cas là, le nationalisme en soi n'était pas en cause, il s'agissait plutôt d'un type de nationalisme prôné par les commerçants modernes et par les marchands du Bazar qui différaient beaucoup.

Les premiers désiraient un pouvoir central solide et se souciaient peu de la tyrannie politique s'ensuivait. Les derniers, reflétant le point de vue du clergé, favorisaient un Iran indépendant mais ne désiraient pas voir la tendance laïque dévorer le pouvoir traditionnel du clergé.

Ce ne fut qu'en 1951 que les marchands agirent à nouveau avec une unanimité presque totale. Il y eut peu de marchands musulmans qui ne fussent enflammés par l'enthousiasme nationaliste qui enveloppa l'Iran, avant les premiers mois et semaine pendant la période où MOSSADEGH fut Premier Ministre.

Les petits marchands du Bazar étaient étroitement liés au bras religieux du nationalisme qui était mené par l'impitoyable et pittoresque Ayatollah ABOLQASELI KASHANI, qui exerçait une grande influence politique du Front National.

Mais les commerçants les plus aisés et plus occidentalisés manquaient d'organisation et bien que quelques individus

(1) HOSSEIN MARI, *TARIKH BIST SALLEH IRAN* (TEHERAN, 1945-47) III, 395.

58 .

parmi eux aient acquis des positions clefs dans la politique, leur influence en tant que groupe était moindre. Leur force modératrice n'eut pas l'impact qu'elle aurait eu s'ils avaient été mieux organisés. De plus, tandis que la lutte contre «l'Anglo-Iranian Oil Company» sévissait et que l'Iran se trouvait

soudainement confrontée à une baisse dans son commerce extérieur, les commerçants aisés, dont la plupart dépendaient des importations ressentirent la crise financière et furent parmi les premiers à adhérer à l'opposition Mossadéquiste.

Cette division existe encore aujourd'hui. Le Bazar reste un centre de sympathie pro-Mossadéquiste, mais nombre de marchands aisés, qui profitent de la libéralité des contrôles sur le commerce extérieur et de l'énorme revenu pétrolier, favorisent le gouvernement actuel.

#### LES PROPRIETAIRES FONCIERS

Les préjugés persistants des intellectuels face au commerce soit en partie dus à l'arrivée des fils d'aristocrates dans l'Intelligentsia.

Bien qu'on ne puisse remettre en question l'hostilité globale de la classe privilégiée face au nationalisme libéral, quelques individus ont rejoint le mouvement nationaliste et lui ont même donné certains de ses dirigeants les plus marquants.

L'exemple le plus spectaculaire est celui de MOSSADEQ-- lui-même, produit de l'aristocratie et devenu à présent le symbole du nationalisme iranien.

Au début du siècle, le gros propriétaire foncier type, n'était pas outragé par l'influence étrangère en Iran. Il fréquentait plus l'aristocratie russe que ses propres compatriotes et une observation courante sur cette époque est que l'aristocratie iranienne s'identifiait plus à leur contrepartie russe qu'à la Nation Iranienne (1).<sup>52</sup>

Comme la noblesse russe, les aristocrates iraniens oubliaient que le pouvoir était concentré entre les mains du monarque. Il était fréquent qu'un SHAH devenu jaloux de la richesse et puissance d'un seigneur féodal, confisquât les terres de cet infortuné personnage et réduisit sa famille à la „Pénurie. Inversement, les faveurs royales permettaient parfois à des membres des classes les plus humbles d'accéder au plus haut rang de la féodalité. Ainsi donc, la position de classe avait une certaine fluidité et le contrat féodal, si important dans l'évolution des institutions politiques en Occident, ne joua pas un rôle comparable en Iran. L'héritage de mobilité sociale eut des résultats importants dans le développement du nationalisme, le tout étant centré sur l'échec des classes privilégiée iraniennes développer un «esprit de corps».

<sup>53</sup>60.

L'aristocratie terrienne iranienne était l'alliée naturelle des monarques qajars du début du XXème siècle, tout comme les aristocrates français avaient été les alliés des Bourbons lorsque la classe moyenne française cherchait à prendre le pouvoir en 1789. Les propriétaires fonciers avaient bien quelques griefs contre les qajars, mais peu ou prou le statu quo leur était favorable et le siècle précédent avait largement prouvé qu'une société féodaliste savait être renversée si la classe moyenne prédominait.

Néanmoins, l'aristocratie terrienne accordait tout au plus un soutien passif aux qajars et l'explication réside dans un manque de sentiment de solidarité de classe.

Au premier abord la capacité des constitutionnalistes à se maintenir au pouvoir pendant cette période semble inexplicable. Le SHAH méprisait la constitution et travaillait ouvertement à sa destruction. Il tenait sous son contrôle la seule force armée de quelque importance, et tandis qu'une fraction d'importance toujours croissante, du clergé se retournait contre la constitution, les nationalistes libéraux ne pouvaient plus compter sur leur habileté à contrôler les masses citadines.

Et, alors, comme une dernière ironie du sort, la majorité des députés du Majlis, le coeur de la constitution, s'opposèrent ou se montrèrent peu enthousiastes face au mouvement en général.

61

Bien que TEHERAN et TABRIZ fussent sur représentés dans le premier Majlis, les propriétaires fonciers et leurs vassaux prédominaient. On peut expliquer la durée de la constitution face à de telles forces, par la combinaison d'une part, de l'in décision dont fit preuve MOHAMMAD ALI SHAH et d'autre part, par le manque de solidarité de classe au sein de l'aristocratie

C'est alors que MOHAMMAD ALI SHAH choisit pour Premier Ministre l'un des quelques aristocrates réactionnaires ayant du courage de la détermination et l'esprit de décision, un homme surnommé «ATABAK». Ce sagace politicien perçut très vite l'extraordinaire faiblesse de la position nationaliste et chercha à l'exploiter. Il négocia avec les dirigeants réactionnaires du clergé et les persuada de soulever des foules de partisans pour démontrer leur force. Les Cosaques encadrés par des Russes firent des manoeuvres inquiétantes dans le but de souligner encore plus le pouvoir de la Cour. Puis, lorsque les leaders révolutionnaires demandèrent le renvoi de l'ATABAK, leurs protestations furent dédaigneusement ignorées, en dépit des manifestations populaires. Devant une telle démonstration de force, la majorité des propriétaires fonciers au Majlis, telle une tortue effrayée, montra la tête, au début avec timidité puis avec plus de détermination et exprima sa solidarité avec le gouvernement. Mais, au moment même où la bataille semblait gagnée, le SHAH et sa cour et les représentants fonciers du Majlis abandonnèrent soudainement la mêlée et s'en revinrent à leurs anciennes positions consistant à admettre la constitution comme étant l'expression de la volonté populaire--

62.

Cet étonnant retournement résultait d'une unique action commise par un marchand nationaliste de TABRIZ, il s'agit de l'Assassinat de l'ATABAK.

Les membres de la classe possédante adoptèrent leur ligne de conduite normale.

Ils voyaient dans le mouvement nationaliste une menace pour leur position privilégiée au sein de la société, et ils préféraient de beaucoup la souple organisation d'un Etat de type féodal plutôt qu'un puissant pouvoir central que l'exigeaient ces nationalistes. Mais ils manquaient

d'esprit de corps et de la loyauté nécessaire à une résistance énergique, Lorsqu'il devint évident que les marchands et le clergé désiraient réellement changer l'ancien ordre des choses, la noblesse terrienne accepta la constitution et tenta de se servir de sa position au Majlis pour contrôler tout changement radical apporté à leur position privilégiée.

L'ATABAK étant au pouvoir avec le clergé réactionnaire pour allié, l'aristocratie fit prudemment marche arrière, mais après l'assassinat de l'ATABAK, elle s'inclina devant la volonté nationale. Cette timidité schématise toute la période 1906-1912, ainsi l'aristocratie terrienne émergea de la période constitutionnelle pratiquement indemne avec la plupart de ses privilèges intacts. Mais en revanche elle s'était acquis mépris des nationalistes, qui pensaient que la noblesse préférerait accepter une main mise étrangère sur le pays,

63.

plutôt que de se soumettre à la volonté de son propre peuple. Cette vision de l'aristocratie, caractérise le nationalisme iranien jusqu'à ce jour.

Les aristocrates n'échappèrent pas si facilement à leur rencontre suivante avec le nationalisme. Au début de la période constitutionnelle, la cour et les propriétaires fonciers avaient partagé la même hostilité face au nationalisme, mais sous la période de REZA SHAH, la cour devint l'avocate d'un nationalisme extrême et total. Cet esprit, s'alliant au gouvernement très centralisé de REZA SHAH, était anathème pour l'aristocratie, et dès le début ils prirent conscience de la menace qui entourait leur position. Ils avaient des alliés. Le clergé faisait de plus en plus bloc dans son opposition, et l'élément de l'intelligentsia qui prônait le libéralisme voyait dans la tyrannie de REZA SHSH une trahison à l'essence même de leur idéologie. Avec ces Alliés, les propriétaires fonciers avaient en main le Majlis. S'ils avaient été bien dirigés, avec plus de détermination et surtout s'ils avaient eu un esprit de classe, les propriétaires fonciers auraient pu vaincre REZA SHAH. En effet, en 1924, le dictateur était prêt de la défaite, mais le Majlis lui ayant permis de contrôler toutes les forces de l'ordre, il se servit de cette arme pour obtenir des élections en sa faveur. Par la suite, après avoir obtenu un pouvoir dictatorial absolu, REZA SHAH s'attaqua directement aux

64

propriétaires fonciers; il en fit assassiner un bon nombre, et confisqua de nombreux villages. Mais il ne s'attaqua pas à la racine du pouvoir terrien, ainsi qu'il aurait pu le faire par le biais d'un programme de réforme agraire.

Par conséquent, lorsque REZA SHAH abdiqua, le reste des propriétaires fonciers recouvrèrent leur pouvoir.

Tous les gouvernements postérieurs à REZA SHAH, sans exception, jusqu'en 1951, comprenaient des représentants de la mentalité foncière. Quoiqu'il en soit la profonde révolution sociale qui avait été si importante au début de la période constitutionnelle avait été encouragée par REZA SHAH, et avait progressé à un tel point qu'une contestation bien plus fondamentale pouvait être faite de la classe possédante.

Cette contestation vint du Front National du Dr MOSSADEQ. Les propriétaires fonciers prédominaient outrageusement dans le 16<sup>e</sup> siècle. MAJLIS et MOSSADEQ et ses partisans n'étaient guère qu'une poignée d'hommes parmi la totalité des membres. Cependant lorsque le Premier Ministre ALI RAZMARN fut assassiné en 1951, les députés propriétaires fonciers réagirent comme l'avaient fait leurs prédécesseurs du temps de l'assassinat d'ATABAK. Ils se soumirent à la volonté populaire et votèrent unanimement pour la nationalisation de l'industrie pétrolière et avec force en faveur de la nomination du Dr MOSSADEQ en tant que Premier Ministre.

65.

Sous MOSSADEQ, le comportement de propriétaires fonciers resta fidèle au schéma familial.

Ils étaient fortement opposés à la prédominance de la classe moyenne pendant cette période, et comprenaient clairement que le programme agricole de MOSSADEQ pouvait anéantir leur pouvoir. Puisque une opposition franche aurait pu amener leur élimination immédiate, ils préférèrent adopter leur tactique traditionnelle, consistant à se servir de leur force au MAJLIS pour casser l'opposition et fomenter des intrigues visant un «Coup d'Etat».

Cette attitude leur réussit. Quoiqu'il en soit, si les propriétaires fonciers s'étaient attendus à un retour du statu quo d'avant MOSSADEQ, ils durent déchanter rapidement.

La Révolution sociale était allée trop loin pour un retour en arrière. La classe moyenne était devenue une force extraordinaire, et l'idole de cette classe avait été MOSSADEQ.

Le gouvernement qui lui fit suite, n'avait que deux choix : s'attirer la classe moyenne ou la contrôler par la force. L'une et l'autre méthode signifiaient la condamnation de l'ancien et doux statu quo.

Le SHAH a, en fait, choisi cette dernière méthode, et son régime a inévitablement pris l'allure d'un Etat policier.

Confronté à l'hostilité sous-jacente de la classe moyenne politiquement consciente, il a riposté en créant un organisme 66.

de police secrète. Mais s'il y a une règle qui est valable en regard d'une société féodale, c'est que l'aristocratie a toujours pris en horreur la dictature d'un seul homme.

Aujourd'hui, en Iran, chez des anciens propriétaires fonciers il y a un manque d'enthousiasme frappant, face à la dictature du SHAH. Mais ils n'ont pas le choix. Les alternatives au SHAH ou à toute autre dictature de droite sont, au mieux le nationalisme et au pire le communisme, et sous l'un ou l'autre la destruction de la base sociale rurale du système foncier se ferait rapidement. De plus, les propriétaires fonciers eux mêmes, évoluent.

La plupart ont accepté les valeurs nationalistes, implicites et explicites et beaucoup ont abandonné tous leurs préjugés, face au commerce et investissent leur argent dans les affaires surtout dans les denrées de luxe. Ce faisant, ils acquièrent des intérêts dans le gouvernement actuel, et à présent même les souvenirs des bons vieux jours de la féodalité s'estompent

#### - CHAPITRE IV -

##### LE NATIONALISME ET LES TRIBUS

La seule chose que l'on puisse affirmer sur les tribus en Iran, c'est qu'aucune généralité n'est possible. Certaines tribus sont presque

complètement nomades, d'autres se sont sédentarisés dans des villages permanents et la différence s'étale à tous les niveaux.

La fidélité tribale, varie entre l'intensité la plus profonde et la tiédeur. Cette grande diversité dans les structures tribales, la fidélité tribales et les degrés de nomadisme ont une grande importance en ce qui concerne le développement du nationalisme en Iran. Environ 1/6 à 1/4 de la population iranienne sont nomades (1).

Dans un pays où la grande majorité de la population est politiquement inerte, l'évolution de la politique intérieure est entre les mains d'une poignée d'hommes. Si, ne serait-ce qu'un petit pourcentage d'entre les 1/6 de la population qui est d'origine tribale s'était décidé d'agir ensemble pour dominer politiquement l'Iran, ils auraient très bien pu le faire. Ce fut la diversité des groupes tribaux et l'orientation particulière au sein des différentes tribus qui protégèrent le nationalisme balbutiant.

(1) John MURRAY, ed. Iran Today (Téhéran 1950) p. 29.

68 .

Au début de l'ère nationaliste, l'individu nomade, homme des tribus, et le villageois se ressemblaient. Tous deux étaient illettrés et ignorants, et tous deux avaient des horizons limités. L'orbite de l'homme tribal était constitué par la petite portion de sa tribu, avec laquelle il avait un contact quotidien.

Si l'un ou l'autre pouvait percevoir que son village ou sa tribu faisait partie de l'Iran, cette perception était vague et ni l'un ni l'autre ne pouvait comprendre le nationalisme.

Généralement, l'homme des tribus était moins réceptif au nationalisme que le paysan, car sa fidélité à sa tribu était plus forte que la loyauté du paysan à son village et par conséquent, faisait encore plus obstacle à l'acquisition d'une plus grande loyauté à l'Etat.

Habituellement les tribus habitaient un territoire montagneux ou des plaines qui étaient plus adaptées à l'élevage qu'à la culture. La vigueur de l'hiver dans les montagnes et l'insuffisance de pâturages pour toute une année dans les plaines chaudes rendaient inévitable une migration entre les quartiers d'hiver et les quartiers d'été. Une étroite coopération était indispensable à ces migrations semi-annuelles. Tout comme l'était, pour mener à bien la coutume tribale, consistant à obtenir des revenus par le vol et le pillage.

La nécessité obligeait les tribus à être disciplinées par une organisation.

69.

Les Khans ou chefs, étaient virtuellement les dictateurs des unités de base tribales ils percevaient des impôts et avec l'aide des Mullahs exerçaient les fonctions de Juges tant civils que criminels. Le gouvernement n'avait plus grand chose à y faire et il Óy avait aucune raison pour que les nomades aient pensé à la possibilité d'une autorité extérieure.

Quoiqu'il en soit, tandis que les méthodes agricoles s'amélioraient, il naquit une tendance visant une installation définitive. La plupart des tribus se fractionnèrent, une partie - @ restant nomade et veillant sur le bétail, l'autre s'occupant de récolter ce que la terre voulait bien produire. Cette orientation accorda une plus grande liberté aux initiatives individuelles et minimisait la différence entre le nomade et le paysan (1).

Au début du siècle, les tribus les plus importantes, politiquement, étaient les kurdes, les Qashqais, les Lurs, les Baktiaris, l'ensemble Khamseh, les Shahsevans et les Turkomans. (Les Kurdes sont un cas particulier et seront étudiés dans le prochain chapitre). Toutes les tribus reconnaissaient la souveraineté du SHAH et son droit de nommer les chefs de tribu. Mais, en fait, les interférences dans les affaires tribales étaient rares et la plupart des tribus restèrent indifférentes face au gouvernement central tant qu'on les laissa tranquilles(2)<sup>54</sup>

55

70.

---

??\*??\*  
\*??\*??\*  
\*\*\*\*\*

---

\*\*\*\*\*

---

\*\*\*\*\*

---

\*\*\*\*\*

Néanmoins, les tribus ont joué un rôle significatif, probablement décisif, dans la croissance du nationalisme en Iran.

LES PREMIERS TEMPS DE LA PERIODE CONSTITUTIONNELLE

Reconnaître la souveraineté du SHAH n'est pas de même nature qu'une loyauté à l'Iran. Certes, l'attitude typique des tribus face au gouvernement central variait en fonction directe du pouvoir de ce gouvernement. Si le gouvernement était fort et efficace, les pillages et dépravations des tribus décroissaient. Si le gouvernement était faible, le pillage des voyageurs, de villages et même des villes par les tribus allait en s'accroissant. Pour la grande majorité des tribus la révolution de 1906 impliquait qu'un gouvernement relativement faible avait été remplacé par un autre gouvernement encore plus faible. Il est probable que seule une petite fraction des hommes des tribus comprenaient que le contrôle des provinces entre 1906 - 1908, était affaibli parce que le SHAH et les nationalistes se préparaient à une bataille décisive à TEHERAN. Les pillages des tribus s'accrurent comme d'habitude lorsque l'autorité faiblissait (1).<sup>56</sup>

57

71

En 1907 la tribu turkomane se révolta et se lança dans une orgie de pillages et d'abus <sup>58</sup>(1). Pour les individus et les petits chefs de tribu l'objectif devait être l'acquisition d'un butin. Quoiqu'il en soit, au début de la révolte 11»ILKHAN» (le Khan suprême) demandait comme condition pour que la paix revienne, que le SHAH rejette la constitution et reprenne les anciennes prérogatives royales. La révolte fut matée mais c'était un sérieux présage pour l'avenir. Les Turkomans avaient peu de raison d'être insatisfaits. Les interférences gouvernementales avaient déçu, et il n'y avait sûrement pas eu d'agitation anticonstitutionnel chez ces nomades politiquement

---

\*\*\*\*\*<sup>??</sup>\*\*\*\*\*  
\*\*\*\*\*<sup>??</sup>\*\*\*\*\*  
\*\*\*\*\*<sup>??</sup>\*\*\*\*\*

inconscients; cependant l'ILKHAN des Turkomans désirait que la constitution soit renversée. On ne peut savoir si ce désir était motivé par son attachement personnel au SHAH, par sa désapprobation idéologique de la démocratie, ou à une pression des Russes. Mais, cette révolte démontra que l'attitude politique des chefs de tribu pouvait peser sur les événements politiques de la capitale.

Les tribus n'étaient pas vraiment un élément entièrement vouées aux royalistes. Après la fermeture du Majlis en 1908, le gouvernement absolutiste de MOHAMMAD ALI eût à souffrir des mêmes anarchies tribales qui avaient accablé le précédent régime constitutionnel. Mais la décision de la part d'importants KHANS BAKTIARI de soutenir les nationalistes libéraux est plus importante.

<sup>59</sup>72

SARDAR ASSAD, un frère de l'ILKHAN BAKTIARI SAMSAN AL SOLTANEH revint d'Europe en 1908 entièrement converti à la démocratie libérale et un nationaliste franchement enthousiaste (1)<sup>60</sup>. MOHAMMAD ALI SHAH, en partie par réaction contre SARDAR ASSAD usa de son droit de choisir l'ILKAN TRIBAL pour remplacer SAMS par son principal rival <sup>61</sup>(2). Il aurait difficilement pu agit inconsidérément. En grande partie, en conséquence des actes du SHAH, SAMSAN AL SOLTANEH et SARDAR ASSAD se décidèrent d'allier leurs forces aux forces pro-nationalistes de RASHT et de marche sur TEHERAN. Les forces de la tribu BAKTIARI menées par SARDAR ASSAD furent un élément décisif dans la défaite de MOHAMMAD ALI

Pendant cette période les tribus turkomanes et Shahsevan s'opposèrent au nationalisme et la tribu BAKTIARI le soutint. L'homme de la tribu BAKTIARI n'avait sûrement ni plus ni moins de respect pour l'Iran que son opposé SHAHSEVAN. Mais à cause de l'idéologie politique d'un chef et de l'ambition contrariée d'un autre, les BAKTIARIS aidèrent le mouvement nationaliste à triompher.

A la suite de cette victoire, SARDAR ASSAD et SAMSAN AL SOLTANE devinrent les dirigeants du mouvement national et chacun d'eux fut périodiquement le chef. Les hommes de leur tribu aidèrent à défendre TEHERAN et à maintenir le gouvernement au pouvoir.

---

??\*?\*?\*?\*?\*\*\*\*\*

En retour des services rendus, les chefs BAKTIARIS obtinrent une prééminence nationale et la tribu BAKTIARI fut autorisée à garder les impôts perçus sur son territoire, mais reçut en plus une partie du <sup>62</sup>revenu des impôts militaires (3) <sup>63 6465</sup>.  
66

Quoiqu'il en soit, en grande partie, les tribus durant la période 1909-12 continuèrent leurs pillages et empêchèrent en fait, les communications entre TEHERAN et les provinces. En 1911, la province de FARS au sud ouest, montre en miniature la confusion et l'agitation que les tribus créèrent et expliqua aussi leur faiblesse fondamentale (1).<sup>67</sup> Avant 1909, FARS avait joui d'une relative tranquillité- de la part <sup>68</sup>des tribus. Il y avait bien eu des pillages et les routes étaient dangereuses mais au moins la question de la suprématie tribale avait été résolue. La personnalité dominante de la province était RAVAM AL MOLK, qui s'était accaparé le pouvoir grâce au soutien de l'ensemble tribal Turco Arabe de RHAMSEH. Les KHAN coopérèrent avec lui parce qu'ils acquéraient ainsi une position prédominante parmi les tribus du FARS et avec cette position, des privilèges particuliers. Mais ce n'était pas la seule source de pouvoir de Qavam. En tant qu'allié des vigoureux khans de la tribu BAKTIARI, il semble que QAVAM ait eu une position particulièrement puissante.

De plus, de nombreux iraniens sont convaincus qu'il était étroitement lié au anglais, qui avaient d'énormes intérêts commerciaux à FARS. Cependant, malgré cette position de pouvoir, QAVAN fut en 1911 durement concurrencé par un ambitieux et tout puissant ILKAN de la tribu QASHQAI de langue turque, SOLET AL DOLEH.  
69

---

??\*??\*??\*??\*????\*\*\*\*\*  
\*\*\*\*\*??\*??\*??\*  
\*\*\*\*\*??\*??\*??\*??\*??\*

74 .

Les ambitions de SOLET ne se limitaient pas au FARS. Il était profondément jaloux de SAMSAN AL SOLTANEH et de son importance à TEHERAN. Par conséquent, SOLET lança une campagne visant à extorquer l'autorité que RAVAM exerçait dans le FARS et celle aussi du gouvernement central dominé par les BAKTIARIS.

A ce point on pourrait en conclure qu'il ne s'agissait que d'une simple lutte pour le pouvoir entre deux individus avec l'appui de leur tribu; mais une telle conclusion serait outrageusement simplificatrice. C'était une lutte de pouvoir, mais elle n'était pas simple, et on ne peut être étonné d'apprendre qu'aucune des deux parties ne remporta une franche victoire. Dans la lutte qui s'en suivit un KHAN QASHQAI se joignit à la coalition KAMSEH-BAKTIARI contre SOLET. Mais cet avantage fut contrebalancé par la défection, au sein de l'ensemble tribal BAKTIARI, de plusieurs sous-tribus qui s'allièrent à SOLET. Il y avait d'autres aspects à cette lutte: SOLET persuada la féroce tribu BOIR AHMADI d'attaquer les forces de QAVAM, ce qu'ils firent mais ayant pris goût à la bataille et aux fruits de la victoire, ils refusèrent de se voir limités et dévastèrent de vastes régions (1). SOLET aurait instigué une révolte antisémite à SHIRAZ, capitale du FARS, pour prouver à TEHERAN (et aux anglais) que QAVAM ne pouvait maintenir l'ordre à SHIRAZ (2).<sup>70</sup>

71

75.

Des factions religieuses rivales soutenaient les deux parties adverses, les plus importants ecclésiastiques d'ISPAHAN soutenant le rival QASHQAI de SOLET.(1)<sup>7273</sup>. Après l'étude de tels conflits entre tribus, la conclusion la plus intéressante que l'on puisse faire du point de vue de l'évolution du nationalisme en Iran, c'est, que non seulement les tribus étaient incapables de s'unir dans un Front Commun mais aussi que les plus puissantes d'entre ces tribus étaient incapables de maintenir leur unité tribale.

---

??\*?\*\*\*?\*\*\*\*\*?\*\*\*\*\*?\*\*\*\*\*

Les désordres tribaux eurent de nombreuses conséquences sur le nationalisme. En premier lieu, de nombreuses contraintes, financières jaillirent de l'absence de retenues des provinces et du coût des efforts faits pour rétablir l'ordre.

Deuxièmement, en isolant les provinces, les tribus s'assurèrent que le nationalisme évoluerait essentiellement en tant qu'une affaire venue de TEHERAN, fait qui eût une grande importance sur son évolution.

Troisièmement, l'incapacité d'un régime libéral à rétablir l'ordre à l'intérieur du pays sema le doute dans l'esprit de nombreuses personnes quant à savoir si l'Iran était prête pour une démocratie libérale; ainsi le terrain était prêt pour que les nationalistes acceptent la dictature de REZA SHAH

Quatrièmement, l'insécurité en Iran et l'incapacité du gouvernement central à maintenir l'ordre, rendait inévitable l'intervention des Anglais et des Russes au nom de leurs propres intérêts commerciaux.

#### 1912 - 1921

Après l'expulsion de SHUSTER, qui brisa le coeur du mouvement nationaliste, la situation tribale ne changea pas. Les émeutes et les vols, et les conflits entre et à l'intérieur des tribus continuèrent à un rythme incessant, sauf lorsqu'ils en étaient empêchés par les puissances étrangères (1).<sup>74</sup> A TEHERAN, les KHANS BAKTIARIS et leurs contingents militaires gardèrent leur importance même si le mouvement libéral nationaliste qu'ils avaient soutenu avait perdu son dynamisme. En fait les nationalistes iraniens d'aujourd'hui ont du mal à admettre que le nationalisme de SARDAR ASSAD et de SAMSAN AL SOLTANEH.

Puisque les tribus iraniennes étaient fondamentalement opposées à la création d'un Etat-Nation tel que le nationalisme l'exige, il faut considérer ces tribus comme une force essentiellement anti nationaliste. Mais si les tribus s'opposaient à la création d'un gouvernement national fort, elles étaient encore plus drôlement opposées à une main mise étrangère en Iran..

<sup>75</sup>

<sup>77</sup> .

Par exemple: La tribu SHAH SEVAN de l'Azerbaïdjan, s'était constamment confrontée aux constitutionnaliste et avait été l'une des

principaux soutiens de MOHAMMAD ALI SHAH. Quoiqu'il en soit, lorsque l'Azerbaïdjan fut occupée par les troupes russes, les SHAH SEVAN luttèrent courageusement contre eux. Sans aucun doute, parmi leur motivation pour s'opposer aux Russes y avait-il la traditionnelle résistance d'un groupe tribal à toute force, étrangère ou domestique, qui était capable d'établir une puissante autorité.

Mais la xénophobie et la haine religieuse y étaient sûrement mêlées. Les KHANS SHAH SEVAN jurèrent de combattre les «infidèles» russes tant qu'ils le pourraient, puis de fuir en Turquie. Ils envoyèrent le message suivant à TEHERAN «N'envoyez plus contre nous de soldats musulmans. Nous ne tenons pas à tuer nos frères musulmans, mais envoyez nous autant de Russes que vous le pourrez. Nous réglerons nos comptes avec ces chiens jaunes» (1).<sup>76</sup>

La plupart des nationalistes iraniens contesteraient le fait que les tribus fussent anti-étrangères. Ils soutiendraient que loin d'être anti-Anglais, les divers KHANS de la zone d'influence anglaise de concurrençait pour obtenir le soutien des anglais dans leurs rivalités tribales.

<sup>77</sup>78.

On soupçonne les Anglais d'avoir contrôlé ces tribus en exerçant la technique «diviser pour régner».

Grâce à leurs renseignements détaillés sur les personnalités tribales, ils comprenaient les complexités des rivalités entre tribus, et lorsqu'un KHAN échappait à leur autorité, ils soutenaient son rival. De cette façon ils pouvaient protéger leurs lignes commerciales et leurs gisements pétroliers. Il paraît que le soutien britannique consistait à donner de forts subsides à leurs amis, qui en retour leurs fournissaient des unités tribales grâce auxquelles les KHANS récalcitrant pouvaient être disciplinés. Cette description des procédés britanniques ne peut être confirmée, bien que de nombreux iraniens soient prêts à jurer, pour l'avoir vécu, de sa véracité. La correspondance diplomatique anglaise admet que les Anglais ont traité directement avec les tribus; et c'est un fait établi que des subsides en pétrole ont été versées aux KHANS BAKTIARI. De plus, puisque le gouvernement iranien était incapable de protéger les vies et les biens

---

??\*?\*?\*\*\*\*\*

\*\*\*\*\*?\*\*\*\*\*

des Anglais, on peut raisonnablement en conclure qu'il y a du vrai dans l'explication iranienne.

Quoiqu'il en soit, les iraniens s'égarent dans leur analyse des motivations tribales cachées derrière cette coopération.

Dans leur condamnation des chefs tribaux, qui collaboraient, les nationalistes dévoilent une intéressante et très naturelle dans leur pensée.

79 .

L'idéologie nationaliste exige une indépendance totale, sans aucune intervention étrangère, mais les faits politiques de la vie en Iran, impliquent cette intervention étrangère, bien au-delà de la limite tolérable par le nationalisme.

Entièrement contaminés par le nationalisme et confrontés à la nécessité de transiger avec les étrangers qui s'octroyaient un certain pouvoir en Iran, les nationalistes, aujourd'hui encore, condamnent leurs compatriotes qui ont travaillé avec les étrangers. Mais en même temps, ils cherchaient eux aussi le soutien des étrangers pour faciliter leur propre accession au pouvoir.

Par conséquent, le nationaliste assimile toute collaboration entre les Khans et les Anglais à une trahison.

Un compte rendu plus équitable devrait être fait. La collaboration entre les Khans et les Anglais, fut comparable à celle des Khans avec un gouvernement central fort. Dans les deux cas, les Khans reconnaissaient une force extérieure trop puissante pour qu'ils puissent la vaincre. En conséquence, une collaboration active se développa, sensible à tout accroissement ou diminution du pouvoir, soit des Anglais soit des Iraniens, et l'intensité des exactions tribales en dépendait. De même lors des interminables rivalités extra et intratribales, chaque force essayait-elle d'user de ces forces extérieures. Lorsque l'autorité du gouvernement central faiblit les tribus accrurent leurs exactions jusqu'au moment où les

80. Anglais se sentirent contraints de prendre en charge la sécurité intérieure du pays. Alors, les tribus commencèrent à transiger avec les Anglais ainsi qu'ils l'avaient fait avec le gouvernement.

On peut facilement prouver, que les tribus étaient à peu près unanimes dans leur désir de se libérer du joug anglais. Pendant la Première Guerre Mondiale, les Allemands envoyèrent des agents dans les régions tribales, ou au début ils rencontrèrent un spectaculaire succès dans leur recrutement contre les Anglais. Les tribus dans le Centre

Ouest de l'Iran harcelèrent les Anglais, ils envoyèrent aussi des contingents rejoindre les éléments kurdes dans le kermanshah se battre avec les Turcs, les Allemands et les nationalistes iraniens contre les Russes et les Anglais (1)<sup>78</sup>. Mais ce fut la tribu KASHKAI du Fars qui combattit les Anglais et qui lors qu'une grande bataille dont les iraniens sont infiniment fiers elle les vainquit (2).<sup>79</sup> Lorsque les Anglais apparurent comme les inévitables vainqueurs de la Première Guerre Mondiale, les KHANS se soumirent à la réalité et acceptèrent leurs anciennes relations avec eux. Quoiqu'il en soit, ils avaient montré leur détermination à saisir chaque opportunité pour évincer l'Anglais haï.

80

---

??\*?\*\*\*\*\*  
\*\*\*\*\*

---

\*\*\*\*\*

81

LA DICTATURE PAHLAVI

Le visiteur occidental romantique a souvent été charmé par la vie des nomades iraniens (1).<sup>81</sup> Le nationaliste iranien lui, n'a jamais été sensible à leur charme, et en 1921, il trouvait les tribus particulièrement invariantes. Ces tribus avaient certainement, à l'occasion, résisté aux invasions étrangères et durant les deux premières décades du 20ème siècle, elles avaient été plus disposées à se battre contre, qu'à coopérer avec les étrangers. Mais le bilan nationaliste accablait lourdement les tribus. Elles avaient apporté le chaos, la souffrance et la 'mort en Iran; et elles constituaient une extraordinaire panoplie sur le chemin de l'unification, de la solvabilité financière et au modernisme. En outre, leurs anciennes qualités au combat n'étaient plus une barrière efficace contre les armées mécanisées de l'ouest. Il est clair que les activités tribales devaient être violemment enrayerées si l'Iran voulait devenir un Etat National du type occidental.

En fait, il est probable que l'aspect le plus attrayant dans le programme de REZA SHAH ait été aux yeux des nationalistes, la politique visant à discipliner les tribus. De même, rien ne révèle aussi bien, pendant les vingt années de règne de REZA SHAH en Iran, la sagacité primitive et le caractère impitoyable de l'homme.

<sup>82</sup>8 2.

Aucun programme visant à réduire les tribus ne fut annoncé, et selon toute vraisemblance REZA SHAH n'avait pas non plus planifié la destruction du pouvoir tribal. Il désirait le pouvoir absolu sur un Etat unifié et contrôlable, et l'autonomie des tribus devait être annihilée pour que ce but fut atteint. Au lieu de déclencher un programme ouvertement affiché, qui aurait pu rallier les tribus contre lui, REZA SHAH décida d'implanter un pouvoir central, là où il était constaté. Un exemple démontre l'efficacité de sa tactique.

---

\*\*\*\*\*?\*\*\*\*\*

---

\*\*\*\*\*

Lorsqu'en 1921, REZA KHAN prit la responsabilité de la sécurité intérieure, un contingent de BAKTIARI faisait encore partie de l'armée gouvernementale. Manifestement, la situation était intolérable, REZA KHAN devait éliminer ce contingent indépendant, en vue de prendre le contrôle absolu des forces de sécurité.

Mais REZA KHAN esquiva avec finesse une confrontation hâtive avec les puissants KHANS BAKTIARI. A la place, il utilisa leur contingent dans sa lutte pour rétablir l'autorité central au Khorazan et il dut se réjouir, lorsque faiblissant ils durent avoir recours à ses cosaques. Alors REZA KHAN se mit à consolider sa propre position,<sup>83</sup> en châtiant une fraction des KURDES et en amenant le GUILAN, le Mazanderan et l'Azerbaldjan sous l'autorité de TEHERAN. Entre temps, il attendait l'inévitable incident. Il se produisit en 1922,, lorsque des

84 .

BAKTIARIS, agissant probablement de leur propre chef, montèrent un horrible guet append. L'opinion publique fut hautement exaspérée, et c'est avec son approbation que REZA KHAN chassa de TEHERAN de nombreuses personnalités, fonctionnaires et unité tribales BAKTIARI (1).<sup>84</sup>

L'action démontrait clairement sa tactique, attendre qu'une tribu se révolte et commette quelque outrage qui exciterait l'opinion publique, alors, et alors seulement, la punition.

Pendant ces premières années, il veillait à ce que la punition ne fut pas hors de proportion avec le crime commis, de façon à ne pas s'aliéner l'opinion publique, ce qui signifiait que chaque tribu devait être châtiée plusieurs fois. Habituellement il s'abstenait d'affronter en bloc la tribu et limitait ses mesures disciplinaires à la section réellement nomade.

Mais à chaque incursion gouvernementale la tribu allait être affaiblie. De nombreux guerriers étaient tués, des armes prises, et les meneurs les plus vindicatifs étaient exécutés ou amenés à TEHERAN en exil, forcé.

---

\*\*\*\*\*??\*??\*?\*\*\*\*\*

Ainsi en 1922, l'armée soumit certains éléments dévastateurs d'entre les Lurs, et en 1924, lorsque les Lurs se soulevèrent à nouveau, ils furent facilement écrasés. De même en 1923,<sup>85</sup>

REZA KHAN entreprit la première étape de la destruction du pouvoir KASHKAI et SHASHEVAN.

Toutefois les BAKTIARI demeuraient le problème le plus délicat à résoudre. Pour commencer, REZA KHAN sépara, légalement, les deux principales divisions des BAKTIARI, le CHAHAR LANG et le HAFT LANG. Lorsqu'une sous-tribu commit l'erreur de s'opposer à la campagne militaire de REZA KHAN, visant à renverser le dirigeant pro-anglais du KHUZISTAN, la tribu entière fut condamnée.

REZA KHAN fut alors capable de livrer à la tribu une cuisante défaite militaire et ce, avec l'entière approbation du Public. Au moment de son couronnement, en 1925, REZA KHAN avait brisé les reins de la résistance tribale. Il avait agi ainsi sans perdre l'appui du peuple ni amener les tribus à s'unir.

D'autres incidents, des rebellions tribales se présentèrent après cela, mais les tribus ne furent plus jamais, un sérieux défi. En 1927, une révolte des tribus Arabes fut facilement et impitoyablement réprimée.

Les révoltes de la toujours dangereuse tribu KASHKAI, en 1929 et 1932 (1)<sup>86</sup>, furent plus sérieuses, mais, elles aussi, furent écrasées et l'ILKHAN SOLET AL DOLEH fut obligé de déménager vers TEHERAN où il mourut. Certains, nombreux, pensent qu'il fut assassiné.

<sup>87</sup>(1)Persia Without and Within - the Near East 26 janvier 1928 page 100.

8 6.

D'autres aspects du programme de REZA KHAN (en tant que Shah) furent même plus efficaces, qu'une simple action militaire, dans la destruction du pouvoir tribal. Un nouveau système routier et des réseaux ferrés permettaient à l'armée de patrouiller dans les régions tribales jadis inaccessibles et d'assurer la perception des impôts. La conscription, rigoureusement appliquée, enlevait beaucoup de

---

??\*\*??\*\*\*\*\*  
\*??\*\*??\*??\*\*??\*\*\*\*\*

nomades en âge de se battre et réduisait pour toujours leur attachement à leur tribu en leur donnant une vue plus vaste de l'Iran.

Mais ces hommes ressentait presque aussi cruellement que la conscription, l'obligation qui était à tout mâle adulte en Iran, de porter le chapeau nommé: chapeau Pahlavi.

Puisque le signe distinctif entre tribus était le couvre chef, l'abandon imposé de leur propre couvre-chef en faveur du même chapeau que celui des tribus rivales et des hommes avilis des villes, était, et tel en était le but, suprêmement humiliant.

Lorsque REZA KHAN eut virtuellement obtenu le pouvoir absolu, il cessa d'être concerné par l'opinion publique, le nationaliste type croyait encore que les tribus devaient être soumises au pouvoir central, mais il n'approuvait pas nécessairement la brutalité croissante des méthodes de REZA SHAH. De nombreux Khans disparurent mystérieusement jusqu'à ce que les têtes des tribus fussent décapitées.  
87.

Nombreux sont les exemples des méthodes sadiques employées pour terroriser des tribus entières (1).<sup>88</sup> La brutale mais non moins spectaculaire des méthodes employées par REZA SHAH fut de contraindre les tribus à se fixer de manière permanente Rien n'est plus efficace pour la destruction de l'indépendance d'une tribu que d'obliger ses hommes à se sédentariser.

REZA SHAH ordonna aux tribus de s'installer, sans les préparer de manière adéquate à leur nouvelle vie et sans s'assurer que leurs villages pouvaient les nourrir 'Dar l'agriculture'. Sa politique eut pour résultat, la souffrance et la sation des tribus et des écrivains nationalistes libéraux l'ont franchement condamné pour cela (2).

#### L'APRES REZA SHAH

L'étendue de la réussite de la politique tribale de REZA SHAH fut dramatiquement révélée en 1941, lorsque survint l'invasion anglo-russe.

L'armée iranienne s'évapora et les soldats en fuite vendirent leurs armes aux nomades avides. Néanmoins, à une seule exception près, les tribus ne retournèrent pas à leurs pratiques d'avant REZA KHAN.

L'exception majeure concernait la tribu KASHKAI. Après l'abdication de REZA SHAH, les fils de SOLET AL DOLEH retournèrent vers la tribu KASHKAI et y furent très bien acceptés.

<sup>89</sup>

Les KASHKAI acquirent des armes et revinrent à leur ancien mode de vie nomade. En 1943, leurs voisins, les BOIR AHMADI, une petite tribu mais étrangement anachronique même dans ce milieu tribal, attaqua et vainquit complètement un bataillon iranien. En 1946, les KASHKAI soulèverent une rébellion contre le gouvernement mouvementé d'AHMAD QAVAM. La tribu demanda une plus grande représentation du Fars au Majlis, un conseil provincial, le droit de désigner ses propres fonctionnaires, et un chemin de fer. Ils exigèrent aussi le renvoi de trois ministres du Parti TUDEH <sup>90</sup>(1). Cette dernière demande fut acceptée. Quelques écrivains pensent que l'objet principal de la révolte fut l'anti communisme d'autres croient que les anglais instiguèrent la rébellion pour placer une lourde pression sur QAVAM (2<sup>91</sup>). Quelque soit leur attitude envers le communisme, les KASHKAI détestaient la puissance du pouvoir central et on peut, à juste raison croire que c'est le désir d'être plus libre de ces contrôles qui motiva fortement leur rébellion. Malgré l'évidence que le pouvoir tribal avait été désespérément estropié, que la tendance vers une sédentarisation poursuivait son tour et qu'avec la suppression de leurs fonctions judiciaires, les chefs avaient perdu le pouvoir dictatorial, les nationalistes, de la période MOSSADEQ se méfiaient encore des tribus. Les Anglais et les Américains

---

\*\*\*?\*\*\*?\*\*\*\*\*  
\*\*\*\*\*

---

\*\*\*\*\*

étaient constamment accusés d'intriguer avec les tribus (1<sup>93</sup>). Tel fut l'héritage de l'intervention passée. Mais étonnamment, la tribus qui détenait le plus grand pouvoir d'action, les IÇASHKAIS, soutint MOSSADEQ, plus ou moins loyalement en en a gravement souffert par la suite. A cause du meurtre supposé de leur père, les KHANS KAS@S ont toujours été très hostiles à l'autorité de la dynastie PAHLAVI.

Le SHAH est parfaitement conscient de cette hostilité et sa Majesté Impériale a donc ordonné des persécutions fréquentes et continuelles des KASHKAIS.

Ainsi, au 19ème élection du MAJLIS, le gouvernement du SHAH ordonna l'élection d'un membre d'un clan rival KASHKAI, venu d'un autre district KASHKAI.

Avec la disparition des KASHKAIS il faut révéler que le SHAH actuel a agi bien moins impitoyablement que son père. Le centre d'intérêt tribal (autre que les KURDES était une fois de plus les BAKHTIARIS.

La seconde femme du SHAH, l'ex-reine SORAYA) est la fille d'un chef Baktiar et tant qu'elle fut reine, la présence et probablement l'influence Baktiari à la cour, furent grandes. Plus important encore, le général TIMUR BAKHTIAR, l'ex-chef de la SAVAK, la Gestapo iranienne, fut probablement pendant un temps le second homme le plus puissant d'Iran et demeure

94

---

\*\*\*\*\*??\*??\*\*\*\*\*  
\*\*\*\*\*  
\*\*\*\*\*

---

\*\*\*\*\*

9 ID.

aujourd'hui encore un dictateur de droite en puissance. Le général BAKHTIAR, un dirigeant fort et sagace, est membre d'une des grandes familles BA.KTIARI. Quoiqu'il en soit, il ne faut pas envisager les BAKHTIAR comme une force monolithique. Le pouvoir est très fractionné chez les BAKHTIAR et quelques uns des plus éminents BAKTIARIS furent et sont encore proMossadequistes. Le Dr SHAPUR BAKHTIAR était un membre important du PARTI IRAN, et pourrait à nouveau devenir une figure marquante dans un futur gouvernement nationaliste.

### CONCLUSION

En aidant à repousser les invasions étrangères, les tribus peuvent revendiquer l'honneur d'avoir aidé l'Iran à acquérir et à retenir une histoire et une culture distinctes, éléments qui ont été extrêmement utiles à l'intégration du nationalisé me. Par ailleurs, ils ont âprement résistés à l'imposition d'un pouvoir central, essentiel à tout Etat-Nation moderne. Dans la lutte nationaliste pour le pouvoir, les tribus se sont battues des deux côtés. Néanmoins, en dépit de cette image contradictoire, un système tribal du genre de celui qui existait avant REZA KHA14, représente une force anachronique qui ne peut trouver sa place dans un Etat-Nation moderne.

Le nationalisme exige une loyauté totale envers l'Etat. L'absolu de la fidélité tribale telle qu'elle existait avant les années 20 en Iran écarte une telle loyauté. Tandis que le nationalisme s'installait, il exigeait inévitablement que

91 .

l'Iran devienne une nation digne du respect des autres nations, avec une armée nationale, un système de communications adéquat et un système d'éducation largement répandu.

Tous ces développements visaient à détruire l'isolation et l'autonomie des tribus. En outre, les incursions et les déprédations tribales ne pouvaient être tolérées par une nation Etat moderne, le gouvernement écrasa donc par des actions militaires le potentiel tribal à de telles fins. Peu nombreux, s'il y en eut, furent les c@ de tribus qui perçurent les forces inhérentes au nationalisme qui seraient destructrices pour l'indépendance tribale.

---

\*\*\*\*\*?\*\*\*\*\*

S'ils l'avaient conçu, peut être auraient ils présenté un front plus uni contre cette croissance, mais le fait vital est qu'il ne le firent pas et le nationalisme naissant ne fut jamais confronté à l'écrasant monolithe de l'unité tribale.

Il serait erroné d'en conclure qu'au fur et à mesure que le nationalisme se répand, les tribus doivent totalement disparaître. La loyauté à une nation peut coexister en compagnie d'une multitude d'autre fidélité et celle d'un homme à sa tribu peut s'y intégrer. Mais la fidélité à une Nation doit être la première et la dernière fidélité, et dans le système tribal, tel qu'il existait dans le passé, cela ne pouvait pas en être ainsi.

## - CHAPITRE V -

### LE NATIONALISME KURDE EN IRAN

Les Kurdes, parmi les tribus iraniennes les plus colorées, et les plus caractéristiques, présentent un problème majeur pour le nationalisme.

A beaucoup d'égards, le Kurde ressemble fortement aux autres hommes des tribus iraniennes. A l'apparition du nationalisme en Iran, le Kurde moyen, était ignorant, illettré et un adepte aveugle de son Khan. Il ne comprenait pas mieux la politique mondiale ni son appartenance à l'Etat d'Iran que les autres nomades.

Avant 1921, son Khan dispensait la justice et décréait la loi tout comme les autres chefs de tribu. La dynastie QAJAR faisait occasionnellement valoir son autorité sur les Kurdes en refusant de consentir à la nomination d'un Khan particulièrement puissant, mais en général, ils étaient livrés à eux-mêmes et ne devaient se soumettre qu'à un minimum d'interventions du gouvernement central. Pour le Kurde, comme pour d'autres nomades, le concept de nationalisme iranien n'existait pas.

Il y a sans aucun doute des manières devant lesquelles le Kurde diffère des autres nomades, en Iran. CURSON écrit que la cohésion à l'intérieur de la tribu Kurde est plus forte que dans la plupart des tribus nomades et l'attachement au chef plus grand (1).<sup>95</sup>

HAY et MOSTOFI, en donnent une image différente. Ils déclarent que le Kurde renonce plus facilement à la vie nomade, si l'opportunité se présente d'elle-même, et il en vient bientôt à détester les cupides exactions de son chef (1)<sup>96</sup>. Quelque soit la vérité à ce sujet, la différence vraiment importante entre les Kurdes et les autres tribus iraniennes se trouve ailleurs. Le peuple Kurde dénombre presque 3 millions d'individus. Les statistiques sont incertaines en Iran, et celles-ci doivent se faire grossièrement dans les tribus, mais le chiffre communément accepté sur le nombre des Kurdes en Iran est de 700.000 (2)<sup>97</sup>. Dans les montagnes de Turquie et d'Irak, qui sont contiguës à la principale région des Kurdes Iraniens,, dans l'Azerbaïdjan de l'Ouest, et dans les plaines syriennes à l'Ouest, habitent environ 2.300.000 Kurdes. En plus, un nombre indéterminé de Kurdes croient que le peuple Kurde constitue une nation, dont la destinée englobe un état indépendant.

Ainsi, que nous l'avons vu, l'existence d'une histoire unique peut aider à donner une cohésion et un sens au nationalisme, et les Kurdes nationalistes revendiquent pour leur peuple, un héritage particulièrement glorieux.

Ils retracent l'histoire Kurde jusqu'à l'ancien royaume de GUTIUM au 24ème siècle avant J.C.; ils se croient eux-mêmes descendants des anciens MEDES qui servait d'avant garde militaire à la grande dynastie ACHEMENIDE et ils clament que leurs ancêtres étaient les protecteurs militaires de la grande dynastie SASSANIDE (3).<sup>9899</sup>

100  
94 .<sup>101</sup>

D'un bout à l'autre de leur histoire, les Kurdes ont été remarquables pour leur valeur militaire. Des années après, ils servirent ensemble et les sultans turcs et les shahs iraniens, en échange du butin et de la non-interférence dans les affaires Kurdes. Au début du XIXème siècle, les

---

\*\*\*\*\*  
\*\*\*\*\*

turcs placèrent d'étroites restrictions sur les Kurdes jusqu'à ce qu'en 1877, lorsque tirant parti d'une défaite turque par les russes, les Kurdes vivant en Turquie se révoltèrent, inutilement (1)<sup>102</sup>. Trois ans plus tard, la première tentative d'unification des Kurdes de Turquie (incluant alors l'Irak) et d'Iran fut faite. Menée par le fougueux chef, le Chic OBEYDOLLEHL une forte armée entreprit d'amener les Kurdes iraniens dans un Kurdistan unifié sous la suzeraineté turque. OBEYDOLLEH fut vaincu, mais son action servit à répandre la conscience d'être Kurde à une plus grande partie de son peuple(2). La précision d'un compte-rendu historique sur les nationalistes Kurdes n'est pas de première importance pour une considération du nationalisme Kurde. Le point important, est l'étendue de son acceptation. En bref, les Kurdes croient avoir une histoire glorieuse et distincte et leur croyance donne de la cohésion à leur nationalisme. Quoiqu'il en soit, dans leur histoire elle-même, il y a deux caractéristiques troublantes pour le nationalisme.

95.

Primo: les Kurdes n'ont pas, depuis des temps anciens, formé un état stable, de leur propre chef.

Secundo: les Kurdes ont été étroitement liés à l'Iran, longtemps dans leur histoire. Ces deux traits distinctifs sembleraient incliner le Kurde, non pas vers une indépendance, mais vers une libre autonomie sous la suzeraineté iranienne. Les iraniens portés sur l'histoire, très conscients du lien intime entre eux-mêmes et l'histoire Kurde,

insistent sur le fait que le passé démontre, tous les Kurdes et non seulement ceux d'Iran, sont réellement iraniens (1).<sup>103</sup>

---

<sup>103</sup>\*\*\*\*\*



Néanmoins, la religion est un important facteur de division qui tend à séparer les Kurdes d'Iran, et par cela, aide au nationalisme Kurde.

Du point de vue sociologique, le nationalisme Kurde est une caricature du nationalisme iranien, dans la mesure où il est le mouvement d'un petit nombre de gens. Pour le nomade<sup>108109</sup> ignorant, la tribu est son monde. Le nationalisme Kurde est légèrement moins inconcevable que le nationalisme iranien. Toute participation de ces nomades au mouvement nationaliste ne peut que venir de l'ordre de leurs Khans, et leurs services pour le nationalisme Kurde sera parallèle à celui des Baktiari de SARDAR ASAD pour le nationalisme iranien, ils ne favoriseront ni ne s'opposeront au nationalisme, mais se battront pour lui parce qu'on leur a ordonné de faire ainsi. Le paysan Kurde sédentarisé, ne trouvera pas le nationalisme plus compréhensible que le nomade. Les seuls Kurdes que l'on peut supposer avoir les attributs nécessaires au nationalisme, sont les habitants des villes, instruits, et ceux-là représentent un infime pourcentage de la population Kurde totale. En outre, on sait que ces Kurdes éduqués ont eu des difficultés à s'identifier à leurs frères nomades. Frédéric MILLENGEN, parlant de ses expériences avec les Kurdes dit, qu'en 1870 (les Kurdes des grandes villes se seraient sentis insultés si on leur demandait s'ils étaient Kurdes, une appellation utilisée par les turcs et les iraniens instruits, comparable à l'expression «cul terreux»)<sup>110</sup>

Il est vrai que, depuis que MILLENGEN a écrit, le nationalisme est apparu au Moyen Orient et, pour ceux qui adhèrent au nationalisme Kurde, le terme de «Kurde» est une source de fierté plutôt qu'un déshonneur. Mais, nombreux sont les intellectuels Kurdes vivant en Iran et qui ont préféré au nationalisme kurde, le nationalisme iranien, et l'attraction<sup>111</sup>

112113

---

??\*\*\*\*\*  
 \*\*\*\*\*

---

\*\*\*\*\*

98 .

de l'histoire, et la culture iranienne restent fortes. De surcroît, les économies kurdes et iraniennes sont fermement unies. Le tabac est l'une des principales récoltes des kurdes qui trouve à se vendre dans les centres urbains iraniens. Les Kurdes qui sont engagés dans la production et la vente du tabac, trouveraient probablement l'indépendance à l'intérieur de l'Iran, moins attirante.

LA SEPARATION KURDE ANTERIEURE A LA SECONDE GUERRE MONDIALE

Il y a peu de différences entre les activités des Kurdes durant la période constitutionnelle et celles des autres grands groupements tribaux. Les Kurdes réagissaient au faiblissement du pouvoir central, dû à la révolution nationaliste, de la même manière que toutes les autres tribus, c'est-à-dire,- qu'ils développaient leurs activités de pillage. Toutefois, un incident souligne un point de vue communément soutenu en Iran sur la particularité des Kurdes. En 1907, un certain nombre de nomades Kurdes, venus de Turquie, envahirent soudainement l'Azerbaïdjan iranien et en dévastèrent de grandes surfaces. Les nationalistes iraniens dans l'Azerbaïdjan et à TEHERAN virent dans ces razzias inhabituelles un sinistre complot entre MOHAMMAD ALI et le sultan turc ABDUL HAMID II, pour renverser la constitution iranienne(1)<sup>114</sup>

<sup>115</sup>99.

Le sentiment anti-Kurde s'embrasa, et il y eut des émeutes contre les membres de la secte SUNNITE. On ne peut vérifier la croyance iranienne en la culpabilité du sultan, mais l'incident est significatif à cause de l'empressement des Azerbaïdjanais à condamner les Kurdes. Il ne considèrent les Kurdes si distincts et suspects, simplement à cause de leur existence de chaque côté de la frontière et de leur adhésion à l'ISLAM SUNNITE.

Bien que les Kurdes iraniens prissent des cibles faciles pour la propagande turque, pendant la première guerre mondiale, l'attrait de l'appel du sultan. pour une «JEHAD» (guerre sainte) était

---

\*\*\*\*\*?\*\*\*\*\*?\*\*\*\*\*  
\*\*\*\*\*?\*\*\*\*\*?\*\*\*\*\*

probablement de moindre importance que leur haine envers les forces russes qui avaient occupé l'Azerbaïdjan depuis 1909. D'autre part, ils trouvaient l'invitation turque, de piller les villages arméniens et assyriens plus attirante. La coopération des Kurdes iraniens avec les turcs et les allemands était comparable à l'étroite coopération de la tribu Lur, sans aucun doute iranienne, avec les Puissances de l'axe.

Ce parallèle dément toute conclusion, selon laquelle les Kurdes iraniens favorisaient les turcs à cause de leur sentiment d'unité vis à vis des Kurdes turcs.

Quoiqu'il en soit, à la fin de la guerre, deux différents événements vers l'accès à un état Kurde indépendant, ébranlèrent à tranquillité du Kurdistan. L'un d'eux se révéla être une

100.

révolte tribale conduite par le SHEIK MAMMUD (1)<sup>116</sup>. Ce mouvement allait dans la tradition d'un chef ambitieux, s'efforçant d'établir sa prédominance sur les autres clans et sous-tribus. L'autre mouvement mené par des nationalistes Kurdes intellectuels fut bien plus sophistiqué (2).<sup>117</sup> Lorsque le traité de SEURES rétablit la paix entre les turcs et Alliés, les nationalistes Kurdes, avec le soutien des anglais, furent capables d'inclure dans les clauses du traité une promesse d'indépendance dans un an, pour les Kurdes de l'ancien empire ottoman, s'ils prouvaient qu'ils le désiraient. Les plans du SHEIK IIAHMUD moururent naturellement à cause des rivalités intra-tribales, et l'arrivée de MUSTAFA KEMAL en Turquie, détruisit les rêves des intellectuels Kurdes. Le SHEIK MAHMUD et les intellectuels désiraient un Kurdistan indépendant, mais la politique envisagée par chacun différait autant que Moyen-Age et XXème siècle. Cette absolue différence de perspective a caractérisée le pouvoir tribal et intellectuel Kurde depuis lors.

L'opposant traditionnel de REZA KHAN fut le leader tribal Kurde, AGA ISMAIL SMITQU, haut en couleur et courageux. Dans sa première recherche de prestige, REZA KHAN vit en SMITQU, une première cible. Pour les nationalistes iraniens, le chef Kurde symbolisait le pillage et l'arrogance des tribus.

<sup>118</sup> (2) Comme compte-rendu de cette vue, voir le Général SHERIF PASHA. Mémoire sur les plaintes de la population kurde (PARIS 1919).

101.

EBRAHIM KHAJENURI, un biographe favorable à REZA KHAN, décrit SMITQU ainsi: «Cannibale cruel et vicieux sous tous les angles, un traître à son pays et un instrument aux mains des ennemis de l’Iran (1). Lorsque les cosaques iraniens gagnèrent une victoire décisive sur SMITQU des célébrations avec feux d’artifice et illuminations eurent lieu sur tout le pourtour de l’Iran. Mais SMITQU n’était aucunement un chapitre, puisque l’Iran ne pouvait revendiquer sa loyauté. Son but était l’obtention d’une liberté totale pour les tribus Kurdes. Bien qu’il appelât à un Kurdistan indépendant, il n’aurait pas été tellement plus content d’un gouvernement kurde puissant, qui eût contrôlé les tribus qu’il ne l’était avec REZA SHAH.

<sup>119</sup>SMITQU ne fut pas, en fait, vaincu avant 1930. Il s’unit à la tribu Kurde PISCHTADARI, qui, depuis de nombreuses années, n’avait cessé d’émigrer entre les frontières turco-iranienne. Une telle conduite était aussi répugnante au nationalisme intransigeant de REZA SHAH et d’ATATURCK et ils tenaient pour essentielle l’entière soumission des Pischtadaris.

Cet effort de coopération ne fut pas une tâche facile, mais significative par le fait que, dans les batailles décisives les autres tribus kurdes, qui prenaient plaisir à voir leurs frères militants, à jamais réduits au silence, rejoignirent l’armée iranienne.

102.

120

#### LA REPUBLIQUE MEHABAD

La politique de REZA SHAH, objet d’une amélioration concernant des moyens de communications, une population d’instruction plus répandue, et la sédentarisation poussée, ne fut pas moins efficace dans les zones Kurdes de l’Iran que dans les autres régions tribales. L’équilibre des forces, entre les Kurdes nomades et sédentaires, se modifia de manière aiguë, en faveur de ces derniers, au fur et à mesure que les chefs nomades s’affaiblissaient et que la base urbanisée et éduquée de la population Kurde prenait de l’ampleur. Dans les autres régions d’Iran, ce type de développement élargissait la base de réceptivité au nationalisme et il en résultait un renforcement significatif du nationalisme iranien.

La popularité de la république de MEHABAD en 1946 indique que tel n'était pas le résultat dans les régions kurdes. Plus de personnes adoptaient le nationalisme, mais, en fin de compte, la majorité de ceux qui restaient au Kurdistan choisit le nationalisme kurde plutôt que le nationalisme iranien.

Les Kurdes avaient longtemps représenté un dilemme pour les politiciens soviétiques (1).<sup>121</sup> Les Kurdes intellectuels et les chefs tribaux étaient mécontents des divisions politiques qui séparaient les Kurdes, d'Iran, d'Irak, de Turquie et de Syrie. De plus, beaucoup de ceux-ci auraient volontiers

<sup>122</sup>103.

coopéré avec l'union Soviétique, si celle-ci avait désiré aider à l'unification du Kurdistan. Il y avait là une possibilité toute prête pour l'établissement d'une zone à tendance soviétique dans le coeur du Moyen Orient.

Bien que la tentation de soutenir un Kurdistan indépendant fut forte, elle fut toujours contrebalancée par la conscience soviétique des conséquences désastreuses pour l'U.R.S.S., quant aux turcs, aux iraniens et aux arabes.

La tentation fut remise à terme par les occupations du temps de guerre au Moyen-Orient, ce qui amena les troupes d'occupation russes aux frontières des zones kurdes. En été 1943, à MEHABAD, un important centre urbain de la région Kurde, d'Iran, une société secrète nationaliste kurde, le KUMELAH, fut formée (1)<sup>123</sup>. Le programme qu'il prônait, appelait. à une autonomie politique et culturelle au sein de l'Iran mais elle attira des partisans autant de Turquie, d'Irak et de Syrie.

Les iraniens, tout naturellement, redoutaient l'autonomie comme étant le premier pas vers une séparation, puis vers

l'amalgame avec les kurdes d'autres pays sous le parrainage,

soviétique. Les Russes qui avaient depuis longtemps commencé. à s'infiltrer dans le mouvement national kurde, accélèrent ce programme. Puis, en 1945, les agents soviétiques persuadèrent un homme de gauche très respecté, QAZI MOHAMMAD,

---

<sup>??</sup>\*?\*\*\*\*\*

124

104.

d'accepter le commandement du KUMELAH. QAZI MOHAMMAD incorpora dans le programme du KUMELAH la demande de réformes agraires et sociales et une promesse de relations avec la république autonome d'Azerbaïdjan, cautionnée par les soviétiques.

Les cités et les villes du KURDISTAN pouvaient fournir un commandement et amener de nombreuses recrues, au mouvement nationaliste, mais tout comme les nationalistes iraniens de la période de 1906 à 1912, ils ne pouvaient pas offrir aux nationalistes kurdes un soutien armé. Un tel appui ne pouvait être apporté que par les tribus. Au début de 1946, QAZI MOHAMMAD publia une proclamation annonçant l'indépendance virtuelle des kurdes iraniens, et plusieurs chefs tribus s'y joignirent, en la signant. Quoiqu'il en soit, ils ne l'avaient fait que sous l'insistance des forces d'occupation soviétiques et n'avaient en fait que peu ou pas d'enthousiasme pour la nouvelle république MOHABAD (1).<sup>125</sup> Les khans Kurdes ressentait une haine historique pour les Russes, et ils envisageaient la république comme étant cautionnée par les Russes. De plus, la soumission à un gouvernement essentiellement urbain, sédentaire, même kurde, n'offrait que peu d'attrait. Par conséquent, lorsque QAZI, demanda aux tribus un soutien armé, il fut mal accueilli.

<sup>126</sup>105.

L'appui vint effectivement, mais d'une partie inattendue. Une tribu kurde irakienne, les Barzani, qui avaient fui l'Irak pour l'Iran, fournirent la force armée requise. Le leader Barzani, MULLAH MOSTAFA, avait une longue histoire de conflits avec le gouvernement irakien, sur le problème de l'indépendance kurde. Dans ses appels au gouvernement irakien il demandait une fédération des tribus kurdes, dans une province kurde, un ministre kurde dans un cabinet irakien pour traiter des affaires kurdes, une indépendance de l'instruction et de la culture pour les Kurdes (1).<sup>127</sup> Ce n'est pas là le programme d'un SHEIK MAHMUD ou d'un SMITQU, mais cela

---

??\*?\*\*\*\*\*?\*\*\*\*\*?\*\*\*\*\*?\*\*\*\*\*?\*\*\*\*\*



107.

de l'armée iranienne, les chefs désertèrent rapidement la cause MEHABAD. ARCHIE ROOSEVELT, qui représentait le service diplomatique américain à MEHABAD, rapporta que seules, deux petites tribus restèrent fidèles aux démocrates de MEHABAD (1) Toutefois ce rapport n'inclut pas la tribu Barzani qui résista violemment et qui finit par s'enfuir en Union Soviétique.

#### LES KURDES DEPUIS MEHABAD

S'il n'y avait pas la présence menaçante des Russes, à la frontière nord de l'Iran, on aurait pu prédire l'éventuelle incorporation des Kurdes dans la nation iranienne, malgré quelques grandes difficultés. Après le rétablissement de l'autorité de l'armée iranienne dans les zones kurdes, l'autonomie kurde fut traitée sévèrement.

De nombreux leaders nationalistes et tribaux furent exécutés ou emprisonnés, la presse écrite kurde fut détruite et les livres en kurde, furent brûlés, et l'ancien vieil interdit sur l'enseignement du Kurde fut réinstauré (2).

L'activité politique recommença graduellement dans ces régions, mais strictement à l'intérieur du cadre iranien. Toutefois, lorsque le front national Mossédéquiste fut au pouvoir, plusieurs de ses dirigeants les plus éminents étaient kurdes, et ces hommes témoignaient la possibilité

<sup>133</sup>

108.

d'attirer les intellectuels Kurdes vers un nationalisme iranien plutôt que Kurde. Tandis que l'éducation en Perse est plus répandue, et qui de plus en plus de jeunes kurdes commencent à fréquenter l'université iranienne, l'attrance déjà forte de l'Iran pour les Kurdes, se renforcera.

Quoiqu'il en soit, le fait demeure que l'Iran borde effectivement l'union Soviétique et que toute prédiction d'une intégration kurdo-iranienne pourrait être renversée d'un jour à l'autre par une manoeuvre soviétique. L'attrait du nationalisme kurde restera encore quelque temps, et, avec lui, une possibilité a été réglée depuis juillet 1958, lorsque QASEM, le dernier Premier Ministre en date obtint le pouvoir de l'Irak, c'est probablement en geste de paix vis à vis des Kurdes que QASEM autorisa MULLAH MOSTAFA et ses nomades Barzani à revenir d'URSS en Irak et qu'il leur accorda une plus

grande autonomie. Cependant, lors des émeutes de juillet 1959 à KIRKUK, la preuve était celle d'une influence communiste chez les Kurdes; Les relations entre QASEM et les Kurdes se détériorèrent au point d'en résulter une rébellion. MULLAH MOSTAFA en est le leader et cela continue depuis la chute de QASEM. On ne peut douter qu'elle a éveillé une réponse favorable chez les Kurdes d'Iran, dont la réceptivité au nationalisme Kurde es grande. En même temps, on peut confier, que la plupart des chef tribaux Kurdes en Iran regarderont le soulèvement de MULLAH MOSTAFA avec plus d'inquiétude que de plaisir. En tout cas, si la rébellion devait continuer, le résultat serait certainement un ralentissement dans l'évolution de l'intégration des Kurdes iraniens dans la nation iranienne.

-

## CHAPITRE VI -

### - LE NATIONALISME ET LES MINORITES NON MUSULMANES

Plus de 90 % des habitants d'Iran sont musulmans, une unanimité presque totale qui a caractérisé le pays depuis plusieurs siècles. Pour un infime pourcentage de zoroastriens de chrétiens et de juifs, une telle situation semblerait intolérable, ils ont été capable de suivre dans le contexte des discours tout à l'éloge de la tolérance des iraniens islamiques. En vérité, dans cette longue histoire, ont eu lieu de nombreuses violences et discriminations, mais le résumé global est une réalité dont les iraniens, d'un point de vue comparatif, n'ont à avoir aucune honte.

Avec l'arrivée du nationalisme en Iran, un changement de cette tolérance était inévitable. Puisque le nationalisme requiert un sentiment d'unité de la part des gens qui l'adoptent, l'acquisition d'un tel sentiment serait apparemment plus facile pour le musulman chiite qui avait une communauté avec la majorité des iraniens que pour le chrétien ou juif qui avait été longtemps averti de la position d'exception de son peuple, dans le pays. D'autre part, le nationalisme

est en propre, un mouvement laïque et peut réunir les membres de différentes sectes religieuses dans une commune loyauté.

En outre, le sentiment de nationalisme n'arriva pas seul et nu, en Iran. Il avait revêtu les atours des idéaux libéraux de l'Ouest, idéaux qu'on exigeait de respecter, du droit de tout individu à avoir ses propres croyances religieuses. La position des minorités religieuses devait changer en résultat de l'apparition du nationalisme en Iran, mais la

110.

direction, qui prendrait le changement n'était pas facilement prévisible.

#### LES ARMÉNIENS

En les considérant dans leurs grandes lignes, les problèmes du nationalisme naissant iranien, posé par les Kurdes, furent reproduits par les arméniens. Les arméniens vivaient aussi sur les deux côtés des frontières nord et ouest de l'Iran. Ils avaient une religion, une langue, une culture, une histoire propres et le développement du nationalisme iranien coïncidait avec celui du nationalisme arménien tout comme il l'avait fait avec le nationalisme Kurde.

Quoiqu'il en soit, les forces travaillant à l'encontre de l'incorporation des arméniens dans la nation iranienne étaient plus fortes que ne l'étaient leurs contreparties kurdes. L'histoire arménienne était longue et digne et, contrairement à celle des Kurdes, ne dépendait pas du passé iranien. La culture arménienne, bien plus riche que celle des Kurdes, était plus distincte que celle de l'Iran. Bien que les langues arméniennes, kurdes et persanes s'apparentent toutes, l'arménien différait profondément des deux autres et était transcrit dans une écriture différente de celle de l'arabe, utilisé par les iraniens et par les kurdes. Enfin, les arméniens étaient chrétiens et l'abîme entre les musulmans iraniens et les arméniens chrétiens était bien plus grand que celui séparant les iraniens chiites et les kurdes sunnites.

1 1 1 .

De plus, par rapport aux Kurdes, une plus grande part de la population arménienne était instruite, et avait eu des contacts avec l'occident elle était donc plus réceptive au nationalisme. Résultat le nationalisme arménien avait une base d'appui bien plus grande. Néanmoins, les Kurdes ont toujours été un problème bien plus grand pour le nationalisme iranien que les arméniens,» simplement parce qu'ils surpassent en nombre les arméniens, en Iran, de plus de 10 pour 1.

La population arménienne, d'environ 60.000 personnes <sup>134</sup>(1) était concentrée dans trois zones. L'Azerbaïdjan, les environs d'ISFAHAN et de TEHERAN. Chacune de ces communautés avait sa propre histoire et tradition. La communauté de l'Azerbaïdjan, qui existe depuis des siècles, était en étroite association avec les communautés arméniennes du Caucase du sud et de l'Anatolie de l'est, avant la Première Guerre Mondiale. Les arméniens près d'ISFAHAN étaient les descendants d'un peuple amené par le Shah ABBAS, au XVIème siècle, pour fournir un élément artisanal laborieux et mercantile à sa capitale. La communauté de TEHERAN est principalement composée de nouveau arrivants, surtout de réfugiés venus de Turquie et d'union Soviétique. Il y a peu de communications entre ces trois communautés, et l'unité d'action est même plus difficile qu'une séparation corporelle pure et simple n'aurait pu garantir.

L'organisation sociale des arméniens en comparaison avec celle des Kurdes, entraîne aussi des rapports relationnels

<sup>135</sup>112 .

plus calmes avec les iraniens. Les communautés sédentaires arméniennes ne confrontaient pas le gouvernement avec des forces semi-militaires toutes faites, comme le faisaient les tribus nomades kurdes.

De façon quelque peu incongrue, et considérant les éléments travaillant à l'encontre de l'unité en Iran, non seulement les arméniens participaient à l'éveil du mouvement national iranien, mais en plus ils y jouèrent un rôle extrêmement important. Les intellectuels arméniens aidèrent à amener l'idéologie occidentale en Iran et travaillèrent à inculquer les idéaux à de nombreux musulmans iraniens. Mais les arméniens faisaient bien plus que de stimuler intellectuellement le nationalisme libéral; ils l'appuyèrent et se battirent pour lui. Parmi les habitants de TABRIZ, défenseurs du nationalisme libéral contre les attaques des mercenaires nomades de MOHAMMAD ALI, se trouvaient beaucoup d'arméniens(1)<sup>136</sup>

Au sein des forces révoltées qui marchèrent depuis RASHT, et qui , ensemble avec les Bakhtiaris, libérèrent TEHERAN, les arméniens y furent remarquables. En fait, on donna au leader du contingent arménien, YEFREM KHAN, la responsabilité de la sécurité interne après l'abdication de MOHAMMAD ALI, et, puisque le

---

<sup>??</sup>\*?\*\*\*\*\*

gouvernement n'avait aucune force propre, il protégea le second régime constitutionnel avec son propre contingent arménien et les nomades Bakhtiariis.

137

State Papers 1909, Persia n° 2' p. II.

9

113

YEFREM Khan, mena cette étrange coalition non-iranienne vers une victoire sur les forces réactionnaires de TABRIZ en 1909, l'invasion de MOHAMMAD ALI, contenue des Turkomans, en 1911 et le défit de SALAR AL DOLEM favorisé par des Kurdes, d'un bout à l'autre de cette période. C'est cependant la bataille décisive avec SALAR AL DOLEH, peu de temps après l'expulsion de SHUSTER que YEFREM Khan fut tué. La nouvelle de sa mort fut reçue avec désespoir par les nationalistes, et ses funérailles furent l'occasion d'une gigantesque manifestation de solidarité nationaliste arméno-iranienne.

Des millions de personnes s'alignaient le long des routes pour lui rendre hommage. Les funérailles furent escortées par les dignitaires gouvernementaux arméniens et iraniens de toutes classes.

Cette prééminence arménienne précoce dans le mouvement nationaliste iranien, n'est pas difficile à expliquer. Beaucoup d'arméniens étaient marchands ou artisans et partageaient avec leurs collègues iraniens, un antagonisme au vieux régime, à cause de sa base féodaliste et de son désir de donner les ressources de l'Iran aux étrangers.

Quoiqu'il en soit, il est plus important, pour comprendre

le rôle arménien dans le développement du nationalisme iranien qu'un nombre disproportionné d'arméniens ait été en contact avec l'occident. Les missionnaires, surtout français concentraient une grande partie de leur attention sur les arméniens et en enrôlaient un grand nombre dans leurs écoles.

114 .

De même, les arméniens qui étaient en contact avec leurs parents en Russie, furent-ils influencés par la révolution de 1905. Pour comprendre cette attitude arménienne, le lecteur devrait garder à l'esprit le système de valeur que l'intellectuel arménien soutenait. Au moins, aussi importantes que ses aspects nationalistes, étaient ses

caractéristiques de libéralisme et de démocratie. Puisque l'intellectuel iranien nationaliste y croyait fermement, le nationalisme arménien pouvait se trouver beaucoup de points communs avec lui. De plus, un des buts essentiels au nationalisme aussi bien des iraniens que des arméniens, était la destruction de la domination étrangère, domination que tous deux ressentaient.

Quoiqu'il en soit, il est évident que le nationalisme arméniens et iraniens avait des objectifs différents et conflictuels et, il était inévitable que ceux-ci se révélèrent d'eux-mêmes. En ce qui concernait leur système de valeur, les nationalistes libéraux iraniens auraient pu être capable d'accepter les arméniens comme des frères, mais il était peu vraisemblable qu'un ressentiment facilement éveillé à l'encontre des arméniens par leurs voisins musulmans plus ignorant eut permis une poussée dans la fraternité.

Même dans les tous premiers jours du mouvement constitutionnel il y avait des signes indiquant que les facteurs décisifs séparant les arméniens des nationalistes iraniens, ne pouvaient être ignorés.

119 .

par les communistes russes. L'organisation DASHNAK, intensément nationaliste, méprise l'U.R.S.S. et le communisme et travaille à l'éventuelle libération de l'Arménie.

Des combats féroces se produisent entre arméniens pro et anticommunistes, mais, aucun des deux groupes ne se réfère beaucoup à l'Iran. Lorsque le nationalisme libéral iranien fut à nouveau en plein épanouissement pendant les premiers jours de MOSSADEK, les arméniens restèrent à l'écart, méprisants, et incapables de trouver chez les musulmans iraniens, un développement politique, digne de respect. Il en est encore ainsi de nos jours! Seuls les arméniens, qui adhèrent au communisme, travaillent en coopération étroite avec leurs collègues iraniens.

Les premières indications qui disaient que le nationalisme aurait été le véhicule d'assimilation arménienne dans la société iranienne, ne furent pas confirmées par les événements. Les événements internationaux, sur qui, ni les arméniens, ni les iraniens n'avaient de contrôle, ont détruit toutes possibilités d'embrasser le nationalisme iranien. Il est vraisemblable que ces développements ont purement et simplement hâté l'arrivée du jour où arméniens et iraniens comprendront que la loyauté des arméniens pour l'Arménie est bien trop forte pour permettre la fidélité à un nationalisme iranien.

120.

LES ASSYRIENS

L'autre minorité chrétienne en Iran est constituée par les chrétiens Nestoriens, un reste inégal de gens, autrefois nombreux qui s'appellent eux-mêmes assyriens et se clament descendants des anciens assyriens. Depuis de nombreux siècles et, en dépit de sévères persécutions périodiques, ils sont restés obstinément fidèles à leur religion, leur langue et leur tradition. Les assyriens résident tous en Iran et dans des états adjacents, mais il n'y a que deux régions, où ils vivent en nombre appréciable: la zone du lac URUMIA d'Iran et le district MOSUL en Irak. Ils ne sont en Iran qu'à peu près 30.000 (1)<sup>138</sup>, le total mondial ne dépassant pas de beaucoup 150.000 personnes. La différence réellement significative entre arméniens et assyriens en Iran se trouve dans l'aspiration des premiers à un état indépendant, et dans l'espoir des derniers de vivre simplement en paix avec leurs voisins. Les assyriens représentent une minorité trop faible pour aspirer à un état indépendant.

L'histoire de l'impact du nationalisme iranien sur les assyriens se traduit par les arméniens comme n'étant qu'une clé mineure. La vaste majorité des assyriens était des paysan ignorants et donc, hors d'atteinte des idées occidentales. Cependant, puisque les missionnaires, et, en particulier les américains, concentrèrent leurs efforts sur les assyriens autant que sur les arméniens, un étonnant pourcentage d'homme

<sup>139</sup>121

furent en contact avec l'Occident. Quelques assyriens s'unirent aux arméniens pour la défense des idées occidentales; il n'y a que peu de choses dans l'histoire écrite qui n'indique une même participation dans la défense active des constitutionnalistes iraniens.

A cause de leur emplacement sur la frontière turque et, au milieu des villages kurdes, les assyriens souffrirent encore plus des razzias turques et kurdes, à inspiration turque que ne le firent les arméniens. Leurs souffrances devinrent si grandes qu'ils désespérèrent de jamais revivre en paix à URUMIA, et un grand nombre chercha refuge sous

---

??\*??\*\*\*\*\*?\*

la protection iraquienne et britannique (1). <sup>140</sup> On dit que plus de la moitié a péri pendant le voyage. L'histoire de cette fuite est l'une des épopées de l'homme qu'un grand romancier décrivait. Après la guerre, beaucoup d'assyriens retournèrent à URUMIA, mais beaucoup d'autres restèrent dans ou près de la cité de KERMANSHAH.

Fondée sur ce bref compte-rendu, la conclusion naturelle serait que l'incorporation assyrienne dans la nation iranienne est encore moins évidente que l'incorporation arménienne. Les assyriens participèrent beaucoup moins que les arméniens aux premiers jours de la constitution et souffrirent beaucoup plus, pendant la première guerre mondiale. Et eux, tout comme

<sup>141</sup>122 .

les arméniens, étaient pro-alliés, tandis que les nationalistes iraniens étaient irrévocablement en faveur des Puissances de l'Axe.

Mais il est prouvé que les assyriens ne sont pas considérés comme une force antinationale. DOLATABADI, un écrivain qui reflète généralement les attitudes nationalistes, se réfère aux arméniens comme à des traîtres et disculpe les massacres turcs, mais exprime une profonde sympathie à la condition des assyriens durant la guerre (1)<sup>142</sup>. Plus significatives encore, sont les lois de la société nationaliste kurde, le KUMELAH, limitant l'ensemble des membres, aux purs sang kurdes avec seulement une exception: les mères peuvent être assyriennes (2).<sup>143 144</sup>

Un missionnaire américain, ayant longtemps résidé en Iran, a affirmé qu'une minorité d'assyriens était sincèrement fidèle à l'Iran. Condition rarement atteinte chez les arméniens (3).<sup>145 146</sup>

Cette divergence ne serait pas trop surprenante. L'arménien a une grande difficulté à accepter le nationalisme iranien, à cause de sa loyauté, trop intense, vis à vis de sa propre nation. L'assyrien, tout en étant fortement attaché à son peuple, ne peut sérieusement espérer voir établir, une

<sup>147</sup>

---

??\*??\*??\*??\*??\*??\*?????\*\*\*\*\*  
 \*\*\*\*\*??\*??\*??\*??\*????\*????\*

123

Syrie indépendante. En conséquence, il est bien plus enclin à accepter la citoyenneté iranienne de façon permanente et peut-être, même, à en tirer de l'orgueil.

Quoiqu'il en soit, les soviétiques sont en train de faire de leur mieux pour bouleverser de tels développements.

Les assyriens ont été une cible importante de la propagande russe, avec un succès assez satisfaisant. Un nombre très disproportionné d'assyriens se rallia au parti Tudeh (1).<sup>148</sup>

Là encore, les perspectives sont beaucoup plus brillantes pour une éventuelle incorporation des assyriens dans la nation iranienne que des arméniens.

#### LES JUIFS

La communauté juive en Iran date son histoire à plus de 2.000 ans. Qu'un groupe si infime (estimé par FRYE, d'environ 40.000 personnes (2)<sup>149150</sup>, mais probablement du double qu'il ne dénombre, puisse survivre dans une société aryenne, d'une manière accablante, donne du poids aux revendications d'individualité du peuple juif. Dispersés parmi la diversité des cités iraniennes, les juifs perdirent inévitablement beaucoup de leur distinction culturelle. Jusqu'à très récemment, les juifs parlaient une forme de persan, distinguée par un accent particulier différent de la langue parlée par les iraniens

151

1 24 .

musulmans. Néanmoins les juifs usaient souvent des scriptes hébreux en écrivant le persan. Ils connaissaient et aimaient la littérature iranienne, et leur unité historique et culturelle avec l'Iran s'exprimait inévitablement dans leur affection et leur loyauté vis à vis de l'Iran. En dehors de ces liens, cependant, c'était une histoire de discrimination qui, bien que rarement violente, était toujours humiliante.

Individuellement, certains juifs s'activèrent dans les premiers mouvements constitutionnels, mais, en tant que peuple, les juifs n'appuyèrent ni ne résistèrent à l'arrivée du nationalisme iranien. Quelques uns reconnurent dans le nationalisme un mouvement qui dérangerait la sécurité interne et la tranquillité, une partie de ceux du Sud quittèrent l'Iran pour JERUSALEM dans la première période constitutionnelle (1).<sup>152</sup> Leurs craintes étaient justifiées. Les nationalistes iraniens avant REZA SHAH avaient été fidèles à leur foi

libérale et refusaient d'exploiter l'antisémitisme comme un moyen de gagner le soutien populaire, venu de l'ignorance. Mais, de 1906 à 1921, des émeutes antisémites se produisirent à ISFAHAN, KASHAN, SHIRAZ, et KERMANSHAH. Les plus sérieuses d'entre elles eurent lieu à ISFAHAN, où un leader réactionnaire musulman dirigea une campagne de discrimination et d'humiliation contre les juifs (2)<sup>153</sup> et à SHIRAZ, où la manifestation, à l'instigation de l'ILKHAN QASHQAI, résulta en une orgie de destruction qui laissa 5.000 juifs démunis.

<sup>154</sup>

125 .

REZA SHAH négocia avec les juifs comme avec toutes les autres minorités. Il entreprit de rayer toutes leurs marques de distinction en détruisant leurs livres et en fermant leurs écoles S'il en avait eu le temps, peut-être aurait-il eu recours à d'autres mesures. Un rapport prétend qu'il était en train d'envisager la construction d'enceinte du même type que les Russes et de limiter les juifs à trois villes en Iran (1).<sup>155</sup>

Le sionisme et le nazisme en coalition ont probablement détruit, au moins pour de nombreuses années, la possibilité pour les juifs iraniens, d'adhérer au nationalisme iranien. Tandis que les installations juives, en Palestine, s'accrurent numériquement jusqu'à ce que finalement l'état juif indépendant d'Israël s'instaure de lui-même, la profonde loyauté de nombreux juifs iraniens évolua vers un nationalisme juif. Pour ces juifs en Iran le but d'une fidélité absolue, la possibilité de devenir un jour des nationalistes iraniens, est très mince. De nos jours, l'Hébreu est enseigné dans les écoles juives, et est en train de remplacer le persan, en tant que langue parlée dans les demeures juives. 47.000 juifs au moins sont déjà partis pour Israël, et plusieurs milliers d'autres projettent d'y partir, donnant ainsi à ceux qui sont restés au pays, un lien plus fort avec Israël (2).

Ces facteurs sont en train de creuser un profond fossé entre musulmans et juifs iraniens. Fossé qui est tout ce qu'il y a de plus fort, puisque l'écrasante majorité des iraniens a

<sup>156</sup>

---

??\*??\*?\*\*\*\*\*?\*\*\*\*\*?\*\*\*\*\*

\*\*\*\*\*?\*??\*?\*\*\*\*\*

12 6.

sympathisé à fond avec les arabes dans leur guerre contre Israël et conviennent avec les nationalistes arabes, qu'Israël est actuellement une arme de l'impérialisme occidental.

Le nazisme contribua aussi à séparer les juifs de la nation iranienne. Le nationalisme naissant en Iran avait été libéral et, comme tel, tolérait la diversité religieuse, mais, tandis qu'avec le temps, il se propageait vers les couches inférieures de la classe moyenne qui, elle, est rarement coupable de grosse discrimination en Iran, il commença à toucher des gens qui ont une haine traditionnelle des juifs. L'ancien aspect libéral du nationalisme iranien, concernant les races et les religions se mit à changer. Ce changement fut accéléré par la propagande nazie anti-juive. Notez, par exemple, une phrase relevée de la première page d'un article en mars 1952 (nouvelle année) tirée du «Pan-Iranisme»: 'Levez-vous, travailleurs opprimés par les chaînes des capitalistes juifs, et libérez-vous vous-mêmes». On doit en conclure, qu'avec l'élargissement de la base populaire du nationalisme, l'antisémitisme latent sera mieux exprimé, et la possibilité aux juifs de devenir un jour partie intégrante de la nation iranienne, s'éloignera de plus en plus.

#### LES ZOROASTRIENS

La communauté zoroastrienne en Iran, dénombrant seulement 15.000 personnes (1),<sup>157158</sup> présente une image très différente de celles présentées ci-dessus. Les zoroastriens pensent qu'ils

<sup>159</sup>1 2 7 .

diffèrent des iraniens musulmans en étant des aïens plus purs. Beaucoup de zoroastriens vivent en Inde et maintiennent un contact étroit avec leurs coreligionnaires en Iran. Mais l'attrait des zoroastriens pour l'Inde ne peut en aucun cas se comparer avec celle des arméniens pour la Russie. Au contraire, les Parais, ainsi qu'on les appelle en Inde sont fortement attirés vers l'Iran (1).<sup>160</sup>

Les grands rois des dynasties ACHEMENIDES et SASSANIDES étaient zoroastriens, comme l'était la plupart des sujets iraniens, et ce sont ces temps de l'histoire iranienne que les nationalistes soulignent avec le plus de fierté. Depuis l'invasion arabe au VII<sup>ème</sup> siècle après J. C., le sentiment d'unité historique des iraniens musulmans et des zoroastriens a été gravement endommagé. partageant la même langue

---

<sup>??</sup>\*?\*\*\*\*\*

et la même culture, cela les aide à effacer le souvenir des période de fanatisme telles que celles des premiers rois SAFAVIDS. Toutefois, les différents religieux sont un facteur de division par excellence, surtout, là où, comme en Islam, le concept d’arme à double tranchant de l’église et de l’état est inconnu. Quand une majorité aussi écrasante que celle du peuple iranien adhère à une seule église, la qualité de membre dans une autre église qui, le plus souvent, est hostile, prend une identification avec la majorité difficile.

Les zoroastriens en tant que groupe, ne figurent pas de manière proéminente dans le premier mouvement nationaliste, à part quelques cas individuels. De nombreux zoroastriens

<sup>161</sup>128

étaient commerçants et auraient dû ainsi ressentir la même répugnance envers l’ancien régime et la même attirance pour le nouveau régime, ainsi que l’avaient senti les marchands musulmans. Néanmoins, c’est à YAZD et à KERMAN, cités dans le Sud et le sud-ouest de l’Iran et qui étaient quelque peu isolées du mouvement national, que vivaient la plupart des zoroastriens. Un rapport du consul anglais à KERMAN, en 1911, prétendait que les marchands zoroastriens de la région souhaitaient l’intervention britannique (1)<sup>162</sup>. Cette revendication n’est pas aussi condamnable qu’elle peut sembler au premier abord, car, les régions de YAZD et de KERMAN avaient bien plus souffert des pillages tribaux dus à un relâchement du contrôle central que les autres régions d’Iran. Les marchands zoroastriens étaient peut-être en train de choisir le moindre des maux.

En 1907, un commerçant zoroastrien de YAZD fut assassiné par un musulman. Peu de zoroastriens s’attendaient à voir le meurtrier puni, puisque les zoroastriens, en tant qu’infidèles, étaient souvent considérés comme du gibier. Lorsque le leader libéral musulman à TEHERAN, SAYYED MOHAMMAD BELEHANI, envoya un télégramme pressant les prêtres locaux à ne pas s’opposer à la punition du meurtrier (2)<sup>163</sup>, la communauté zoroastrienne fut surprise et très contente. Cet acte était symbolique de l’amélioration de la position zoroastrienne, qu’allait amener le nationalisme. Ce ne fut pas uniquement

---

\*\*\*



écrit qu'il y en a 200.000 (2)<sup>169</sup>. Et un professeur de l'université de TEHERAN estime qu'il y en a plus d'un million (3). Mais tous admettent que les Bahais sont la minorité la plus maltraitée en Iran.

On ne peut aucunement considérer les Bahais comme constituant une nation à part. Bien qu'un nombre élevé de juifs aient été convertis, la majorité des Bahais sont des descendants

<sup>170</sup>(3) Professeur HAKNEZARIAN, interview, TEHERAN, juin 1952.

131 .

d'iraniens musulmans, et ont donc, une même langue, culture et histoire que leurs frères musulmans. La religion bahaise qui aujourd'hui appelle à la paix universelle et à la fraternité, et qui prétend être: «L'idée sublime dans laquelle toutes les voyances convergent» (1)<sup>171</sup>, se développa directement à partir de la secte Shiite au XIXème siècle. Le fondateur du bahaïsme (bien que ce fut une secte très différente à l'époque) était SAYYAD MOHAMMAD ALI, natif de SHIRAZ. Lui et un bon nombre de ses disciples étaient originellement Shiites, et ceci explique la haine actuelle des Bahais. Les juifs, les chrétiens et les zoroastriens peuvent être pardonné parce que leur foi précédait la venue de MAHOMET, mais la religion Bahaise est une hérésie musulmane, et, ne peut donc être tolérée.

Lorsque le leader religieux réactionnaire, le Sheik FAZLOLLAH, eut besoin d'un épithète pour dénoncer les constitutionnalises, il les appela: «Infidèles et bahaïstes» (2).<sup>172</sup> Cette phrase montre bien pourquoi les Bahais préfèrent rester incognitos. En plus, d'être considérés comme des hérétiques, on les accuse de servir amplement les intérêts étrangers. L'accusation la plus fréquente à leur égard, est, qu'ils sont les serviteurs du britannique, mais qu'ils sont souvent de mèche avec les Russes. Ils ne sont pas représentés au MAJLIS, et ne peuvent être fonctionnaires.

<sup>173</sup>

1 3 2 .

Les Bahais sont constamment en danger d'être persécutés, et, aussi tardivement qu'en 1955, une campagne féroce fut même engagée contre eux. Le dôme de leur beau temple à TEHERAN fut remplacé par un toit en fer blanc, et l'immeuble devint le quartier général du gouvernement militaire à TEHERAN. Le SHAH avait utilisé des dirigeants religieux réactionnaires en renversant le Dr MOSSADEGH,

et maintenant, il était contraint d'accepter que les Bahais sans défense, soient attaqués par eux. Une campagne fut officiellement lancée lorsque le propre chef de personnel du SHAH brandit le premier pic contre le dôme du temple Bahai. L'Iran reçut une très mauvaise publicité internationale en résultat à cet outrage. Le SHAH est maintenant assez fort pour résister aux pressions du clergé et il est peu probable, qu'une telle attaque se reproduise. Il est significatif qu'une telle attaque ne se produisit pas durant la période MOSSADEGH, à motivation nationaliste.

A quel point les Bahais iraniens adhèrent au nationalisme, est, bien sûr, difficile à déterminer. T. CYLER YOUNG écrit que les principes d'universalité du Bahisme vont à l'encontre des demandes du particularisme national (1)<sup>174175</sup>. Toutefois, les membres de la communauté Bahai iranienne insistent sur le fait que les Bahais sont les plus dévoués des nationalistes iraniens. Ils proclament que, depuis qu'un iranien a été

<sup>176</sup>

133 .

choisi pour être «BAHAOLLAH» (la manifestation de Dieu sur la terre), les Bahais croient que la nation iranienne se situe glorieusement au-dessus de toutes les autres. Il y a probablement du vrai dans les deux opinions. Il est invraisemblable que les Bahais, iraniens comme ils le sont par la langue, la culture, et l'histoire, puissent avoir échappé à la force du nationalisme. Mais, leur persécution constante, ajoutée à leur perspective universaliste, les amènera vers une autre direction.

### CONCLUSION

Un exemple très clair ressort de ce point de vue sur l'impact du nationalisme iranien sur les minorités religieuses du pays. Là où les minorités pensent d'elles-mêmes comme faisant partie d'une autre nation et vouant à cette nation une loyauté primordiale (pour les arméniens et les juifs), leur position dans la société iranienne se

---

<sup>174</sup>

<sup>175</sup>

<sup>176176</sup> (Princeton, 1951) p. 136.

détériorer au fur et à mesure que le nationalisme iranien se répand. Inversement, lorsque les minorités religieuses sont d'ethnie iranienne, et s'identifient elles-mêmes à l'Iran (pour les zoroastriens) la poussée du nationalisme iranien peut aider cette minorité à s'intégrer dans la nation iranienne.

Les assyriens se situent entre les deux: ethnologiquement, ils ne sont pas iraniens, et, toutefois, eux-mêmes ne se considèrent pas comme appartenant à une autre nation.

Les

13 indications laissent penser que le nationalisme iranien assimilera graduellement les assyriens dans la nation iranienne. Quoiqu'il en soit, pour que cette prédiction se réalise, deux autres facteurs sont en jeu. Premièrement, si les soviétiques choisissent d'exploiter l'attraction historique des assyriens pour les Russes (et ils ne peuvent le faire, qu'à condition d'offenser les nationalistes iraniens), ils peuvent redresser la tendance vers une assimilation des assyriens dans la société iranienne. Deuxièmement: si le nationalisme iranien rompt à nouveau son alliance avec le libéralisme; il y a de fortes possibilités pour que des minorités telles que les assyriens soient attaqués, tout comme le nationalisme allemands sous les nazis se retournait contre les juifs, qui étaient en train de s'assimiler rapidement dans la société germanique.

Les Bahais devraient rentrer dans la même catégorie que les zoroastriens. Si tel n'est pas le cas, c'est en grande partie dû au fait que le nationalisme iranien est encore sous l'influence des leaders religieux Shiites. Cependant, l'échec de l'élément religieux dans l'alliance MOSSADEGH, a persuadé le front national de permettre une attaque contre les Bahais, est un signe significatif et encourageant. En tant que mouvement séculier, le nationalisme en Iran devrait (et apparemment, il le fait) minimiser les différences religieuses. L'attaque récente contre les Bahais se

13 5 .

produisit lorsque la plus grande partie des nationalistes iraniens ne pouvaient choisir la détermination de sa politique. Il faudra du temps, pour surmonter la croyance selon laquelle les Bahais sont des traîtres. Mais, après quelques années d'un gouvernement nationaliste libéral, cette croyance atavisme ou totalement mythique devrait s'évanouir.

Le seul changement institutionnel qui pourrait aider à accélérer l'intégration des zoroastriens et des assyriens, serait l'élimination de

multiples représentations du MAJLIS, et leur autorisation à voter pour les candidats du district. Selon toute vraisemblance, si les députés de YAZD, KERMAN et TEHERAN, par exemple, devaient rivaliser pour obtenir le vote et l'appui électoral des zoroastriens, ils feraient bien plus attention aux vœux de la communauté zoroastrienne qu'ils ne l'ont fait jusqu'à présent. Bien sûr, une telle réforme serait dénuée de sens, à l'heure actuelle, alors que les élections sont manipulées (de façon malhonnête) par le SHAH, mais, si des élections libres ont lieu dans l'avenir, le changement institutionnel pourrait être d'une grande importance.

1

## - CHAPITRE VII -

### 7 - NATIONALISME ET PARTICULARISME LOCAL

Un visiteur de l'Iran serait mal avisé de prendre au sérieux une description de ses compatriotes, faite par un habitant de TEHERAN. Le téhéranien insistera, avec une note d'humour, sur le fait que, le tabrizien est laborieux et courageux, mais quelque peu rustique; que l'Isfahani, bien qu'habile et intelligent, est sans scrupule, que le shirazi est plein de sentiments et de romantisme, mais pas pratique. De telles généralisations sont habituellement fallacieuses à 90 % dans chaque situation, mais la fréquence et la détermination avec lesquelles elles sont faites en Iran, indique que les iraniens croient que chacune de leurs cités et de leurs provinces sont uniques. Il y a sans doute une base réelle à cette croyance. Jusqu'à récemment, la masse était contrainte par la géographie la misère et la pauvreté des moyens de communications à demeurer dans la localité de leur naissance pendant toute leur vie. Dans une ville telle que YAZD, par exemple, entouré de déserts stériles et de montagnes interdites, le citoyen moyen se rendait compte de l'existence des autres cités. Les coutumes et les habitudes de la pensée et du parler local n'étaient pas mitigées par les contacts avec les autres parts de l'Iran. Cette perspective locale est un empêchement au développement du nationalisme qui demande une aptitude à voir son propre pays comme un tout.

Théoriquement, au XIX<sup>ème</sup> siècle, l'Iran vivait sous un système gouvernemental unitaire, hautement centralisé. Une chose telle qu'un gouvernement local n'existait pas, mais

13 7

plutôt une hiérarchie de fonctionnaires désignés par un pouvoir central. D'ordinaire, une telle centralisation aboutirait à une orientation nationale. Mais ce n'est pas vrai en Iran, parce que la structure formelle centralisée ne faisait guère plus que camoufler une structure informelle qui institutionnalisait un pouvoir local.

Un gouverneur était désigné pour chaque province et la charge de gouverneur était ouverte au plus offrant. Evidemment, qui que ce soit, désirant payer une grosse somme pour devenir gouverneur, souhaitait acquérir quelque chose de valeur. Une partie de la récompense était le prestige de la charge, mais la grosse majorité des gouverneurs achetaient leur position avec, comme but principal, de faire un gros coup financier (1).<sup>177</sup> Le gouverneur avait à charge la perception des impôts, mais le gouvernement central à TEHERAN savait très bien que seule, une fraction des biens collectés l'atteindrait, après être passée à travers la hiérarchie des fonctionnaires. Par conséquent, pour le gouverneur, le succès ou l'échec de sa mission serait mesuré en termes monétaires. Il devait récupérer son prix d'achat et plus encore. En outre, chaque gouverneur savait bien qu'il lui serait accordé une liberté d'action presque totale dans sa position, mais qu'il ne recevrait à peu près aucun appui sous forme de force de l'ordre. Par conséquent, pour encaisser le maximum d'impôts, il devait

<sup>178</sup> 1 3 8

établir un rapport de travail harmonieux avec les propriétaires terriens et les chefs tribaux qui contrôlaient la région (1).<sup>179</sup> Un gouverneur sagace jetterait son appui tantôt à un chef rival ou un propriétaire terrien et tantôt à un autre. Bien que cette tactique aidât à la perception des impôts, son ultime résultat amenait en renforcement du féodalisme local ou du statu quo tribal anarchique plutôt qu'à une prise du pouvoir du gouvernement central.

---

177

<sup>178</sup>(1) CURSON, p. 181.

179

Quelquefois, les propriétaires terriens au pouvoir se permettaient de refuser de payer les impôts. A ce point, le gouvernement central était contraint, à contrecœur et seulement après des mois, et même des années d'hésitation, d'envoyer une armée de cosaques ou de nomades mercenaires faire valoir son autorité. Les leaders locaux comprenaient cette démarche et par conséquent éprouvaient pour TEHERAN ce que CURSON décrit pertinemment comme «négativement loyal» (2).<sup>180</sup> Personne ne s'attendait à ce que l'iranien provincial soit dévoué au gouvernement qui administrait ainsi sa province. Au contraire, le système gouvernemental engendrait cynisme et répugnance et était considéré par l'élément conscient de la population comme l'un des aspects fâcheux de la vie, contre lequel, comme pour la pauvreté, personne ne pouvait rien faire. On peut comprendre que les intellectuels provinciaux eussent été apolitiques et eussent cherché refuge dans de profondes discussions sur la religion (3).<sup>181</sup>

182

139.

Bien que le sentiment engendré par le système gouvernemental fut un sentiment de dégoût, les résultats pour le nationalisme étaient plus neutres que destructeurs. Si l'iranien provincial détestait le gouvernement de TEHERAN, c'était parce que cela les aidait à perpétuer localement un statu quo répugnant. Il n'y avait aucune fidélité par la structure gouvernementale locale, à se tenir dans la ligne de fidélité du gouvernement central. Il n'y avait même pas d'intérêt. Le provincial iranien à tendance intellectuelle aimait la culture, l'histoire, les traditions et le langage de l'Iran. Il aimait aussi la région dans laquelle il vivait, son peuple, ses coutumes et son relief. Il n'y avait aucune raison pour qu'il vit la nécessité de choisir entre l'Iran et sa province, et il n'y avait aucune preuve indiquant qu'il le fit.

#### LES PROVINCES AVANT REZA SHAH

Parce que les plus libéraux des leaders religieux et qu'un grand pourcentage des marchands d'Iran vivaient à TEHERAN, la capitale était le point de focalisation du mouvement libéral, et la révolution de

180

181

<sup>182</sup>182 (3) YOUNG, PP. 136-137.

1906 était pour une grande part une affaire téhéranaise quand les leaders religieux libéraux, provinciaux et commerçants et surtout, tous les intellectuels apprirent le résultat de l'établissement de la constitution, ils furent choqués et surpris.

La corruption gouvernementale et la domination totale de l'élément féodal ne devait pas être simplement endurées

140.

comme des aspects malheureux de la vie! des hommes qui n'avaient jamais pensé s'engager dans l'activité politique, se retrouvaient eux-mêmes participant au gouvernement. Quoiqu'il en soit, l'intensité et la profondeur de l'approbation du nouveau gouvernement variaient selon les province En généralisant, les régions urbaines du nord embrassaient le mouvement de tout coeur; dans les cités du sud, il n'y avait qu'un faible éveil d'intérêt; il était typique que, dans les villages, il n'y eut aucune réponse du tout. Il y a une explication facile à une telle diversité.

Le soutien de la constitution varia en fonction directe de la taille de la classe moyenne et les centres commerciaux en plein expansion du nord-ouest revendiquaient une classe moyenne bien plus importante que les cités du nord.

MOSTOFI prétend que la qualité des gouvernements désignés par le nouveau gouvernement était bien plus grande que celle de leurs prédécesseurs (1).<sup>183</sup> Cette assertion est probablement vraie, bien que la cour réactionnaire eut encore beaucoup à dire au sujet de ces choix. Mais le principal changement dans le gouvernement provincial résultant de la révolution, fut l'apparition de véritables conseils provinciaux. Ces conseils étaient l'aboutissement de l'activité politique spontanée des constitutionnalistes généralement issus de la classe moyenne. Même avant la révolution, quelques sociétés secrètes avaient été formées dans les provinces juste pour dire à quel point les affaires étaient

<sup>184</sup>141

mauvaises. Après la révolution ces sociétés, appelées ANJUMANS, s'étalèrent au grand jour, et l'ensemble de leurs membres et leur

---

<sup>183</sup>

<sup>184</sup>(1) MOSTOFI, III, 315.

nombre se multiplièrent. Ils étaient bien plus que de simples groupes de discussion.

Dans la période constitutionnelle, les éléments libéraux s'efforcèrent d'institutionnaliser les ANJUMANS provinciaux comme centre de gouvernement provincial (1)<sup>185</sup>, et, en de nombreuses circonstances, ils devinrent, en effet, le corps gouvernant actuel de la cité et parfois de la province. Ainsi donc, une fois que le nationalisme eut triomphé, il, accorda volontairement un réel pouvoir aux corps gouvernants locaux, en dépit de la prédisposition naturelle du nationalisme à engendrer une plus grande centralisation. Cette action paraît incongrue si l'étroite association d'alors entre le libéralisme et le nationalisme est oubliée. Si la dynamique du nationalisme agissant seul aurait pu travailler en faveur d'une plus grande plutôt que d'une moindre centralisation, mais un rapport plus libéral avec le rôle des provinces en Iran demandait une plus grande décentralisation.

Le plus fantastique ANJUMAN était à TABRIZ, il dirigeait la cité et une grande partie de la province de 1906 jusqu'à l'arrivée des troupes russes, en 1909. Les anjumans avaient

<sup>186</sup>

14 2.

sous leur contrôle les villes de RASHT et son port, d'ENACLI (maintenant appelée PAHLAVI), des centres commerciaux pour le commerce trans-caspien vers BAKU; dans les cités de MIANEH et ZANJAN, centres commerciaux sur l'itinéraire TABRIZ-TEHERAN et à QAZVIN, qui est un centre commercial pour les itinéraires TABRIZ-TEHERAN et RASHT-TEHERAN(1)<sup>187</sup> Les villes d'ISFAHAN et de MASHHAD dans le centre ouest et le nord est de l'Iran étaient moins dominées par le commerce, et, bien que les anjumans y furent formés, ils ne furent pas capables d'en prendre le contrôle absolu. Dans ces deux endroits, le pouvoir devait être partagé avec le clergé, et, à MASHHAD, où le clergé était intraitablement réactionnaire, il en résulta une paralysie. A ISFAHAN, le leader clérical prédominant, MOHAMMAD TAQI

---

<sup>185</sup>

<sup>186</sup>(1) Pour un meilleur compte-rendu en anglais du mouvement anjuman, voir BROWNE, The Persian Révolution.

<sup>187</sup>

NAJAFI, politiquement modéré, et capable jusqu'à un certain point de travailler avec les anjumans, donnait éventuellement, au mouvement nationaliste libéral, son soutien (2).<sup>188</sup>

Le centre commercial du sud de SHIRAZ incluait des éléments de la proconstitution, mais, était virtuellement exclu de l'arène constitutionnelle par la prédominance tribale de

<sup>189</sup>

1 4 3 .

QAVAM AL MOLK et, plus tard, par la lutte pour le contrôle entre les groupes tribaux: KAMSHEH et KASHKAIS. Bien que YAZD et KERMAN, dans le centre-sud et le sud-est fussent très isolés à cause des raids tribaux, des comités proconstitutionnels furent formés. La cité de KERMANS SHAH eut un mouvement constitutionnel faible, mais les propriétaires fonciers de la région le dominèrent et l'étouffèrent(i)<sup>190</sup>

Quoiqu'il en soit, en 1908, presque sans aucune résistance, le mouvement constitutionnel dans les provinces parut se désintégrer. Il y eut quelques manifestations et quelques télégrammes indignés furent envoyés à TEHERAN, mais, à l'exception frappante de TABRIZ, les provinces acceptèrent l'annihilation de la constitution sans un combat (2)<sup>191</sup>. Dans le nord, le chagrin était sincère, mais, dans le sud, l'émotion dominante est mieux décrite comme un soulagement. Ce phénomène peut être expliqué de façon bien plus satisfaisante que ne le fait l'occident traditionnellement, à savoir que la population iranienne est inconstante. Il peut être changeant, mais pas plus que les autres peuples. Le point essentiel est, qu'en plus de ne pas accepter la constitution, les gens des provinces, en fait, ne la comprenait pas. Il n'y avait qu'une élite de la population qui la comprenait et lui donnait

---

188

189

<sup>189</sup> (2) State Papers 1909, Persia no 1, pp. 5, 24, 93, 102jo 1423, 162 - KASREVI pp: 266, 310, 385, 517, 600; BROWNE, The Persian Revolution, pp. 130, 131 DOLATABADI, II, 348.

190

191

un appui rationnel. Le reste, comme toujours, suivait l'autorité et espérait que leur situation s'améliorerait.

<sup>192</sup>

<sup>193</sup>1 4 4 .

Les deux premières années de la constitution ont pu être intellectuellement satisfaisantes pour le nationaliste provincial libéral, mais elles ne l'étaient guère en d'autres façons. Les propriétaires fonciers réactionnaires refusaient de suivre les ordres des gouverneurs libéraux ou des anjumans et on n'aurait pu rassembler aucune force qui les amène à accepter l'autorité tandis que le contrôle central se relâchait, les cités provinciales s'isolèrent de plus en plus, le commerce dégénéra et les vies étaient constamment en danger. Confrontés à cette insécurité, seuls les gens hautement conscients, pouvaient rester fidèle à leur foi. Pour les ignorants, un nouveau gouvernement, qu'ils n'avaient suivi que parce qu'il pouvait exercer son autorité et pourrait améliorer une mauvaise situation, avait échoué, et n'avait plus aucune autorité, en conséquence, les constitutionnalistes, pratiquement partout, étaient réduits à quelques individus.

De même, lorsque le gouvernement de MOHAMMAD ALI se révéla n'avoir pas plus de succès à réinstaurer la sécurité interne que les constitutionnalistes n'en avaient eu, la masse de tourna à nouveau volontairement vers la constitution. Quoiqu'il en soit, la situation n'était pas exactement la même. Les gouverneurs envoyés par MOHAMMAD ALI étaient d'une variété bien connue, cupides et répressifs, et même les souvenirs des gens peu conscients politiquement, furent

1 4 5

réveillés par leurs exactions. En janvier 1909, les bakhtiaris furent capables de se joindre à un petit nombre d'éléments nationalistes libéraux, qui, avec beaucoup de paysans, évincèrent OSTAFAN, le

---

<sup>192</sup>(1) State Papers 1909, Persia no 1, pp. 27, 30, 93, 108, 122, 174 KASHREVI, pp. 281, 517, 518, 545, 600 BROWNE: The Persian Revolution pp. 130-131

<sup>193</sup>(2) State Papers 1909, Persia no 1, p. 174 KASREVI, pp. 677, 815 DOLATABADI, pp. 346.

gouvernement d'ISPAHAN, particulièrement odieux et de se préparer à la marche sur TEHERAN (1).<sup>194</sup>L'ajuman de RASHT reprit le pouvoir en février 1909 et commença les négociations avec le groupe d'ISPAHAN(2)<sup>195</sup> Ceux-ci firent des soulèvements importants, d'un point de vue historique. Les autres, de moindre importance, se poursuivirent et furent victorieux à QAZVIN, MASHHAD, HAMADAN, ASTRABAD, SHIRAZ, BUSHAHR, BANDAR ABBAS, et même à TORBAT HEY-DARI, près du Behishistan iranien. Bien que TABRIZ, RASHT et MASHHAD fussent aussitôt supprimés de la scène politique par l'occupation russe (3)<sup>196</sup>, les soulèvements provinciaux firent tomber le gouvernement réactionnaire et destituèrent MOHAMMAD ALI. La révolution de 1906 s'est peut-être limitée à TEHERAN mais, en 1909, les constitutionnalistes avaient assez d'appui dans les provinces pour renverser le gouvernement réactionnaire retranché à TEHERAN.

Il n'est pas nécessaire d'épeler la phase suivante du cycle, Une fois encore, l'enthousiasme pour la constitution fut rapidement remplacé par le désespoir, et, une fois encore, les constitutionnalistes furent réduits à une poignée d'homme

<sup>197</sup>146.

Les comptes-rendus des vols, conflits et chaos parvinrent de chaque ville d'Iran qui n'était pas occupée par les Russes. Les réformes de MORGAN SHUSTER tenta d'inaugurer auraient pu renverser la tendance et réinstaurer la foi provinciale. Son projet d'établir une gendarmerie capable de maintenir la sécurité et de percevoir les impôts aurait porté un coup à la base du mécontentement provincial. Quoiqu'il en soit, l'enthousiasme déclenché par SHUSTER dans la capitale n'était pas aussi fort dans les centres provinciaux, bien que la vie fut suffisamment revenue pour donner quelques maux de têtes aux anglais et aux russes. A TABRIZ, il y avait eu une vague

---

<sup>194</sup>

<sup>195</sup>

<sup>196</sup>

<sup>197</sup>(3) State Papers 1909, Persia no 2, pp. 29 (Astrabad) 48 (HAMADAN) 65 (Bandar Albas) 67 BUSHAH) 70 (BUSHAH), 84 (HAMADAN/SHIRAZ) 124 (TORBAT-HEYDARI) 126 HAMADAN BROWNE: The Persian Révolution, P. 292.

d'opposition, à la présence des troupes russes, pendant l'automne de 1911 (1).<sup>198</sup> A SHIRAZ, en décembre 1911, l'ecclésiastique dirigeant ordonna un boycott des marchandises anglaises et le refus de vendre quoique ce soit aux troupes anglaises (2)<sup>199</sup>. Le bazar de KERMAN fut fermé par sympathie pour ces boycotts et à MASHHAD, un grand nombre de gens se réfugia dans la grande Mosquée, en signe de protestation contre les russes (3). Quoiqu'il en soit, le soulèvement populaire contre l'interférence étrangère était un enthousiasme provisoire, engendré par l'espoir que SHUSTER inspira et se fana lors

200  
14 7

de l'interférence étrangère qui le chassa. Considérant la faiblesse de la base du support populaire pour les nationalistes libéraux de la proconstitution, l'enthousiasme était destiné à mourir, comme avant, et les provinces s'installèrent bientôt dans une routine de dégradations tribales, de lassitude du gouvernement central, et d'interventions étrangères.

Jusque là, rien n'était apparu dans les provinces qui puisse indiquer que partout, la fidélité provinciale s'intensifiera au point d'en exclure la fidélité première à l'Iran en tant que Nation. L'opposition des provinciaux au nationalisme était tribale, aristocratique et religieuse; cette opposition était basée sur un désir de Préserver l'ancien statu quo Plutôt que sur une quelconque loyauté provinciale. Les nationalistes libéraux s'efforcèrent d'institutionnaliser un gouvernement provincial autonome, mais ceci n'allait pas à l'encontre d'une fidélité principale et absolue à l'Iran. Les mouvements séparatistes qui se produisirent à la fin de la Première Guerre Mondiale seront considérés dans le chapitre suivant.

#### LES PROVINCES SOUS REZA SHAH

L'image provinciale à laquelle REZA KHAN fut confronté en 1922 n'était pas belle. Trois des provinces les plus importantes

---

<sup>198</sup>

<sup>199</sup>

<sup>200</sup>200200 (3) State Papers pp. 139-40 (RASHT 1912) Persia no 5, p.34, 79 (RASHT), 79, 114 (ISPAHAN) 114 (KERMAN); The Near East, 19 avril 1912 p. 783 (MASHHAD).

économiquement: Le GUILAN, l'Azerbaïdjan, et le Khorazan, furent ou étaient sur le point de se lancer

148.

dans d'importants mouvements séparatistes; le KHUZISTAN riche en pétrole était un émirat autonome parrainé par les anglais; les activités tribales et les villages étaient tellement répandus dans le reste du pays que aucune route n'était sûre.

Cette situation ne pouvait pas être endurée par un ardent nationaliste et un futur dictateur: REZA SHAH se prépara à y remédier immédiatement.

En l'espace de trois ans la sécurité intérieure était caractéristique de presque toutes les régions les plus isolées. Les mouvements séparatistes furent abolis et le Khiziztan fit partie intégrante de l'Iran.

Ayant établi une administration centrale REZA KHAN fit face aux problèmes de réorganisation des gouvernements provinciaux. Evidemment le système qui consistait à confier à des gouverneurs la charge des provinces qu'ils considéraient comme leurs fiefs actuels, ne pouvait être maintenue. Mais la question critique était de savoir jusqu'à quel point les gouverneurs devaient être assujetti à l'autorité des provinciaux. Ce problème avait été pour les démocrates libéraux de la première période constitutionnelle un dilemme, puisque toute application du principe démocratique n'aurait amené les provinces sans le joug d'hommes pour qui le libéralisme, la démocratie et le nationalisme étaient parallèlement indésirables. Pour REZA KHAN une telle difficulté n'existait pas. Puisque son nationalisme était d'une variété des plus simples, il était clair qu'il soumettrait les gouverneurs à une autorité centrale, rigide. Pour leur enlever toute possibilité d'acquiescer un pouvoir

149.

autonome, il leur ôta le droit de percevoir les impôts et donna ce pouvoir à des agents financiers spéciaux venus de TEHERAN (1).<sup>201</sup>

REZA SHAH remit en cause plusieurs fois l'administration des provinces dans sa tentative d'assurer un pouvoir, ce qu'imposait la logique: détruire les anciennes frontières provinciales. Dix nouveaux OSTANS (Provinces) furent créés dont les frontières étaient assez différentes de celles des anciennes provinces pour donner l'impression

d'être de nouvelles unités plutôt que des anciennes provinces sous de nouveaux noms (2).<sup>202</sup>

Alors, suivant le même but qui l'avait amené à ordonner le port d'un nouveau couvre chef et d'un vêtement national, REZA SHAH établit de nouvelles unités administratives afin d'effacer pour toujours tout sentiment de distinction provinciale ou tribale.

Mais la vraie destruction de la base vitale à tout futur mouvement autonome provincial fut infligé par REZA SHAH dans sa politique économique. Il désigna TEHERAN comme pose opérationnelle de l'économie de l'Iran et comme centre de commerce. Le gouvernement opérant à TEHERAN fit main basse sur le commerce extérieur et transforma en monopole d'état les industries du sucre, du tabac et de l'opium. L'achat des

<sup>203</sup>

150.

denrées du gouvernement fut centralisé à TEHERAN et elles étaient envoyées aux provinces.

Quand le chemin de fer trans-iranien fut construit, seul TEHERAN parmi les plus grandes villes d'Iran, bénéficia d'un accès ferroviaire vers la Caspienne et le Golfe Persique Il s'en suivit un exode massif des marchands et des autres éléments de la classe moyenne de la province vers TEHERAN. Les réformes de REZA SHAH servirent à disloquer et à obstruer la vie commerciale de l'Iran et tendirent à concentrer de plus en plus les affaires de TEHERAN au détriment des centres commerciaux traditionnels tel que TABRIZ et ISPAHAN.'.. La classe marchande en Perse ... (fut) pratiquement ruinée et l'activité des grands centres commerciaux ... paralysés.(19<sup>204</sup>

REZA SHAH tenta de comprendre les mauvais effets de ses réformes en plaçant des industries dans diverses parties du pays; mais commercialement, les provinces ne s'en étaient pas encore remises.

#### APRES REZA SHAH

On ne prit conscience des effets de la politique provinciale

---

<sup>202</sup>

<sup>203</sup>(1) Arthur MILLSPANGH «The American Task in Persia (NEW-YORK 1925) pp. 191-93.

<sup>204</sup>

de REZA SHAH sur le nationalisme qu'après son abdication.

Il est certain que la grande contribution de REZA SHAH fut

<sup>205</sup>151

de mener le nationalisme iranien d'un fort soutien populaire grâce à l'expansion du commerce, de l'éducation, du fonctionnariat et de l'armée, il donna du poids à la classe moyenne qui devait être le principal soutien du nationalisme

En même temps, sa politique de centralisation du versement et des activités commerciales à TEHERAN déboucha sur la mobilisation de la classe moyenne nationaliste vers TEHERAN. REZA SHAH avait assassiné quelques propriétaires fonciers et volé la terre de nombreux autres,, mais il n'avait pas lancé le genre de réforme agraire ce qui aurait pour effet de détruire leur pouvoir potentiel. Lorsqu'il abdiqua il laissait le pouvoir de l'aile droite provinciale virtuellement

Depuis que la classe moyenne provinciale avait donné un tel support nationalisme, était parti, le nationalisme ailleurs qu'à TEHERAN avait été véritablement affaibli. Quand le fils de REZA SHAH, MOHAMMAD REZA PAHLAWI choisit d'appuyer son régime sur la classe supérieure plutôt que sur les classes moyennes; cette première en vertu de sa prééminence dans les provinces n'eût aucune difficulté à prendre complètement le pouvoir au sein du Majlis. Réciproquement, en raison de la concentration à TEHERAN des hommes conscients politiquement, les principales décisions politiques faites par la force populaire y étaient et y sont faites là. Ce fut TEHERAN qui a deux reprises poussa la cour à accepter le

15 2

Dr MOSSADECQ. Ce fut TEHERAN qui finalement le chassa.

Symbolisant le développement, la presse provinciale autrefois vibrante est purement et simplement devenue une ombre d'elle-même. Les deux plus grands journaux de TEHERAN surpassent en nombre et de loin les journaux locaux de TABRIZ, RASCHT, ISPAHAN et SHNAR. Ce qui signifiait ce déclin de la classe moyenne provinciale sur la scène politique, fut clairement exposé lors des 17èmes élections Majlis en 1952. Le Dr MOSSADECQ insista sur le fait que celles-ci

---

<sup>205</sup>(1) Arthur MILLSPANGH «The American Task in Persia (NEW-YORK 1925) pp. 191-93.

seraient les premières élections libres de l'Iran, et il les réussit brillamment.

Mais la question reste posée: que sont les élections libres dans un pays ayant un développement économique et social tel que l'Iran? La liberté exige telle que les propriétaires fonciers soient libres d'apprendre à leurs paysans comment voter et qu'ils les mènent tel un troupeau aux urnes? Apparemment le Dr MOSSADECQ le croyait. Les résultats pour les nationalistes furent désastreux. TEHERAN, bien sûr vota en masse pour les candidats du front national; de même TABRIZ et les autres villes d'Azerbaïdjan, redevinrent des supporters du Front National. Mais, dans les zones rurales des provinces, les districts l'un après l'autre virent l'élection d'hommes qui, désirant garder des rapports de politesse avec MOSSADECQ, étaient connus pour ne vouloir rien de plus que la destruction de son gouvernement.

153 .

Confronté à l'inévitable défaite, à moins qu'il n'usa des manoeuvres traditionnelles et malhonnêtes de ses prédécesseurs et successeurs. MOSSADECQ stoppa les élections après qu'un nombre suffisant eut été élu. Des autres très grandes villes, TEHERAN, TABRIZ, KERMENSHAH, GAZVIN, RASHT, KASBAN et KEMAN réélurent en place les députés nationalistes, YARZD et HAMADAN envoyèrent des hommes de droites au Majlis, et le reste n'eut jamais lieu dans les centres cruciaux tel que MASHHAD, ISPAHAN et SHIRAZ.

Ainsi les forces de MOSSADECQ n'étaient même pas et les centres de moindre importance envoyèrent une délégation profondément anti-MOSSADECQ.

Même dans la ville de TABRIZ, les élections étaient loin d'être satisfaisante pour les nationalistes libéraux. En clair, un nombre imposant de gens de cette région avaient une conscience politique et pressentaient que l'élection du 17ème Majlis, était significative.,

Les 72.000 votes présentés étaient mis en parallèle avec les 38.000 votes des précédentes élections. (1).<sup>206</sup>

Mais, lorsque les votes furent comptés, cinq députés sur neuf élus pour la région et trois députés sur cinq à TABRIZ étaient candidats de l'aile cléricale du mouvement national. En outre, les deux élus principaux ayant obtenu le nombre de votes le plus élevé, EBRAHIM

MILANI et ANGASI, étaient des Mullahs. Ces revers reflétaient la transformation sociale

<sup>207</sup>154.

TABRIZ résultant du régime de REZA SHAH. Avec l'exode d'une grande partie de ceux de la classe moyenne et de la classe supérieure, l'influence des classes moyennes et inférieures était fortement accrue. Ce groupe qui est très religieux, était en 1952, la force politique dominante à TABRIZ. Si des élections avaient eu lieu à MASHAD, ISPAHAN et SHIRAZ en 1952 et si les nationalistes avaient triomphé, il y a tout lieu de croire que la représentation cléricale de ces cités aurait tout autant prédominé. Les candidats nationalistes en tête de liste, de ces villes appartenaient tous au clergé. Depuis la chute de MOSSADEQ, les élections étaient prédéterminées par la cour à TEHERAN et, par conséquent ne sont pas significatives en ce qui concerne une poursuite de cette analyse de 1953 à nos jours. Quoiqu'il en soit, les élections à TABRIZ indiquaient en effet, que le nationalisme dans les villes provinciales aurait une saveur moins séculaire que le nationalisme à TEHERAN.

55.

## CHAPITRE VIII

### 8 LES MOUVEMENTS SEPARATISTES

Le programme de centralisation de REZA SHAH bouleversa la tendance vers une diminution du pouvoir central qui était en cours, malgré des bouleversements périodiques, depuis les premiers jours de la dynastie GHADJAR. Avant la victoire du nationalisme iranien en 1906, les tendances centrifuges en Iran étaient essentiellement dues à la prédominance du pouvoir des propriétaires fonciers et des chefs de tribus. Mais la victoire nationaliste souleva le problème de savoir si celui-ci ne pouvait prendre maintenant le dessus en tant que principale force d'intégration.

---

<sup>207</sup>(1) Chiffres donnés à l'auteur par le consul des Etats Unis M. BURDETT à TABRIZ, mars 1952.

Ceux qui soutenaient ce point de vue pouvaient démontrer que les nationalismes locaux se développant dans plusieurs provinces d'Iran étaient plus forts que le nationalisme iranien. Pour le prouver, ils voulaient attirer l'attention sur une série de mouvements séparatistes se produisant dans les provinces du GUILAN, du Khorazan, du Kurdistan et de l'Azerbaïdjan. C'est vers les trois premières d'entre elle que nous allons nous tourner maintenant. Le séparatisme Azerbaïdjanais sera étudié dans le chapitre suivant.

### LE GUILAN

Si d'authentiques mouvements nationalistes locaux devaient apparaître en Iran, la province du GUILAN était un candidat plausible. D'un point de vue géographique, par la puissante

156.

chaîne de l'ELBURZ qui part de la mer pour s'élever jusqu'à une hauteur de 11.000 à 18.600 pieds. Au nord, s'étale la mer Caspienne et de l'autre côté la Russie. Climatiquement, le GUILAN offre un contraste frappant avec le plateau iranien. Le plateau est escarpé et aride, et dépend d'une manière vitale des quelques centimètres d'eau apportés par les pluies annuelles; par contraste, le GUILAN a du mal à dominer ses trombes de pluie. Le long de l'étroite plaine séparant l'ELBURZ de la Caspienne, on a fait pousser un pourcentage élevé de produits agricole de l'Iran, offrant ainsi au GUILAN des surplus agricoles et une indépendance économique.

De surcroît, la position du GUILAN à cheval sur l'itinéraire commercial TEHERAN-BAKN signifie que le Port d'EUZELI (PAHLAVI) et la capitale provinciale, RASHT, font partie des plus **importants** centres commerciaux de l'Iran.

Par conséquent, un pourcentage élevé de la population est constitué de commerçants et de paysans. Enfin, la langue parlée dans la province est le Gilaki, qui bien qu'étant un dialecte Persan, en diffère pour amener un souffle d'originalité au peuple du GUILAN.

Dans les années qui suivirent immédiatement la Première Guerre Mondiale, le GUILAN fut gouverné indépendamment de TEHERAN et on s'inquiétait de voir cette situation devenir permanente. Le GUILAN est isolé géographiquement, antarctique, distinct

157.

linguistiquement et il avait une classe moyenne assez importante pour pouvoir soutenir un nationalisme local. Mais, ainsi que nous l'avons

fait remarquer auparavant, le GUILAN avait servi le nationalisme iranien bien avant la première Guerre Mondiale. RASHT et ISPAHAN avait envoyé un bataillon qui aida à destituer MO@IMAD ALI et à restaurer un régime nationaliste. De plus, la révolution nationaliste iranienne n'avait pas évolué comme le souhaitaient les constitutionnalistes du GUILAN et l'on pouvait se demander si le GUILAN se tournerait alors vers un nationalisme qui lui serait propre. Le leader du mouvement du GUILAN, RUCHEK KHAN, était un propriétaire foncier modérément sincère et un intellectuel libéral. Le chef idéal d'un mouvement local, RUCHEK KHAN était un nationaliste, mais il dirigeait l'essentiel de sa fidélité vers la nation d'Iran jamais vers le GUILAN. Ce petit homme si souvent décrit comme un prétendu traître communiste, était profondément religieux, moral et patriote, et l'histoire de sa carrière politique et du mouvement qu'il dirigea est une tragédie.

En 1915, RUCHEK KHAN rencontra à TEHERAN un groupe d'hommes ayant des idées et ils établirent un Programme de réformes pour la nation iranienne.

Le programme revendiquant une indépendance totale pour l'Iran, une réforme agraire et sociale pour les opprimés et l'unité de l'Islam (1).

<sup>208</sup> Les étrangers d'abord, les propriétaires

<sup>209</sup>

1 5 8

fonciers et les chefs de tribus ensuite, empêchèrent la réalisation de ce programme. Aux yeux de RUCHEK KHAN et de ses adeptes le gouvernement de TEHERAN aux environs de 1915, avait perdu son indépendance et n'était plus maintenant qu'un laquais russe et anglais. On ne peut en conclure qu'en désavouant ce gouvernement RUCHEK KHAN et ses hommes allaient commettre une trahison. Ils pensaient au contraire, que désavouer le gouvernement de TEHERAN et d'en établir un autre dans les forêts du GUILAN et de sa Province soeur, le Mazanderan, était le devoir d'un patriote.

---

<sup>208</sup>

<sup>209</sup>(1) LENCZOWSKI «Russia and the west in Iran» p. 54; NASROLLAH FATENI Diplomatic history of Persia (NEW YORK 1952) p. 219 DOLATABADI., IV, 93.

Le compte rendu des quelques années qui suivirent n'altère en rien cette analyse. RUCHEK KHAN et ses hommes appelés Jangalis (hommes des forêts) combattirent de la même manière tous les ennemis de la Nation iranienne. Ils se battirent contre les Russes et lorsque ceux-ci se replièrent, contre les anglais. Quand une force germano-turque menaça de s'introduire dans leur sphère de contrôle, les Jangalis annoncèrent leur intention de combattre aussi ces troupes<sup>210</sup>. Même les ennemis intérieurs de la nation, ne subirent pas un sort différent, les Jangalis firent des campagnes contre les unités tribales et les bandes de voleurs qui menaçaient la sécurité intérieure.

Toutefois après la révolution bolchevique, les choses commencèrent à se compliquer. Le gouvernement de Téhéran n'était plus un simple laquais des étrangers; l'influence

<sup>211</sup>britannique était grande, mais rendait possible une certaine indépendance d'action. Le mouvement du GUILAN devait-il se disloquer et ses leaders rejoindre le gouvernement de TEHE? Ce choix resta possible jusqu'à ce que les termes du traité anglo-persan de 1919 soient révélés! RUCHEK KHAN partagea le point de vue généralisé chez les nationalistes, c'est-à-dire, que le traité avait fait de l'Iran un protectorat anglais et que son négociateur le Premier Ministre VOSUQ AL DOLEH n'était guère plus qu'un simple serviteur anglais. RUCHEK KHAN annonça: «Mon but et celui de mes amis, est l'indépendance de l'Etat-, le remaniement et la consolidation du gouvernement central» (1).<sup>212</sup> Il déplora publiquement la séparation du GUILAN du reste de l'Iran et promit le retour du GUILAN sous la juridiction du gouvernement central, dès que celui-ci aurait changé et rejeté le traité.

Il n'y a rien dans l'histoire des débuts de RUCHEK KHAN qui puisse offenser le nationaliste iranien et il est intéressant de voir que les auteurs iraniens le décrivent dans leurs écrits comme étant fondamentalement un bon nationaliste. Quoiqu'il en soit, au prochain carrefour de l'histoire de son mouvement RUCHEK KHAN prit un

---

<sup>210</sup>

<sup>211</sup>(1) MOSTOFI, III 9; DOLATATADI, IV, 143.  
159.

<sup>212</sup>

mauvais tournant, selon le point de vue nationaliste iranien. Une force expéditionnaire britannique qui avait occupé BAKU dans le vain <sup>213</sup>effort de garder cette ville hors des mains des bolcheviques, fut obligée de se retirer à EUZELI. Les bolcheviques partirent à leur poursuite. Durant les semaines qui suivirent, une série de confrontations entre ces deux forces fit rage au GUILAN. Cette situation mit RUCHAK KHAN face à quatre choix. Il pouvait soit les combattre tous, soit s'unir à TEHERAN et, par conséquent être aux côtés des Anglais, soit coopérer avec les Russes soit éviter toute bataille. Logiquement, il était appelé à choisir la première alternative. Mais il y avait parmi ceux qui suivaient RUCHEK KHAN des hommes qui pensaient voir dans le bolchevisme une approche sincère du problème que la Russie et l'Iran partageaient: la classe supérieure et l'autorité impériale. Le second commandant Jangali, EHSANOLLAH KHAN était devenu communiste et donc se fit l'avocat d'une alliance avec les Russes. RUCHEK KHAN accepta à contre coeur d'y participer et une entente fut conclue avec les bolcheviques (1)<sup>214</sup>

A partir de là, le noeud coulant se resserra et le chevaleresque petit homme qui s'était battu sous la bannière de «l'unité de l'Islam» était à présent contraint d'encourager une virulente campagne antireligieuse. FATEMI déclare que KUCHEK KHAN fut rapidement désillusionné, se querellant avec ses «maîtres» et leur accordant un appui peu enthousiaste (2).<sup>215</sup>

<sup>216</sup>.

1 61

Il se peut que ce jugement soit vrai, mais le simple fait de leur avoir accordé un quelconque soutien suffit à ternir sa réputation et pour rendre sa mort, au bout de la corde du bourreau de REZA SHAH, moins injuste aux yeux des nationalistes.

---

<sup>213</sup>(1) MARI, 1, 318.  
160.

<sup>214</sup>

<sup>215</sup>

<sup>216</sup><sup>216</sup> (2) FATEMI, pp. 220-36

Peu après leur accord avec les soviétiques, les Jangalis commencèrent à perdre l'appui du public. Dans quelques zones la terre fut répartie entre des paysans et ceux-ci l'acceptèrent volontiers; mais il ne fallait pas attendre de ce groupe ignorant et n'ayant aucune conscience politique un soutien continu. Les réfugiés de guerre inondaient les zones urbaines, dans lesquelles, du moins théoriquement, il était possible de trouver un soutien, mais ils représentaient pour RUCHEK KHAN et ses partisans un problème économique insoluble (1).<sup>217</sup>

Les agents soviétiques choisirent ce moment pour lancer une campagne antireligieuse. Dans le GUILAN, une telle action éloignait beaucoup de personnes, mais n'en attirait presque aucune. L'ambition des actions russes, devenaient de plus en plus brutales, tandis que l'hostilité croissait chez les gens, rappelant aux habitants du GUILAN leur longue histoire de soumission aux Russes. Des éléments de la classe moyenne, en particulier, furent épouvantés par la violence,<sup>218</sup> le non-respect de la propriété, et la main mise étrangère sur le mouvement. Les mots patriotiques de RUCHEK KHAN, résonnaient d'une manière froide et stérile en face de l'effacement d'un gouvernement dominé par son ennemi historique: les Russes.

Enfin, les soviétiques furent confrontés à un dilemme du même type auquel ils avaient dû faire face, lors de leur prise de position politique envers les Kurdes, les Arméniens et les Assyriens. Les soviétiques devaient-ils

essayer d'avaler une partie de la nation iranienne et ainsi devaient-ils encourir l'éternelle inimitié de la nation iranienne ou devaient-ils se concentrer sur la prise du gouvernement central? Là, comme dans chaque centre, exemple, les soviétiques choisirent de laisser tomber RUCHEK KHAN et essayèrent de jouer plus gros. Ils le laissèrent à la tête d'une pitoyable petite bande d'hommes qui marchèrent contre QASVIN sous le drapeau rouge. Ses forces furent facilement vaincues et le mouvement du GUILAN eut une fin peu glorieuse.

Le mouvement de RUCHEK KHAN démarra en tant que partie intégrante du nationalisme iranien et finit par devenir l'outil des soviétiques, tout en revendiquant encore une ligne de conduite

---

<sup>217</sup>

<sup>218</sup>(1) FATEMI, p. 231; KHAJENURI, p. 64.  
162.

nationaliste. Toutefois, même au plus fort du contrôle soviétique, le mouvement du GUILAN n'appela pas à l'indépendance ou à l'autonomie. Le gouvernement de RUCHEK KHAN s'appelait lui-même «République persane

1 63.

socialiste soviétique». (1)<sup>219</sup>

Loin de fournir des preuves de tendances séparatistes ou même autonomistes, dans les provinces Caspienne, ce mouvement démontre le contraire. A l'origine, il ressemblait beaucoup à la révolte contre le gouvernement central de RASHT, en 1909 bien que dans ce cas les nationalistes aient reconnu que leur principal ennemi était les troupes russes.

#### LE KHORASAN

La province du Khorasan et sa ville principale, MASHHAD, ne furent jamais des acteurs de premier ordre dans le mouvement constitutionnel.

Bien que le Khorasan borde le territoire russe d'Asie centrale, le commerce n'a pas évolué sur cette route depuis plusieurs siècles. En conséquence, MASHHAD n'a pas développé une classe moyenne forte et consciente qui aurait pu rallier cette ville de la constitution. Il y avait un petit groupe de la classe moyenne, mais son influence était largement compensée par celle du clergé. Puisque MASHHAD est avec QOM, le centre religieux le plus important d'Iran, l'influence du clergé y a été extrêmement forte.

La raison pour laquelle le clergé de MASHHAD dépendait d'une autorité réactionnaire tandis que leurs frères à TEHEPAN et dans les autres villes d'Irak étaient sous une

<sup>220</sup>

1 64

autorité libérale, peut en partie s'expliquer par l'immensité des biens fonciers de l'église dans le Khorasan. Ayant un grand nombre de villages sous leur autorité, les administrateurs cléricaux étaient même d'adopter le point de vue des propriétaires fonciers et d'influencer en retour le clergé de MASHHAD. Il y a eu, et il y a

---

<sup>219</sup>

<sup>220</sup>(1) FETEMI, p., 221.

MASHHAD des leaders religieux libéraux, mais la majorité se situe du côté réactionnaire.

Bien que la base sociale en faveur du nationalisme fut faible dans le Khorasan, la base géographique pour une autonomie y était solide. Le Khorasan est une grande région, économiquement indépendante, très éloignée de TEHERAN. Le maintien d'une autorité centrale était habituellement difficile à cause des communications. Il fallait pour atteindre le Khorasan, soit traverser un rude désert qui léchait les contreforts sud de l'ELBURZ, soit traverser l'ELBURZ et approcher MASHHAD par l'Est de la Caspienne. L'un et l'autre chemins représentaient un accès difficile.

Le journal nationaliste libéral «BAHAR» publié par l'un des remarquables penseurs du mouvement nationaliste, était un quotidien de MASHHAD. «BAHAR» était profondément dévoué au Khorasan. Mais il était essentiellement fidèle à la nation iranienne. Les deux sentiments exprimés dans le style extravagant du journal trouvaient imbriqués l'un dans l'autre

165.

«O Khorasan! Pépite d'or étincelante de l'Iran, cette kabah de l'espoir des iraniens. O Khorasan! Le Khorasan scintille comme l'or sous le reflet des grandes menées et des services distingués de ses fils aux premiers jours de la constitution, lorsque leur sang fut répandu dans la guerre contre les ennemis de l'Iran, tant intérieurs qu'extérieurs(1)<sup>221</sup>

BAHAR était rempli de demandes pour qu'il y ait, de meilleurs gouverneurs, un programme de réforme nationale, moins de corruption à TEHERAN, moins d'obséquiosité envers les étrangers Mais on n'y faisait pas appel à l'autonomie ou à la séparation

Le Khorasan avait souffert d'être entre les mains de gouverneurs cupides, tout comme les autres provinces, avec seulement un bref répit dans les périodes constitutionnelles. Toutefois, en 1919, AHMAD QAVAM, l'un des grands hommes de la nouvelle histoire iranienne, devint gouverneur du Khorasan, Qavam, mérite une biographie consciencieuse et objective, et, jusqu'à ce qu'on en écrive une, il restera l'une des énigmes de la politique iranienne. Pendant le mouvement autonome du Khorasan en 1922 et par son passé QAVAM est de façon typique, moitié héros, moitié vaurien. Gouverneur de 1919 à 1921, il fut surtout un héros. Il travaillait avec l'élément

nationaliste libéral de la province, et s'attaqua de front à l'accablant problème des déprédations tribales et des bandes de voleurs.

<sup>222</sup>Cependant, QAVAM avait un côté «jeune premier» et ne fit pas écho aux efforts de SAYYED ZIA pour mettre la main sur les gouverneurs provinciaux à la suite du «coup d'état» de celui-ci. A sa façon typique, SAYYED ZIA, ordonna au colonel TAGI KHAN, commandant de la gendarmerie du Khorasan, d'arrêter QAVAM. Le colonel exécuta l'ordre et prit les fonctions de gouverneur. Mais en l'espace de quelques semaines, la récente position de SAYYED ZIA en tant que Premier Ministre ne différait guère de celle d'AHMAD QAVAM.

Le colonel TAGI KHAN était destiné à être le leader de la révolte du Khorasan et on peut difficilement imaginer choix plus incroyable pour un mouvement autonome au Khorasan. Natif de l'Azerbaïdjan et arrivé depuis peu au Khorasan, TAGI KHAN avait une impressionnante carrière de nationaliste iranien. Durant la Première Guerre Mondiale, il s'était distingué en combattant du même côté que les autres nationalistes iraniens à Kermanshah. Les historiens et les biographes iraniens conviennent que TAGI KHAN, tout comme RUCHEK KHAN, était un nationaliste de la tranche libérale, sincère et dévoué.

Si AHMAD QAVAM avait fait d'étonnants progrès dans sa lutte contre les déprédations tribales dans le Khorasan. TAGI KHAN fut spectaculairement efficace en traitant ce problème.

Il amena la tranquillité dans la région et inaugura un nombre important de réformes. Le contraste avec les gouvernements

167.

antérieurs, même celui de QAVAM, était grand et la popularité de TAGI KHAN était immense.

Alors, tel une bombe, le coup arriva. Au sommet de la popularité de TAGI KHAN, le gouvernement d'AHMAD QAVAM, avec semble-t-il l'approbation de REZA KHAN, ordonna au colonel de renoncer à sa position et de s'en retourner à TEHERAN. A la demande expresse de la gendarmerie et avec l'appui écrasant de ceux qui avaient une conscience politique, il refusa. L'explication de sa révocation est

---

<sup>222</sup>(1) BAHAR, 21 Août 1917.  
166.

complexe et S'harmonise avec le choix qui est fait dans la politique iranienne de prendre des personnalités marquantes. Toutefois il y a très peu de preuves pour appuyer le point de vue de ceux qui voient en ce mouvement l'expression d'un sentiment autonomiste ou séparatiste de la part d'un certain nombre de gens du Khorasan.

La motivation de QAVAM est claire. Il ressentait amèrement son arrestation.,, surtout depuis que l'officier l'ayant arrêté, TAGI KHAN, avait eu l'effronterie de se faire une belle carrière comme gouverneur du Khorasan, comme s'il voulait dévaloriser les oeuvres propres à QAVAM.

Maintenant il avait sa chance pour se venger. La motivation de REZA KHAN était aussi essentiellement personnelle. Il S'était engagé dans une campagne nationale, avec le but de prendre le contrôle de la gendarmerie, contrôle qu'il savait être primordiale à sa propre ascension au pouvoir. REZA KHAN

168.

voyait l'insubordination de TAQI KHAN comme faisant partie de son combat contre la gendarmerie, et en tant que tel il ne pouvait se permettre de la laisser impunie. D'autre part, REZA KHAN, ne désirait absolument pas voir apparaître sur la scène une personnalité militaire rivale ayant l'intérêt du peuple, et la carrière de TAQI KHAN avait déjà eu un impact même à TEHERAN.

Pour TAQI KHAN, l'ordre de rappel était une grosse injustice et un affront personnel. S'il retournait à TEHERAN, il pouvait être certain de finir ses jours dans des postes mineure et d'avoir une retraite anticipée. En résistant à cet ordre, il pouvait se joindre au combat de la gendarmerie contre REZA KHAN qui, il ne faut pas l'oublier, était encore loin de son but le pouvoir absolu. S'il en sortait victorieux, TAQI KHAN pouvait être pratiquement certain de devenir une figure nationale.

Les habitants du KHORASAN soumièrent au gouvernement central la liste de leurs griefs et de leurs revendications. Ils sollicitaient la création d'une gendarmerie permanente dans le Khorasa .encadrée par des hommes ayant l'approbation de la province; et ils demandaient que l'on tienne compte de leur opinion dans le choix d'un gouverneur. Enfin, ils demandaient à ce que TAQI KHAN puisse aller à l'étranger pour deux ans. REZA KHAN refusa ces revendications.(1)<sup>223</sup>

224

169.

Dans leur campagne pour ramener TAQI KHAN à l'ordre, QAVAM et REZA SHAH utilisèrent d'abord le vieux procédé qui consistait à exciter une force tribale contre lui, en cette occasion ils choisirent la tribu QOCHAN.

Ayant échoué dans cette entreprise, ils envoyèrent les BAKTIAR de SAMSAM AL SOLTANEH, mais ceux-ci furent aussi vaincus (1)<sup>225</sup>. Alors REZA KHAN envoya ses cosaques en renfort aux BAKTIARIS et TAQI KHAN fut vaincu et tué.

Lorsque la nouvelle de sa défaite et de sa mort atteignit MASHAD, on décréta une période de deuil. La population de la ville se rassemble pour honorer son héros, et les journaux se répandirent en éloges. La presse de TEHERAN, était elle aussi pleines d'odes à TAQI KHAN.

A tort ou à raison, il fut considéré comme un martyrs de la démocratie libérale, alors durement attaquée par REZA KHAN. Chaque éloge et chaque ode se réfère à TAQI KHAN comme à un patriote iranien. Nulle part il n'est fait référence d'une demande d'autonomie pour MASHAD (2).<sup>226</sup>

@IAKI et BAHAR attestent tout deux que les éléments commerçants et intellectuels de @IASHAD étaient le noyau du soutien populaire de TAQI KHAN. Puisque les précédentes rebellions contre l'autorité centrale avaient été menées par les chefs religieux

227

170.

et tribaux, cette modification est d'une grande signification. L'élément de la population qui est généralement très réceptif au nationalisme, se rebellait contre le régime fermement nationaliste de TEHERAN. Il y a de nombreuses explications à ce semblant de paradoxe, REZA KHAN était encore suspecté de devoir son pouvoir à la complaisance britannique, et on peut pardonner aux nationalistes du

---

<sup>224</sup>(1) MALEK AL SHOARA BAHAR TARIK L MOKHTASAR AHZAB SIASSI Iran ×TEHERAN 1942) pp. 145-46.

225

226

<sup>227</sup>227 (2) MAKI 1, 294-97.

Khorasan, en 1922, de n'avoir pas reconnu son nationalisme comme étant authentique

En tout cas, le régime de TEHERAN n'était pas libéral, et de nombreux intellectuels s'y opposaient à cause de cela. Mais l'explication fondamentale de leur soutien à TAQI KHAN réside dans le bilan de ses réalisations.

#### LE KHUSISTAN

Comme le GUILAN et le Khorasan. Le Khusistan, se situe au delà du triangle central du plateau iranien et parce qu'il est encore plus éloigné de TEHERAN, les communications avant REZA SHAH y étaient encore plus difficiles, le Khusistan se situe à l'angle sud-ouest de l'Iran et se compose de plaines comprises entre les Monts Zagros au Nord et à l'Est, la frontière irakienne et le Golfe Persique à l'Ouest et au Sud.

Le Khusistan ou Arabistan, présentait un problème très différent pour l'Iran de celui du GUILAN ou du Khorasan. Les habitants de ces dernières provinces sont les descendants d'Ariens, parlant le Persan et s'identifiant à l'histoire et

171.

à la culture iranienne. Les habitants du Khusistan, au tout début de ce siècle, comprenaient une majorité de gens de langue arabe, surtout parmi les nomades, qui eux, ne s'identifiaient aucunement à l'Iran. Aussi bien socialement que géographiquement, le Khusistan ressemble au Belouchistan. Il n'y avait aucun grand centre commercial dans la province et la classe moyenne y était pratiquement inexistante. Et il n'y avait aucune participation de l'une et l'autre province dans le mouvement constitutionnel; en effet, il n'avait ni compréhension ni intérêt. Mais le destin ne permettait pas au Khusistan de demeurer hors d'atteinte de l'autorité iranienne.

Le Khusistan était la province possédant le plus de ressources pétrolières connues en Iran. Par conséquent, à cause de sa position dans le haut du golfe persique, le Khusistan devint inévitablement l'entrée et la sortie du commerce iranien.

Une grande partie du Khusistan, y compris la zone où l'on construirait plus tard des raffineries de pétrole anglo iranienne, était sous le commandement de l'homme qui détenait la position normalement héréditaire du SHEIK de MOHAMMARAH, toujours un grand chef arabe, dont le pouvoir est comparable à celui de sa contrepartie du

Koweït et dans les autres émirats arabes du Golfe Persique. En tant que grand seigneur

172

féodal, le SHEIK de MOHAMMARAHA était toujours très content lorsque le gouvernement de TEHERAN n'était capable d'exercer que des interventions de moindre importance; en aucun cas il ne devait devenir assez fort pour se permettre d'essayer de percevoir des impôts venant du SHEIK. Les gouvernements qui siégèrent à TEHERAN avant REZA SHAH n'avaient d'autre alternative que de permettre la perpétuation de l'ancien Statu quo.

De temps en temps, TEHERAN s'interposait dans une dispute entre le SHEIK et une partie de la tribu Bakhtiari, mais c'était tout. Ce n'était pas le cas des anglais. Avec la découverte du pétrole, leur intérêt pour le Khusistan s'accrut brusquement. Il n'y avait aucune raison pour croire qu'ils n'auraient pas préféré agir avec le gouvernement de TEHERAN, en considérant le maintien de la sécurité dans les zones de production pétrolière, mais ils comprenaient très bien que TEHERAN n'avait en fait, aucune autorité réelle. Les anglais, donc, traitèrent avec l'homme qui exerçait vraiment ce pouvoir, le SHEIK de MOHAMMARAHA. En retour de sa promesse de maintenir la sécurité intérieure et de ne pas s'interposer à l'extraction du pétrole, ils garantissaient une aide contre toute éventuelle attaque extérieure et de plus, payaient au SHEIK un confortable revenu annuel (1)<sup>228</sup>

(1) MOSTOFI, IV, 471 BROCK KLEMMANN p. 504.

173.

Il n'y a aucune preuve, laissant supposer que les gens du Khusistan, parlant arabe, aient résisté à l'autorité centrale de TEHERAN à cause d'une adhésion à un nationalisme arabe. Au contraire, la vaste majorité de ces gens étaient socialement trop primitifs pour être séduits par l'allure du nationalisme en général, et certainement pas par le nationalisme arabe en éveil à BEYROUTH et à DAMAS. Les nationalistes iraniens ressentaient fortement leur incapacité de prendre le contrôle du Khusistan et considéraient le pacte entre les anglais et le Sheik comme une humiliation nationale. Les premiers gouvernements nationalistes étaient même trop faibles pour accorder sérieusement une pensée au Khusistan (le pétrole venait juste d'être découvert et n'était

pas encore important dans l'esprit nationaliste), mais lorsque REZA KHAN s'empara du pouvoir, la situation au Khusistan allait évoluer. Si les comptes rendus des historiens (1),<sup>229</sup> concernant le Sheik de MOHAMMARAHA en 1921, sont tous exacts, cet homme fut un anachronisme vivant, un despote oriental de la vieille école on dit du SHEIK KHASAL qu'il tua et aveugla beaucoup de ses frères dans le but de s'acquérir une emprise solide sur sa position. Une fois fermement établi, il régna avec une brutalité et une oppression sans égales. Même lorsqu'on permet une part d'exagération, on peut en toute sûreté en conclure que le

<sup>230</sup> 174

SHEIK n'était intéressé que par la préservation de sa position prédominante.

Mais sa carrière démontre qu'il était malin et intuitif.

En tout premier lieu il reconnut la menace faite à sa position par REZA KHAN, et se mit énergiquement à se protéger. Sa tactique consistait à aborder le problème par quatre voies différentes et mutuellement contradictoires.

D'abord il chercha à persuader les chefs des tribus, LUK, BACKTIARI et RHAMSEH qu'elles partageaient avec lui, le commun intérêt d'empêcher REZA KHAN de devenir trop puissant (1)<sup>231</sup>. S'il avait réussi, le Zagros aurait pu être reconverti en une forteresse pratiquement impénétrable. Mais, bien sûr il échoua. Pour convaincre ces chefs tribaux de travailler ensemble, il fallait plus que les simples plaidoyers du SHEIK KHASAL. Ensuite, il essaya de cimenter ses relations avec AHMAD SHAH, se posant en loyal défenseur de la dynastie GHADJAR, il implora la cour de se montrer ferme contre ce parvenu ambitieux qu'était REZA KHAN (2). Là, à nouveau, il échoua. La vie avait déjà fui la maison des GHADJAR. Alors KHASAL s'allia à l'opposition du Majlis contre REZA

232

---

<sup>229</sup>

<sup>230</sup> (1) MAKI, III, 204; DOLATABADI, p. 326.

<sup>231</sup>

<sup>232</sup> (2) MOSTOFI, IV, 474; MAKI, III, 179.

175.

Dans de nombreuses lettres adressées au leader de l'opposition, MODARRES, le SHEIK se dévoila être un vieil et fidèle constitutionnaliste, un loyal nationaliste iranien et un libéral dont l'âme même avait été offensée par le non-libéralisme de REZA KHAN. L'opposition accepta avec une certaine méfiance cette alliance (1)<sup>233</sup>. Elle ne se faisait aucune illusion sur les motivations réelles du SHEIK, mais elle était prête à s'allier au diable, dans son combat contre REZA KHAN. Cependant, ils furent vaincus. Le SHEIK chercha à s'attirer l'appui des Britanniques. Maintenant il était le défenseur de l'Islam et du SWARIAT (Loi sacrée) contre le sécularisme iranien. Son peuple, il l'avait soudain découvert, était récemment immigré au Khusistan, et n'avait vraiment aucun lien avec le peuple de DAR-IUS. Les arabes du Khusistan pouvaient facilement être séparés de l'Iran, insinua-t-il d'une façon générale (2).<sup>234</sup> Dans son désir désespéré de garder le pouvoir, le SHEIK RHASAL, était prêt à endosser n'importe quel costume.

Son seul espoir reposait sur les Anglais. Mais lorsqu'ils durent choisir entre le SHEIK et REZA KHAN, les Anglais n'hésitèrent pas. Leurs précédentes relations avec le SHEIK étaient dues au fait que TEHERAN n'arrivait pas à imposer

<sup>235</sup>

176.

sa propre autorité au Khusistan. Maintenant qu'un gouvernement capable d'assurer le pouvoir existait à TEHERAN, les Anglais n'allaient pas se mettre en travers de son chemin.

Ils permirent à leur traité avec le SHEIK d'expirer. Aussitôt, REZA KHAN lança une attaque sur trois fronts, et le Khusistan fut soumis en l'espace de quelques heures, presque sans aucune perte de vie (1).<sup>236</sup>

REZA KHAN tira le plus grand parti possible de cette campagne. Puisque le SHEIK KHASAL était dépeint comme étant l'instrument à la solde des Anglais, l'attaque de REZA KHAN contre lui, fut décrite comme incroyablement courageuse. La descente du Zagros dans les

---

<sup>233</sup>

<sup>234</sup>

<sup>235</sup><sup>235</sup> (2) idem, III, 244.

<sup>236</sup>

plaines du Khusistan fut comparée à la longue descente de NADIR SHAH le long de l'Hindou KUSCA, jusqu'au plateau indien. L'ancien rôle du Khusistan et son importance actuelle pour l'Iran fut largement diffusée (2).<sup>237</sup>

La campagne et la propagande réussirent au-delà de tous les espoirs. Dans chaque ville importante d'Iran, des fêtes eurent lieu; lorsque REZA KHAN retourna à TEHERAN, sa réception selon plusieurs comptes-rendus, fut tumultueuse

<sup>238</sup>

1 7 7 .

et sans précédent (1)<sup>239</sup>. Rien n'indique qu'il y eut un enthousiasme correspondant au Khusistan et on ne s'y attendait pas. Aucun élément de la population à cette époque, n'était réceptif au nationalisme.

Le SHEIK KHASAL était une relique de l'ère pré-nationaliste. Il avait été capable de rester au pouvoir si longtemps grâce à la combinaison d'un peuple local ignorant, d'un faible gouvernement central d'une isolation géographique et d'une interférence étrangère. Ses demandes d'aide aux Anglais pour préserver les arabes du Yhusistan de l'oppression iranienne impie n'étaient pas plus sincères que sa dévotion au nationalisme iranien. Comme pour sa contrepartie féodale de langue persane, le nationalisme qu'il soit iranien ou arabe, représentait une menace pour le statu quo qui satisfaisait KHASAL et était donc haïssable.

Quoi qu'il en soit, avec l'intégration du Khusistan à l'Iran, avec le développement accru des champs pétrolifères et avec la croissance et l'importance des centres portuaires et des raffineries tels que KHORAMSHAHR et ABADAN, la conscience politique se développa chez les habitants du Khusistan. Comme de plus en plus de Khusistanais de langue arabe,

<sup>240</sup>

1 7 8 .

S'instruisaient et s'élevaient au statu de la classe moyenne leur réceptivité au nationalisme s'accroissait de plus en plu Le

---

<sup>237</sup>

<sup>238</sup><sup>238</sup> (2) MAKI, III, 219.

<sup>239</sup>

<sup>240</sup>(1) Pour exemple, voir «The Near East, 12 février 1925,p.165.

nationalisme qu'un grand nombre avait embrassé était un nationalisme arabe. Pour l'Iran le problème posé par la croissance d'un nationalisme arabe viril au Khusistan, donna par contraste au combat pré-nationaliste contre le SHEIK KRASAL, un aspect bien plus grotesque. Dès 1927, le Dr AFSHAR avait pleinement compris les dangereuses implications pour l'Iran, de la séduction du nationalisme arabe, en provenance d'Iraq. Il proposa des remèdes draconiens: éliminer l'arabe en tant que langue parlée en Iran, restructurer les provinces dans le but d'effacer le nom et les frontières du Khusistan, et transplanter quelques tribus arabes dans d'autres coins d'Iran (1)<sup>241</sup>. REZA KHAN était plein de sympathie pour ces vues, mais le problème du nationalisme arabe ne s'aggrava qu'à son abdication. Même aujourd'hui, pour des raisons historiques et sociales, peu d'iraniens comprennent l'acuité potentielle de leur problème. Après l'abdication de REZA SHAH, les hommes des tribus arabes reprirent leurs coutumes nomades et leurs habits traditionnels. En 1946, au summum de la rébellion QASHQAI, plusieurs petits chefs arabes réclamèrent l'incorporation du Khusistan à l'Iraq (2).<sup>242</sup>

<sup>243</sup>

179.

Ces développements causèrent une appréhension chez les éléments nationalistes à TEHERAN, et pendant la période MOSSADEQH les journaux exprimaient fréquemment la que le Khusistan soit séparé de l'Iran. Mais, en tout cas, ces articles supposaient que le stimulant pour la séparation viendrait de l'étranger, soit directement, soit indirectement des Anglais (1)<sup>244</sup>. Là gît, l'explication du peu d'importance accordé par les nationalistes iraniens au nationalisme arabe au Khusistan. Il ne leur vint probablement pas à l'esprit que les chefs qui avaient demandé l'incorporation du Khusistan à l'Iraq étaient des nationalistes arabes. En 1946, quand les chefs avaient fait leur déclaration, il y avait danger que l'Iran du Nord soit saisie par l'U.R.S.S. et beaucoup d'iraniens étaient convaincus et le sont encore,

---

<sup>241</sup>

<sup>242</sup>

<sup>243</sup><sup>243</sup> (2) George LENCZOWSKI: «the Middle east in world affaire» (ITHACA 1952), p. 175.

<sup>244</sup>

que les britanniques étaient prêts à réclamer le partage de l'Iran, le Sud revenant à l'Angleterre. Combien plus sûr, aurait-il été pour les Anglais de voir le pétrole du Khusista entre les mains du gouvernement irakien pro-britannique. Ainsi aux yeux des nationalistes, les actions des chefs étaient purement et simplement une manoeuvre subtile typiquement anglaise qui n'avait rien à faire avec le nationalisme arabe.

<sup>245</sup>

180.

A nouveau, pendant la période MOSSADEQH, l'Iraq fut craint non comme une entrée du nationalisme arabe au Khusistan, mais comme un outil britannique docile. Les nationalistes iraniens croyaient que puisque les britanniques feraient n'importe quoi pour garder leur contrôle sur le pétrole iranien, il n'était que raisonnable de s'attendre à ce qu'il fassent plein usage de leurs serviteurs irakiens pour mener cette bataille. Peu d'iraniens, de droite ou de gauche, ont jamais douté que feu NURI AL SAID, plusieurs fois Premier Ministre et que feu le Prince ABDOLILLAH d'Iraq étaient des agents britanniques. Le premier était largement respecté comme un homme fort, intelligent et même honnête, mais non comme un homme autour duquel le nationalisme arabe puisse se rallier. En conséquence, quelque soit l'a grande influence que l'Iraq ait exercée au Khusistan de 1951 à 1953, les nationalistes iraniens étaient sûrs que le nationalisme arabe n'en faisait pas partie.

Toutefois, après la conférence afro-asiatique à BANDUNG, le nationalisme arabe gagna un nouveau point de ralliement en la personne du Président NASSER d'Egypte.

Le magnétisme de cet homme sur le monde arabe, n'a pas évité le Khusistan. Qu'il y ait un nationalisme arabe pro-NASSER au Khusistan de nos jours, est hors de question, mais la profondeur et la force de son attraction pour les arabes en dehors du petit élément intellectuel et de la classe

181

moyenne ne peut être évalué. L'Iran étant une dictature, l'expression de sympathie pro-NASSER par un individu, l'aurai certainement rendu suspect officiellement sinon à le faire arrêter ou emprisonné.

---

<sup>245</sup><sup>245</sup>NOVID AZADI, 1er février 1952 (communiste).

Mais, même actuellement, la menace d'un nationalisme arabe au Khusistan est mal comprise par les Iraniens.

Les nationalistes iraniens qui soutiennent et sympathisent encore avec le Dr MOSSADEQH pensent que NASSER menait le même combat. Ses ennemis, les impérialistes occidentaux, sont leurs ennemis. Loin d'être une figure à redouter, NASSER est un

héros pour un bon nombre de nationalistes Iraniens. Comparé au plus vaste combat contre l'impérialisme, le conflit d'intérêts possible entre le nationalisme iranien et arabe au Khusistan est insignifiant. La propagande du gouvernement pour éveiller la peur de NASSER a échoué.

Le SHAH et ses partisans, évidemment, ne partagent pas les sentiments pro-nassériens des nationalistes. Pour eux, NASSER symbolise le triomphe des éléments des classes moyennes et inférieures qui défient leur gouvernement. Ils reconnaissent la sympathie de la classe moyenne iranienne pour NASSER, contre le SHAH. Quelles que soient les menées de NASSER au Khusistan, elles ne sont qu'un problème insignifiant en comparaison.

En Iraq la chute des proches alliés du SHAH en 1958 et leur remplacement par le général QASEM donna à la situation au 182.

Khusistan un aspect nouveau et sinistre. Les différents appuis du général QASEM n'étaient pas clair, mais il semble qu'il s'agissait plus des classes inférieures que des classes moyennes.. Puisque la plupart des travailleurs arabes Khusistanais étaient employés comme main d'oeuvre non-qualifiée, il se peut que l'attrait de QASEM ait éclipsé celui de NASSER et que le communisme plutôt que le nationalisme prédominât chez les arabes du Khusistan. Avec l'assassinat de QASEM en 1963, cette évolution fut refreinée du moins temporairement.

Des facteurs très importants contrebalancèrent cette attraction arabe sur le Khusistan. Le premier de ceux-ci se trouve dans le fait qu'une majorité de la population est maintenant considérée comme Aryenne (1)<sup>246</sup>. L'un des programmes favoris des gouvernements postérieurs à MOSSADEQH a été un gigantesque projet de développement du Khusistan qui prévoit l'irrigation de vastes régions de la province. Si ces perspectives se réalisent, le Khusistan pourra absorber une

population beaucoup plus importante, et la plupart des nouveaux arrivants seront de langue persane.

En outre, ceux qui parlent persan sont déjà en majorité dans l'élément vital de la classe moyenne. La plupart des bureaucrates et des ingénieurs employés dans les champs pétrolifère

<sup>247</sup> 183.

et les raffineries sont de langue persane. Donc, les arabes forment une petite minorité de la population qui est habituellement ouverte au nationalisme.

Etant donné que l'éducation se fait en persan,, les enfants arabes qui seront instruits liront et parleront persan et seront parfaitement familiarisés avec l'histoire, la culture, et les traditions de l'Iran. Beaucoup de ceux capables de poursuivre des études supérieures fréquenteront les universités iraniennes gratuites.

là, ils y seront en contact avec les étudiants iraniens profondément nationalistes. Inévitablement, de nombreux arabes instruits seront absorbés par le nationalisme iranien. Mais nombre d'autres, probablement la majorité, ne le seront pas et à moins que l'Iran ne soit absorbé par 'le monde communiste, le nationalisme arabe au Khusistan pourra rester une épine dans le pied de l'Iran.

## CHAPITRE IX

### 9 - L'AZERBAÏDJAN: PROVINCE OU NATION

Aux yeux de STALINE en 1946, l'Azerbaïdjan iranien doit avoir ressemblé à un fruit mûr déjà cueilli et ne demandant qu'à être dévoré. Les troupes russes se trouvaient en occupation, un gouvernement fantoche était en place; les Anglais et les Américains étaient en cours de démobilisation accélérée; et l'Iran ne pouvait que protester timidement. En fait, l'incorporation de l'Azerbaïdjan dans l'empire

---

<sup>247</sup>(1) D.L. LOCKHARI: «Khusistan, past and présent». Asiatic Review octobre 1948, p. 412.

soviétique semble présenter de moindres problèmes que celle de plusieurs Etats de l'Europe de l'Est.

Puisque la langue parlée par la majorité des gens de l'Azerbaïdjan iranien et soviétique est identique, les politiciens soviétiques peuvent en avoir conclu que le désir d'une association fraternelle plus étroite avec leurs cousins du Caucase, si ce n'est déjà fait, serait facile à créer, dans l'Azerbaïdjan iranien. Si telles furent leurs idées, les officiels soviétiques n'étaient pas les premiers à se dire que la séparation de l'Azerbaïdjan et de l'Iran, comme résultat d'une différence linguistique était inévitable et ne demanderait qu'un léger coup de pouce de l'étranger. Puisque l'Azerbaïdjan ayant une frontière commune avec la Turquie, beaucoup d'avocats turcs du Pan-Turanisme englobaient l'Azerbaïdjan dans leurs rêves d'un grand empire de langue turque. Il y a eu plusieurs mouvements séparatistes en Azerbaïdjan à l'époque nationaliste, et leur étude déterminerait si les espoirs soviétiques que l'Azerbaïdjan iranien se sépara volontiers de la nation iranienne étaient fondés.

185.

L'attitude du nationaliste iranien envers l'Azerbaïdjan est assez claire: pour lui, c'est une part intégrale et vitale de l'Iran. Economiquement l'Azerbaïdjan fournit une grande partie du blé nécessaire à la nourriture des villes de l'Iran.

Appelé le grenier à grain de l'Iran, l'Azerbaïdjan reçoit assez de pluie, dans les bonnes années pour produire les récoltes d'hiver et de printemps, sans irrigation nécessaire. Lorsque l'Azerbaïdjan subit une sécheresse tout l'Iran en souffre. Stratégiquement, l'Azerbaïdjan occupe l'angle ouest du triangle de défense iranien et de dresser une barrière massive contre les agressions des ennemis traditionnels de l'Iran, les Turcs et les Russes.

La prétention des nationalistes iraniens que l'Azerbaïdjan est une part intégrale de l'Iran en vertu de son identité historique et culturelle, est sujet à caution. Mais leur affirmation que le peuple d'Azerbaïdjan se considère comme iranien est soutenue par l'histoire du début du mouvement constitutionnel nationaliste libéral.

Grâce à ses surplus agricoles et à ses industries locales et encore plus à cause de son importance comme couloir vers la Russie et vers la Turquie et de là, vers l'occident, l'Azerbaïdjan devint un centre commercial de première importance. Une classe commerçante prospère apparut et avant REZA SHAH, l'Azerbaïdjan pouvait se

vanter d'être la province a ayant la classe moyenne la plus importante, en nombre et en pourcentage.

186.

Le rapport direct entre la taille de la classe moyenne et la force du nationalisme donna à l'Azerbaïdjan un rôle décisif dans l'histoire des débuts du nationalisme iranien. La question n'était pas de savoir si la population politiquement informée serait nationaliste mais plutôt elle embrasserait le nationalisme iranien.

Même avant 1906, certains indices montraient que les Azerbaïdjanais deviendraient en effet, des nationalistes. TABRIZ fut la ville iranienne qui appliqua le plus consciencieusement le boycott du Tabac, elle montra le chemin dans la campagne de 1900 pour forcer le renvoi des agents des douanes belges (1).<sup>248</sup> Puis, quand la Révolution de 1906 réussit et que des élections eurent lieu, pour le premier Majlis, les douze députés élus par TABRIZ formèrent le noyau de la faction libérale, nationaliste au Majlis (2).<sup>249</sup>

L'Anjuman de TABRIZ était le plus énergique de la nation et le plus intransigeant dans sa dévotion au libéralisme et au nationalisme; Il fut capable de recueillir une souscription pour un projet de banque nationale qui égalisa la souscription recueillie à TEHERAN.

Ayant souffert longtemps du commandement du Prince héritier MOHAMMAD ALI MIRZA, l'Azerbaïdjan devint son adversaire le plus hostile et le plus soupçonneux quand il devint Shah.

<sup>250</sup>

187.

Toutes les fois que les réactionnaires essayaient de contrecarrer la minorité libérale au Majlis, la délégation de TABRIZ menée pour le jeune et très respecté HASSAN TAQIZADEGH, sollicitait l'appui de la foule massée à l'extérieur. Chaque fois que le Shah semblait préparer un mouvement militaire pour renverser le gouvernement, l'Anjuman de TABRIZ offrait d'envoyer un de ses propres contingents pour contrer la menace. Ce fut un tel contingent, quoique

---

<sup>248</sup>

<sup>249</sup>

<sup>250</sup> (2) BROWNE, the Persian Revolution, p. 146 - MOSTOFI, II, 457

(3) BROWNE, the Persian Revolution, p. 132.

peu nombreux, qui aida à vaincre le premier effort sérieux de Mohammad ALI pour remplacer de force le gouvernement (1). -<sup>251</sup>

Lorsque, finalement, MOHAMMAD ALI réussit à chasser le gouvernement nationaliste et à fermer le Majlis, les libéraux iraniens furent au désespoir. Leurs illusions menaçaient tout le mouvement constitutionnel. Il y en a peu qui s'attendaient à un appui des provinces et dans la plupart de celles-ci, le mouvement mourut facilement. Dans chaque province une petite représentation se répéta, comique, mais tragique dans ses implications. On se rendait furieusement au bureau du télégraphe local, un télégramme virulent était expédié et le groupe se dispersait.

A TABRIZ, aussi, le noyau de l'Anjuman envoya le télégramme habituel et là aussi, beaucoup prétendirent que la sagesse commande de dissoudre l'Anjuman et d'attendre des jours

<sup>252</sup>

188

meilleurs. MARLING, l'Ambassadeur britannique affirme que seules les stupides manœuvres du clergé réactionnaire, et la peur des représailles empêchèrent l'acceptation de cet avis (1).<sup>253</sup> Il est possible que cette affirmation soit vraie, mais la résistance qui suivit demande une analyse plus approfondie. Même à ce moment, les anglais avaient de la difficulté à admettre qu'il puisse exister une opinion publique dans le Moyen-Orient arriéré.

Le siège de TABRIZ dura 10 mois, et un maximum de 10.000 tabriziens résistèrent aux assiégeants qui étaient de 15 à 30.000 (2).<sup>254</sup>

Deux hommes extraordinairement courageux et énergiques, SATTAR/KHAN et BAQER KHAN, assumèrent la direction des défenseurs et dominèrent le mouvement. Ici, cependant les observateurs Anglais refusent d'attribuer quoique ce soit au patriotisme et à l'idéalisme du peuple iranien. Les comptes-rendus des diplomates britanniques, des correspondants du Times of London et du Near East, et des observateurs Anglais privés sont unanimes à nier

---

<sup>251</sup>

<sup>252</sup>(1) BROWNE, the Persian Revolution, p. 178. KASREVI, p. 751.

<sup>253</sup>

<sup>254</sup>

tout héroïsme. Un chroniqueur après avoir ridiculisé les vertus martiales iraniennes, écrivait: «Voilà pour les braves Perses qui offraient leur vie pour la Constitution. Sans les Caucasiens<sup>255</sup>

189

les Arméniens et les Géorgiens, on se demande si TABRIZ aurait résisté». (1)<sup>256</sup>

Il est vrai que les Arméniens et d'autres, venus de la région caucasienne, se battirent activement pour TABRIZ et qu'étant plus belliqueux, ils occupèrent fréquemment les postes les plus dangereux. Mais l'héroïsme du tabrizien moyen ne doit pas être négligé. Peut être est-ce un courage différent, lorsque des hommes et leur famille souffrent de famine et de pertes matérielles pour une cause, et quand un homme risque sa vie, mais c'est néanmoins du courage. Et cette forme de courage montre la force du sentiment des tabriziens pour un gouvernement nationaliste libéral.

En tout cas, la résistance de TABRIZ revitalisa les nationalistes libéraux partout en Iran et fut indirectement responsable de l'abdication de MOHAMMAD ALI. TABRIZ contribua à donner aux nationalistes deux ans et demi additionnels pendant lesquelles plus d'hommes purent se pénétrer plus profondément du nationalisme et ainsi trouver le courage de conserver leurs convictions pendant la période de colonialisme virtuel de 1912 à 1919.

<sup>257</sup>190.

Toutefois pour TABRIZ, la pièce était jouée. Quand les troupes arrivèrent en 1909, elles furent accueillies avec soulagement. Le blocus fut levé et puisque c'était des troupes d'une grande puissance plutôt que des iraniens qui occupaient la ville, l'honneur de TABRIZ restait intact (1)<sup>258</sup>. Quelques mois plus tard, les Russes provoquèrent un sentiment d'exaspération d'autant plus que ceux-ci avaient choisi de régner par l'entremise d'un royaliste réactionnaire haï, SHAJA AL

---

<sup>255</sup><sup>255</sup> (2) State Papers p. 178; KASREVI p. 751.

<sup>256</sup>

<sup>257</sup>(1) FRASER, p. 74.

<sup>258</sup>

DOLEH (2).<sup>259</sup> La ville était profondément démoralisée et à part de brèves mais ardentes manifestations, elle resta politiquement calme.- La désillusion de TABRIZ envers le nationalisme libéral iranien était-il si grand à TABRIZ pour que désormais, l'esprit de -l'Azerbaïdjan se replie sur lui-même et embrasse un nationalisme local?

L'AZADISTAN

La révolution bolchevique ne fut accessible nulle part en Iran avec plus d'enthousiasme qu'en Azerbaïdjan. Cette réaction n'avait aucune raison idéologique. La révolution bolchevique signifiait qu'enfin l'Azerbaïdjan serait débarrassé.- des troupes Russes qui l'avaient occupé depuis 1909. Les sympathies pro-allemands et turques avaient été tellement fortes en 1914 que même la présence des troupes russes et de

<sup>260</sup>

191.

leur fantoche réactionnaire SOJA AL DOLEH ne pourraient empêcher que des manifestations aient lieu en faveur des Puissances de l'Axe (1)

<sup>261</sup> <sup>262</sup>

Bien que des troupes turques aient occupé TABRIZ pendant la guerre, leur conduite avait détruit beaucoup du sentiment pro-turcs de la ville (2).<sup>263</sup>

Ce qu'on désirait désespérément en 1917, c'était le retrait de tous les étrangers. Avec le départ des Russes, les espoirs des Azerbaïdjanais semblèrent s'être matérialisés.

En décembre 1917, un groupe de Tabrizis envoya un télégramme à TERERAN demandant le renvoi du gouverneur choisi par les Russes. De nouvelles élections au Majlis et le retour des exilés politiques anti-russes. On ne pouvait attendre du faible gouvernement de TEHERAN une réponse positive, et, en effet, il n'en donna pas. Le départ des troupes étrangères laissa un vide politique en Azerbaïdjan, que le régime de TEHERAN n'eut même pas l'énergie de combler.

---

<sup>259</sup>

<sup>260</sup> (1) FRASER, p. 79 BROWNE: the Persian Revolution p. 274. (2) FRASER p. 79 State papers 1910; Persia no 1 p. 22.

<sup>261</sup>

<sup>262</sup>

<sup>263</sup>

En l'absence des directives de TEHERAN, le Sheik MO@4AD KHIABANI assura la direction de TABRIZ. KHIABANI avait été membre de la fraction minoritaire nationaliste libérale du Majlis, les Démocrates, et était considéré comme un démocrate convaincu et un patriote iranien. C'était un homme cultivé,<sup>264</sup> 192.

profondément amoureux de l'histoire et des traditions iraniennes, et rien dans les débuts de sa carrière ne suggère qu'il ait jamais eu des idées de séparatisme azerbaïdjanais (1).<sup>265</sup> Pourtant, KHIALANI fut pris dans le même dilemme qui avait en fin de compte, détruit KUCHEK KHAN au GUILAN. Le gouvernement de VOSOUK AL DOLEH, qui négociait le Traité Anglo-Perse de 1919, pouvait-il être considéré comme le gouvernement légitime de l'Iran? KHIALANI décida que non. Le 10 Avril 1920, il rompit ouvertement ses relations avec le gouvernement de TEHERAN à propos de ce traité.-

Il n'y a aucune raison de suspecter KHIABANI d'intrigue avec l'étranger. Il s'opposa aux efforts turcs d'annexer l'Azerbaïdjan en 1918 et fit une déclaration virulente condamnant tous les étrangers, Turcs, Russes et Anglais. Il n'était pas non plus sensible aux efforts des Bolcheviques qui tâchaient de l'amener à une alliance avec KUCHEK KHAN (2)<sup>266</sup>. Au contraire, il publia une déclaration accusant carrément KUCHEK KHAN d'être en relation avec les Bolcheviques. Mais KHIABANI alla bien plus loin sur le chemin de la séparation totale avec l'Iran que ne l'avaient fait aussi bien KUCHEK KHAN que le colonel TAKI KHAN. Appelant son domaine l'Azadistan «Pays de la Liberté», il refusa d'accepter le contrôle de TEHERAN même après que VOSOUK AL DOLEH ait été remplacé par celui d'hommes dont le patriotisme

<sup>267</sup>

---

<sup>264</sup><sup>264</sup> (2) NO BAHAR, 12 janvier 1915; DOLATABADI, IV, 77-86.

<sup>265</sup>

<sup>266</sup>

<sup>267</sup><sup>267</sup> (2) FATEMI, p. 247

<sup>267</sup> (2) FATEMI, p. 247

193 .

iranien ne faisait aucun doute. KHIABANI avait été un leader populaire à TABRIZ et son refus d'accepter le Traité AngloPerse ajouta à sa popularité. Mais son refus persistant de traiter avec TEHERAN, même lorsque le gouvernement fut dirigé par des patriotes, lui fut fatal.

Quand le gouvernement central envoya une armée contre lui, il ne reçut que peu d'aide de la population. Il fut aisément vaincu et banni.

(1)<sup>268</sup>

Deux ans plus tard, l'Azerbaïdjan rompait à nouveau ses liens avec TEHERAN. Cette fois-ci, il était encore plus clair que le séparatisme de l'Azerbaïdjan n'était pas en cause. La seconde insurrection fut un autre aspect de la campagne que REZA KHAN menait pour détruire l'indépendance de la gendarmerie et l'amener sous son contrôle. Mais LAHUTI KHAN, le leader de la gendarmerie en Azerbaïdjan, n'était pas TAKI KHAN. En dépit de ses vigoureux efforts pour convaincre l'Azerbaïdjan que la gendarmerie était le vrai défenseur de la nation iranienne, il n'obtint presque aucun appui populaire. D'une manière significative, la gendarmerie n'offrait aucun attrait au séparatisme azerbaïdjanais. MAKI, le défenseur de TAKI KHAN, et adversaire de REZA SHAH, écrit que quand les Cosaques de REZA KHAN arrivèrent à TABRIZ ils furent accueillis avec enthousiasme et rejoints par de nombreux nationalistes libéraux, qui se battirent ensuite

<sup>269</sup>194 .

contre la gendarmerie (1).<sup>270</sup> LAHUTI KHAN s'enfuit en Union Soviétique et y resta jusqu'à sa mort.

Il y avait en Azerbaïdjan, dans la région de l'Azerbaïdjan, des hommes qui étaient pour une indépendance de l'Azerbaïdjan et, vraisemblablement il doit encore s'en trouver. Ce point est admis. Mais l'évidence offerte par l'épisode de l'Azadistan et encore plus, par la brève révolte de la gendarmerie, étaie fortement la conclusion que ceux en faveur de la séparation de l'Azerbaïdjan n'étaient qu'une petite minorité. Même le cas de KHIABANI en tant que séparatiste, n'est pas solide. Le gouvernement de TEHERAN n'avait que peu

---

<sup>268</sup><sup>269</sup>(1)

MOSTOFI, III, 176-79.

<sup>270</sup>

d'attrait pour un homme dont l'élan le plus fort était de combattre l'impérialisme.

Parfois, des patriotes sincères occupaient le poste de ministre, mais KHIABANI savait que même alors, les vues du général anglais à TEHERAN pouvaient prévaloir. Quand SAYYED ZIA et REZA KHAN établirent finalement un régime ferme, une opinion communément répandue en Iran était que le gouvernement était d'inspiration britannique et soutenu par les Britanniques. On ne peut blâmer KHIABANI d'avoir partagé cette opinion. En fait, la croyance de KHIABANI avait bien pu être ceci, qu'il n'était pas vraisemblable que TEHERAN se libère dans un proche avenir. Le cas n'était pas clair, mais quelles que soient les convictions de KHIABANI, l'histoire démontre qu'il fut incapable de convaincre plus qu'un tout petit nombre

<sup>271</sup>

195.

d'Azerbaïdjanais que la liberté de l'Azerbaïdjan était le seul moyen d'éviter la domination de l'étranger.

#### LA REPUBLIQUE AUTONOME D'AZERSAIDJAN

Bien que les années d'après-guerre démontrent qu'une petite fraction d'Azerbaïdjan politiquement informés désiraient voir l'Azerbaïdjan séparé de l'Iran, rien de ce qui se passa avant 1946 n'indique de façon positive que la majorité de la population s'identifiait avec l'Iran. Ce fut des années de vaches maigres pour l'Azerbaïdjan. La politique de centralisation du commerce à TEHERAN pratiquée par REZA SHAH frappa durement TABRIZ. La ville perdit sa prédominance commerciale. La partie la plus active de la population émigra vers TEHERAN, et ce départ enleva toute vitalité à l'Azerbaïdjan en tant que centre politique. La situation fut encore aggravée par les Sociétés qui interrompirent périodiquement leur commerce avec les marchands iraniens au cours des années 20, plongeant dans la détresse les exportateurs, importateurs, producteurs et détaillants. Pendant l'une de ces périodes, MIRZA TIRUZ KHAN, correspondant à TABRIZ au journal anglais *Near East and India*, notoirement anti-nationaliste et pro-tsariste, écrivit que l'Azerbaïdjan bouillonnait de pensées séparatistes (1).<sup>272</sup> Ce point de vue

---

<sup>271</sup>(1) MAKI, II, 17.

273

196.

violemment attaqué dans le courrier des lecteurs (1)<sup>274</sup>, était probablement très exagéré. Le mécontentement était intense, et aujourd'hui encore la conviction subsiste en Azerbaïdjan que REZA SHAH usait de discrimination envers cette province, mais quelques citoyens seulement choisirent de quitter l'Iran et aucune preuve valable la conclusion contraire.

Néanmoins, le vif mécontentement et ce qui existait du sentiment séparatiste influencèrent la politique soviétique pendant les derniers jours de la seconde guerre mondiale. Il existait une coterie communiste importante à TABRIZ et dans chaque ville, toute disposée à assumer la direction d'un mouvement séparatiste. Ce mouvement aurait pu compter sur le soutien de la majorité de l'élément chrétien; l'armée iranienne pouvait aisément être neutralisée par les forces d'occupation soviétiques; des réformes sociales et agraires

sinon la sympathie, de l'immense population paysanne et ouvrière, et, grâce au mécontentement général, peu d'opposition était à attendre de la part de la petite minorité de nationalistes iraniens.

Robert ROSSOW Jr. a présenté de façon convaincante l'hypothèse que cette manœuvre soviétique en Azerbaïdjan faisait partie d'une manœuvre plus générale au Moyen-Orient dont l'objectif principal était la Turquie (2)<sup>275</sup>. Cette hypothèse et d'autres

276

197 .

explications possibles seront examinées plus loin dans un chapitre traitant des relations extérieures de l'Iran. Quel que soit le motif, les Soviétiques avaient visiblement préparé et soigneusement mis au point un projet visant à séparer l'Azerbaïdjan de l'Iran. Le premier coup fut

---

<sup>273</sup>(1) MIRZA FIRUZ KHAN, «Russo-Persian Trade Relations» *The Near East and India*, 29 juillet 1927, p. 118.

274

275

<sup>276</sup><sup>276</sup> (2) Robert ROSSOW Jr, «The Battle of Azerbaïdjan», *Middle East Journal*, hiver 1956, p. 17, 32.

joué en 1944 quand MOHAMMAD PISHEVARI, le candidat communiste à la tête d'un régime -marionnette, publia son manifeste au nouveau Parti démocratique d'Azerbaïdjan (1)<sup>277</sup>.

Il était évident que ce n'était là qu'un nouveau nom pour la section azerbaïdjanaise du Parti-Tudeh, et la plus étroite collaboration fut toujours maintenue entre les Démocrates et les Tudehistes. Mais PISHEVARI avait soudain découvert que l'Azerbaïdjan avait son propre destin. Son manifeste mettait l'accent sur la langue unique du pays et prenait grand soin de signaler d'autres aspects de la culture et de l'histoire de l'Azerbaïdjan qui étaient uniques. Il n'exigeait pas l'indépendance, mais le 'manifeste réclamait l'autonomie provinciale et une délégation plus importante au Majlis. Si les azerbaïdjanais formaient un groupe aussi distinct que PISHEVARI l'affirmait, un parti communiste séparé allait évidemment de soi.

La manoeuvre suivante eut lieu en 1945. Un groupe de communistes s'empara du centre agricole de MIANEH. Simultanément la garnison iranienne de cette ville fut enfermée dans ses

<sup>278</sup>

198.

casernes par des troupes d'occupation soviétiques, puis désarmée (1).<sup>279</sup> La même manoeuvre se répète au cours des semaines suivantes. Les Soviétiques souhaitaient voter le plus possible à l'arrière plan, probablement pour ne pas éveiller l'hostilité des populations locales. Ils furent contraints de montrer leur jeu à deux reprises, mais pas à cause de la résistance de nationalistes iraniens. Les troupes russes durent apporter ouvertement leur soutien aux Démocrates à ARDEBIL quand la tribu SHAHSEVAN se joignit à la gendarmerie locale pour résister aux communistes (2)<sup>280</sup>, et la nouvelle armée démocrate, entraînée, équipée et probablement menée par les Soviétiques, dut être envoyée dans la région du lac Urumia, où des Iraniens chiites

---

<sup>277</sup>

<sup>278</sup>(1) Nejafqoli Pesian, Morg End Bazgasht Ham End (TEHERAN, 1949) p. 20, 61, 63.

<sup>279</sup>

<sup>280</sup>

combattaient les Assyriens, Arméniens et Kurdes partisans de PISHEVARI (3).<sup>281</sup>

Le gouvernement PISHEVARI entama immédiatement des réformes sociales et économiques et promit de lancer un programme de distribution des terres. Même les habitants notamment anti-PISHEVARI de TABRIZ durent admettre que plus d'améliorations avaient été apportées à leur ville en un an de régime Démocratique qu'en vingt ans du régime de REZA SHAH. Grâce à ces réalisations, le régime se gagna en grande partie, le soutien de la population, mais les éléments de la

<sup>282</sup>

199.

population qui comprenaient le moins la politique: les paysans et les travailleurs illettrés (1). Un grand nombre de ces gens acceptèrent de servir dans l'armée démocratique, sous l'uniforme russe et avec de l'équipement russe.

La propagande adressée à ces soldats montre que les Démocrates avaient fait des progrès depuis le manifeste de PISHEVARI on leur promettait les promotions, de hautes soldes et le meilleur traitement. Le jeu de propagande réellement politique qui y était incluse ne mettait jamais l'accent sur l'Azerbaïdjan indépendant. On disait plutôt aux soldats qu'ils formaient l'avant-garde d'une croisade entre le gouvernement iranien antinational et qu'ils allaient rétablir le régime démocratique et patriotique à TEHERAN (2).

TABRIZ peut être une leçon importante, pour les Américains aussi bien que les Soviétiques, quant à l'impact des réformes et des améliorations matérielles. TABRIZ prouve que l'homme n'est pas encore grossièrement matérialiste au point de se laisser séduire uniquement par de tels programmes. Pour les nationalistes iraniens d'Azerbaïdjan, le gouvernement PISHEVARI fut une humiliation nationale, qui n'en était pas moins indésirable parce qu'on construisait des écoles et des hôpitaux, et que les rues étaient pavées. Un soulèvement, bref mais sanglant, se produisit à TABRIZ, au cours duquel des soldats iraniens désarmés (Azerbaïdjanais pour la plupart

---

<sup>281</sup>

<sup>282</sup>(3)

idem, pp. 81, 115-116.

- (1) Nejafqoli Pesian, *Morg Bud Bazgasht Ham Bud (TEHERAN, 1949)*, p. 79-80 - Christopher SYKES, *Russia and Azerbaïdjan*, p. 48.  
 (2) Pesian, p. 128-142.

200.

et des civils menèrent contre les troupes soviétiques un combat pathétiquement futile (1). Si minime que fut cet affrontement, il était la preuve de l'échec de l'expérience soviétique. A la fin de l'année, même les paysans avaient perdu leurs illusions. Le gouvernement PISHEVARI décida apparemment que le soutien des propriétaires terriens était nécessaire, provisoirement tout au moins, et un pourcentage étonnement élevé des propriétaires, accepta de coopérer. Le prix à payer fut le sacrifice du programme de distribution des terres.

Christopher SYKES écrit que 100.000 personnes émigrèrent d'Azerbaïdjan pendant l'unique année du régime PISHEVARI (2). Ce chiffre est peu vraisemblable, mais sans aucun doute un grand nombre de personnes fuirent en vain de la dislocation économique et du mécontentement politique.

L'échec de PISHEVARI influa sans doute sur la décision des Soviétiques de se retirer d'Azerbaïdjan et d'abandonner PISHEVARI à son sort. Cet échec, et les autres facteurs de cette affaire très complexe, seront discutés au chapitre 13. Mais il est important de découvrir quel genre de soutien PISHEVARI put se gagner en Azerbaïdjan quand l'armée iranienne put y rétablir le contrôle de TEHERAN. Ici, les preuves sont complètes et écrasantes. SYKES écrit «Je me

(1)

- (2) Christopher SYKES «Russia and Azerbaldjan», p. 48.  
201.

trouvais dans la première voiture qui quitta MIANEH vers le nord après la campagne et j'entrai à TABRIZ vingt-quatre heures avant l'armée. Je n'ai jamais vu enthousiasme aussi violent et spontané, si ce n'est en France en 1944 ... L'hystérie collective et contagieuse dans les villes, mais pas dans les villages et c'est dans les villages que j'ai rencontré l'excitation la plus effrénée devant la tournure des événements. Je pense que le peuple a ressenti le plaisir le plus authentique à la fin du régime communiste (1)».

A TABRIZ même, avant l'arrivée de l'armée, la foule se souleva et exécuta tous les fonctionnaires démocrates dont elle put se saisir. ROSSOW dit que cinq cents, est une évaluation prudente du nombre **des** victimes, et de nombreuses autres furent pendues après avoir été condamnées légalement (2).

Le général ALI ROZMARR, s'adressant à l'armée qui s'avavançait en Azerbaïdjan, dit aux officiers et aux soldats qu'ils allaient rétablir l'âme de l'Iran dans la nation (3). Cette parole donne le ton de la réaction iranienne devant le changement de situation en Azerbaïdjan. Ecrivains et orateurs se surpassèrent en protestations d'amour hautement poétiques et chargées d'émotion et en dénonciations du crime affreux qu'avait été la séparation de l'Azerbaïdjan du reste du pays. Quand la nouvelle de la libération de TABRIZ atteignit TEHE des manifestations populaires éclatèrent, que MOSTOFI affirme

(1) Christopher SYKES «Russia and Azerbaïdjan», p. 51,52.

(2) AOSSOW pege-@3t.;2@

(3) RESIAN, p. 237.

202.

spontanées(1). L'anniversaire de la libération de l'Azerbaïdjan devint une fête nationale importante.

Sans aucun doute, les Soviétiques avaient commis une grave erreur dans leur évaluation des sentiments séparatistes de l'Azerbaïdjan. La ligne de leur propagande adressée à l'armée démocratique montre que, même la partie de la population qui était attirée par les mesures de réforme n'était pas inters par le séparatisme et avait plutôt besoin qu'on lui dise que les Démocrates oeuvraient en fait dans l'intérêt de l'Iran. Peut-être, si PISHEVAR-I avait eu plus de temps, et le pouvoir de distribuer la terre aux paysans, aurait-il pu convaincre peu à peu les paysans et les ouvriers que l'Azerbaïdjan devrait devenir indépendant. Mais tout indique que la partie politiquement évoluée de la population haïssait le régime imposé par les Soviétiques et son caractère policier. Bien entendu, on ne peut nier absolument l'existence du séparatisme azerbaïdjanais. Tout au plus peut-on affirmer que l'Azerbaïdjan préfère la domination de l'Iran à celle de l'U.R.S.S., et on ne peut comparer le régime PISHEVARI à, par exemple, la république Kurde de MEHABAD. Ici, les Soviétiques prirent compte sur la collaboration d'un véritable parti nationaliste, le KUMELAH. Si un sentiment

séparatiste aussi profond et authentique avait existé en Azerbaïdjan, les Russes auraient probablement été capables de l'exploiter, comme ils

(1) MOSTOFI, IV, 214.

203.

l'avaient fait avec le Kumelah et auraient ainsi obtenu le soutien populaire pour leur gouvernement marionnette.

*L'AZERSAIDJAN DEPUIS 1946*

Après la libération de l'Azerbaïdjan, les choses redevinrent ce qu'elles avaient été. Les livres turcs et la presse turque furent détruits, la langue perse fut à nouveau enseignée; l'armée et les propriétaires féodaux contrôlèrent à nouveau la délégation au Majlis, et la politique générale d'indolence, de corruption et de négligence réapparut. Mais en 1951, quand MOSSADEQH devint Premier Ministre, l'aspect politique de l'Azerbaïdjan changea complètement. Les élections de 1952 furent apparemment disputées à TABRIZ, mais pas entre les nationalistes de MOSSADEQH et les royalistes conservateurs; le combat se livrait entre les factions rivales du Front National MOSSADEQHISTE. Certaines des plus petites villes d'Azerbaïdjan tombèrent même sous la domination nationaliste et l'Ayatollah KASHANI put faire passer plusieurs districts ruraux du côté des nationalistes. Quoique la liberté d'expression fut plus grande pendant les années 1951 et 1952 qu'à aucun autre moment depuis l'époque de l'Anjuman de TABRIZ, aucun mouvement séparatiste de quelque importance ne se manifesta.

TABRIZ, comme la plupart des autres centres provinciaux, préférait les journaux de TEHERAN, ETTELAAT et KEYHAN, à la presse locale, qui consistait en petits journaux de faible

204.

tirage, destiné à servir des intérêts politiques privés.

La piètre qualité de ces journaux ne doit pas être expliquée par une accusation de contrôle gouvernemental. La presse locale critiquait souvent le gouvernement MOSSADEQH avec virulence, allant jusqu'à l'accuser de trahison. Il n'est pas déraisonnable de conclure que l'absence d'une presse véritable, qui aurait réclamé l'indépendance ou l'autonomie est une bonne preuve que de telles exigences n'auraient attiré que peu de clients.

La composition de garnisons de l'armée iranienne en Azerbaïdjan est une preuve supplémentaire de l'absence de sentiment séparatiste dans

cette province. En raison des frais de transport et des difficultés linguistiques, les soldats composant ces garnisons sont enrôlés ou recrutés sur place et un nombre élevé de leurs officiers sont natifs de la province. Si un désir d'indépendance était ne fut-ce que perceptible, peupler l'Azerbaïdjanais des bases militaires en Azerbaïdjan serait une folie.

L'importante émigration d'Azerbaïdjan vers TEHERAN rapproche encore la province de l'Iran. Cette émigration n'est pas seulement limitée aux marchands, mais s'étend à toutes les classes de la société, et de nombreux travailleurs de la capitale parlent turc. Un nombre de plus en plus élevé de familles azerbaïdjanaises aura des relations ou des succursales à TEHERAN et par elles un moyen personnel de s'identifier à l'Iran.

Un certain nombre d'habitants de TABRIZ furent interviewé

205.

en 1952 dans le cadre de cette étude et leur opinion unanime était qu'il n'y a pas de véritable sentiment séparatiste en Azerbaïdjan. Il existe cependant beaucoup de mécontentement et les demandes d'un gouvernement provincial meilleur et plus décentralisé sont fréquentes. Mais aucune demande n'a été faite en vue d'obtenir pour l'Azerbaïdjan une indépendance semblable, par exemple, à celle d'un état des Etats-Unis.

Plusieurs Tabrizis se rappelèrent à quel point il avait été difficile pour les étudiants azerbaïdjanais de suivre les cours sous le régime de PASHEVANI. A cette époque, tous les cours devaient être donnés en langue turque afin d'augmenter le sentiment de différenciation avec l'Iran, mais les étudiants n'auraient pas appris à lire ou écrire leur langue maternelle et auraient dû traduire instantanément les cours en persan pour pouvoir prendre des notes. Ceci ne veut pas dire que les intellectuels d'Azerbaïdjan approuvent la politique de suppression du turc. Cette politique est généralement mal admise, mais apparemment pas au point de créer une véritable opposition. Les efforts en vue de créer une homogénéité linguistique sont caractéristiques de nombreux nationalisme, à commencer par la Révolution Française, et les partisans de ces nationalismes dans les régions multilingues les ont apparemment bien acceptés.

La conclusion inévitable est que le séparatisme azerbaïdjanais n'est pas un problème important pour l'Iran et ne risque pas d'en devenir un sans l'intervention massive et

206.

appuyée d'une puissance étrangère. Au contraire, au cours des deux périodes de nationalisme démocratique qu'a connu l'Iran, au début de la période constitutionnelle et sous MOSSADEQH, l'Azerbaïdjan fut la province la plus enthousiasment en faveur de ces deux régimes. Le plus grand risque de voir le séparatisme devenir un danger et l'accroissement progressif de l'activisme politique. Tant que la seule influence politique provenait de la classe éduquée, qui parle persan, le problème potentiel de la différence de langues était minime. Mais un nombre de plus en plus grand d'Azerbaïdjanais illettrés et ne connaissant pas le persan deviennent politiquement actifs, augmentant les chances de succès d'éventuels démagogues.

Ce sont les mêmes qui écoutèrent et suivirent PISHEVANI et tout porte à croire qu'ils suivraient aussi bien son successeur.

LE PAN-TOURANISME

Le Dr AFSHAR prôna pour l'Azerbaïdjan la même politique que pour le Khuszistan: interdiction de parler le turc, transfert d'une partie de la population de langue turque vers des régions où était parlé le persan, suppression du nom «Azerbaïdjan» et des frontières de cette province (1).

(1) AFSHAR, «The Problem of Nationalism and the Unity of Iran»  
p. 5 62.

207.

Il prôna cette politique draconienne, non par peur du séparatisme azerbaïdjanais, mais par crainte de voir la Turquie séduire l'Azerbaïdjan et l'arracher à l'Iran. Quoiqu'il existe des indices confirmant sa suspicion envers le Khugistan, rien ne permet d'établir un parallèle avec l'Azerbaïdjan. Au contraire des Khuzistanis de langue arabe les Azerbaïdjanais parlant turc, adhèrent à la même secte islamique que ceux parlant le persan et partagent avec eux une culture commune, des traditions et une histoire, laquelle soit dit en passant, comporte de nombreux combats contre les Turcs. L'Azerbaïdjan est la province qui souffrit le plus du contact avec les Turcs et conserve des souvenirs très vivants de leurs déprédations.

si le Pan-Touranisme devait jamais triompher en Azerbaïdjan iranien, la période de la première guerre mondiale aurait été le moment le plus favorable. Les jeunes Turcs au pouvoir en Turquie prenaient la création d'un vaste empire de langue turque qui s'étendrait de la mer

Egée à la Grande Muraille de Chine. De plus, les sentiments turcophiles en Azerbaïdjan étaient à leur apogée. Après la longue occupation des troupes russes, les Azerbaïdjanais accueillirent l'arrivée de l'armée turque comme une libération. Le gouvernement iranien, désespérément faible et discrédité, n'offrit aucune résistance. De nombreux agents turcs avançaient que l'Azerbaïdjan devrait avant tout proclamer son indépendance vis à vis de l'Iran, puis s'unir à la Turquie. Cette tentative de séduction fut plus que contrecarrée par la conduite des troupes turques

208.

à TABRIZ, qui ne ressemblait en rien à celles des libérateurs et ranima dans les mémoires le souvenir d'anciens pillages et mises à sac par les envahisseurs turcs (1). Apparemment, fort peu d'azerbaïdjanais se laissèrent persuader de soutenir le pan-Touranisme et, comme il a été dit précédemment, les leaders les plus populaires et les plus puissants de la province menèrent la lutte contre le projet des Turcs. Même tentative en vue de rallier à la bannière du pan-Touranisme les tribus turcomanes du Khorasan échoua encore plus complètement.

Après qu'ATATURK eut pris le pouvoir, une réaction se produisit en Turquie contre le cosmopolitisme de l'empire OTTO et le pan-Touranisme des jeunes Turcs. Les leaders pan-Touranistes furent réduits au silence et l'enseignement de leur doctrine fut interdit. C'était là de sages mesures. En dehors d'un petit cercle d'intellectuels turcs, la faiblesse du pan-Touranisme était manifeste, et ATATURK avait suffisamment à faire à l'intérieur des frontières de la Turquie, ne recueillant plus aucun intérêt, le mouvement mourut, et il est peu vraisemblable qu'il ressuscite en Azerbaïdjan. Pendant la seconde Guerre Mondiale, les allemands tentèrent de sonder sans grande conviction, les sentiments pan-Touranistes de l'Azerbaïdjan, mais ces tentatives y furent repoussées, et violemment critiquées par la Presse iranienne (2).

(1) DOLATABADI3, IV, 77, 86. The Near East, 28 décembre 1917. page 693.

(2) DARYA, 18 juin 1944.

209.

Il semblerait logique de penser que les Azerbaïdjanais iraniens soient plus attirés par l'idée d'une union avec l'Azerbaïdjan soviétique: la langue est la même et la culture est encore très semblable. Cependant,

même quand l'Azerbaïdjan proclame son indépendance vis-à-vis de la Russie après Brest-Litovsh, rien n'indiqua une attirance mutuelle entre les deux peuples. Des différences religieuses et une longue séparation historique sont probablement d'importants facteurs de division. De nombreux Azerbaïdjanais soviétiques figuraient parmi les officiels de l'U.R.S.S. en Azerbaïdjan iranien au cours de la Seconde Guerre Mondiale mais ceci ne renforça pas de façon appréciable l'attrait d'une réparation parrainée par les Soviétiques. Interrogés quant à leur sentiment envers une union avec les Azerbaïdjanais d'union Soviétique, les habitants de TABRIZ interviewés en 1952 ne manifestèrent aucun attrait pour cette idée et firent montre d'une incrédulité unanime.

210.

## **CHAPITRE X**

### **10- NATIONALISME RELIGIEUX ET PAN-ISLAMISME**

L'islam chiite diffère de l'Islam sunnite, entre autre, pour sa croyance que le prophète MAHOMET eut pour successeur son beau fils Ali, déclaré détenteur de la foi et après, par la lignée même de descendance directe. Il y a de nombreuses variations au sein du monde chiite, mais la secte à laquelle on croit généralement en Iran affirme que cette descendance directe s'arrête au 12ème de la lignée. Quoiqu'il en soit, le 12ème Iman disparut et on croit qu'il erre sur terre, prêt à revenir à un moment donné et à prendre le commandement de l'Islam. Il peut sembler incongru que cette doctrine d'une descendance linéaire sémitique attire les Iraniens ariens, tandis que la plupart des arabes sémites préfèrent la secte sémitique. En fait, il y a de nombreuses raisons de croire que c'est leur sentiment d'être un peuple unique et culturellement supérieur qui fut actif dans l'acceptation des iraniens de la secte chiite.

Aucune tentative ne sera ni ne pourrait être faite pour expliquer pour l'Iran qu'il répondait si naturellement et si passionnément à cette secte. Cette tâche requerrait une équipe de poètes de psychosociologues. Mais l'un des aspects de cette explication relève du nationalisme iranien.

Les shiites iraniens croient que HOSSEIN, le fils d'ALI, épousa la fille de YAZDZERD III, le dernier monarque sassanide! et que les Imarus postérieurs furent les descendants de cette union. Ainsi la lignée des imans fut symboliquement arienisée

211 .

et par là même, l'humiliation que furent l'invasion arabe, et la suppression de la religion première de l'Iran, le zoroastrisme, en fut quelque peu mitigée. L'importance accordée à cet aspect de la croyance shiite est significative quant à la force historique du particularisme iranien. De plus, l'adhésion à une secte minoritaire en Islam renforçait probablement le sentiment de l'indépendance iranienne.

90 % du peuple iranien est shiite; et les conséquences de cette statistique sur le nationalisme sont multiples. Les 10 % minoritaires qui sont soit non-musulmans soit adhérents d'autres sectes musulmanes, ont le sentiment durement encre d'être différents du reste de la population.

Le nationalisme exige l'identification de l'individu avec l'ensemble de la communauté, et pour ces 10 % une telle identification a souvent été difficile à obtenir. Inversement pour les membres des 90 % une telle identification à la communauté est relativement facile. BROWNE en conclut que le lieu créé par une religion commune était si fort, que personne avant le 20ème siècle, n'avait soupçonné que la loyauté à l'Etat iranien et la loyauté à la secte shiite pouvaient être deux loyautés différentes (1).<sup>283</sup>

C'est dans cette étroite association de la religion et du nationalisme que le nationalisme iranien apparaît comme étant étonnement irrégulier. Le Nationalisme fut conçu

<sup>284</sup>

2 1 2 .

dans un monde chrétien, et il y muret jusqu'à être une force séculière inhérente à ce monde. L'apparition du nationalisme était directement lié au déclin du pouvoir clérical et à la diversité des sectes religieuses. La religion ne pouvait plus servir de lien essentiel en occident, liant la

---

<sup>283</sup>

<sup>284</sup>(1) Edward G. BROWNE - A library history of Persia, IV (Londres 1930) 14.

majorité du peuple à l'Etat et le nationalisme pouvait devenir le ciment nécessaire à cela.

On fait grand cas d'une différence théologique de base entre la chrétienté et l'Islam concernant la séparation de l'église et de l'Etat.

En Islam, le concept de l'épée à double tranchant n'existe pas; tous les aspects de la vie sociale, incluant la vie politique, sont soumis à la loi Sainte, le Shariat, basé sur le Coran. Théoriquement, cette différence est fondamentale, et ses implications quant au Nationalisme devraient être importantes. En fait, quoiqu'il en soit, cette question est probablement surévaluée. Bien trop de conclusions logiques, en ont été tirées sans aucune bonne étude empirique. On peut expliquer bien plus de choses pour l'étude du pouvoir relatif, de sa position et des attitudes politiques du clergé au sens des Etats chrétiens et musulmans que l'étude de leurs différences théologiques.

Par exemple, en France l'église s'identifiait à un intolérable statu quo lors de la Révolution Française et le choc violent qu'elle subit en était la conséquence naturelle.

Par ailleurs, en Iran, les principaux personnages religieux non seulement s'opposaient au statu quo, mais étaient

213 .

de plus parmi des avocats les plus énergiques de la révolution. Quant au nationalisme naissant, en France, il pouvait facilement se séculariser, la même réaction ne pouvant être attendue de l'Iran. Cependant le nationalisme, si cela veut dire quelque chose, exige que la loyauté à la nation soit une fidélité essentielle. Puisque la nation iranienne englobe des non-shiites, le gouvernement nationaliste qui surgit de la révolution devait en quelque sorte être indépendant de la secte dominante de façon à soulever la loyauté de tous. De plus, et le libéralisme et la démocratie, qui arrivèrent en même temps que le nationalisme en Iran, avaient des implications séculaires. La démocratie exigeait que le peuple, non les mullahs, soient les législateurs; et le libéralisme appelait une tolérance religieuse et le respect des différences individuelles.

Les implications du sécularisme de la nouvelle idéologie embrassée en Iran n'étaient pas comprises. Ceci n'est pas surprenant, car une telle compréhension exige trop de prescience de l'homme. Les dirigeants laïques et religieux iraniens étaient alliés dans une bataille contre les abus étrangers, la corruption et la paresse officielle et la tyrannie

croissante. Les hommes confrontés à un tel combat considèrent rarement les implications de la victoire.

Quoiqu'il en soit, les implications séculières étant là, et les problèmes en résultant n'ont pas encore été résolus.

214 .

Dans les dernières années du 19<sup>ème</sup> siècle, le monde avait du mal à se rappeler la grandeur passée de l'Islam. L'empire OTTOMAN s'écroulait, et tandis qu'il faiblissait, l'occident chrétien s'infiltrait jusqu'au cœur de l'Anatolie L'Iran était pris dans une spirale de corruption et de décadence qui semblaient tendre vers une entière main mise étrangère.

L'Asie Centrale succombait rapidement au destin Russe, et plus à l'Est, les Musulmans de l'Inde, d'Indonésie et des Philippines étaient depuis longtemps sous l'autorité des puissances chrétiennes. Peu de consolation pouvait être apportée par la vision de l'ancienne grandeur intellectuelle et culturelle de l'Islam. La société et la culture de l'Occident chrétien était visiblement les plus dynamiques' et sa victoire sur le monde islamique semblait assurée.

Si le monde musulman n'avait pas bougé plus tôt, c'était en partie dû à la nature peu spectaculaire de l'avance chrétienne. Aucune armée puissante n'avait dévasté les terres, tel GENGIS KHAN, amenant la peur et la haine. Aucun «maître» chrétien ne s'était installé de façon à être haïs et vus par les villageois et les pauvres citadins.

Dans certaines régions il y avait bien quelques soldats et d'efficaces administrateurs chrétiens, mais en fait il n'y avait guère d'oppression. Il y avait bien, c'est vrai quelques missionnaires chrétiens qui essayaient de convertir,

215

Mais la plupart de leurs activités concernaient le travail éducatif et médical.

Pour le Mullah du village il n'y avait aucun danger réel que son troupeau déserterait soudainement et se chercherait un prêtre chrétien.

En fait, très peu de musulmans se convertirent au christianisme.

Vu par les yeux d'un paysan et de son Mulla, la pénétration chrétienne avait peu de sens et d'intérêt. Parmi certains dirigeants religieux, il y avait un profond sentiment d'insatisfaction allié à une intense tentative pour restaurer une partie de l'ancienne grandeur de l'Islam, mais ce sentiment se limitait à la minorité cultivée.

Pour ceux qui s'en souciaient il y avait trois façons possibles de répondre au défi occidental. Ils pouvaient se rendre inconditionnellement et accepter la culture occidentale aussi rapidement qu'elle pouvait être assimilée; ils pouvaient lutter contre le défi occidental dans toutes ses manifestations où ils pouvaient se retirer vers une position plus défendable. En fait, chacune de ces alternatives avait ses adeptes en Iran. Parmi les dirigeants religieux, la première alternative était unanimement rejetée.

L'Islam ressemble au judaïsme dans sa volonté de ne pas accorder une autorité religieuse formelle à un clergé institutionnalisé. Un clergé existe en Iran et les laïques leur accordent gracieusement une autorité certaine, mais puisque la doctrine théologique refuse à tout homme la prééminence

216

sur son frère, la structure hiérarchique voisine l'anarchie.

Par exemple, il n'y a aucun corps religieux investi de l'autorité pour accorder à un clerc particulièrement remarquable le titre d'«Ayatollah». Lorsqu'un dirigeant clérical atteint une certaine éminence, ses partisans peuvent se mettre à l'appeler «Ayatollah» et si un assez grand nombre de théologiens respectés acceptent le titre, il le garde. Mais il y aura presque toujours des hommes qui lui refuseront le droit à ce titre. La signification politique de cette anarchie au sommet est qu'elle a empêché l'église d'offrir un large affront uni et monolithique. Si un tel front avait existé en opposition à la pouce naissante du nationalisme démocratique libéral en Iran, il n'y aurait jamais eu l'épanouissement de la période constitutionnelle.

210.

210.

216 .

#### COMMANDEMENT PRE-REVOLUTIONNAIRE

A la fin du 19ème siècle il y avait dans l'Islam un grand dirigeant religieux libéral, nommé JAMAL AL DIN ALGRANI. Aujourd'hui l'Iran et de nombreux autres états le revendiquent comme étant des leurs, et chaque état a en effet, le droit de le revendiquer. JAMAL AL DIN était citoyen de l'Islam. Aucun homme ne se sentait

plus concerné que lui par les in . .- de l'Occident dans la politique, l'économie et la culture de tous les Etats musulmans, et sa vie fut consacrée à l'enrayement de cette avance. Des trois alternatives dont il est question plus haut, JAMAL AL DIN était le

217. principal défenseur de la troisième possibilité. Il pensait que c'était la tradition conservatrice plutôt que la doctrine théologique qui était responsable de la décadence qui menaçait d'étouffer tout l'Islam.

D'après lui il n'y avait aucun commandement dans le Coran, qui excluait l'acceptation de certains des valeurs humanitaire et libérales de l'occident. Au contraire, si celles-ci pouvaient être acceptées et mises en oeuvre dans les programmes gouvernementaux de réformes sociales et politiques, non seulement la société islamique en bénéficierait , mais les bases de l'attraction de l'occident seraient ainsi détruites (1).<sup>285</sup>

JAMAL AL DIN pressentait que le premier pas à faire pour arrêter l'avance de l'impérialisme occidental était le renforcement des gouvernements (2).<sup>286</sup> des quelques Etats Islamiques encore indépendants. Ce qu'il demandait ressemblait fortement au concept moderne de la Nation-Etat. Ces nationalistes de la première heure en Iran. En Turquie et dans la République Arabe qui revendiquent JAMAL AL DIN le font avec plus' d'à propos que celui-ci ne l'aurait admis, son propre point de vue, JAMAL AL DIN n'était en aucune façon un nationaliste (3)<sup>287</sup> ce qui l'attirait essentiellement dans l'occident était la primauté du sécularisme et l'éclipse du pouvoir des autorités religieuses. Mais le nationalisme, sentiment vif en occident,

288  
218.

commençant à envahir le monde islamique. JAMAL AL DIN était un penseur trop réaliste pour écarter une telle menace. Il comprenait clairement que les différences nationales au sein de l'Islam étaient grandes et ne pouvaient être facilement conciliées, il adopta donc une attitude face au nationalisme proche de celle de LENINE.

---

285

286

287

<sup>288</sup>288 (3) BROWNE, A Literary History, IV, 420.

Le nationalisme était une force potentielle qui pouvait être utilisée pour atteindre le but désiré, mais ne faisait pas partie intégrante de ce but. JAMAL AL DIN désirait déséculariser le nationalisme puis de l'utiliser pour combattre les infiltrations de l'Occident. Une fois cette bataille gagnée, il désirait écarter le nationalisme et le remplacer par un Panislamisme qui unifierait tout l'Islam en un état progressiste au sein duquel le Shariat resterait la base de la Loi.

Le fait que le défi Occidental fut culture, économique et politique plutôt que théologique transformait le Panislamisme sur un mouvement essentiellement politique. Bien que JAMAL AL DIN et d'autres Pan-Islamistes fussent des dirigeants religieux, leur but principal était politique, l'élimination de l'impérialisme occidental en Asie. Ils étaient si préoccupés de leur but qu'ils ne virent pas le problème évident de faire une distinction entre les objectifs ultimes pour les peuples musulmans d'Asie et les non-musulmans.

Dans les écrits de JAMAL AL DIN les appels au panislamisme alternent avec les appels à la liberté pour tous les peuples

219

d'Orient (1).<sup>289</sup> Ce qui en ressort est une optique assez distante et peu développée d'une communauté panislamique, une demande plus concrète de chasser l'occident d'Asie, et un intérêt plus particulier pour la revitalisation des gouvernements des Etats du Moyen Orient, incluant l'Iran. JAMAL AL DIN mourut avant la révolution de 1906, mais aucun homme ne contribua autant à son succès. Les dirigeants religieux du mouvement constitutionnel lui devaient leur inspiration.

NASR AL DIN SHAH fit la grande erreur de persuader JAMAL AL DIN de venir en Iran. Selon toutes les apparences NASR AL DIN était sincèrement attiré par le nouvel élan vers un Islam plus digne que symbolisait JAMAL AL DIN; mais le SHAH et sa cour avec leurs goûts extravagants et leur sens déformé de l'honneur national n'avaient pas réalisé qu'ils faisaient trop partie de cette décadence de l'Iran pour ne point devenir la cible de JAMAL AL DIN. Les attaques ouvertes de JAMAL AL DIN lui attirèrent rapidement de nombreux adeptes! parmi les intellectuels cléricaux.

Les plus distingués de ses partisans furent SAYYED MOHAMMAD TABATABAI et SAYYED ABDOLLAH BEHBEHANI, qui

devinrent les dirigeants religieux les plus éminents pendant la période révolutionnaire (2).<sup>290</sup>

JAMAL AL DIN fut obligé de quitter l'Iran, mais il continua<sup>291</sup>

220.

ses critiques à partir d'Istanbul. Dans une lettre à NASR AL DIN il condamnait carrément le Premier Ministre du SHAH «pour avoir vendu les domaines de l'Islam et les demeures de Mahomet et de son entourage ... à des étrangers» (1).

Jusqu'à JAMAL AL DIN s'était limité aux intellectuel cléricals, mais il vit dans la concession du Tabac qui fut faite aux Anglais une arme qui pouvait atteindre même les plus illettrés des Mullas. Puisque les musulmans orthodoxes croyaient que par le simple fait de passer entre les mains de chrétiens le Tabac deviendrait impur, il pouvait facilement être attiré par une campagne contre l'attribution d'une concession du Tabac à des infidèles. Cette campagne qui jaillit et se répandit à partir d'Istambul grâce à JAMAL AL DIN, culmina finalement lors de l'édit religieux lancé par HAJI MIRZA HASSAN SHIRAZI, généralement reconnu comme étant le plus grand théologien en Iran, appelant à un boycott complet du Tabac (2). En 1905 assez d'hommes étaient convaincus de la nécessité d'un changement en Iran pour que fut formée la coalition informelle des intellectuels religieux marchands, exigeant un arrêt de la pénétration occidentale Les membres de la coalition étaient d'accord sur trois buts de base: l'arrêt des attributions des concessions et des prêts de l'étranger, la création d'un quelconque veto populaire sur les agissements de la Cour (plus tard cela deviendrait la réclamation d'un système parlementaire) et le

(1) BROWNE «The Persian Révolution p. 19.

(2) BROWNE «The Persian Révolution pp. 49-57; KASREVR pages 15-18.

221.

le lancement d'un vaste programme de réformes sociales et économiques. Les dirigeants religieux avaient un autre but essentiel, le

---

<sup>290</sup>

<sup>291</sup>(2) KASREVI pp. 35-108.

retour à une plus grande adhésion au Coran en tant que modèle de société. Englobant ce but, il y avait l'acceptation du Shariat comme étant la vraie Loi de la terre et l'accent mis sur la nécessité absolue que toute loi faite de main d'homme soit interprétée par une large commission d'ULEMA (théologiens respectés) pour vérifier si elle était en accord avec le Shariat. Ces conditions furent volontairement acceptées par les autres membres de la coalition qui comprenaient très bien l'immense pouvoir que le clergé exerçait en vertu de leur capacité à mener les masses non politisées.

Pendant toute l'année suivante un grand nombre de Mulla dans la région de TEHERAN s'engagea dans une campagne d'agitation. Leurs thèmes toujours anti-étranger (xénophobes) allaient des arguments doctrinaux et philosophiques hautement sophistiqués de SAYYED MOHAMMAD et de SAYYED ABDOLLAH jusque la xénophobie primaire de leurs alliés illettrés. Par deux fois les dirigeants réformistes se soulevèrent durant la période pré-révolutionnaire. La première fois ils protestèrent contre l'exile d'un théologien libéral au Kerman et contre la vente à la banque Russe d'un cimetière et d'une école islamique (1) De vastes foules s'amassèrent dans les rues de TEHERAN pour les soutenir, et le gouvernement céda, la fois d'après.

(1) KASREVI; pp. 52-73  
222.

L'arrestation opportune d'un dirigeant et le meurtre d'un autre amenèrent une utilisation du droit de refuge bien plus spectaculaire dans la ville de QOM, à environ 150 km au sud. Des milliers de Téhéranais accompagnaient les dirigeants cléricaux dans leur marche vers le sud (1). Cette action aboutit à un retrait du droit de sanction religieux face au régime et défiait ainsi sa légitimité.

A TEHERAN les marchands se soulevèrent alors en occupant les terres de la résidence d'été de l'Ambassade britannique amenant aussi la paralysie économique de la ville. Ainsi, les commerçants et le clergé en utilisant une institution séculaire et presque sacro-sainte, furent capables d'extorquer au gouvernement leur requête d'une constitution.

L'agitation des années 1905-1906 était très différente de la campagne contre la concession du Tabac. En 1891 le pays entier s'associa à cette campagne; en 1905-1906, TEHERAN fut la scène de la lutte. L'explication n'est pas dure à trouver. Les dirigeants à TEHERAN étaient des intellectuels, libéraux convaincus qui comprenaient et

soutenaient la thèse de JAMAL AL DIN selon laquelle des réformes fondamentales devaient avoir lieu si l’Islam voulait faire face au défi. Pour la majorité des Mullahs, surtout ceux des provinces, des idées étaient trop sophistiquées pour être comprises. Une campagne contre les étrangers, surtout

(1) KASREVI; pp. 95-107. State Papers 1909, Persia n° 1 page 2.

223.

ceux qui manipulaient leur tabac, était compréhensibles, et le mullah illettré pouvait sympathiser avec lui. Quoiqu’il en soit, il y avait vu assez grand nombre de mullas intellectuels qui comprenait les idées libérales des dirigeants constitutionnels et qui leur étaient fondamentalement opposés. Pour ces Mullas réactionnaires, le statu quo ne leur était pas défavorable et ils craignaient les implications de sécularisé que supposaient les innovations des réformistes. Un heurt entre les deux parties ne pouvaient qu’y faire suite.

#### UNE MAISON DIVISEE

TABRIZ avait toujours été l’adepte le plus enthousiaste de la constitution dans la province, fit à sa délégation élue pour siéger au Majlis, des adieux grandioses. Le point culminant arriva lorsque le nouveau d fit le serment solennel sur le Coran de défendre son pays et sa religion (1). Une année plus tard cette même délégation menait une lutte,, contre les influences sectaires dans les affaires du gouvernement. Ainsi qu’un télégramme de l’Anjuman de TABRIZ au Majlis l’annonçait ‘nous désirons la loi de la constitution... non celle du Shariat» (2).

Pour la première fois un groupe important avait choisit de s’opposer ouvertement à l’influence cléricale. L’explication de cette position radicale réside dans le violent conflit existant entre l’Anjuman régnant à TABRIZ et l’ISLAMIYA (l’Anjuman cléricale) qui après une âpre lutte aboutit au triomphe de l’élément libéral et à l’expulsion de plusieurs mullahs de la ville (3).

(1) State Papers 1909, Persia no 1 p. 17

(2) KASREVI; p. 322.

(3) pp. 131, 239-46, 300-322.

224

Le triomphe libéral à TABRIZ, suivi par l'embrassement du sécularisme par le corps dirigeant de la ville, démontrait aux quelques personnes capables de le comprendre, les implications séculières du nationalisme. De nombreux Mullas à TEHERAN et la grande majorité des Mullahs instruits des provinces n'aimaient pas du tout ce qu'ils voyaient.

En 1907, HAJI SHEIKH FAZLOLLAH NURI arriva à TEHERAN venant de NAJAF pour prendre le commandement de l'opposition réactionnaire. SHEIKH FAZLOLLAH se considérait comme étant le penseur le plus «brillant» du monde Shiite, et apparemment de nombreux théologiens en convenaient. Il ressentait amèrement la primauté de SAYYED ABDOLLAH, de SAYYED MOHAMMAD et du troisième personnage du triumvirat proconstitution, l'IMANJOMEH de TEHERAN, personnage qu'il considérait comme nettement inférieurs. La question allait donc bien plus loin qu'un simple débat idéologique; elle concernait des luttes de pouvoirs sectaires et une grande amertume personnelle. Mais la bataille fut livrée, ainsi que le sont souvent des luttes de pouvoir personnel, sur le plan idéologique. L'issue tournait autour du problème de la constitution. Le SHEIKH FAZLOLLAH affirmait que la constitution par sa seule existence allait à l'encontre du SHARIAT, qui ne reconnaît pas la validité d'une loi érigée par les hommes.

Ces opposants libéraux que tant qu'une commission d'ULEMAS ..avaient un droit de regard absolu et définitif quant à l'harmonie fondamentale entre le SHARIAT et la

2 2 5.

législation approuvée par le Majlis, il n'y avait aucune infraction (1). Ainsi qu'il était prévisible, cette lutte doctrinaire se déversa dans le domaine politique. Le Cheikh FAZLOLLAH et les réactionnaires unirent leurs forces à celles de MOHAMMAD ALI SHAH et furent capables d'amener avec elles un grand nombre de partisans illettrés. Les Mullahs libéraux trouvèrent leurs alliés naturels au sein de la délégation libérale modérée de TEHERAN au Majlis. Eux aussi étaient capables de s'attirer des partisans illettrés et soumis pour défendre leur point de vue. Mais l'alliance libérale était la plus faible. D'abord, il y avait la pression constante de l'Anjuman de TABRIZ et de sa délégation au Majlis qui demandait à veiller à toute trahison possible du clergé. La plupart des dirigeants libéraux de TEHERAN

ne voyaient aucune contradiction essentielle entre les valeurs du libéralisme, du nationalisme et de l'islam et pensaient que le Shariat et la constitution pouvaient se combiner. Ils comprenaient très bien que leur alliance avec le clergé libéral était essentiel à la victoire de la constitution et ils s'offensaient de l'approche doctrinaire des habitants de TABRIZ (2). Mais la méfiance face au clergé était endémique chez les intellectuels libéraux, et l'argument de TABRIZ approuva son

(1) Voir pour ce point de vue le journal NEDAYE VATAN, 23 juillet 1907, p. 6

(2) KASREVI, P. 220 Le livre de Kasrevi donne un assez bon compte rendu des attitudes religieuses. Quoiqu'il en soit c'est un compte rendu partiel et il y a peu de sources qui offrent les différents points de vue.

226.

importance dans plusieurs des buts de TEHERAN. De plus, il y avait des dissensions au sein du groupe libéral musulman SAYYED ABDOLLAH et l'IMAM JOMEL se révélèrent bien plus attachés et jaloux des prérogatives cléricales que ne l'était le SAYYED MOHAMMAD 11).

A l'été 1907, en dépit du rapide affaiblissement de leur position, les constitutionnels modérés et les clercs libéraux étaient à leur ascendant. Les fruits de leur victoire peuvent se remarquer au second article de la constitution.

Article 2. - L'Assemblée nationale avait été fondée grâce à l'aide du 12<sup>e</sup> Imam, la bonté de sa majesté islamique, la bienveillance des et des gens du peuple. Les lois qui y seront votées ne devront jamais quelle que soit l'époque, être contraire aux principes sacrés de l'islam, et aux lois écrites par le Prophète. Il est évident que la décision de savoir si les lois passées par l'Assemblée sont ou non en opposition avec les préceptes de l'islam reste entre les mains des Ulémas. C'est pour cela qu'il est officiellement nommé, et ce pour tout le temps, un comité composé de cinq personnes qui seront des docteurs religieux et qui pour être élus devront très bien connaître les commandements du Shariat ... Le comité discutera et s'interrogera sur les édits amenés par l'Assemblée Nationale et rejetteront tout édit contraire aux préceptes sacrés de l'islam de façon à ce qu'elles ne fassent pas partie de la Loi.

(1) State Papers 1909, Persia no 1, page 27.

227.

Mais la position du SHEIKH FAZLOLLAH et de ses partisans était bien plus consistante que celle des libéraux et moins sujette à un désaccord affaiblissant. Ils étaient absolument opposés à toutes tendances séculières.

Au sein du camp libéral des désaccords latents éclatèrent brutalement. Le litige en question concernant la concession de droits politiques égaux aux non-shiites. Pour et SAYYED ABDOLLAH BEHKEHANI c'était aller trop loin dans le libéralisme, cela semblait justifier certains arguments du SHEIKH FAZLOLLAH selon lequel la nouvelle foi idéologique des constitutionnalistes menaçait les prérogatives du clergé et le rôle important du SHARIAT. SAYYED MOHAMMAD, ne perdant pas de vue les 90 % de shiites prédominant en Iran, n'envisageait pas un tel danger et choisit de soutenir l'aile la plus radicale des constitutionnalistes. Cette dispute était devenue assez importante pour que lorsque vers le mi-1908, le SHAH s'attaqua aux constitutionnalistes, l'aile libérale du clergé ne peut présenter un front uni (1).

Dans ce moment de triomphe SHEIKH FAZLOLLAH abusa de sa victoire en approuvant l'exécution de certains laïques religieux hautement respectés. Cette démonstration de vengeance personnelle choqua de nombreux dirigeants shiites vivant dans les villes saintes de Mésopotamie, NAJAF et KARBALA, situées hors d'atteinte du courroux de MOHAMMAD ALI.

(1) KASREVI; pp. 619-660.

228.

Il y avait de profondes controverses entre ces saints, qui englobaient un grand nombre des plus illustres personnalités du monde Shiite, et d'ardents conflits eurent lieu avec la faction la plus libérale qui finit par triompher. La faction victorieuse dicta aussitôt un édit excommuniant SHEIKH

FAZLOLLAH (1). Un édit, qui, bien que aucune autorité doctrinale, fit d'immenses ravages à la position du SHEIKH FAZLOLLAH parmi les théologiens. De plus, le groupe émit cette sentence: «Le SHAH a commis l'acte de tuer des Musulmans et par conséquent nous affirmons qu'il est important de raffermir la constitution afin de protéger la religion» (2). Ils envoyèrent, le télégramme suivant à MOHAMMAD ALI: «Dieu à maudit les tyrans; aujourd'hui vous êtes victorieux, mais vous pouvez ne pas l'être

toujours' (3 Les observateurs britanniques prétendent que cette attitude des théologiens de NAJAF fut une piquere d'Adrénaline pour les constitutionnalistes et aida à amener la chute de MO ALI (4).

Après l'abdication de MOHAMMAD ALI, SHEIKH FAZLOLLAH fut perdu; le triomphe des clercs libéraux était à nouveau complet. Mais, le conflit sectaire séculaire jaillit presque immédiatement, et sous l'impact du radicalisme grandissant

- (1) KASREVI p. 129; State Papers 1909; Persia no 1, p. 173.
- (2) DOLATABADI, II, 367.
- (3) State Papers 1909, Persia no 1, p. 210.
- (4) State Papers 1909, Persia no 2, p. 29.

229.

même les Mullahs à tendance constitutionnelle s'avancèrent un peu dans le camp conservateur.

Le point culminant fut atteint lorsque les radicaux surestimant grossièrement leur propre force, assassinèrent SAYYED ABDOLLAH. La réaction populaire à TABRIZ fut dure et violente et HASSAN IAQUZADEH, le dirigeant de TABRIZ fut obligé de fuir l'Iran (1), même s'il n'y avait aucune preuve pouvant le relier du meurtre. Pendant la période 1907 --1912, les Mullahs députés au Majlis s'opposèrent fortement aux mesures de réforme craignant qu'elles accroissent le pouvoir séculier. Mais quant au fait de l'indépendance nationale leur position restait inattaquable.

Ils combattirent avec détermination les efforts Russes pour chasser MORGAN SHUSTER et agirent activement pour donner à l'Iran l'héroïque résistance de Décembre 1911 (2).

Pendant la Première Guerre Mondiale des agents allemands

en Iran firent savoir que le Kaiser WILHELM et une certaine partie de la nation allemande s'était converti à l'Islam (3) Que les Allemands aient pu penser qu'une ligne de propagande aussi excentrique aurait pu être efficace, est un fait typique de la surestimation des occidentaux quant au sentiment panislamique en Iran. Des iraniens tels MALEK AL

- (1) State Papers 1911, Persia no 1, p. 81 . DOLATABADI III, pp. 126, 128, 137.
- (2) State Papers 1912, Persia no 4, pp. 119-120.

(3) Sir Percy SYKES, «History of Persia» p. 443.

230.

SHOARA BAHAR, le brillant éditeur du de MASHADD plaidait en faveur du Pan-Islam; mais pour les intellectuel de ce genre,-,-, la ligne de propagande allemande ne pouvait être que risible, ceux dont l'ignorance rendait cette rumeur plausible, étaient en même temps incapables d'accepter la notion de Pan-Islam car ils ne comprenaient rien au monde en dehors de leurs horizons étroits.

Le nationalisme d'une bonne partie de l'élément libéral constitutionnel était étroitement imbriqué à leur dévotion à l'Islam. Mais ces gens livraient bataille aux réactionnaires domestiques, y englobant aussi de nombreux clercs, au sein d'un Iran Islamique politiquement indépendant. Leur but était donc un but national, et bien que, leur nation et leur religion furent envisagées comme indivisibles, leur loyauté vis à vis de leurs frères en religion, surtout les Sunnites du dehors de l'Iran, était vague et mal définie.

REZA SHAH et le TRIOMPE du SECULARISME

REZA SHAH n'était pas un théoricien politique. Il n'avait aucun plan précis pour reconstruire l'Iran, et au grâce auquel il aurait pu résoudre le dilemme sectaire et séculier REZA SHAH avait deux buts primordiaux qui étaient pour lui si inséparables qu'ils ne faisaient qu'une seule et même chose. Il désirait restaurer une partie de l'ancienne grandeur de l'Iran et se constituer pour lui-même un pouvoir absolu au sein de la nation reconstruite. La poursuite de

231.

ces buts fut acharnée et violente; il attaquait sans merci toute force se trouvant en travers de son chemin, et la détruisait autant que possible. Ainsi en fut-il pour l'indépendance des tribus, la force des propriétaires fonciers, la Cour des Qajars, et les idées libérales et démocratiques, qui, toutes furent sujettes à ses attaques. C'était inévitable que le pouvoir clérical devait aussi être amoindri.

Même avant que REZA KHAN n'ait lancé ses premières salves, contre le pouvoir clérical, certains des plus d'entre les dirigeants

cléricaux avaient reconnu dans ses efforts pour obtenir un pouvoir dictatorial, un grand défi à leurs propres prérogatives.

Le dynamique et puissant dirigeant du bloc clérical au Majlis, SAYYED HASSAN MODARRES vit les premiers signaux d'alerte et ce fut grâce à lui que REZA KHAN fut empêché de devenir Premier Ministre en 1922-1924 (1).

Mais la foi accorda une réelle assistance à REZA KHAN. En' 1922, les Britanniques expulsèrent des dirigeants shiites d'Iraq en tant que fauteur de troubles. Cette action anglaise unifia l'Iran comme peu de chose aurait pu le faire. Pour les sophistiqués c'était un nouvel exemple du comportement arrogant des impérialistes; pour les simples c'était un affront bien concrétisé qui pouvait soulever une xénophobie (1) MAKI, II, 191; DOLATABADI, IV, p. 288.

232.

primaire. REZA KHAN avait un instinct presque infaillible pour trouver les expédients politiques. Au lieu d'essayer de calmer la blessure, il l'ouvrit encore plus en accordant un soutien diplomatique total aux clercs chassés et en leur permettant de se promener à travers tout le pays. Et comme ils se révélèrent être des meneurs de foules chevronnés, les pillages anti-britanniques continuèrent pendant toute une année à cause de cet incident (1); et l'emprise de REZA KHAN sur une grande partie de la direction Shiite était grande. Cette année fut cruciale pour REZA KHAN. Il s'employait à gagner sa victoire avec l'aide de la gendarmerie, victoire qui lui donnerait les pleins pouvoirs. Avant 1924, les 15 clercs membres du 5ème Majlis livrèrent une bataille d'arrière garde contre les efforts que faisait REZA KHAN pour consolider son pouvoir. Ils tentèrent de préserver l'adhérente alliance socialistes, libéraux, propriétaires fonciers, réactionnaires et chefs de tribus, mais ce fut en vain. Puis en 1924, REZA KHAN, probablement trop confiant en sa victoire finale de devenir Premier Ministre, lança un assaut direct contre la dynastie GHADJAR et exigea une république. C'est autour de ce fait que toutes les victimes de REZA KHAN pouvaient s'unir, mais les illettrés urbanisés pouvaient eux aussi se sentir

(1) The Near East, 7 décembre 1922, P. 727; 27 août 1923 p. 192; 30 août 1923, p. 217; 25 octobre 1923, pp.424 425; DOLATABADI, IV, 288; MARI, II, 247-58 M. BAHAR, pp. 352-360.

233 .

mobilisés. La vision qu'ils avaient du SHAH se rapprochait vaguement de celle d'un père, et les Mullahs purent facilement dépeindre l'atteinte qui lui était faite comme étant proche d'un patricide. La foule se rassembla. Le Bazar ferma résistant à tous les efforts de la police pour le rouvrir, REZA KHAN en personne s'élança vers le Majlis pour disperser la foule qui s'y était rassemblée, et il y fut reçu à coups d'insultes, huées, et même lapidé. Résolu comme d'habitude, il fonça jusqu'au Majlis et il y nia avec emphase avoir jamais voulu fonder une république. Puis il télégraphia aux dirigeants shiites de QOM, leur exprimant son amour sincère et profond pour l'Islam Shiite, puis il publia un «manifeste au peuple» dans lequel il clamait son éternelle dévotion au double but, à la grandeur de l'Islam et à l'indépendance de l'Iran.

Pour finir, dramatiquement, il démissionna puis permit à l'armée d'agir d'une façon inquiétante afin qu'elle exige son retour au pouvoir (1).

REZA KHAN survécut avec difficulté cette crise; toute défection importante de l'armée l'aurait fait chuter. Une fois de plus les leaders religieux avaient démontré comme ils l'avaient fait en 1891, que s'ils pouvaient s'unir

(1) M. BARAR, pp. 206-208; MAKI, II, 321-343, III, 14-15 DOLATABADI, IV, 332; MOSTOFI, IV., 417-428; The Near East, 1er Mai 1924, PP. 451-452; MOHAMMAD ESSAD-BEY «Reza Shah» (Londres, 1938) pp. 90-107.

234

pour une cause leur force serait écrasante. Ce fut une dure leçon pour REZA KHAN, mais il l'assimila très bien. Il dut abandonner son projet de république et pendant un certain temps il fit attention de ne pas soulever l'antagonisme des dirigeants religieux en tant que groupe. Il fit un pèlerinage à NAJAF et à KARBALA et montra tout les signes d'être lui-même un grand dévot (1). Mais il poursuivit sa lutte contre l'influence cléricale, cependant de façon moins ouverte. Bien que les dirigeants religieux les plus cultivés aient compris que leur lutte n'avait vaincu que partiellement, il n'y avait aucun incident propice autour duquel ils aient pu se rallier. Ils s'associèrent le sentiment populaire contre la conscription, mais ceci ne les mena pas loin. Finalement, des factions adverses firent leur apparition, même

parmi les Mullahs cultivés, et l'efficace résistance politique s'effrita. REZA SHAH, non content de ce résultat, et conscient qu'une bonne partie de la classe moyenne induite était, tout comme lui, indifférente à la religion, encouragea la croissance de cet élément et lui accorda un pouvoir politique toujours plus grand. Il amenait ainsi le développement d'une classe sur le soutien de laquelle il pourrait compter dans tout nouveau conflit avec le clergé.

Finalement, le pouvoir politique du clergé étant faible, REZA SHAH lança une offensive de propagande à trois axes dans la presse.

(1) MAKI III, 23-31; MOSTOFI, IV, 443-446; DOLATABADI, IV, p. 365.

235.

Un quotidien après l'autre se mirent à dépeindre les dirigeants cléricaux comme étant des réactionnaires politiques et sociaux s'opposant aux réformes qui amèneraient un meilleur niveau de vie au peuple. La presse implora les Mullahs d'abandonner leurs superstitions et de reconnaître que les programmes de réforme concordent bien avec les enseignements d'ALI.

Tous ces articles étaient écrits dans un style érudit et soutenu, ce qui démontre bien que la cible de la campagne était la classe moyenne instruite (1).

La deuxième dent de l'attaque était aussi adressée aux personnes cultivées: tous les efforts étaient faits pour glorifier l'histoire pré-islamique de l'Iran, le zoroastrisme des dynasties Achéménides et Sassanides étant particulièrement cité. On insistait sur l'idée que les Arabes avaient humilié l'Iran au 7<sup>ème</sup> siècle et avaient obligé ou trompé les Iraniens pour qu'ils acceptent une nouvelle religion (2).

La troisième dent était dirigée vers une audience moins évoluée politiquement. Dans ce cas, le gouvernement dépeint les Mullahs comme étant un groupe d'hommes désireux de vendre leur pays aux étrangers, surtout aux Anglais. Cette

(1) Voir par exemple, EQDAM, 4 février 1926; Iran, **11.8.25**

(2) WILSON, p. 781.

236

attitude fut particulièrement efficace, car elle renforçait une conviction que beaucoup avaient déjà (1).

REZA SHAH comprenait très bien qu'une grande partie de l'attrait primaire qu'exerçait le commandement religieux résidait dans le fait que ce sont les Mullahs qui contrôlaient de nombreux symboles traditionnels tels les grandes fêtes religieuses et cérémonies. Par conséquent il tenta de réduire leur rôle cérémoniel.

Une loi parut en 1928, concernant la standardisation des vêtements à travers tout le pays, incluait une clause réglementant le port des vêtements religieux et du turban (2). Ainsi de nombreux Mullahs non-officiels et ignorants de la théologie furent privés de leur turban et le contrôle gouvernemental du gouvernement sur les autres s'accrût. En 1929 un édit du SHAH interdit à la vue du public la pratique de l'auto-flagellation, coutume pratiquée par les fanatiques lors de la plus intense des fêtes religieuses d'Iran, lorsque les shiites pleurent à KARBALA, le martyr d'ALI fils de HOSSEIN (3). Par cet édit, REZA SHAH enlevait le cœur émotionnel de cette importante fête, et la ramenait à celle d'un rite quelconque. Les quelques Mullahs qui eurent la témérité d'élever une objection furent bannis. Avec le déclin des fêtes religieuses, REZA SHAH créa de nouveaux symboles tels des fêtes civiles, dont son propre anniversaire,

(1) The Near East and India, 7 avril 1927 p. 399.

(2) Henry FILMER «the Pageant of Persia» (New York 1936) pp. 368-369.

(3) MIRZA FIRUZ KHAN «Reforms in Persia» The Near East and India, 4 avril 1929 p. 426.

237.

auxquelles les masses participaient par des parades, défilés et des cérémonies. Les scouts et les guides furent organisés; des programmes d'athlétisme furent envisagés; et l'intérêt historique de l'Iran pour le polo fut revitalisé. Le coup le plus spectaculaire se produisit en 1935 lorsqu'on interdit aux femmes le port du voile sur lequel les dirigeants religieux avaient beaucoup insisté (1).

Quoiqu'il en soit, ce qui fut le plus endommageant pour le pouvoir clérical, ce fut la réduction de leur prérogatives judiciaires. En 1927 un nouveau code civil fut promulgué, ayant pour objet la réconciliation entre le Coran et le

Code Napoléon (2). Ce nouveau code une base uniforme quant à l'application du Shariat en éliminant les possibilités d'une interprétation «trop large» par les Mullahs, restreignait

l'influence de l'Islam dans les procédures criminelles, transférait la vérification des titres de propriété à des autorités laïques, et limitait l'activité des Mullahs à des cas de nature plus personnelle tels les mariages, divorces et testaments. Au bout de quelques années, même ces domaines furent envahis par le gouvernement et les juges cléricaux à qui l'état versa alors un salaire, avait la seule juridiction sur les questions purement religieuses (3).

(1) FILMER, pp. 371-373.

(2) BEUCE HOPPER «The Persian Regenesis «Foreign Affairs Janvier 1935, p. 298.

(3) FILMER, p. 367.

23 8 .

Le terrain avait été préparé pour une destruction complète de l'influence religieuse dans les affaires d'Etat, mais la chute de REZA SHAH vint trop rapidement pour que la déroute fut entière.

D'autres événements de cette époque permettent de conclure que le Pan-Islamisme était un sentiment relativement peu important en Iran à cette époque. En août 1925, les fondamentalistes WAHHABIS d'Arabie Saoudite bombardait la Grande Mosquée de MEDINA, et la totalité du monde musulman recula d'horreur devant cet ultime blasphème.

La presse iranienne était pleine de vigoureuses demandes d'action. Deux journaux demandèrent même la formation d'un seul Etat Musulman ayant une armée unie qui serait équipée et envoyée pour punir les WAHHABI (1). SAYYED HASSAN MODARRE déclara: «Aujourd'hui la nation Iranienne fait partie de l'organisation des nations Islamiques» (2). Ceci fut le point culminant de l'identification iranienne avec l'Islam. Mais ce même MODARRES qui proclamait être un nationaliste iranien intransigeant avait, 3 ans auparavant lors d'un voyage en Turquie, appelé à une fraternité de l'Iran et de la Turquie et avait exprimé une forte antipathie pour les Arabes.

(1) «QANUN», 9 août 1925; «Iran» 9 août 1925.

(2) MAKI, III, p. 367.

23 9.

Ainsi le même individu faisait appel au nationalisme iranien à une campagne anti-arabe et au panislamisme. Tout homme à ses loyautés et préjugés qui sont inconsistants et même contradictoires. Mais le fait que MODARRES, un des leaders du Pan Islamisme, ait publiquement

fait étalage de son anti-arabisme signifie que pour lui et ses partisans le panislamisme était beaucoup trop faible et assez peu important pour avoir pu inspirer profondément.

Bien sûr REZA SHAH n'était pas favorable au panislamisme, mais il aspirait à ce qu'ESSAD-BEY dénomme le «Pan-Asiatisme (1). Comprenant qu'une grande partie de l'Asie partageait un but politique s'opposant à l'impérialisme, il favorisait une large alliance avec le continent entier. Ce qui est remarquable c'est la ressemblance de ce plan ouvertement laïc avec le panislamisme de JAMAL AL DIN, de MODARRES et de KASHANI. Cela renforce la conclusion selon laquelle le Panislamisme était bien plus une réponse politique que religieuse, et en aucun cas ne devrait être prise au sérieux

RENAISSANCE du POUVOIR RELIGIEUX

Comme si l'on avait appuyé sur un bouton magique, les femmes iraniennes remirent le voile sitôt que REZA SHAH perdit le pouvoir. Mais c'était un type de protection différent. Au lieu du voile lugubre, et asexué des temps

(1) ESSAD-BEY, p. 200.

240.

pré-Pahlavi, apparut le CHADOR, d'apparence fantomatique et parfois même gracieux, qui bien que conçu pour cacher le corps entier, peut être porté de façon à ne pas enlever celui qui revêt toute son individualité.

Ce changement symbolisait les résultats de la réforme Pahlavi. Une bonne partie de la substance de la campagne antireligieuse de REZA SHAH avait pris racine. La plupart des réformes légales furent conservées, bien que la loi permettant la vente de biens religieux fut renversée (1). Mais l'atmosphère antireligieuse s'envola, et les exilés religieux, parmi lesquels le pittoresque et politiquement puissant SAYYED ABOLQASEM KASHANI, retournèrent en Iran et à leur activité politique.

En Mars 1951, le Premier Ministre sur lequel l'occident avait misé beaucoup d'espoir, ALI RAZMARA, tomba sous le coup des balles d'un assassin religieux et l'Iran foudroyée sombra dans la libération émotionnelle de l'ère MOSSADEQ.. Le meurtrier était KHALIL TAHMASABI. D'un jour à l'autre il devint un héros national et un an plus tard il fit cette déclaration: «Si j'ai rendu un humble service, ce fut pour le Tout Puissant afin de délivrer le peuple musulman d'Iran

dépossédé du servage étranger. Mon seul désir est de suivre les doctrines du Coran (2).

(1) Lawrence P. ELWELL SUTTON «Iran and the modern World Journal of the Royal Central Asian Society». Avril 1942 page 124.

(2) BAKHTAR EMRUZ, 25 Février 1952.

2 4 1

TAHMASABI était membre d'un petit groupe de fanatiques religieux, le FEDAYAN Islam, englobant au maximum quelque mille personnes. D'un point de vue théologique, les Fedayans voulaient en revenir aux califats au sein duquel la laïcité et le sectarisme ne feraient plus qu'une seule composante.

L'ironie, c'est qu'un membre d'une telle organisation ait inauguré l'ère MOSSADEQ qui fut celle d'un nationalisme extrême.

La conception même du nationalisme était étrangère au défenseur du Fedayan Islam, et le durcissement de la sécularisation du gouvernement et le refus de prendre conseil des dirigeants religieux qui accompagnèrent l'ascension de MOSSADEQ amenèrent rapidement le Fedayan Islam dans les rangs de l'opposition. Un an après la mort de RAZMARA, un tueur Fedayan blessa le Dr HOSSEIN FATEMI, un important Mossadequiste, Le tueur proclama que sa principale cible avait été MOSSADEQ.

De nombreux iraniens prétendent qu'il n'y a aucune sincérité chez les Fedayans Islam et que l'organisation est à vendre au plus offrant, étranger ou domestique. Ce point de vue ne peut être prouvé et est probablement exagéré. Mais le Fedayan Islam en tant qu'organisation.. a parfois été utilisé par d'autres, et sans aucun doute certains membres individuellement ont souvent été payés par différents groupes intéressés pour services rendus. KASHANI prétend avoir aidé à la formentation du meurtre de RAZMARA. Quoiqu'il en soit à la mort

242 .

de RAZMARA, KASHANI et le Fedayan rompirent leurs liens, et en quelques semaines, le Fedayan en fit la principale cible de sa propagande (1). Les cyniques prétendent que cet antagonisme apparut lorsque KASHANI arrêta de leur verser de confortables subsides pour leur soutien. Mais l'antagonisme du Fedayan pouvait s'expliquer sur

de simples faits idéologiques; l'absolutisme de la doctrine Fedayan faisait de KASHANI, homme politique, une cible naturelle.

De bien plus d'importance que le Fedayan, il y avait la délégation des dirigeants religieux au Majlis, en général considérée comme étant l'outil parlementaire de KASHANI. Cette délégation était le fer de lance au Majlis d'une organisation nommée MOJAHADIN Islam, ouvertement dirigée par un fascinant opportuniste politique, SHAMS QANATABADI. KASHANI et ses partisans étaient habituellement décrits comme étant des nationalistes fanatiques. En vérité une assez juste estimation. Mais dans un autre sens le but de KASHANI était assez éloigné de ce que l'occident entendait par nationalisme. Puisqu'il s'allia avec l'élément laïque libéral nationaliste, on pourrait assez justement supposer que KASHANI était l'équivalent contemporain de SAYYED MOHAMMAD ou de SAYYED ABDOLLAH.

Quoiqu'il en soit, la seule base réelle de l'alliance MOSSADE KASHANI reposait sur leurs ennemis communs. Tous deux envisageaient le gouvernement KAZMARA et la plupart de ses prédécesseurs pendant l'Iran d'après guerre comme n'étant guère

(1) Voir les parutions de «Zelzeleh» de 1951 à 1953.

243

plus que les instruments de l'alliance impie entre les propriétaires fonciers et les britanniques. Au delà de cet accord, leurs valeurs et leurs aspirations, différaient bien plus fondamentalement que ceux des propriétaires terriens par rapport aux Mossadequistes.

Pour KASHANI il n'y avait aucune distinction entre le spirituel et le temporel. Ainsi qu'il l'exposait lui-même: «les doctrines islamiques s'appliquent à la vie sociale au patriotisme, à l'administration judiciaire et à l'opposition à la tyrannie et au despotisme. L'Islam met en garde ses partisans contre la soumission au joug étranger. C'est la raison pour laquelle les impérialistes essaient de brouiller l'esprit du peuple en faisant une distinction entre la religion, le gouvernement et la politique. En Islam, les dirigeants religieux doivent guider le peuple dans les affaires sociales» (1). KASHANI admettait que la législation fut permissive tant qu'elle se conformait au Shariat, et il se présenta aux élections du Majlis. Mais il favorisait l'abrogation de toutes les lois séculaires de REZA SHAH et soutient très peu de lois de nature réformiste.

Contrairement à ses prédécesseurs constitutionnels KASHANI n'était aucunement un libéral. Son rejet idéologique de l'Occident, sauf pour le nationalisme était entier et absolu.

(1) BAKHTAR EMRUZ; 6 mars 1952.

24 4

Parmis les théologiens Shittes, KASHANI était considéré comme un Mullah politique. On ne pensait pas à lui comme à un théologien et on n'était même pas comparé aux grands penseurs Shiites d'alors comme leur contre parties chrétiennes, la plupart de ces docteurs religieux avaient accédé à un contrôle temporel sur les affaires d'Etat et étaient essentiellement apolitiques, occupant leur temps à des problèmes de considération moralesou théologiques. Il est significatif que KASHANI dans sa recherche d'un pouvoir personnel politique fut moins un théologien que ses confrères mais qu'il fut plus fanatiquement dévoué au concept de la prédominance du Shariat.

Les mêmes conclusions pouvaient être tirées du pan-Islamisme de KASHANI. KASHANI prétendait être un défenseur du PanIslam, et parfois semblait l'être vraiment. Ainsi, il exhorta l'occident à «permettre aux pays Musulmans de créer les bases de leur défense en formant un bloc uni pour servir de facteur d'équilibre entre les blocs occidentaux et orientaux» (1). Mais les raisons de son Pan-Islamisme semblent être plus tactiques qu'idéologiques. Plus fréquemment ses déclarations montraient une autre approche: «je suis en train de préparer le terrain pour l'unité, non pas uniquement des pays du Moyen Orient, mais pour l'Asie entière, afin qu'un nouveau bloc puissant se constitué entre les blocs soviétiques et anglo-américains»(2).

(1) BAKHTAR EMRUZ; 3 février 1952.

(2) ATESH; 1er décembre 1951.

245.

Ce schéma est typique de tous les pan-islamistes en Iran. Leurs buts sont essentiellement politiques, et leur panIslamisme semble n'être guère plus qu'une inefficace ligne de propagande.

Les membres nationalistes libéraux de la coalition MOSSADEQ étaient conscients de la divergence entre leurs buts et ceux de KASHANI quant à l'Iran. Ainsi que l'écrivait l'organe du Parti Iran: «Nous sommes à notre tour menacés par les possibilités d'une dictature militaire et le pouvoir du clergé» (1).

Mais les Mossadequistes avaient besoin de KASHANI, ainsi qu'il l'avait démontré clairement lors des élections de TABRIZ, KASHANI et ses partisans religieux pouvaient mettre en échec leurs opposants nationalistes libéraux en vertu de leur grand attrait aux yeux des éléments des classes moyenne et inférieures et les éléments paysans. Lors des principales manifestations pro-nationalistes des années 1951 et 1952 les partisans de KASHANI prédominèrent presque toujours.

Les deux parties croyaient inévitable une confrontation entre MOSSADEQ et KASHANI, et après 1952, il ne restait qu'à savoir quand cela se produirait. KASHANI était probablement confiant en sa victoire puisque c'est lui qui précipita l'affrètement en 1953. Ce fut une des grandes leçons de l'ère

(1) JEBHE AZADI, 20 février 1952.

246.

MOSSADEQ de savoir qu'il fut vaincu si puissamment qu'après avoir été le 2ème Homme en Iran il passa à l'obscurité complète. Traditionnellement, le soutien militant de RASHAM était venu du Bazar couvert, mais lorsque vint le temps de prendre parti, l'aile dominante du Bazar choisit sans hésitation MOSSADEQ. La majorité de la délégation cléricale au Majlis y compris l'importante délégation de TABRIZ, se mit aux côtés de M.OSSADEQ, seul le corruptible SHAMS QANATABADI et quelques autres se joignirent à KASHANI.

Rien ne démontra plus dramatiquement que ce revirement de fidélité que MOSSADEQ avait cessé de n'être qu'un dirigeant nationaliste de plus. Il était devenu le symbole du nationalisme iranien; quiconque osait s'en prendre à ce symbole devrait en subir les conséquences. Mais il ne faudrait pas en conclure que le nationalisme laïque du schéma occidental ait été victorieux de l'étrange mélange d'un nationalisme religieux qui s'était établi en Iran en 1906. Ce qui avait été vaincu c'était l'effort d'un démagogue religieux pour prendre le contrôle du mouvement nationaliste. La défaite de KASHANI affaiblit sans aucun doute l'élément religieux au sein de la coalition du Front National, mais les dirigeants religieux restèrent dans ce Front National, et leur influence fut considérable jusqu'à la chute de MOSSADEQ.

Bien que MOSSADEQ fut victorieux au Majlis et au Bazar, KASHANI prit sa revanche. MOSSADEQ n'avait pas le type

247.

d'organisation pouvant sur simple demande mobiliser une grande foule d'illettrés inconscients. Cette organisation avait été la majeure contribution de KASHANI au succès du Front National; il n'y avait personne pour le remplacer. Les dirigeants du Bazar et les Mullahs fidèles continuaient à soulever des soutiens de Masse, mais pas en quantité comparable aux multitudes de KASHANI. Le noyau du soutien de MOSSADEQ était la classe moyenne instruite, qui n'est pas, en général, l'élément de la population qui manifeste beaucoup après sa sortie de l'université.

L'organisation de KASHANI, affaiblie, était prête à servir les royalistes, qui travaillaient nuit et jour au renversement de MOSSADEQ. Mais les royalistes ne pouvaient s'appuyer sur cette seule force. Leur principale source de soutien de masse était le fils de SAYYED ABDOLLAH BEHBEHANI, qui ironiquement joua un rôle presque identique à celui de SHEIKH FAZLOLLAH dans son soutien à MOHAMMAD ALI. L'Ayatollah BEHBEHANI présidait une assez vaste organisation religio-politique dans le sud de TEHERAN, et offrait de l'utiliser pour renverser MOSSADEQ. Les motifs de BEHBEHANI ne sont pas très clairs. Ses partisans prétendent qu'il était convaincu que si MOSSADEQ ne tombait pas, le Parti TUDEH aurait pris le pouvoir. Ses détracteurs déclarent qu'il fut grassement payé pour sa décision, et ils parlent en connaissance de cause, des «Dollars BEHBEHANI» qui servirent à rassembler les foules.

248.

Quels que fussent les motifs, il n'y a aucun doute que la foule qui apparut le 19 août 1953 et chassa MOSSADEQ du pouvoir fut un amalgame d'illettrés venant du sud de TEHERAN réunis par l'organisation de BEHBEHANI avec l'aide de KASHANI, d'autres Mullahs moins importants et d'un vaste assortiment des dirigeants «Chaqu Keshan». La foule clamait des slogans pro-shah, et sans aucun doute certains individus étaient sincères; mais un soutien soutenu aux Royalistes ne pouvait être attendu de ce genre de personnes. La foule n'était aucune ment anti-nationaliste; elle manquait de culture pour être soit pro soit anti-nationaliste, quoiqu'il en soit certains Mossadequistes sont injustes lorsqu'ils refusent d'admettre que BEHBEHANI et d'autre Mullahs agissaient par loyauté face à l'Iran. Sans aucun doute, les dirigeants Chaqu Keshan rendaient un service payé et probablement de nombreux Mullahs faisaient de même. Mais l'inaptitude des nationalistes Mossadequistes à comprendre que pour

certaines des Mullahs le dévouement à la Cour et la peur du communisme étaient des forces motivantes, ne rendant que plus difficile la solution des problèmes politiques courants en Iran.

En tout cas, les Mullahs démontrèrent une fois de plus leur influence sur les petite et moyenne classes. Leur activité renforça la conviction générale selon laquelle les Mullahs peu ou prou sont avant tout une puissance anti-nationaliste. Il est improbable que l'influence religieuse sur le nationalisme iranien n'atteigne encore les proportions qu'elle eût

249.

en 1951-1952. Quoiqu'il en soit, il y a parmi les membres les plus actifs du pro-Mossadequisme clandestin et des Mullahs et des laïques hautement religieux. Leur présence et leurs grands services devraient éviter une rupture brutale entre le Temporel et le Spirituel si jamais les nationalistes de la classe moyenne devaient à nouveau triompher politiquement.

Pour l'instant, les Mullahs réactionnaires occupent toutes les positions religieuses importantes politiquement, en grande partie grâce aux faveurs gouvernementales. Ces hommes n'ameutent plus les foules, sauf pour les cérémonies et l'élection soigneusement organisées par l'Etat.

KHALIL TAHMASABI et d'autres dirigeants du Fedayan Islam ont été exécutés, et KASHANI avait depuis longtemps cessé d'être important lorsqu'il mourut en 1962. KASHANI ne pouvait rester l'allié d'un gouvernement qui reprenait d'étroites relations avec les Anglais. Qu'il eût réellement méprisé les Anglais ou non, son image de marque était celle d'un anglophobe fanatique, et il ne pouvait espérer retrouver son standing s'il demeurait allié à un gouvernement ouvertement anglophile. KASHANI se retira donc vers sa bande de fidèles partisans.

Les valeurs du nationalisme sont des valeurs séculaires et la doctrine de l'Islam nie implicitement les seules valeurs

250.

Toutefois cette étude démontre clairement qu'un dévouement à la nation iranienne et une dévotion à l'Islam peuvent coexister chez le même individu. Lorsque des conflits se déclarent, il est probable qu'ils sont le résultat de conflits juridictionnels entre des autorités temporelles et séculaires à qui l'on donne des raisons doctrinaires. Si le clergé iranien avait été organisé en une hiérarchie rigide, il est fort

probable que le conflit eut été plus dur. Mais les grands ecclésiastiques de ce siècle ont accepté et les valeurs libérales et les valeurs nationales et ont attentivement interprétés celles-ci afin qu'elles n'entrent pas en conflit avec l'Islam. D'autres ont nié et les valeurs libérales et les valeurs nationales, et la grande majorité des petits ecclésiastiques n'ont pas pris position. Le nationaliste intellectuel, séculier considère généralement que le Mullah barre la route au progrès et accepte la charité des agents de l'impérialisme. Mais les principaux dirigeants modernes savent qu'un conflit ouvert avec le clergé n'est ni nécessaire ni sage. Néanmoins,, malgré l'absence de tout conflit prolongé, il est peu douteux qu'une tendance à plus ou moins long terme est en mouvement pour donner le pas aux valeurs nationales sur les valeurs religieuses.

251.

## **CHAPITRE XI**

### 11 - L'IMPERIALISME PRECOCE.,: LA GENESE DE LA MYTHOLOGIE NATIONALISTE

#### *Grande Bretagne et Russie en Iran: Rivalité incontrôlée antérieure à 1907*

Bien que l'Iran et l'Afghanistan fussent restés indépendants jusqu'à un certain point, pendant le 19<sup>e</sup> et au début du 20<sup>e</sup> siècle, tandis qu'une grande partie de l'Asie et de l'Afrique tombait sous le contrôle étranger, la liberté de ces pays ne peut être attribuée au courage et au dévouement de leurs habitants. Leur indépendance n'était pas due non plus aux barrières géographiques, qui dès le 19<sup>e</sup> siècle perdaient déjà leur efficacité. La raison de leur indépendance était que l'Iran et l'Afghanistan occupaient une ceinture géographique sur laquelle les dynamiques expansionnistes Russes et Britanniques se rencontrèrent. Ni la Grande Bretagne ni la Russie ne pouvait y prendre et y garder le contrôle sans risquer une grande guerre.

Des deux puissances impériales, c'est la Russie qui était la plus à craindre. Dès 1723 les armées de Pierre le Grand avaient occupés des régions de l'Azerbaïdjan et du GUILAN. Bien que l'Iran eut reconquis tous ses territoires perdus en 12 ans cela lui avait permis de

savoir qu'elle se tenait en travers des Russes dans leur avance vers le sud.

Les Iraniens comprirent leur situation et firent bon accueil aux offres de NAPOLEON lorsqu'il chercha à les amener dans

2 5 2

dans une alliance contre la

Russie. Lorsque l'alliance

française n'aboutit pas, ils devinrent avides de négocier avec les Anglais. La victoire des Russes sur NAPOLEON renversa la balance en faveur de la Russie, et lors du Traité de GULISTAN en 1813 les iraniens accordèrent aux Russes toutes leurs revendications quant à BAKU et une grande partie de la Transcaucasie, de la Géorgie et du Daghestan.

En 1823 par le traité de FURKOMANCHAI, l'Iran abandonna ses prétentions sur l'Arménie, et la rivière ARAXE fut fixée pour frontière nord-est avec la Russie. Entre 1864 et 1885 l'avance russe en Asie Centrale alla en s'accroissant jusqu'aux abords du Khorasan. L'Iran était confronté à la force d'un Etat géant, semi-moderne dont l'expansion était motivée par une intense orientation historique vers un port en eaux chaudes.

Les hommes d'Etat anglais s'alarmaient de l'avance russe. L'Iran n'avait pas pour les Anglais le même attrait que pour les Russes. Une minorité d'hommes d'Etat anglais et d'officiers coloniaux désiraient se déployer dans cette zone, mais avant la découverte du pétrole, le principal intérêt des Anglais de voir l'Iran indépendant était essentiellement stratégique. L'Iran se tenait sur la route des Indes, et les Anglais soupçonnaient les Russes d'avoir pour but les Indes.

2 5 3

Pour l'Iran la solution était évidente: une indépendance précaire ne pouvait être sauvegardée que par un équilibre de forces Anglo-Russes. Le genre de jeu nécessaire pour équilibrer les deux grandes puissances convenait tout naturellement au processus mental iranien, mais dans une situation si précaire, même les iraniens faisaient parfois pencher la balance dans un sens ou un autre.

Puisqu'aucune des puissances ne désirait en venir aux armes en Iran, la compétition se situait sur un plan économique. Le traité de TURKMANCHAI avait obligé les Iraniens à accepter un système' de capitulations grâce auquel les hommes d'affaires étrangers, au lieu d'être assujettis à la justice iranienne, pouvait voir tout cas le concernant jugé par ses propres représentants consulaires.

Ce procédé eût pour résultat de soustraire l'hormone d'affaire étranger aux routines administratives et aux restrictions que le commerçant iranien lui, devait respecter. Ceci donnait aux étrangers une liberté d'action qui, ajoutée à ses ressources financières plus importantes leur donnait un avantage considérable sur leur concurrents iraniens. Les gouvernements Anglais et Russes travaillaient énergiquement à faire avancer les intérêts commerciaux de leurs compatriotes en Iran.

La première tâche de politique extérieure du gouvernement iranien fut celui d'équilibrer les concessions accordées aux hommes d'affaires des deux Grandes Puissances.

254

Le livre de H. J. WHIGHAM publié en 1903 «The Persian Problem» expose bien cette rivalité. Le livre de WHIGHAM suggère aussi l'attitude des intérêts commerciaux étrangers vis à vis des Iraniens. Il écrivait: «En Chine et en Corée, nous admirons de nombreuses caractéristiques du peuple tandis que nous condamnons le système corrompu du gouvernement.

En Perse, mis à part les tribus sans loi, qui ont leurs rudes qualités, nous sommes en face d'un peuple au moins aussi corrompu que son gouvernement, et on ne peut en dire parce que cela. Un tel peuple et un tel gouvernement ne peuvent plus longtemps échapper aux coups de triques salutaires de l'autorité étrangère. C'est uniquement une question de savoir si les dirigeants seront un ou plusieurs (1)

WHIGHAM écrivait à une époque où le sentiment pro constitutionnel prenait des forces, et sa méconnaissance totale de ce mouvement semble avoir été typiques des réactions de ses collègues Anglais et Russes.- Plus que tout autre facteur y compris l'impact intellectuel de l'occident, la colère et l'humiliation éveillées par ces visées économiques des étrangers amena l'éveil et le triomphe du nationalisme iranien, et le nationalisme iranien fut la conséquence de leur rivalité économique, conséquence

(1) H. J. WHIGHAM «The Persian Problem» (Londres 1903)p.391

2 5 5

qu'aucune des deux puissance n'avait envisagée.

La rivalité anglo-russe ne se limitait pas à une concurrence au niveau des privilèges économiques. Les missions diplomatiques des deux puissances cherchaient à prendre de l'influence sur les Iraniens dont la position sociale réelle ou potentielle pouvait être utilisée. On ne sait pas encore exactement qu'elle fut l'étendue réelle du contrôle des Anglais et des Russes sur les Iraniens influents. C'est d'ailleurs l'un des plus importants problèmes dans une étude sur le nationalisme iranien et l'un des plus difficile à manier objectivement. Les «Documents d'Etat» anglais de cette période dévoile que ceux-ci exerçaient un certain contrôle. La plupart des Iraniens sont convaincus que des factions entières de politiciens appartenaient corps et âmes soit aux Russes soit aux Anglais.

Par conséquent, dans le folklore iranien un bon Premier Ministre, serait celui qui planifiant son Cabinet équilibrerait les agents Russes et les agents Anglais. A moins qu'il ne cherchât à obtenir une concession et dans ce cas il surchargerait son gouvernement avec des agents de la puissance rivale. Sans aucun doute, les Iraniens exagéraient ils l'étendu du contrôle étranger. Mais on ferait bien de tenir compte de cette conviction. Le Droit qui est important pour bien comprendre le nationalisme c'est que les Iraniens

2 5 6

étaient convaincus que les interventions étrangères étaient des faits quotidiens à tous les niveaux

La rivalité économique des impérialistes avait ses avantages pour les Iraniens. La Cour GHADJAR sous NASR AL DIN SHAH et plus tard sous MOZAFFAR AL DIN SHAH s'aperçut bien rapidement des avantages financiers qu'on pouvait tirer en lançant les deux puissances l'une contre l'autre. Indifférent aux dettes de la Cour, il était peu vraisemblable qu'aucune des deux Puissances permette à l'autre de prendre excuses sur les dettes pour recourir à une intervention armée. De plus, la Cour était sûre que les puissances essayeraient de surenchérir l'un sur l'autre, dès qu'elle désirait un prêt. La Cour ne s'inquiétait pas de voir d'autres ressource de l'Iran passer sous

contrôle étranger au fur et à mesure que les concessions étaient octroyées et que les emprunts étaient accordés.

Vers 1906, la Russie avait fait d'importantes incursions dans l'économie. Elle avait créé une banque puissante; elle possédait d'importantes concessions minières et sur les transports; et elle contrôlait les industries de la pêche du sucre et des allumettes (2). De plus, le dernier prêt accordé à MOZAFFAR AL DIN par le Russe, octroyait à la Russie

(1) Ce point est évident dans les premières pages de toutes les principales sources iraniennes, mais il est flagrant dans l'étude des relations anglo-iraniennes faites par Mahmud MAHMUD «Tarikh Ravabet Siyasi Iran va Engelis dar QARU NUZDAHOM» 4 vol. (TEHERAN 1949-50).

(2) KASREVI p. 12; MOSTOFFI, II, 81.

257

la plus grande partie des revenus des douanes et le contrôle sur presque la totalité de l'administration des douanes. Des Belges furent choisis pour administrer les douanes, mais leur chef, M. NAUS, et ses assistants étaient partout considérés comme étant des employés des Russes (1). Les Anglais aussi, avaient de bonnes concessions, surtout dans le Sud de l'Iran, mais avant la découverte du pétrole, des possibilités commerciales et politiques des Russes étaient bien plus importantes.

Se fiant à cette prééminence et à la préférence bien connue de la Cour iranienne et des aristocrates pour les Russes, la plupart des Iraniens conscients en concluaient que la Cour et ses partisans d'extrême droite étaient sous l'influence russe. Malgré la Révolution de 1905, l'image habituelle de la Russie en Iran était celle d'un profond antagonisme. La Russie symbolisait le despotisme, et on la supposait favorable à ce qu'une telle forme de gouvernement prédominât en Iran. Cette croyance était renforcée par le désir qu'avaient les cosaques persans commandés par des Russes de soutenir la Cour'. Les Iraniens ne pouvaient concevoir que la légation Russe ne fut pas en total accord avec cette politique.

L'image que se faisaient les Iraniens des Anglais était à l'opposé. Ainsi que l'écrivait le journal nationaliste libéral «Habl al Matin» en 1901: «La plupart des hommes

(1) voir par exemple MOSTOFFI, II, 74-75.

2 5 8

d'Etat du Monde qui ont étudié la science politique et qui ont écrit des livres sur ce sujet en ont conclu que la meilleure forme de gouvernement serait celle fondée sur les mêmes principes que ceux du gouvernement en Angleterre (1). Avec leur tradition des libéralismes et de démocratie, il ne faisait aucun doute que les Anglais en Iran favoriseraient la faction libérale des politiciens iraniens et le mouvement pro-constitutionnel. Cette image Iranienne des Anglais était si enracinée que pendant la révolution de 1906 les constitutionnalistes se tournèrent vers les Anglais en quête de soutien. On pourrait en conclure que le Nationalisme n'était pas vraiment enraciné chez les constitutionnalistes puisque ceux-ci cherchaient un soutien étranger contre leurs propres compatriotes. Quoiqu'il en soit, vers 1906, la croyance en une interférence étrangère était si enracinée, qu'une telle interférence était considérée comme faisant partie des tristes faits de la vie politique avec lesquelles il s faut compter et faire au mieux. Leur demande du soutien anglais n'impliquait pas que les constitutionnalistes éprouvassent les interférences étrangères, pas plus que pour Franklin Roosevelt qui, en acceptant le soutien de Frank HAGUE n'approuvait pas pour autant les grands patrons ou que pour DWIGHT EISENHOWER en acceptant l'appui de Joe Mac CARTHY n'approuvait le Mc-Carthisme.

(1) HABL AL MATIN, 25 Mai 1901.

2 5 9.

En fait, on peut faire un rapprochement entre le rôle de l'appui étranger en Iran et entre les relations des deux Partis Américains et des groupes de pression AFL-CIO et NAM». Tout comme les démocrates s'adressaient aux ouvriers et les Républicains aux hommes d'affaires en quête de soutien, les constitutionnalistes s'adressaient aux Anglais et la Cour aux Russes. Les implications morales n'étaient guère plus sérieuses pour les -Constitutionnalistes que pour les Partis Américains. L'ouverture de la période de la révolution constitutionnelle fut marquée par la marche des chefs religieux pour se réfugier à QOM. Peu après une délégation de marchands demanda à la légation britannique, la permission pour qu'un important groupe de marchands campe sur les terres de la résidence d'été de la légation. C'est dommage que les chefs révolutionnaires n'aient pu entendre la discussion que leur requête provoqua à la légation. Peut-être les

iraniens avaient-ils pensé que leurs demandes soulèveraient une discussion. Quant à savoir si le dévouement des Anglais à leur idéologie prévaudrait sur un comportement diplomatique correct; En fait, la correspondance diplomatique anglaise indique que la requête fut plutôt vue comme un contre temps ridicule. On peut penser que les Anglais ne prenaient ni

«APL-CIO : american federation of labor and congress of industriel organisations

NAM : National association of Manyfacturers.

2 60

l'opposition ni la Cour assez au sérieux pour qu'elle leur accorda du respect (1). En fait, M. GRANT DUFF, diplomate en action, en réponse à une question directe répondit qu'il ne chasserait personne qui se serait réfugié à la légation, mais il prit cette décision avec la plus grande circonspection, et le rôle des Anglais pendant toute la durée des événements fut passif. Quoiqu'il en soit, aux yeux des Iraniens, les Anglais ont pleinement soutenu le mouvement constitutionnel; les Russes s'y sont opposés, ainsi que le démontre l'attitude des Cosaques Persans.

Ces deux points de vue étaient exagérés. La correspondance diplomatique prouve que les deux légations étaient favorables à l'octroi de la constitution. Puisque la paresse et la corruption de la Cour, non seulement répugnants, mais de plus menaçants pour la stabilité que la Russie et l'Angleterre désiraient voir s'installer en Iran, tout mouvement de réforme était bienvenu. Lorsque MOZAFFAR AL DIN se révéla équivoque, les diplomates Anglais et Russes le pressèrent de remplir sa promesse d'octroyer une constitution (2).

Quelques fussent les différences entre les attitudes des deux gouvernements, c'étaient des différences de degré, non point de fond.

(1) State Papers 1909, Persia no 1, p. 4.

(2) no 1, p. 5.

260 . bis

Pour les constitutionnalistes iraniens l'année qui suivit la victorieuse révolution, fut consacrée à une immersion totale dans l'idéologie nationaliste démocratique libérale. On peut probablement expliquer l'intensité de leur engagement et leur tendance à voir la société et la politique d'une façon très contrastée par l'histoire encore superficielle de la pensée politique en Iran. La démocratie libérale était bonne et personnifiée par le gouvernement britannique. La Monarchie absolue était mauvaise et personnifiée par les Russes. C'était aussi simple que cela, une lutte entre le bien et le mal. La popularité britannique, surtout auprès des intellectuels n'aurait pu être plus grande, les Anglais ayant été placés dans le rôle improbable d'un Messie idéologique. Bien sûr cette opinion était totalement @réaliste, mais elle était largement acceptée (1).

Si ce fantasme s'était effacé graduellement le résultat aurait pu être une vue du monde nationaliste libéral plus réaliste. Malheureusement, l'image mythique de l'Angleterre disparut à une vitesse surprenante, et dans l'esprit iranien profondément blessé, un nouveau mythe apparut, tout aussi fantastique, mais qui persiste encore de nos jours.

(1) voir en particulier HABL AL MATIN, NEDA VATAN et MAJLIS pour l'année 1906.

2 6 1

#### LA GRANDE BRETAGNE ET LA Russies: L'ACCORD DE 1907

En 1907, la Grande Bretagne et la Russie préparaient une alliance pour faire face à la menace de l'Allemagne Impériale. La logique voulait la réduction des zones de conflit entre les deux alliés. Puisque l'Iran était une telle zone, les deux gouvernements convinrent d'institutionnaliser leurs positions respectives de façon à ce qu'aucun des accords ne surgissent de cette région tangentielle.

Selon les termes de l'accord Anglo-Russe de 1907, l'Iran fut divisé en sphère d'influences Russes et Anglaises avec une zone neutre au centre. Il est difficile de ne pas en conclure que ce traité fut mal orienté. Ainsi qu'auraient du le savoir leurs Hommes d'Etat, la rivalité Anglo-Russe ne serait pas aussi facilement éliminée. Il y avait une logique juvénile et déplacée dans cette idée de sphère d'influence, et il n'y a aucune raison de mettre en cause des motivations cachées par le traité.

Du point de vue Iranien, l'accord était purement désastreux. Même pour ceux qui avaient une juste perspective du monde, le traité était très important puisqu'il indiquait que la rivalité anglo-russe se situerait dorénavant sur un plan plus dangereux: la prochaine étape pouvait être le Partage de l'Iran. Pour les Iraniens idéalistes et constitutionnalistes le choc était énorme. Soudainement, la puissance occidentale qui avait semblé personnifier l'idéal libéral s'était alliée à la puissance qui était l'antithèse de cet

2 6 2

idéal par une alliance qui, menaçait la cause libérale en Iran, mais aussi l'existence de la Nation (1). C'était inconcevable qu'une telle trahison soit possible, et de nombreux constitutionnalistes libéraux étaient prêts à croire Sir Ceci SPRING-RICE lorsque sous le conseil du British Foreign Office (Ministère des Affaires Etrangères Anglais) il signa une note diplomatique pour les rassurer. L'accord ne menaçait pas l'indépendance de l'Iran, écrivait Sir Ceci; au contraire, c'était une source de sécurité pour l'indépendance de l'Iran puisqu'il détruisait les bases de la rivalité Anglo-Russe en Iran (2).

Les Iraniens les plus évolués comprenaient que la raison du traité était de faire disparaître une raison de conflit Anglo-Russe. Ils comprenaient, mais puisque l'accord se faisait à leur dépend, on ne pouvait leur demander de l'approuver. Ainsi que l'écrivait HABL AL MATIN, le 11 septembre 1907 avec une ironie amère «Il y va de la douceur, de la gentillesse et de l'amour dans cet accord, le gouvernement Russe accordera au gouvernement Anglais des possibilités d'activités commerciales dans la sphère d'influence Nord et les Anglais accorderont gentiment aux Russes la permission de faire de même dans le Sud. Quel droit ont donc les Russes en Iran pour accorder ou non -du Nord au Sud- ce qui nous appartient? Nous ne sommes pas assez jeunes pour désirer un protecteur, et nous ne sommes ni fous ou ni aliénés donc, nous n'en avons donc pas besoin»(3).

(1)Voir pour exemple HABL AL MATIN, 10 Sept. 1907 KASREVI, p. 458; MIRZA, p. 122; DOLATABADI, II, 180 MOSAVAT, 27 octobre 1907.

(2)BROWNE, the Persian Revolution; pp. 172-96.

(3)HABL AL MATIN, il septembre 1907.

2 6 3

Les Anglais soutenaient que l'Allemagne était une menace pour la démocratie libérale, mais les Iraniens n'étaient pas convaincus. Après tout, le despotisme de la Russie était à portée de la main tandis que celui de l'Allemagne était très éloigné. L'alliance Anglo-Russe était la triste preuve pour les Iraniens que les exigences d'une politique de pouvoir prendraient toujours la préséance sur les convictions idéologiques du gouvernement britannique.

Le mémorandum de Sir Cecil devait être le glaçage doux de la pilule amère, mais la déclaration que l'Accord devait éliminer ou au moins réduire énormément une dangereuse rivalité et par conséquent une tendance à intervenir était sûrement sincère. Car si les Anglais avaient pensé autrement cela aurait signifié qu'ils reconnaissaient que l'Accord n'avait aucun but utile. Quoiqu'il en soit, dans les quelques mois qui suivirent, lorsque la position des constitutionnalistes se vit de plus en plus attaquée, un soupçon et plus même, se fit jour dans les esprits libéraux que les interférences étrangères se faisaient sentir. Lorsque l'interférence Anglo-Russe- généralement à l'encontre des intérêts des constitutionnalistes, se dévoila, les paroles de Sir Cecil se mirent à ressembler à une moquerie amère et méprisante. Les Iraniens qui avaient le plus exagéré le dévouement anglais pour le libéralisme iranien sentirent qu'à la lumière des derniers événements, le mémorandum se mêlait d'hypocrisie. La conviction selon laquelle les Anglais ne disent jamais ce qu'ils pensent,

264

qui vit encore de nos jours, doit sa force à l'infortuné mémorandum de Sir Cecil. Ainsi que l'écrivit «No Bahar» «Quelque soit le rassemblement où nous allons et parlons, le nom de la Russie est oublié et le véritable sens du mémorandum est exprimé. Nous avons commis une grande erreur lorsque nos cœurs ont embrassé avec amour le gouvernement anglais. Il est bon que nous comprenions Aujourd'hui nous savons que le Futur Etat d'Angleterre est semblable à l'Etat Russe» (1).

L'accord de 1907 fut un point tournant pour le nationalisme iranien: les racines des aspects anti-occidentaux du nationalisme iranien du milieu du 20e siècle doivent beaucoup de leur puissance au souvenir de ce traité. Un autre legs de l'Accord est la croyance en l'existence d'une secrète entente Anglo-Russe. Ainsi que nous le verrons plus loin, cette croyance a fait beaucoup pour rendre confuse la lutte de la Guerre Froide.

La violente réaction iranienne ne peut qu'avoir un impact sur l'attitude anglaise face aux constitutionnalistes iraniens. Jusqu'à la signature de l'accord de 1907, l'Iran était mieux comprise par les individus britanniques que par tout homme d'une autre nationalité. Le brillant iraniste Anglais, Edward BROWNE, comprenait probablement mieux que tout autre homme iranien ou étranger, le mouvement nationaliste libéral apparaissant (2).

(1)No BAHAR; 4 décembre 1910, p. 2

(2)Ceci est particulièrement démontré dans son livre «The Persian Revolution».

26 5

A la légation Britannique, TEHERAN, il y avait eu quelques pénétrants observateurs et les compte rendus sur la politique iranienne étaient de grande qualité. Cette conscience se reflétait dans la compréhension de la situation iranienne au Foreign Office (Ministère des Affaires Etrangères (1). Après 1907, il y eut un brusque changement. Dès que le mouvement constitutionnel commença à compliquer la position britannique en Iran, des dépêches pour LONDRES se mirent à rabaisser l'importance des nationalistes libéraux. Ainsi par exemple, malgré l'unanimité de la réaction de la presse qui se trouva profondément choquée lorsque l'accord de 1907 fut rendu public, l'ambassadeur britannique rapporta en toute tranquillité que: «en général l'Accord avait été bien accueilli» (2).

L'accord de 1907 n'aurait pas dû être le point tournant du nationalisme iranien. Il n'était pas important à ce point. Si les Iraniens avaient regardé le monde dans une meilleure perspective, le traité n'aurait jamais été considéré comme une trahison. Mais, si ce sont les Iraniens qui sont les principaux coupables de cet impact disproportionné, les Anglais ne sont toutefois pas disculpables. L'aveuglement des Iraniens à voir les vraies motivations des Anglais concorda avec le refus des Anglais à voir qu'une profonde révolution sociale était en cours dans cette terre si brillamment satirisée par MORIER dans son «HAJI BABA OF ISPAHAN».

(1)Le 27 février 1907, Sir Cecil SPRING RICE écrivait que le sentiment

(2)idem - P. 60

2 6 6

On peut se demander si le livre de MORIER, par son acuité nia pas réellement atteint l'Angleterre, non pas parce qu'il offensait les Iraniens, ce qui est vrai, mais parce que trop de diplomates Anglais avaient du mal à se rappeler qu'après tout ce n'était qu'une fiction.

GRANDE BRETAGNE ET RUSSIE: RIVALITE CONTROLEE ENTRE 1907 et 1912

La révolution de 1906 amena un changement fondamental en Iran. Un demi siècle de données historiques rendent cette conclusion évidente., mais il n'est pas étonnant que les observateurs Russes et Anglais n'aient pas en 1907 entièrement reconnu.

L'événement allait bouleverser un siècle d'affirmation sur la société et la politique iranienne; il avait trop d'aspects comiques pour être pris au sérieux; et après tout, seule une portion de la population avait été touchée, tandis que la grande majorité avait continué sa routine familière. Aucune des puissances ne comprenait que le ressentiment à l'encontre de l'Accord Anglo-Russe de 1907 parmi les constitutionnalistes rendait l'interférence Anglo-Russe bien plus probable en Iran. Mais même si la révolution n'avait eu lieu que 10 ans plus tard, il est probable que l'Accord aurait eu pour résultat une interférence accrue. La création de sphères d'influences implique l'acceptation de chaque puissance d'une certaine responsabilité pour sa propre sphère, et dans l'Iran du début du siècle, avec ou sans révolution, cette responsabilité aurait amené le besoin

2 6 7

de prendre des mesures pour assurer la sécurité intérieure

Quoiqu'il en soit, la Révolution avait eu lieu, et l'Iran avait changé bien plus fondamentalement que les Iraniens ou les étrangers ne l'imaginaient. Une période de fermentation et de manoeuvres politiques était inévitable, parce que la Révolution n'avait été que le premier «round» d'une lutte vivace pour le pouvoir entre la cour et ses alliés réactionnaires et l'alliance (informe) des marchands du clergé et des intellectuels. Le seul résultat réellement prévisible de la Révolution était qu'une période de profonde instabilité s'en suivrait,

et l'instabilité était ce que les Anglais et les Russes craignaient le plus en Iran.

La situation interne idéale pour les objectifs AngloRusse aurait été un gouvernement iranien assez fort pour maintenir la sécurité intérieure mais pas assez fort pour défier la position privilégiée des Anglais et des Russes. dans le pays. Mais cet idéal était impossible. MOHAMMAD ALI SHAH aurait aimé contrôler fermement l'Iran et aurait presque sûrement accepté la position spéciale Anglo-Russe. Quoiqu'il en soit, le SHAH était un homme étrangement indécis, sujet à de furieuses sautes d'activisme déchaîné suivi par de longs jours d'oisiveté passive De plus, les forces de l'ordre à sa disposition, en dépit

2 68

de ses officiers Russes, n'était pas réellement une force extraordinaire. La coalition constitutionnelle était peut être informe et ne représentait probablement qu'un petit pourcentage de la population totale, mais numériquement elle n'était pas insignifiante et par son énergie et sa foi était nettement supérieure à son ennemi.

De toute évidence, seule une interférence étrangère, aurait pu amener la victoire d'un côté ou de l'autre.

Un nombre croissant d'Iraniens interprétaient les interventions étrangères en faveur de la Cour. On ne pouvait s'attendre à une autre conclusion, étant donné l'optique iranienne sur les affaires internationales. De ce point de vue la Russie était le du despotisme et ne pouvait tolérer l'émergence d'une démocratie libérale en Iran, et la Grande Bretagne avait abandonné sa propre idéologie dans l'intérêt d'une harmonie Anglo-Russe. Par conséquent, il n'y avait aucune force ne pouvant arrêter l'inévitable effort déployé pour détruire la démocratie iranienne balbutiante. Lorsque MOHAMMAD ALI manifesta ouvertement son opposition à la constitution, les libéraux croyant que la Cour était depuis longtemps vendue aux Russes, ne pouvaient qu'en conclure que le feu vert avait été donné par les Russes. Après tout, le véritable commandant des Cosaques Persans était le courageux et compétent colonel LIAKHOFF, dont le dévouement à la Cour Russe était absolu

2 69

et le colonel LIAKHOFF était peut-être le conseiller le plus crédité de MOHAMMAD ALI. Le tableau pourrait-il être plus clair?

La réponse est qu'en ce qui concernait les Anglais, le tableau était assez clair, mais très différent. de ce que les Iraniens y voyaient; et la vision des Russes était confuse et trouble. M. MARLING écrivit à LONDRES que lui-même et l'Ambassadeur Russe, M. de HARTWIG étaient en complet accord, que MOHAMMAD ALI devait rester au pouvoir mais en tant que Monarque constitutionnel (1). Chaque Ambassadeur fit au moins deux requêtes au SHAH le pressant de se plier à la constitution et non point de la renverser (2). Ils en concluaient que puisque le SHAH et son opposition étaient à peu près en équilibre, aucun ne pouvait S'attendre à la victoire; et puisque une lutte continuelle aurait pour résultat une instabilité qui inévitablement menacerait l'harmonie anglo-russe, la meilleure solution serait pour MOHPMIAD ALI d'accepter la constitution. La correspondance diplomatique britannique démontre que les Anglais prenaient au mot la profession de foi de M. de HARTWIG de soutenir une monarchie constitutionnelle. Mais l'argument des libéraux iraniens selon lequel la politique russe favorisait les interventions à leur encontre n'est pas facilement récusable puisqu'il semble presque inconcevable qu'un officier aussi loyal que le colonel LIAKHOFF

(1)le 27 Février 1907, Sir Cecil SPRING RICE écrivait que le sentiment

(2)  
270

put agir sans, au moins l'accord tacite de sa légation.

Peut être la légation Russe était elle profondément divisée, ou alors M. de HARTWIG était-il aux prises avec une profonde déception. De toutes façons, la suspicion iranienne est totalement compréhensible.

En 1908, MOHAMMAD ALI, avec l'aide des troupes du Colonel LIAKHOFF, mit en échec les constitutionnalistes à TEHERAN. Le SHAH envoya alors les troupes avec leurs officiers Russes pour frapper d'un coup mortel la constitution. Au moment de leur départ le colonel LIAKHOFF s'adressa à ses hommes dans les termes suivants: «Vous devez savoir que si vous revenez victorieux, vous serez submergés d'argent et de faveurs par les souverains Russes et Persans» (1).

Peu après les Russes proposèrent qu'ensemble les puissances accordent un prêt à MOHAMMAD ALI (2). Avec de telles preuves, les Iraniens ne pouvaient qu'en conclure que le nouveau gouvernement était la propriété des Russes et de façon moindre des Anglais (puisque ceux-ci refusèrent de se joindre à la proposition d'un prêt.

Quoiqu'il en soit, la correspondance diplomatique anglaise démontre l'erreur de ce point de vue.

Le nouvel ambassadeur britannique M. BARCLAY, et M. de HARTWIG demandèrent au SHAH en novembre 1908 de restaurer la constitution, car ils se rendaient compte que l'opposition était toujours intense (3).

(1) BROWNE, «the Persian Revolution», p. 258

(2) State Papers 1909, Persia n° 2 p. 43

(3) idem

p. 3.

271

Puis en Avril 1909, les Russes proposèrent qu'eux-mêmes et les Anglais insistassent pour que MOHAMMAD ALI soit fidèle à la Constitution et qu'il renvoie les réactionnaires du gouvernement (1). Les Anglais hésitaient puisque le refus de MOHAMMAD ALI aurait nécessité son renversement si le prestige anglo-russe voulait se maintenir, et les Anglais ne désiraient pas s'engager si profondément.

La levée du siège de TABRIZ par les troupes russes ne fut pas envisagée comme un acte de soutien à MOHAMMAD ALI. Au contraire, les Iraniens et les étrangers la considéraient comme une victoire pour les nationalistes (2), et tant les Russes que les Anglais regrettaient la libération de TABRIZ car elle aiderait les nationalistes et endommagerait la position, de MOHAMMAD ALI (3). Pour la première fois dans leur correspondance les Anglais montraient une préférence pour l'un des partis dans le conflit iranien. Pour MOHAMMAD ALI et ses partisans.

A partir de là, on peut discerner dans la correspondance diplomatique anglaise une hostilité d'origine émotionnelle envers les nationalistes, et cette attitude doit s'additionner à d'autres facteurs pour expliquer l'évolution de la politique britannique.

(1) idem P. 90.

- (2) BROWNE «the Persia Revolution p. 274; KASREVI p. 888  
 (3) State Papers 1909, Persia no 2, p. 100.

272

La Grande Bretagne et la Russie firent pression sur MOHAMMAD ALI pour qu'il réinstaure la constitution, mais cette pression, en grande partie à cause des Anglais fut inefficace, Lorsque les Nationalistes semblèrent être prêts à capturer TEHERAN et à démettre de ses fonctions MOHAMMAD ALI. l'activité diplomatique des deux puissances et surtout des Anglais devint bien plus intense. Les commandants des forces d'ISPAHAN et de RASHI furent contactés par les Anglais et pressés d'abandonner leur Plan. Ignorant cette requête, l'armée de RASHT ISPAHAN s'avança à distance de tir de TEHERAN. Les Russes et les Anglais extorquèrent une promesse de concessions majeures à MOHAMMAD ALI et tentèrent d'utiliser ces concessions pour stopper les attaquants nationalistes (1). Que les Anglais et les Russes aient pu imaginer que les nationalistes pardonneraient MOHAMMAD ALI « alors qu'ils étaient au bord de la victoire montre bien leur inhabilité Presque complète d'alors à comprendre le point de vue des nationalistes iraniens. Ce manque de compréhension avait été prouvé quelques semaines auparavant, lorsque M. BARCLAY informa une délégation de nationalistes, qu'il pensait que deux de leurs requêtes au Cabinet Royal étaient déraisonnables: le renvoi du Colonel LIAKHOFF et le remplacement du gouverneur de TABRIZ, ALA AL DOLEH, volontaire mais réactionnaire (2). BARCLAY considérait que ces hommes étaient vitaux à la préservation de la sécurité intérieure, et à ses yeux la sécurité intérieure

(1) State Papers 1901, Persia no 1 pp. 32-75.

(2) p. 41.

273

était le principal but Il ne comprenait pas qu'ainsi il disait aux nationalistes que l'Angleterre soutenait entièrement les hommes forts du régime anticonstitutionnel à la solde de la Russie.

Si nous n'oublions pas la perspective globale il faut remarquer que MOHAMMAD ALI aurait pu être maintenu sur le trône avec un

minimum d'efforts de la part des Russes. Les troupes Russes étaient stationnées à RASHT et voisinaient QAZVIN, à une distance de 2 ou 3 jours de marche de TEHERAN, lorsque la capitale tomba. L'antagonisme anglo-russe face aux nationalistes allait croissant, mais n'avait pas encore atteint le point d'une attaque ouverte.

Dans les deux années et demi suivantes, une rupture nette faillit avoir lieu plusieurs fois. Avant même que le nouveau régime constitutionnel ait atteint 6 mois d'âge, le Consul britannique de SHIRAZ envoya une dépêche dans laquelle il alléguait qu'une intervention étrangère était nécessaire pour rétablir la sécurité intérieure (1). Un nombre croissant de commerçants britanniques demandaient l'envoi de troupes pour protéger les routes de caravanes du Sud. Malgré de violentes objections de la part du gouvernement iranien qui culminèrent par une émeute antibritannique à TEHERAN en Novembre 1910, des troupes furent envoyées pour contrôler les routes des caravanes (2).

(1)State Papers 1911, Persia no 1 p. 19

(2)State Papers 1912, Persia no 3 p. 27

274

Celles-ci se montrèrent incapables de faire régner la sécurité, et les Anglais ne s'attirèrent que la colère à cause de leur intervention.

Pendant ce temps, les Russes s'approchaient vers une intervention directe. En l'été 1911, MOHAMMAD-ALI apparut soudainement sur les rives est de la Caspienne, soutenu par les tribus turkomanes et prêt à marcher sur TEHERAN. Deux années auparavant; le Monarque déchu avait pris résidence dans une ravissante villa près d'ODESSA, en Russie, apparemment résigné à une luxueuse vie d'exilé. Les Russes annoncèrent qu'ils n'étaient aucunement prévenu de son retour en Iran, et le Consul britannique d'ODESSA et l'Ambassadeur à MOSCOU, annoncèrent que l'attaque était aussi une surprise pour les Russes (1).

D'autre part, les iraniens, envisagent ce point de vue comme étant trop absurde pour être un argument valable. Ils trouvent incroyable que la police secrète n'a pas observé un ancien monarque quittant sa pompeuse villa et s'embarquant à BAKU avec ses hommes et tout le matériel. De plus, un événement qui eut lieu après l'invasion renforce la croyance des Iraniens en un parrainage russe. Lorsque le gouvernement de TEHERAN désira arrêter un dirigeant pro-

MOHAMAD ALI à AZERBAIDJAN, les Russes non seulement refusèrent de permettre son arrestation, mais de plus lui

(1) State Papers, p. 105

275

permirent de mener des forces anti-gouvernementales sur TEHERAN (1). Il est compréhensible que les Iraniens envisageaient la défaite de MOHAMMAD ALI comme la défaite d'une invasion Russe indirecte. Mais l'intervention ouverte de la Russie attendit 1911, la période de Morgan SHUSTER. Après avoir initialement approuvé l'engagement de l'expert financier américain, les Russes soupçonnèrent le rôle de SHUSTER en Iran. Aucun épisode n'illustre aussi bien les raisons de l'hostilité russe que ne le fit l'engagement du Major C. STOKES pour diriger les perceptions d'impôts en Azerbaïdjan. STOKES était un anglais du type de ceux que l'on peut trouver en Iran et en d'autres pays qui deviennent des «autochtones». Il comprenait le Persan, était familiarisé avec les coutumes du peuple et, plus important que tout, sympathisait avec eux. Tout naturellement il partageait leur russophobie. Pourquoi un tel homme était-il envoyé à Azerbaïdjan, centre de la sphère des intérêts russes? SHUSTER prétend que STOKES était son meilleur homme et qu'il fut envoyé dans la plus importante des provinces iraniennes (2).

Cette explication est probablement vraie, mais si tel est le cas SHUSTER se révèle comme un homme bien élu naïf et moins sensé que ne le laissent prévoir d'autres

(1) State Papers, p. 120 à 129.

(2) W.MORGAN SHUSTER «the Straughting of Persia» (New York 1912), pp. 70, 75.

276

aspects de sa carrière. Ainsi que son propre livre le démontre, SHUSTER accepta sans hésitation son rôle d'employé du gouvernement iranien, et l'Iran n'avait jamais eu d'employé aussi loyal. Il entreprit énergiquement la tâche de vaincre MOHAMMAD ALI; en effet, la défaite de MOHAMMAD ALI est en grande partie à porter au crédit de SHUSTER. Ce fut précisément sa loyauté qui transforma le séjour de quelques mois de SHUSTER en Iran en l'un des plus grands moments de l'histoire du nationalisme iranien. Le gouvernement Iranien avait refusé de reconnaître l'accord anglo-russe de 1907, mais aucun officiel avant SHUSTER n'avait osé défier le

traité. Si l'on considère le soutien absolu de SHUSTER pour le régime nationaliste, il est difficile de croire l'un de ses motifs pour avoir nommé STOKES n'ait pas été le plaisir de railler les Russes. Les Russes réagirent avec fureur contre la nomination de STOKES; ils pensaient qu'à travers cette nomination,, SHUSTER travaillait avec les Anglais au bouleversement de l'équilibre anglo-russe et pour envahir la sphère d'influence Russe. Cette conclusion était incohérente, mais l'histoire du 20e siècle en Iran est une fantastique étude de conflits irrationnels. Les autorités iraniennes furent avisées par la Russie, dans les termes les plus forts, d'avoir à annuler la nomination de STOKES. L'Iran et SHUSTER maintiennent leurs positions, et le retrait de STOKES intervint à la suite d'une intervention personnelle des autorités britanniques.

277

qui démissionna à contre coeur.

Pour les Anglais l'ensemble de l'expérience SHUSTER était ridicule et ennuyeuse (1). SHUSTER intervenait dans les relations anglo-russes avec une exubérance décrite par certains comme étant puérile. L'hostilité des Anglais datait des premières semaines de son séjour à TÉHERAN et n'était pas due au début à son irrespect de l'Accord, mais à son refus d'observer les finesses diplomatiques. SHUSTER précisa qu'en tant qu'employé du gouvernement iranien, il n'avait aucune fonction diplomatique. D'un strict point de vue technique il était parfait, mais il réussit à ennuyer des hommes pour qui le protocole diplomatique était important. Dès que SHUSTER se mit à s'en prendre aux prérogatives anglo-russes, l'hostilité des Anglais s'intensifia.

Sa plus grande réussite personnelle se fit dans la perception des taxes et impôts. Il organisa une gendarmerie et lui donna pour tâche de percevoir les impôts auprès des personnalités délinquantes.

Pendant que la gendarmerie accomplissait ses ordres, une population incrédule le regardait faire. En novembre 1911, SHUSTER ordonna à la gendarmerie de prendre possession de

(1)Ceci est clairement visible dans les dépêches diplomatiques publiées dans les «State Papers, Persia»

278

la demeure, confisquée de SHOA EL SOLTANEH un prince GHADJAR exilé en Russie. Lorsque la gendarmerie s'en vit refuser l'accès par un contingent de troupes russes, SHUSTER leur ordonna d'en prendre possession, et elle le fit (1).

Ce fut le commencement de la fin. Puisque les Russes ne pouvaient accepter une telle rebuffade de la part de l'Iran, ils envolèrent deux ultimatums, le premier demandant des excuses, le second le renvoi de SHUSTER. Les troupes russes renforcèrent la garnison d'ENZELI, et un détachement fut dirigé vers QAZOIN. Mais bien que les officiels iraniens réalisassent que la fin n'était qu'une question de temps, l'opinion publique ne leur permettait pas d'accéder aux ultimatums. Les marchandises russes furent boycottées; Des combats contre les troupes russes éclatèrent à TABRIZ et à RASHT; d'énormes manifestations eurent lieu à TEHERAN, où les cris de «la mort ou l'indépendance» remplissaient l'air; un ministre pro-Russe fut assassiné; et le Majlis était unanimement opposé à la réalisation aux demandes Russes.(2).

Tandis que les troupes Russes se rapprochaient de TEHERAN, le gouvernement accepta la réalité et démissionna.

(1)State Papers 1912 - Persia no 4, p. 33.

(2)State Papers 1912 - Persia no 4, pp. 86, 119-120, 126-127, 137-140; The Near East 22 Décembre 1911, p.196; 29 décembre 1911, p. 221 5 janvier 1912 p. 263; 12 janvier 1912, p. 290 MOSTOFI, II, 502-04

279

Un nouveau gouvernement se constitua illégalement, déjà préparé à capituler. Mais l'amertume des Iraniens était grande et la blessure n'est pas encore aujourd'hui entièrement cicatrisée. GREY raffermit l'inimitié de l'Iran pour la Grande Bretagne lorsqu'il annonça à la Chambre des Communes que le gouvernement anglais était entièrement d'accord avec les ultimatums russes: «La solution à la crise actuelle doit être en mesure d'établir un gouvernement en Perse qui soit capable de se conformer aux principe de l'accord anglo-russe et de ne point dédaigner les intérêts particuliers que chacune des deux puissances ont dans ce pays» (1). Les circonstances ne laissaient d'autre choix à GREY. Il devait convaincre les Russes que les Anglais avaient été fidèles aux termes et à l'esprit de l'accord. Quoiqu'il en soit, pour les Iraniens, la déclaration de GREY était un affront gratuit, et renforçait leur conviction que l'idéologie britannique

n'était pas bonne à être exportée. TAZEH BAHAR se fit l'écho des sentiments de nombreux intellectuels lorsqu'il publia dans son éditorial: «L'ultimatum que les Russes ont posé à notre gouvernement rejetait notre indépendance, mais le gouvernement anglais fut le créateur de cet ultimatum. Ainsi que nous l'avons déjà souvent répété «lorsque l'Iran est vulnérable, le gouvernement anglais entreprend les (1) State Papers 1912, Persia no 4, p. 102.

2 80

préliminaires pour les Russes puis devient spectateurs». (1). Peu d'Iraniens doutaient que la Russie ne soit vouées au despotisme. Le rôle russe en Iran était répréhensible mais par conséquent le rôle anglais, considéré comme hypocrite, était pour bon nombre de personnes plus méprisable que celui des Russes.

Le nationalisme iranien avait été vaincu, mais ce n'était pas le genre de défaite honteuse pour une nation émergente. La bataille interne avait été gagnée et les forces de la réaction avaient été déracinées.

Dans un éphémère instant de gloire l'Iran avait même défié les géants russes et anglais. La nation s'était unie contre l'ennemi étranger, et aucun homme n'osait en appeler à la réédition jusqu'à ce que les troupes russes fussent en vue de TEHERAN.

Mais ce n'était pas vraiment la réalité; ce n'était que l'apparence de la réalité. En fait, le nationalisme avait pendant longtemps frôlé la défaite, défaite due aux énormes problèmes politiques sociaux et économiques auxquels le nationalisme victorieux avait été confronté en 1906 puis en 1909-.

Ce dont les constitutionnalistes avaient le plus besoin si le nationalisme iranien devait devenir une force saine

(1)TAZEH BAHAR - décembre 1911.

et positive, c'était des, responsabilités. Ils devaient apprendre à résoudre les énormes problèmes qui se tenaient en travers de l'Iran et du 20ème siècle.

La véritable tragédie de l'intervention étrangère était que les constitutionnalistes n'avaient droit à aucune responsabilité: le processus de maturation qu'aurait dû être la période 1906-12 n'eut jamais lieu. Au contraire, puisque les nationalistes pouvaient croire, avec raison, que les étrangers ligüés avec MOHAMMAD ALI étaient cause de la première défaite puis qu'en 1911, ils aient causé la défaite finale, ils

pouvaient expliquer leurs échecs comme étant entièrement implacables aux étrangers et à leurs alliés domestiques. Par conséquent, le nationalisme iranien se focalisa sur un but destructif, les nationalistes étant convaincus que leur principale tâche était celle de détruire les interventions étrangères et la réaction à l'intérieur du pays.

GRANDE BRETAGNE ET RUSSIE: Le CONDOMNIUM de 1912 à 1917 Un point de vue assez généralisé chez les Iraniens est qu'après le renvoi de MORGAN SHUSTER, l'Iran fut sous le contrôle complet des Anglais et des Russes (1). Cette image de l'Iran est très peu exagérée pour la période

(1) DOLATABADI IV, 26.

282

d'avant 1914 et resta presque intacte après 1914. Les troupes Russes étaient stationnées à TABRIZ, ENZELI et MASHHAD et pouvaient donc ainsi contrôler les trois principales provinces du Nord de l'Iran.

Ce furent néanmoins, des Iraniens qui étaient encore nommé aux rôles de gouverneur général de chacune de ces province du nord, mais ces hommes étaient sinon choisis du moins approuvés par les Russes. L'étendu du contrôle russe est illustrée par le choix de SHOJA AL DOLEH, l'un des hommes les plus hais d'Iran, au rôle de gouverneur général d'Azerbaïdjan, ne se limitant pas au choix des fonctionnaires iraniens, les troupes russes interféraient encore d'autres façons. Il y a de nombreux exemples de tribus ayant été disciplinées et d'individus déplacés parce que considérés comme des fauteurs de troubles. Un Mullah, libéral modéré mais fortement nationaliste, SEDAT AL ISLAM, fut exécuté et la populace fut autorisée à, et probablement payée pour, déshonorer le corps. La tribu Shashevan fut châtiée et outrage plus grand encore, la plus sainte des Mosquées iraniennes, l'IMAM REZA de MASHHAD fut bombardée par mesure disciplinaire (1).

Avant même l'expulsion de SHUSTER, des troupes britannique pénétrèrent dans le sud de l'Iran. Après 1911 ces troupes furent renforcées, et des garnisons furent stationnées à SHIRAZ et à ISPAHAN, les villes provinciales les plus

(1) State Papers 1912, Persia no 5, pp. 6, 9, 74, 97.

283.

orgueilleuses de l'Iran du Centre-Ouest et du Sud Ouest(1). Les activités britanniques dans ces régions concurrençaient celles des

Russes: les gouverneurs généraux des provinces iraniennes du Sud étaient aussi notoirement connus pour être des agents britanniques que l'était SHOJA AL.DOLEH pour être un agent russe. Les Anglais ne commirent ni meurtre gratuit sur les nationalistes provinciaux ni ne bombardèrent des lieux saints, mais bien que leur occupation fut moins brutale que celles des Russes, elle était à peine moins offensive. L'intervention anglo-russe à TEHERAN si elle était à peine moins criarde que dans les zones occupées, était fortement en opposition avec l'élément nationaliste libéral. Lorsqu'un contingent de troupes BAKHTIARI refusa de combattre pour le gouvernement central, supposément à cause de la perte de son indépendance, l'Ambassadeur britannique, H. TOWHLEY écrivit: «En de telles circonstances mon collègue Russe et moi-même avons jugé qu'il serait bon de faire une présente requête auprès du Premier Ministre et du Ministre de la guerre tous deux BAKHTIARI, ayant pour effet que, S'ils ne peuvent persuader les hommes de leurs tribus, qui sont au front, de faire leur devoir et de les empêcher de se mêler de la politique, nous nous sentirons contraints de retirer notre appui aux Bakhtiaris de la capitale et

(1) State Papers 1914, Persia n° 1 p. 134.

2 8 4

dans les provinces (1). A l'époque de l'élection du Majlis en 1913, les deux ministres pressèrent le cabinet de veiller à assurer le retour de membres plus convenables au Parlement ce qui n'avait pas été le cas dans les deux occasions précédentes (2), «convenables.» signifiait qu'ils ne soient pas nationalistes libéraux. Une recommandation de Sir Edward GREY adressée à l'Ambassadeur britannique démontre que ce genre d'interférence était compris et approuvé aux plus hauts niveaux: «Vous devriez aussi demander au Gouvernement Persan de réprimer les extrémistes à TEHERAN et ailleurs, et persuader le clergé de NAJAF et de KARBALA de rétracter leurs récentes incitations et d'user de leur influence pour assurer une attitude plus amicale de la part des chefs de tribu» (3).

Comment des recommandations telles que celles-ci étaient elles menées à bien dans les zones d'occupation anglaise? Les Iraniens affirment que les Anglais usaient des agents locaux, de simples citoyens britanniques, et du pouvoir que donnait un crédit favorable ou défavorable auprès de la Banque Britannique. Puisque les Anglais et les Russes avaient ouvertement une grande influence sur les

nominations, on ne peut douter que de nombreux politiciens iraniens ambitieux aient cherché le parrainage des Anglais

- (1) State Papers 1913, Persia no 1, p. 188.
- (2) State Papers 1914, Persia no 1, p. 134.
- (3) State Papers 1913, Persia no 1, p. 6.

2 8 5

ou des Russes, et qu'aux yeux de leurs compatriotes nationalistes ils aient vendu leur âme. Cette tactique anglo-russe consistant à agir au travers d'agents iraniens a encreé la conviction, qui dure encore aujourd'hui dans l'esprit des nationalistes iraniens que les Mullahs, chefs de Tribu, la Cour et les politiciens de droite comptent parmi leurs rangs de nombreux traîtres à leur pays.

Les limites de l'interférence anglo-russe furent définies lorsque les deux puissances tentèrent de manoeuvrer l'élection d'un agent russe réputé, du nom de SAID AL DOLEH au poste de Premier Ministre. Ainsi que le faisait savoir Sir Edward Grey, SA'D AL DOLEH semblait être un candidat stable idéal parce que «la création d'un gouvernement. stable semblait ... plus probable grâce à lui plus qu'à n'importe qui d'autre» (1).

Comme d'habitude les Anglais ne tinrent pas compte de l'opinion iranienne et SAID AL DOLEH était notoirement haï en Iran. Des manifestations et des émeutes! éclatèrent à TEHERAN menés par les «extrémistes» de Sir EDWARD, et une réelle révolution semblait se fomentier. Alors, les Anglais et les Russes choisirent de retirer leur soutien à SAID AL DOLEH; persister dans cette voie aurait nécessité l'apport de troupes dans la capitale.

De toute évidence, la déclaration de Sir EDWARD était complètement fausse.

- (1) State Papers 1913, Persia no 1, p. 224

2 8 6

Loin d'être l'homme le plus capable d'établir un gouvernement stable SAID AL DOLEH était de toute évidence le plus incapable. Moins capable, non par son manque de détermination, de décision et de courage. Tout ceci il l'avait, mais parce qu'il n'avait pas la réputation d'être sincèrement dévoué à l'Iran, ce qui lui aurait amené le soutien de l'opinion publique.

Mais si on nie l'existence d'une opinion publique en Iran, tel Sir Edward GREY et de nombreux politicards britanniques actuels, alors l'opinion publique ne devrait avoir aucune importance.

Lorsque éclatèrent des émeutes et des manifestations prouvant que l'opinion publique existait en fait, Sir Edward la rejeta comme étant des actions d'«extrémistes» ce qui, de façon mystérieuse diffère de l'opinion publique et ne doit pas être pris en compte.

Si l'on tient compte de tout ceci, les Iraniens peuvent être pardonnés d'avoir cru que l'objectif anglo-russe était de réduire l'Iran au statut d'une colonie. Néanmoins, il y a assez de preuves pour démontrer que tel n'était pas leur objectif. En 1913 les Deux Puissances avancèrent un prêt de 400.000 livres Sterling, dont la moitié devait aller à la gendarmerie commandée par les Suisses, et les Anglais ajoutèrent 100.000 livres sterling, à l'usage de la

2 8 7

gendarmerie dans le sud de l'Iran'(1).

Si l'objectif anglais avait été la création d'un contrôle colonial, cette somme considérable aurait été mieux investi dans un corps d'élite aux officiers anglais que la gendarmerie n'ait pas été sous contrôle anglo-russe, ce fut prouvé lorsque les officiers suédois soutinrent l'Allemagne pendant la Première Guerre Mondiale. La conclusion la plus probable est que l'objectif anglais était exactement ce qu'il le prétendait être à de nombreuses reprises dans leur correspondance diplomatique: la stabilité interne. Le cas n'est pas aussi clair pour les Russes. En juin 1914 ils réorganisèrent les Cosaques Iraniens de façon à en faire, en effet, une force Russe (2).

Lorsque la Première Guerre Mondiale éclata l'élément libéral nationaliste à TEHERAN était ouvertement pro-allemande et pro-turque. Nombre d'entre ces personnes quittèrent TEHERAN pour KERMANSHAH de façon à y allier leur force aux puissances de l'axe. Et ce sentiment pro-puissances de l'axe ne se limitait pas aux nationalistes libéraux. Christopher SYKES raconte que même parmi les paysans et les nomades, pour lesquels la Première Guerre Mondiale n'avait qu'un sens vague, la haine de la Russie était un sentiment puissant(3)

(1) The Near East, 9 Mai 1913, p. 2.

- (2) The Near East, 5 juin 1914, p. 141.  
 (3) Christopher SYKES, Wassmus, the German Lawrence (LONDRES 1936), p. 64.

2 8 8

Dans le sud de l'Iran l'antagonisme paysan et nomade était dirigé contre les Anglais, et la rébellion tribale se répandit au point qu'ils durent organiser les «South Persian Rifles» (les Fusilliers Persans du Sud?) une force iranienne commandée par des officiers britanniques. même le gouvernement de TEHERAN était si ouvertement proallemand que les Russes ordonnèrent à un contingent de troupes d'avancer sur la capitale. Pendant un temps le gouvernement sembla vouloir déménager vers QOM à quelques 150 km au Sud, mais tandis que les membres les plus énergiques partirent pour KERMANSHAH et vers une participation plus implicite du côté truco-allemand, le gouvernement se découragea et démissionna. Avec le départ de l'Elite nationaliste, les gouvernements suivants furent des outils accommodants et flexibles entre les mains des Alliés.

### CONCLUSION

La période 1906-1917 fut un temps d'élaboration pour le système de croyance des nationalistes iraniens. Pendant ce laps de il ans, des mythes furent engendrés et que l'on retrouve aujourd'hui virtuellement inaltérés et qui donnent une note irréaliste à la perspective iranienne. Au début de cette période les hommes avec des valeurs libérales, démocratiques et nationalistes bousculèrent ceux qui avaient des valeurs traditionnelles et prirent vaguement en main

2 8 9

la direction du processus politique iranien. Quelque sympathique du personnel diplomatique britannique à TEHERAN; après tout les Anglais défendaient ces mêmes valeurs. Mais tel ne fut pas le cas.

En premier lieu, et assez naturellement, les Anglais ne reconnurent pas l'immense pouvoir de ce changement simplement parce que les attitudes différentes se limitait en 1906 à très peu de personnes. Les dirigeants traditionnels, au sein du cercle social dans lequel les

diplomates anglais se mouvaient et la masse visible du peuple étaient les moins atteints. La correspondance diplomatique anglaise amène à conclure que les Anglais n'étaient absolument pas prêts d'envisager les libéraux iraniens comme étant leurs frères idéologiques. Par conséquent, ils continuèrent leur opération diplomatique qu'on ne peut que qualifier d'interférence grossière.

Les éléments traditionnels pouvaient entr'apercevoir le point de vue de ce comportement, mais les hommes qui possédaient de grandes valeurs d'indépendance et de dignité pour l'Iran, ne le pouvait pas, et une réaction nationaliste intensément hostile à l'encontre des Anglais devint inévitable.

Deuxièmement, le fait que les valeurs nationalistes aient leur place et, dans le système de valeur des modernistes peu naïvement ils s'attendait à recevoir le soutien

2 90 -

iraniens et pour les Anglais n'implique pas une harmonie d'intérêts. Les Iraniens étaient dévoués aux intérêts nationaux de l'Iran et ces intérêts ne coïncidaient pas nécessairement avec les intérêts nationaux de la Grande-Bretagne. Par exemple, en suivant leur perception de leurs intérêts nationaux, les Anglais négocièrent l'accord anglo-russe de 1907 et, ce faisant offensèrent profondément le sens de leur dignité nationale chez les nationalistes iraniens

Troisièmement, les valeurs nationalistes démocrates libérales de l'Iranien moderniste conduisaient à l'affrontement du Statu quo traditionnel en Iran. Puisque les Anglais avait pour but de stabiliser la balance anglo-russe et puisque l'assaut des modernistes contre l'ancien statu quo menaçait cet équilibre.

Ils s'opposèrent aux forces modernistes. Poursuivant leurs propres intérêts nationaux, les Anglais outrageaient chaque aspect du système de valeur de l'Iranien moderniste.

Les conséquences de cette interaction étaient sans fin. Puisque les Anglais semblaient aller à l'encontre de leurs propres valeurs dans leur politique iranienne, les nationalistes iraniens devinrent convaincus de l'hypocrisie britannique. En conséquence, la réaction du nationaliste iranien amena une anglophobie plus grande qui à son tour

2 9 1

s ajoutait à l'antagonisme des anglais contre ce que ceux-ci appelaient les «Extrémistes» iraniens.

Les éléments traditionnels iraniens pouvaient amener la stabilité que les Anglais désiraient et par là, même étaient les alliés naturels des Anglais. Quoiqu'il en soit, en acceptant cette alliance, les traditionalistes empruntaient aux yeux des modernistes le chemin de la trahison.

De plus, le nationaliste moderniste iranien atteignit vit le point d'où il ne pouvait plus distinguer sa lutte contre les injustices sociales et politiques dans son propre pays.

## CHAPITRE XII

### 12 - IMPERIALISME ET NATIONALISME: CONFRONTATION

Il ne subsiste plus guère de doute aujourd'hui que les révolutions russes de mars et novembre 1917 ne figurent parmi les événements les plus dramatiques et les plus importants de l'histoire mondiale. Dans de nombreux pays, elles eurent peu de répercussions à l'époque, mais pour l'Iran, ces révolutions prirent immédiatement une grande importance en raison du rôle de premier plan joué par le régime tsariste dans les affaires intérieures du pays.

La méfiance envers la Russie était trop profonde pour disparaître du jour au lendemain et, alors que KERENSKI était encore au pouvoir BAHAR écrivait, avec une prescience troublante: «Il est prévisible qu'une tyrannie plus brutale encore va naître ... du sol despotique de la Russie»(1) De nombreux Iraniens partageaient ce scepticisme, mais il n'en est pas moins vrai que la révolution russe souleva en Iran une immense vague d'émotion populaire. Des documents font état d'Iraniens et de Russes dansant ensemble dans les rues de TABRIZ et, lors de l'anniversaire de la Constitution iranienne, les Russes Participèrent à la commémoration. La liesse confina à la folie lors des manifestations de masse qui eurent lieu à TEBRIZ et TEHERAN en janvier 1918, quand le nouveau régime soviétique dénonça les anciens traités signés sous les Tsars, y

(1) BAHAR, 5 juin 1917.

compris le honteux Accord de 1907(1)et ordonna aux troupes russes de regagner leur pays. En voyant les soldats russes franchir la frontière en direction du nord, les Iraniens purent croire qu'une ère nouvelle venait de commencer.

Ils ne tardèrent pas à perdre leurs illusions. L'effet bénéfique produit par le retrait des troupes fut en grande partie annulé par l'intervention soviétique à GUILAN. Avant cela même, les Iraniens avaient dû se rappeler une vérité qu'ils avaient momentanément oubliée, à savoir que l'Iran devait son indépendance à la rivalité entre la Russie et la Grande-Bretagne. Alors que la Russie bolchevique devait lutter pour assurer son existence, l'influence russe cessa de se faire sentir en Iran et, comme pour combler ce vide, les troupes britanniques cantonnées dans le sud du pays, vinrent prendre garnison dans les anciens quartier généraux russes de KAZVIN et d'ENZELI. Les Iraniens commencèrent à se demander si tout compte fait, la révolution russe avait été une telle bénédiction.

t

Les soupçons concernant le désir des Anglais d'étendre leur empire colonial à l'Iran furent renforcés lors de la Conférence de la Paix tenue à PARIS en 1919. Une délégation iranienne avait demandé d'être reçue à la conférence afin d'y exposer une proposition de compensation pour les dommages de guerre subis en 1914-18 (2).

- (1) FATEMI pp. 7-8; the Near East; 13 juillet 1912  
p. 210, 5 octobre 1917, p. 451; 10 mai 1918, p. 382.  
FATEMI p. 20

2 94

Les revendications, territoriales de l'Iran au sujet de la Turquie, de la Mésopotamie et du Caucase étaient fort peu réalistes. Toutefois, peu de nations avaient autant souffert que l'Iran durant la guerre et la simple justice exigeait qu'un minimum de courtoisie soit témoigné envers les Iraniens. Au lieu de cela et à l'instigation de l'Angleterre, l'Iran se vit refuser toute participation à la Conférence de la Paix. Ce geste des Anglais, et des rumeurs concernant la négociation à TEHERAN d'un traité anglo-iranien, semblaient confirmer les pires craintes de l'Iran.

Peu de temps après, en août 1919, les clauses du Traité anglo-perse de 1919 furent publiées. Le préambule garantissait l'indépendance et l'intégrité territoriale de l'Iran, mais les termes de l'accord, sans

employer le mot «protectorat», indiquaient clairement que tel serait le statut du pays. L'Iran recevrait un prêt de deux millions de livres sterling à 7 % d'intérêt afin de financer un programme général de développement. Des conseillers techniques, financiers et d'administration, payés par le gouvernement iranien, seraient envoyés par la Grande-Bretagne pour aider à la réalisation de ce programme, et des officiers anglais, également payés par l'Iran, formeraient et entraîneraient une armée iranienne (1).

(1) Sir Percy SYKES, *History of Persia* pp. 520-524.

295.

Le Traité anglo-persé était, l'oeuvre du ministre britannique des Affaires Etrangères, Lord CURZON, qui selon Harold NICHOLSON, voyait dans cet accord le sommet de sa carrière. CURZON «avait toujours et très sincèrement été favorable à l'indépendance de l'Iran. Il s'était toujours opposé, parfois même quand il ne le fallait pas, à toute infiltration russe en Asie centrale. Il lui semblait incroyable que les Perses puissent ne pas reconnaître en lui leur ami le plus constant désintéressé et inspiré» (1). NICHOLSON exprime en ces termes le meilleur et le plus pur de la politique britannique envers l'Iran. Mais comme les événements allaient le montrer, ce meilleur manquait tristement de compréhension. Ainsi que NICHOLSON le reconnaît, CURZON estimait que «en règle générale, nous devrions assumer envers la Perse le rôle de protecteur résolu, quoique libéral» (2). Les termes du traité étaient trop transparents pour pouvoir tromper l'Iran et le monde quant aux intentions de l'Angleterre. Après tout, pouvaient affirmer les Anglais, l'Iran se trouve dans un état de chaos total et ce grand besoin d'aide et de soutien extérieurs. Vu la quasi-disparition de l'influence russe, il serait de l'avantage mutuel des deux pays que l'Iran passe sous la protection bienveillante de la Grande Bretagne et se mette ainsi à l'abri des emprises de la Russie.

(1) Harold NICHOLSON, *CURZON: the last Phase 1919-1925* (New York, 1934) p. 128.

(2) idem - p. 133.

296.

La Légation britannique et, le correspondant du Near East déclarèrent que, comme on l'avait espéré, l'Iran avait réagi favorablement à l'annonce du Traité (1).

Mais en défit de cette opinion, la réaction iranienne fut loin d'être unanime. Il est hors de doute que de nombreux Iraniens, surtout parmi l'aristocratie, que fréquentaient les diplomates britanniques voyaient dans la protection de l'Angleterre le seul espoir de sécurité et de stabilité. Mais en moins d'un an, les Anglais eux-mêmes durent reconnaître que leur optimisme n'était pas fondé et que, à l'annonce du Traité Anglo-Perse, la presse et le public iraniens s'étaient généralement montrés indignés(2).

Les preuves affirmant ce point de vue anglais sont écrasante Des 26 journaux publiés à TEHERAN à l'époque, tous sauf un, le Rad de SAYYED ZIA, attaquèrent le traité, et ce au risque d'être interdits par le gouvernement de VOSUK AL DOL qui l'avait ratifié. Il est peu plausible de prétendre que ces 25 journaux étaient ligués avec les grands seigneurs corrompus, ceux-là mêmes qui s'étaient toujours opposés au nationalisme.

De plus, le ton et la teneur des attaques de la presse contredisent les arguments des Anglais. Les articles s'en prenant au traité étaient rédigés en un langage résolument

- (1) The Near East 28 novembre 1919, p. 599; Documents ou British Foreign Policy 1919-1939 (Londres 1952) Ist Ser. IV, 1127.
- (2) The Near East, 16 sept. 20, p. 384.

2 97

nationaliste et parfois fort sophistiqué (1). Si, comme le soutenait les Anglais, il n'existait pas d'opinion publique en Iran, à qui donc s'adressaient ces articles? Certainement,, ils étaient écrits dans l'intention d'influencer le public, sinon il aurait été vain que 25 journaux y dépensent leur peine et leur argent. Et le démentit que les Etats-Unis aient en connaissance du Traité avant sa signature, sous-entendant que son pays n'approuvait pas ce Trait et assura les Iraniens que la délégation américaine avait tenté d'obtenir l'entrée de l'Iran à la Conférence de la Paix. L'Ambassadeur et le personnel de son Ambassade distribuèrent publiquement cette déclaration (2). Aucune action due à l'étranger n'avait autant réjouit TEHERAN depuis l'époque de MORGAN SHUSTER. L'opinion des historiens iraniens de l'époque coïncide avec celle de CALWELL. Qui plus est, les Iraniens croyaient que leurs deux compatriote les plus responsables dans la signature du Traité avaient reçu 131.000 livres sterling pour leur peine (3).

Cette somme était théoriquement destinée à créer une opinion publique favorable, mais la majorité des Iraniens la considéraient comme un pot-de-vin pur et simple. Quoiqu'il en soit, cette opinion était largement répandue, et les britanniques en furent discrédités. Convaincus que la France et

- (1) Voir MOSTOFI III 35-125; DOLATABADI, IV, 126; MAKI, 1 1-2; BAHAR pp. 29-30; FATEMI, p. 28; BALFOUR p. 208 SHEEAN p. 24.
- (2) FATEMI, p. 36.
- (3) FATEMI, p. 24; SHEEAN pp. 24-27.

298

les Etats-Unis les soutiendraient contre les Anglais, les Iraniens intensifièrent leur opposition au Traité; ils formèrent une société secrète, la Mojazaad, dont le but clairement exprimé était le meurtre de tous les amis de l'Angleterre, et lancèrent une campagne d'assassinats et de terreur (1). Les Anglais, à contrecœur, durent admettre leur défaite. Quand SAYYED ZIA, l'ancien rédacteur en chef, du Rad, annonça le rejet du Traité après son coup d'Etat, les Iraniens considérèrent cela comme une admission par les Anglais que leur projet d'établir un Protectorat sur le pays avait échoué.

Le nationalisme iranien venait de remporter une grande victoire. Sans pouvoir disposer de la rivalité anglo-russe pour repousser la tentative anglaise de faire de leur pays une colonie, les Iraniens avaient tenu bon, seuls, et avaient réussi à humilier une des plus grandes puissances mondiales et un des ennemis traditionnels de l'Iran. Cet épisode peut se ranger parmi les plus glorieux du nationalisme iranien, au même titre que la révolution de 1906, la déposition de MOHAMED ALI et l'intermède de SHUSTER.

Mais, d'un autre point de vue, cette victoire n'apportait pas grand-chose. La Grande-Bretagne ne pouvait pas tolérer la naissance d'un Iran indépendant, et au Traité AngloPerse qui venait de le confirmer s'ajoutait la révélation par les Soviétiques que, lors des négociations du Traité

- (1) FATEMI, p. 120  
2 99.

de Constantinople en 1915,,les Anglais s'étaient montrés prêts à accepter le partage de l'Iran. De plus, et alors même que les Anglais tentaient de convaincre l'Iran que le traité ne diminuerait en rien sort

indépendance, ils s'étaient ingérés effrontément dans les affaires du pays.

Le général IRONSIDES, chef de la mission militaire britannique, estimait que les Cosaques Iraniens ne pourraient être réorganisés tant que les officiers russes blancs, demeurés en Iran après le retrait des troupes russes n'auraient pas été écartés. IRONSIDES soutenait que ces Russes éprouaient peu d'intérêt pour l'Iran et étaient susceptibles d'impliquer les Cosaques Iraniens sans leurs efforts pour renverser le régime soviétique. Les Iraniens, eux, considéraient ces officiers russes comme un contre-poids vital à opposer à l'invasion d'officiers anglais parmi les Cosaques, et le gouvernement de MOSHIR AL DOLEH, le seul Premier Ministre de l'après-guerre dont le patriotisme n'ait été mis en doute par personne, refuse d'écartier les officiers russes. IRONSIDES exigea du SHAH que ses recommandations soient acceptées et laissa entendre que si elles ne l'étaient pas, les Anglais se retireraient, laissant la voie libre aux forces soviétiques au GUILAN, où elles avaient déjà réussi à s'emparer de la direction du mouvement de KUCHEK KHAN. MOSHIR EL DOLEH démissionna et un Premier Ministre plus favorable aux Anglais fut nommé (1).

(1) Voir MOSTOFIL III, 168-237 MAKI, I, 31-41; DOLATABAD pp. 157, 184; BAKAR, p. 59 FATEMI, pp. 102-18.

300.

Si le Traité Anglo-Perse puis son rejet, avaient amené une meilleure compréhension entre les Britanniques et les nationalistes iraniens, ses effets à long terme auraient été bénéfiques. Mais l'Angleterre, refusant d'admettre que l'opinion publique, légitimement outragée, avait été la raison principale du rejet du Traité, persistait de même à refuser de reconnaître le nationalisme iranien pour un fait. Les nationalistes de leur côté étaient convaincus que les Anglais avaient reconnu en eux un ennemi redoutable et étaient résolus à détruire le nationalisme en même temps que la liberté et la prospérité. Cette impression semble confirmer le rôle exagéré qu'ils attribuaient aux agents iraniens travaillant pour les Anglais. Ainsi se trouve renforcé et intensifié l'aspect anti-britannique du nationalisme iranien, et diminuée la perspective d'une évolution positive de la situation.

LE DILEMME BOLCHEVIQUE EN IRAN

Dans le cadre de la campagne alliée anti-bolchevique qui suivit la première guerre mondiale, des troupes anglaises, furent envoyées d'Iran à BAKOU, la capitale de l'éphémère République indépendante d'Azerbaïdjan. Mais en 1920, les forces soviétiques écrasèrent les Anglais à BADOU puis les poursuivirent à travers la mer Caspienne jusque dans la province iranienne de GUILAN. Si les troupes soviétiques qui

.O  
301.

débarquèrent à ENZELI avaient limité leurs activités en Iran à la poursuite des Anglais, il est probable que leur intervention aurait été bien acceptée. La Russie était depuis longtemps regardée comme le symbole du despotisme réactionnaire et de l'impérialisme conquérant, mais certain Iraniens la considéraient maintenant comme l'adversaire principal de la réaction et de l'impérialisme, et de nombreux autres commençaient à se demander s'ils n'avaient pas raison de le croire. L'Angleterre ayant clairement été l'agresseur de l'Union Soviétique en 1920, on considérait que les Russes étaient justifiés d'envoyer leurs troupes en Iran pour en chasser les Anglais.

Une simple révolution n'avait pas suffi à annihiler la dynamique de la poussée russe vers le sud. Toutefois, celle-ci, au contraire, se combinait maintenant avec le zèle messianique de la nouvelle foi communiste pour convaincre les Bolcheviques qu'en pénétrant en Iran, ils n'agissaient pas en impérialistes, mais en libérateurs. Les Russes cherchèrent donc à se rallier KICHEK KHAN dans le GUILAN, puis KHIABANI en Azerbaïdjan, afin qu'ils se joignent à leur croisade (1). Aux yeux des Iraniens, ce n'était là qu'un nouvel acte d'un drame centenaire. KASWIN et TEHERAN tremblèrent une fois de plus à l'approche d'une armée russe, et une fois de plus le ressentiment des

(1) Cf. chapitre 8.

302.

Iraniens s'éleva contre les Russes: la Révolution, tout compte fait, n'avait pas changé grand chose.

Mais, quoiqu'en aient pensé les Iraniens, la Russie avait connu des changements profonds, et ces changements se reflétaient dans l'attitude Russe envers le nationalisme iranien. De nombreux auteurs mentionnent l'hostilité de KARL MARX à l'égard du nationalisme, mais c'est commettre une injustice. MARX peut, en défit de lui-même, avoir éprouvé un antagonisme émotionnel envers le nationalisme, mais son approche intellectuelle du sujet fut logique, conséquente et exempte de tout jugement de valeur. MARX voyait dans le nationalisme un des principaux instruments grâce auxquels la bourgeoisie avait établi et maintenu son pouvoir. Le nationalisme était apparu en même temps que le pouvoir bourgeois, et disparaîtrait quand la bourgeoisie s'écroulerait enfin sous les assauts du prolétariat. Il constituait donc un élément essentiel du processus dialectique. Qu'il soit une force progressive ou réactionnaire dépend uniquement du stage de la dialectique. Par exemple, en Occident fortement industrialisé et où le prolétariat est puissant, le nationalisme est une force de la réaction, alors que dans des pays colonisés, ou semi-colonisés comme l'Iran, le nationalisme était une force progressiste, puisqu'il aiderait la bourgeoisie à renverser le féodalisme, lequel devait disparaître avant que le prolétariat puisse lancer son défi.

303.

Lénine embrassait totalement ces vues, et y ajouta son propre perfectionnement: le nationalisme en soi servirait d'arme lors du stade impérialiste du capitalisme. La ligne de la doctrine était donc claire mais, doctrine ou non, la Russie était une grande puissance, et donc sujette aux mêmes impératifs que les autres grandes puissances. De plus, l'économie russe était totalement désorganisée à cette époque et la survie même du bolchevisme exigeait un effort prioritaire en faveur des besoins économiques intérieurs. Il était inévitable que la doctrine, les impératifs d'une grande puissance et les besoins économiques de la Russie entrent en conflit.

Cependant, à la conférence de BAKOU en 1920, c'est la pureté doctrinale qui fut mise au premier plan. Cette conférence, réunissant des délégués venus de toute l'Asie, avait pour but de définir et proposer la politique asiatique communisme international. MARX lui-même avait été fier de ses résultats: le nationalisme devait être

encouragé comme un moyen servant à accélérer le processus dialectique et la lutte anti-impérialiste, les éléments démocratiques devaient être aidés, et la propagande devrait centrer ses attaques contre les riches et les impérialistes. Une telle ligne était taillée sur mesure pour un attrait maximum en Iran et dans une bonne part de l'Asie.

De plus, l'Union Soviétique concrétisa ces décisions à l'aide d'une série de traités avec des pays du Moyen Orient  
303.

Lénine embrassait totalement ces vues, et y ajouta son propre perfectionnement: le nationalisme en soi servirait d'arme lors du stade impérialiste du capitalisme. La ligne de la doctrine était donc claire mais, doctrine ou non, la Russie était une grande puissance, et donc sujette aux mêmes impératifs que les autres grandes puissances. De plus, l'économie russe était totalement désorganisée à cette époque et la survie même du bolchevisme exigeait un effort prioritaire en faveur des besoins économiques intérieurs. Il était inévitable que la doctrine, les impératifs d'une grande puissance et les besoins économiques de la Russie entrent en conflit.

Cependant, à la conférence de BAKOU en 1920, c'est la pureté doctrinale qui fut mise au premier plan. Cette conférence, réunissant des délégués venus de toute l'Asie, avait pour but de définir et proposer la politique asiatique communisme international. MARX lui-même avait été fier de ses résultats: le nationalisme devait être encouragé comme un moyen servant à accélérer le processus dialectique et la lutte anti-impérialiste, les éléments démocratiques devaient être aidés, et la propagande devrait centrer ses attaques contre les riches et les impérialistes. Une telle ligne était taillée sur mesure pour un attrait maximum en Iran et dans une bonne part de l'Asie.

De plus, l'Union Soviétique concrétisa ces décisions à l'aide d'une série de traités avec des pays du Moyen Orient  
304.

très favorables à ceux-ci (1). Par le Traité d'Amitié de 1921 par exemple, la Russie cédait à l'Iran toutes ses installations dans le pays à l'exception des promettait de retirer ses troupes du GUILAN aussitôt que les Anglais auraient quitté le Sud de l'Iran.

Les nationalistes et l'Iran tout entier accueillirent ce traité avec joie, tempéré toutefois de suspicion (2). Les événements du GUILAN étaient encore trop frais dans les esprits pour que la réaction iranienne

soit différente. Mais la politique commerciale de la Russie envers l'Iran, inaugurée en 1922, contribua Puissamment à apaiser cette méfiance. Cette politique faisait partie d'un plan général d'après lequel les commerçants orientaux seraient autorisés à vendre personnellement leurs marchandises en Union Soviétique, les produits industriels soviétiques seraient vendus en Orient moins chers qu'ailleurs, et l'Union Soviétique n'insisterait pas pour obtenir une balance commerciale favorable avec l'Orient. On ne peut affirmer que le but de cette politique commerciale était purement d'encourager l'éclosion d'une classe bourgeoise, mais c'était certainement là, l'une des raisons principales. L'application à l'Iran de cette doctrine économique eut des effets salutaires. Le commerce avec l'Union Soviétique s'accrut rapidement, surtout dans les Provinces du Nord.

- (1) LENCZOWSKI - Russia and the West in Iran; pp. 6-9.  
 (2) Idem - p. 49. MOSTOFI, III, 250, 266 - DOLATABADI, IV, pp. 157-184. - MAKI, III, 385 - BAHAR, p. 164 - KAVEH 6 août 1921.

305.

Ironiquement, le gouvernement de SAYYED ZIA AL DIN TABATABAI qui avait accepté le traité en 1921 était considéré par les Iraniens comme étant à la solde des Anglais. Selon toute vraisemblance, les Russes partageaient cette vue Même après la fuite de SAYYED ZIA et quand le pouvoir réel fut exercé par REZA KHAN, Russes et Iraniens purent encore se trouver d'accord pour croire qu'une influence anglaise s'exerçait en Iran à travers REZA KHAN. Cette ingérence britannique était un réel dilemme pour les soviétiques. Quelle attitude devaient-ils adopter envers un homme qui s'attaquait aux pouvoirs des riches et s'affichait comme un nationaliste, mais qui devait aux Anglais son accession au pouvoir. Ce dilemme n'aurait pas existé si les Russes avaient été les dialecticiens froidement rationnels qu'ils pensaient être: il était clair pour quiconque qu'une profonde révolution sociale s'opérait sous l'influence de REZA KHAN et qu'il faisait plus pour créer en Iran une bourgeoisie Puissante que les Russes n'étaient en droit de l'espérer. Si C'était aux Anglais qu'on le devait, quelle importance? En agissant de la sortes ils contribuaient eux mêmes à l'inévitable chute de leur influence en Iran.

Tel aurait dû être le raisonnement des Soviétiques. Mais, ayant mis la succession du gouvernement des tsars, ils avaient hérité de la rivalité

traditionnelle avec l'Angleterre au Moyen-Orient et leur dévotion idéologique elle

306.

même ne pourrait les empêcher de relever le défi anglais. De plus, le rôle supposé des britanniques dans l'accession de REZA KHAN au pouvoir, et le traité de 1919, correspondaient au concept de l'encerclement capitaliste. En conséquence, les Russes adoptèrent envers REZA KHAN une attitude de désapprobation, au moins jusqu'au moment où celui-ci renversa le SHEIK de MOHAMMARAHA (1).

La possibilité d'exploiter des sentiments séparatistes des Kurdes était en conflit patent avec la doctrine communiste, mais en parfaite harmonie avec les visées impérialistes russes. Si l'on en croit George AGABEKOV, la question de savoir s'il fallait ou non soutenir les Kurdes créa une véritable crise politique en U.R.S.S. LIOGPU était contre, le Ministère des Affaires Etrangères était pour, et c'est ce dernier qui l'emporta. Les Arméniens offrirent aux Russes le même genre de possibilité et, en fait, un grand nombre d'entre eux furent utilisés comme agents par les communistes (2). Mais ce n'est pas avant le moment où STALINE décida de soutenir la République d'Azerbaïdjan que le choix fut fait de traiter désormais l'Iran comme une nation indivisible.

Un autre incident contraignit des Soviétiques à choisir entre la pureté doctrinale ou la politique de puissance. Les Iraniens étaient désireux de développer la production pétrolifère dans le nord du pays, mais sans que ni les Russes ni les Anglais y soient impliqués. Ils préférèrent faire appel à une compagnie d'un pays lointain et non intéressé, tel que les Etats-Unis, et furent très heureux quand SINCLAIR OIL

(1) MAKI, III, 267.

(2) Voir chapitre 6.

307.

manifesta son intérêt. mais la difficulté résidait dans l'acheminement du pétrole. Aux termes de la concession accordée à l'Anglo Iranien Oil Company, aucune autre compagnie ne pourrait transporter du pétrole sur le territoire de l'ADIC sans la permission de celle-ci, une permission qui n'aurait pu être obtenue qu'au prix fort. Il restait

toutefois la possibilité d'expédier le pétrole à BAKOU et de là, par voie de terre, vers la mer Noire. Tout d'abord les Russes se montrèrent d'accord avec cet itinéraire, ce qui était conforme au point de vue doctrinal le développement des ressources pétrolières de l'Iran pourrait hâter la révolution sociale et donc, selon la théorie communiste, le processus dialectique. Mais les considérations de la politique de puissance prévalurent, le transit en pétrole fut refusé, et SINCLAIR OIL quitta l'Iran (1).

Les difficultés économiques intérieures auxquelles l' U. R. S. S. devait faire face furent encore plus néfastes à la doctrine Les conditions très généreuses du Traité commercial de 1922 imposaient un effort trop épuisant à l'économie soviétique. Moins d'un an après l'inauguration de ce programme libéral, les Soviétiques demandèrent que leurs délégués commerciaux en Iran reçoivent le statut de diplomates et que les tarifs douaniers iraniens sur les importations de pétrole d'U.R.S.S. soient abaissés.

- (1) MAKI, II, 145-46.  
308.

Pendant trois ans, de 1925 à 1926 l'attitude soviétique en matière d'économie oscille entre le libéralisme et la rigueur, pour s'arrêter enfin à cette dernière. En 1926, un embargo sévère fut placé sur les exportations iraniennes et un certain nombre de commerçants iraniens de BAKN furent arrêtés. plutôt que de demander à leur gouvernement de s'incliner, les commerçants iraniens entamèrent le boycott des produits soviétiques. En 1927--fut conclu un traité qui stabilisa quelque peu la situation. Mais, même après cela, les Russes poursuivirent leur obstruction du transit des marchandises et s'engagèrent dans une politique de bradage, pour harceler l'économie iranienne (1).

De telles fluctuations se poursuivirent tout au long des années 30. Quand les plans quinquennaux entrèrent en action, le commerce entre l'Iran et la Russie oscilla au gré des besoins de l'économie russe. Il n'était plus question d'utiliser le commerce dans un but dialectique afin d'aider le développement de la bourgeoisie.

La politique de l'U.R.S.S. envers l'Iran entre les Deux Guerres suivit un schéma prévisible. Le souci de se conformer à la doctrine communiste céda bientôt devant les nécessités économiques et les besoins exigés par la rivalité entre grandes puissances. Mais en défit des difficultés économique ainsi créées, l'attitude soviétique envers

l'Iran à l'époque de REZA KHAN fut de peu d'importance: le penchant russaphobe

- (1) VIOLET CONOLLY, *Soviet Economic Policy in the East* (Londres, 1933), p. 53-75. *The Near East and India*, 17 février 1927, p. 171. conolly: «The industrialization of Persia», p. 70-73. 309.

traditionnel du nationalisme iranien ne s'en trouva pas renforcé, quoique les Provocations soviétiques aient été suffisantes pour l'empêcher de diminuer.

#### LA GRANDE BRETAGNE ET LA DICTATURE PAHLEVI

Le nationalisme iranien avait peut-être remporté une brillante victoire en forçant les Anglais à renoncer à leur projet de créer un protectorat, mais vers la fin de 1921, de nombreux patriotes se demandaient s'il ne s'était pas agi d'une victoire à la PYRRHUS.

La situation intérieure aurait difficilement pu être pire. AHMAD SHAH, jeune et manquant de maturité, se montrait un monarque indécis, la sécurité intérieure était quasiment inexistante, les Cosaques iraniens étaient sous l'influence anglaise, et la majorité des propriétaires terriens au Majlis n'avait aucun intérêt à voir un régime fort prendre les rênes du gouvernement. La paralysie du pays était due en grande partie à l'opinion largement répandue que les Anglais ne permettraient aucune amélioration et le fait que cette conviction reposait sur des bases fausses n'enlevait rien à sa force ni à ses effets.

La plupart des Iraniens savaient que leur pays avait le plus grand besoin d'un gouvernement fort et l'idée largement admise était que ce gouvernement devrait court-circuiter

310.

le Majlis et accéder au pouvoir par un coup d'Etat. Dans son ouvrage sur le coup d'Etat, MAKI n'énumère pas moins de six noms d'hommes que l'on considérait comme susceptible de diriger ce genre de tentative (1). La population de TEHERAN discutait et comparait les mérites des divers «prétendants» comme s'il s'était agi d'en élire au poste de «renverseur du gouvernement». Les Iraniens acceptaient comme allant de soi que les Anglais seraient profondément impliqués dans le coup, d'où qu'ils viennent. Personne ne s'imaginait que la défaite britannique, le rejet du Traité, Anglo-Perse, avait mis fin à leur ingérence dans les affaires du Pays. Au contraire, cette défaite

signifiait simplement qu'à l'avenir cette ingérence s'exercerait du fait d'Iraniens, manoeuvrés par les Anglais, plutôt que par ceux-ci directement. MAKI cite même le cas d'un des prétendants», NOSRAT AL DOLEH, auquel Lord CURZON avait Proposé de mener un coup d'Etat et qui avait refusé, non par principe mais parce que les Anglais avaient la prétention. d'exercer sur lui un contrôle exagéré à son goût (2).

Telle était la situation aux yeux des Iraniens. Rien de surprenant donc à ce que la scène suivante du drame soit un coup d'Etat brillamment préparé et exécuté à l'instigation des Anglais. Agissant Par l'entremise de IUI. HOIARD,

(1) MAKI, I, 77-78.

(2) MAKI, I, 83.

3 11

SMART et NORDIAN, l'Angleterre élurent SAYYED ZIA AL DIN TABAKABAI comme premier «homme fort» et choisirent, pour lui assurer un soutien militaire, un obscur colonel que les officiers britanniques estimaient courageux, décidé et rusé: REZA KHAN. Les acteurs avaient soigneusement sélectionnés: la pièce se joua à la perfection. Le Traité Anglo-Perse pourrait être oublié, maintenant ... La Grande-Bretagne s'était emparée du contrôle de l'Iran, et à peu de frais. C'est du moins ce qu'estiment les Iraniens (1).

Quelle est la part de vérité, et quelle de fiction, dans cette histoire, peut être les historiens futurs nous l'apprendront-ils. Ce qui nous intéresse du point de vue d cette étude est que les Iraniens l'acceptaient unanimement comme vraie, de la gauche à la droite et du bas en haut de l'échelle sociale.

Quelque soit la réalité, la conclusion que l'on tire de l'histoire, à savoir que REZA KHAN était un agent des Anglais contient fort peu de vérité. même parmi les plus violents détracteurs de REZA KHAN, on admet que celui-ci était forcé de tenir compte des vues de la Légation anglaise: la puissance de la Grande-Bretagne en Iran était trop grande

(1) Pour cette opinion, voir: MAKI, I, 88-98, 100-104.

M. BAHAR, p. 62-66, 109-110, - DOLATABADI, IV, 219-229. KHAJENURI, p. 83-84 - MOSTOFI, III, 70-72.

3 1 2

pour qu'il puisse agir autrement. L'étiquette d'agent et le concept de trahison ont un sens trop absolu, qui déguise la réalité. A supposer que REZA KHAN ait contribué consciemment, en faveur des Anglais, à renverser le régime constitutionnel iranien, comment hait-il en cela un acte de trahison? De nombreux Iraniens, convaincus que le but des Anglais était de réduire l'Iran au statut de colonie, répondent pas l'affirmative à cette question, mais ne voient pas d'inconséquence de leur part à coopérer avec une puissance étrangère qui les aiderait à mettre en place un régime qu'ils considèrent comme patriotique. Ce n'est pas sa collaboration avec une puissance étrangère qui incita certains à voir en REZA KHAN un traître, mais plutôt la puissance avec laquelle il avait choisi de collaborer et le type de régime qu'il chercha à créer.

Quiconque lisant par exemple «History of twenty.years» de I-AKI y gagnera l'indubitable impression que les Anglais choisirent REZA KHAN comme l'homme fort le puls susceptible de réussir et le guidèrent ensuite en direction du pouvoir absolu, mais cela est extrêmement peu vraisemblable. Les Anglais désiraient peut-être installer un homme fort en Iran, mais leur choix ne serait presque certainement porté sur SAYYED ZIA, suave, sophistiqué, habitué aux intrigues, plutôt que sur un obscur colonel de Cosaques presque

3 1 3

illettré comme REZA KHAN. Croire que les Anglais, avant même le coup d'Etat, avaient prévu le chemin tortueux que suivrait REZA KHAN jusqu'au pouvoir suprême démontre la disposition de nombreux nationalistes à Prêter aux Anglais une prescience quasi divine.

Peu après son arrivée au pouvoir, REZA KHAN élimine l'influence anglaise sur les Cosaques. Suivant des détracteurs, ce geste n'infirme en rien l'opinion largement répandue qu'il n'agissait que sur ordre de l'Angleterre: sa réputation d'agent britannique aurait nuit à la popularité de REZA KHAN et les Anglais lui auraient ordonné de les contrer ouvertement. C'est un raisonnement logique, mais qui une fois de plus fait trop d'honneur à la ruse des Anglais. Un argument majeur à l'encontre d'une Politique d'ingérence dans les affaires d'un

autre pays est que l'ingérence possède une qualité dynamique qui lui est propre.

L'action doit s'exercer par l'entremise d'hommes qui se trouvent soudain portés au pouvoir, et qui peuvent y prendre goût trop profondément pour y renoncer de bon vouloir. Le général IRONSIDES avait déjà découvert cette vérité quand il força MOSHIR AL DOLEH à démissionner. Il est plus vraisemblable due les Anglais acceptèrent, à contrecœur la perte de leur influence sur les Cosaques  
31 4

pour hériter un conflit ouvert avec l'homme fort. MAKI consacre de nombreuses pages à l'exposé de sa thèse selon laquelle le renversement du Sheikh de MOHAMMARAH était l'oeuvre des anciens protecteurs de celui-ci, dans le but de renforcer la popularité de REZA KHAN (1). Les preuves du contraire, telle que la violente protestation britannique lors de l'avance de REZA KHAN dans le Khouzistan, sont rejetées comme autant de manoeuvres tendant à masquer les véritables intentions de l'Angleterre.

liais s'il est erroné de soutenir que ce sont les Anglais qui portèrent FEZA KHAN au pouvoir, il y a cependant tout lieu de croire que sa façon énergique de diriger le pays leur donna toute satisfaction. Tout au long de cette étude, la conclusion a été l'objectif réel de l'Angleterre en Iran était d'établir le genre de stabilité qui ne perturberait pas l'équilibre international entre les puissances et n'entraverait pas le commerce anglais. Si cette conclusion est correcte, les Britanniques ne pourraient que considérer la dictature PAHLEVI comme très proche de cet idéal.

La plupart des Iraniens qui ont la réputation d'avoir et les agents des Anglais appartenaient à la classe privilégiée de la société, qui souffrît financièrement et politiquement sous le règne de PAHLEVI. Il ne semble cependant

3 1 5.

que ce contrecoup ait dérangé les Anglais. Ainsi que le montre le courrier diplomatique cité dans le chapitre précédent, la Grande-Bretagne avait soutenu les hommes politiques de la classe privilégiée au cours de la décade précédente uniquement parce qu'elle les croyait des plus à même de maintenir l'ordre. Les Anglais n'éprouvaient pour cette classe aucune affection particulière, comme le montre leur empressement à blâmer ceux de ses membres qui fomentèrent l'opposition au Traité Anglo-Perse. Néanmoins le fait même que les

Anglais se montrèrent satisfaits du règne de REZA KHAN jusqu'au moment où celui-ci vira vers le pro-germanisme- tendait à confirmer l'opinion largement répandue qu'il était leur argent.

Même les plus imaginatifs de cette opinion ne peuvent expliquer la position ouvertement pro-allemande à la fin des années 30. Mais, affirment-ils, le sort de REZA KHAN se trouva réglé du jour où il rejeta le joug anglais, et l'invasion anglo-russe de 1941 en fut la conséquence la plus naturelle.

#### IMPACT DE LA POLITIQUE STALINIENNE APRES STALINGRAD

Comme le démontrent la presse iranienne et les débuts du Majlis, l'invasion anglo-russe de 1941 et la dissolution pathétique de l'armée iranienne produisirent une émotion

317

et de l'U.R.S.S., et la compréhension que de nombreux Iraniens instruits avaient de la réalité hitlérienne anti-libérale, firent beaucoup pour réduire cet attrait envers l'Allemagne; l'enthousiasme pro-allemand soulevé parmi les nationalistes libéraux au cours de la première guerre mondiale ne jouera pas sa contrepartie pendant la seconde.\_

Les conditions de l'occupation soviétique en Iran avant la bataille de STALINGRAD furent assez draconiennes (1). Le nord de l'Iran se trouva virtuellement coupé du reste du pays; les correspondants de guerre étrangers ne pouvaient y pénétrer; les rapports économiques entre le nord et le sud furent rompus. Des secours anglo-américains furent nécessaires pour empêcher l'Iran de mourir de faim, les surplus de blé de l'Azerbaïdjan étant envoyés en Russie. La survie même de l'U.R.S.S. à cette époque était en équilibre précaire et le souci exclusif de la politique soviétique au Moyen Orient était d'utiliser au maximum les ressources et les facilités de transit de ces régions dans la lutte contre l'Allemagne. @lais aussitôt après que la bataille de STALINGRAD eut été gagnée, la politique soviétique se tourna vers la préparation de plans pour l'après-guerre au Moyen-Orient.

Les Soviétiques révélèrent en 1944 leurs deux principaux objectifs immédiats concernant l'Iran. Au cours de cette année PISHEVARI convertit la branche azerbaïdjanaise du

(1) Voir LENCZOWSKI, *Russia and the West in Iran*.

Parti Tudeh en Parti Démocrate d'Azerbaïdjan et déclare que l'Azerbaïdjan souhaitait obtenir son autonomie politique et y avait droit, révélant ainsi l'intention de l'U.R.S.S. de séparer l'Azerbaïdjan de l'Iran. A la fin de l'été de 1944, une délégation soviétique arrive à TEHERAN pour négocier l'obtention d'une importante concession pétrolière dans le nord de l'Iran. La réaction iranienne à ces deux manoeuvres ont déconcerté les Soviétiques: aucun sentiment séparatiste appréciable ne se manifesta en Azerbaïdjan et à TEHERAN, la presse exprima ses craintes d'un complot russe destiné à s'emparer de cette province. La requête d'une concession pétrolière fut contrée par une loi, proposée par le Dr MOHAMMAD MOSSADEGH et adoptée en vitesse, qui interdisait l'octroi de toute concession pétrolière à une nation étrangère tant que des troupes étrangères seraient stationnées en Iran.

Mais ces contre-manoeuvres furent de peu d'importance. Quoique les Iraniens aiment à croire le contraire, le rôle qu'ils jouèrent pour contrecarrer les plans de l'U.R.S.S. fut de second plan, bien qu'essentiel. Malgré l'absence de tout enthousiasme séparatiste et en dépit d'une hostilité nationaliste de plus en plus violente, les soviétiques Poursuivirent leur plan en vue d'établir un régime pantin en Azerbaïdjan. Robert ROSSOW Jr. a  
319.

clairement montré que l'intense activité militaire soviétique en Azerbaïdjan coïncida avec une activité similaire à la frontière turco-bulgare et avec une campagne de propagande intensive pour le retour au sein de l'U.R.S.S. de KARS et ARDAHAN et en faveur du contrôle soviétique des DARDANELLES. ROSSOW;L en conclut que le but\_ réel des soviétiques était la Turquie, mais une étude plus étendue pourrait révéler que cette conclusion était trop restreinte (1).

La raison déterminante de cette poussée russe vers le sud est à trouver dans la faiblesse de l'Occident. La puissance britannique avait grandement diminuée; dès 1946, beaucoup considéraient désormais la Grande-Bretagne comme une puissance de second rang dans le concert international. Les Etats-Unis, seule nation au monde assez puissante pour s'opposer à l'U.R.S.S., démobilisaient aussi vite qu'ils le pouvaient. MOSCOU peut en avoir conclu que la résistance occidentale à une poussée' russe vers le sud serait faible, ou nulle, et avoir décidé d'aller aussi loin qu'il se pourrait sans courir sérieusement de risque d'une guerre.

Très probablement, les Soviétiques avaient mésestimé grossièrement les réactions du Moyen-Orient. Les Turcs tinrent bon, comme on pourrait s'y attendre et les Iranien

(1) ROSSOW, p. 21.

320.

en firent autant, ce qui était plus surprenant. S'il en avait été autrement, peut être le plan russe aurait-il réussi. Quoiqu'il en soit, le gouvernement d'Ahmad KAVAM commença à battre en retraite en 1946; KAVAM partit pour MOSCOU; des communistes furent inclus dans son cabinet la presse de droite fut supprimée; SAYYED ZIA fut arrêté et emprisonné. La révolte KASHKAI, généralement considéré comme inspirée par les Anglais eut peu d'effet. Quoique KAVAM exclut les communistes de son gouvernement, il n'en continua pas moins à se montrer ouvert aux exigences soviétiques.

La vraie bataille se jouait ailleurs. Le Conseil de Sécurité des Nations Unies examinait la Protestation iranienne contre la présence de troupes soviétiques en Iran longtemps après la date prévue de leur départ. Au cours du débat, le secrétaire d'Etat BYRENES affirma ferme ment l'intention des Etats-Unis de faire tout ce qui serait possible pour obliger l'U.R.S.S. à quitter l'Iran. Cette déclaration d'intention, et l'évidente détermination de l'Occident de soutenir la Turquie dans sa résistance, démontrèrent aux Soviétiques que leur plan concernant le Moyen-Orient ne se réaliserait pas sans rencontrer d'opposition.

La crise fut résolue le 4 avril 1946. MOSCOU accepta de

3 2 1

retirer troupes avant mois, et l'Iran accepta de retirer ses avant créer une société pétrolière irano-soviétique dont l'U.R.S. détient un droit de 51 % des actions. De nombreux observateurs saluèrent cet accord comme une grande victoire soviétique (1), mais en fait c'était le début d'une retrait Ahmad KAVAM- accepta l'accord pétrolier, mais, comme les Russes et lui-même le savaient, le Majlis devait donner son approbation. Le quatorzième Majlis arrivait à expiration. Par sa propre décision, de nouvelles élections ne pouvaient avoir lieu tant que les troupes étrangères n'auraient pas quitté l'Iran. Le quinzième Majlis serait donc élu et examinerait la proposition de compagnie pétrolière russo-iranienne quand il n'y aurait plus de troupes russes dans le pays pour influencer sa décision.

L'ambassadeur des Etats-Unis, George V. ALLEN, apporta son soutien énergique à la détermination iranienne de résister aux Soviétiques (2). Fort de ce soutien et sous la pression du Shah, le gouvernement KAVAM envoya des troupes en Azerbaïdjan. L'Iran se retrouva, en entier, sous le contrôle de TEHERAN. Le quinzième Majlis non seulement repoussa le projet pétrolier, mais se hâta de limoger AHYLAD KAVMI.

- (1) The New York Times, 16 avril 1946, 12, 2.
- (2) LENCZOWSKI, *Russia and the West in Iran*, p. 310.

3 2 2.

Du point de vue soviétique les frais de ce fiasco furent immenses. Tous les efforts accomplis depuis la Révolution de 1917 pour convaincre le peuple iranien que la Russie soviétique ne ressemblait plus en rien à la vieille Russie tsariste et impérialiste furent réduits à néant. Les nationalistes iraniens en vinrent à regarder le parti Tudeh comme l'analogue de l'aristocratie pro-russe du début du vingtième siècle: tous deux s'étaient montrés disposés à travailler contre leur propre gouvernement et en coopération avec les Russes. Au sein du parti Tudeh, de profonds fossés se creusèrent. De nombreux membres du parti comprirent pour la première fois que les objectifs du nationalisme iranien et ceux du communisme international étaient essentiellement contradictoires. Un nombre considérable d'entre eux, parmi lesquels le brillant théoricien Khalil MALEKI, quittèrent le parti à ce moment. Pour une fois, l'attitude atavique des nationalistes iraniens travaillait en faveur de l'Occident. En leur donnant l'occasion d'établir un parallèle entre la politique soviétique et celle de la Russie impérialiste, l'U.R.S.S. engendra en Iran une hostilité envers le communisme que de nombreuses années de propagande occidentale n'auraient pu créer (1). Malheureusement, la politique occidentale de l'époque ne se saisit pas de cet avantage, mais s'obstina à rendre confuses les idéologies, tant et si bien que les nationalistes iraniens finirent par ne voir que peu de différence entre

- (1) SHADED, fascicule sur le parti TUDEH, 1952, p. 57-68 Voir aussi Ann K.S. LAMBTION, «Some of the Problems Facing Perock, «International Affairs, avril 1946, p.26 Laurence ELWELL-SUTTON, «Political Parties of Iran: 1941-48, «Middle East Journal, Janvier 1949, p. 54-55.

3 23

l'impérialisme occidental et l'impérialisme communiste.

#### PETROLE ET NATIONALISME

La politique de l'Iran est fréquemment décrite comme gravitant autour de la question du pétrole. Le lecteur est donc autorisé à se demander pourquoi il a été fait si peu mention du pétrole jusqu'à présent. En réponse une conclusion de cette étude dont le but premier est de tenter de placer le nationalisme irakien dans une perspective correcte, est que rien n'a fait plus pour déformer l'image qu'a l'Occident du nationalisme en Iran que la préoccupation prédominante au sujet du pétrole. Bien entendu, dans un pays aussi pauvre que l'Iran, une ressource aussi importante que le pétrole a un impact économique et politique énorme. Mais les Iraniens ne sont pas de simples accessoires de leurs réserves de pétrole. Ils forment un grand peuple, riche d'histoire et de culture qui a conquis une place importante dans l'histoire du monde, longtemps avant qu'il soit question de pétrole. L'importance du pétrole en Iran est si récente que les aspects dominants du nationalisme iranien datent d'avant son apparition. Quand son impact politique commença à se faire sentir avec force, le système de croyances nationalistes était déjà en place et, en conséquence, cet impact servit principalement à renforcer ou affaiblir des croyances déjà existantes. Une des raisons compliquant la question du pétrole est le refus ou l'impossibilité d'en comprendre cet aspect. Les négociateurs occidentaux n'ont que trop souvent été incapables de voir

3 24

que leurs difficultés avalent une origine historique fort ancienne.

En 1901, dix ans après les concessions sur le tabac, un Australien, William Knox d'Arcy, obtint de MOZAFFAR AL DIN SHAH une concession pétrolière, aux termes de laquelle d'ARCY consentant à payer au gouvernement iranien 20.000 livres comptant, 20.000 livres en actions, et 16 pour cent des bénéfices nets annuels de la Compagnie (1).

Ce n'est qu'en 1908, un an après l'accord anglo-russe et à l'époque de la lutte entre MOHAMMAD ALI SHAN et les nationalistes libéraux que le premier puits fut en exploitation. Le pétrole ne commença à s'écouler à l'étranger en quantités appréciables qu'en 1912, après le

départ de SHUSTER et alors que la première grande période du nationalisme iranien avait cédé la place au contrôle anglo-russe.

Mais 1918, fut l'année la plus importante de l'histoire du pétrole en Iran. L'Amirauté britannique venait de décider de passer du charbon au pétrole pour la propulsion de ses navires et le pétrole iranien acquit une grande importance pour l'Angleterre. En 1914, l'Amirauté acheta la majorité des actions de la Compagnie pétrolière (2) et dès lors le pétrole fut destiné à jouer un rôle de premier plan dans les affaires de l'Iran. Mais rien ne suggère qu'avant 1914 les

(1) LENCZOWSKI *Russia and the West in Iran*, p. 77. (2) *idem* p. 78.

325

intérêts pétroliers dans le sud aient primé les autres intérêts commerciaux dans l'édification de la politique britannique.

L'Iran tarda quelque peu à comprendre l'importance de ses ressources pétrolières. Jusqu'en 1918, les leaders nationalistes se préoccupèrent surtout de la guerre, et les champs pétrolifères se trouvaient dans le lointain Khuzistan, considéré depuis longtemps comme virtuellement autonome. Face à ce manque d'intérêt de la part de TEHERAN, les Anglais, comme à leur habitude traitèrent avec les chefs de tribus et les petits potentats locaux qui pouvaient assurer la sécurité dans les régions pétrolières parmi lesquels le SHEIKH KHAZAL et certains clans de la tribu Bakhtiari, auxquels furent versés de confortables subsides. Mais les Bakhtiaris, dans l'espoir d'améliorer leur propre position, tirèrent avantage des préoccupations imposées aux Anglais par la guerre pour harceler les producteurs de pétrole, notamment en coupant les pipelines. La réaction des Anglais à ce harcèlement, illustre fort bien leur attitude au Khuzistan. Leur raisonnement doit avoir été: «Nous subissons les pertes financières considérables du fait des tribus locales. N'est-il pas absurde de verser 16 % des bénéfices à TEHERAN alors que l'armée iranienne ne tente pas le moindre effort pour subjuguier ces tribus? Ils annoncèrent

326.

donc au gouvernement de TEHERAN que les frais des réparations occasionnées par les raids de BAKHTIARI seraient déduits des royalties (1).

Si les Anglais avaient cherché à offenser les Iraniens et à rendre encore moins sûre leur propre position vis-à-vis du pétrole en Iran, ils n'auraient pu faire mieux. Il est vrai que les Iraniens prenaient peu à peu conscience de la valeur de leur pétrole et demanderaient tôt ou tard la renégociation de la concession pétrolière, mais il est ironique que les Anglais eux-mêmes aient hâté cette prise de conscience. TEHERAN trouvait ridiculement bas le chiffre de 26 % de bénéfices qui lui était versé, et considérait que ces royalties ne l'obligeait nullement à protéger les installations britanniques. Le pétrole exploité et exporté par les Anglais faisait partie de l'Iran et les royalties constituaient le paiement d'un écho, et non une gratification en échange de services rendus. De plus, aux yeux des Iraniens, les Anglais eux-mêmes étaient responsables de la faiblesse du gouvernement de TEHERAN: en fait, ce gouvernement était plus Anglais qu'Iranien. Quand, en 1911, un gouvernement iranien avait commencé à établir une véritable sécurité intérieure, les Anglais avaient aidé les Russes à le renverser. Qui plus est, en versant les subsides aux Bakhtiari, les Anglais avaient contribué à rendre cette tribu encore plus

- (1) Alan W. Ford, *The Anglo-Iranian Oil Dispute of 1951-52*  
P. 17 (BERKELEY, 1954)  
3 2 7

indépendante du contrôle de TEHERAN. Le résultat de tout ceci fut que, dans l'hostilité iranienne au Traité Anglo-Perse, le pétrole joua pour la première fois un rôle important. La politique pétrolière de la Grande-Bretagne venait de donner une nouvelle preuve de l'arrogance bien connue des Anglais.

Une doctrine fort mal comprise attribuée au gouvernement MOSSADEGH est ce qu'on a appelé «l'économie sans pétrole». Comme c'est souvent le cas en politique, la terminologie utilisée peut, ici aussi, induire en erreur et provoquer des jugements faux. Une «économie sans pétrole» comme le point de vue d'une fanatique irrationnel et, telle étant l'idée que de nombreux aspects occidentaux se faisaient du Dr MOSSADEGH, ce terme a souvent été interprété littéralement. En fait, les Iraniens conscients n'ont jamais soutenu cette vue. Leur raisonnement peut être résumé comme suit: «L'Iran possède avec le pétrole une ressource qui est un véritable don de Dieu et qui, convenablement utilisé peut aider à élever le standard de vie du

peuple, créer une économie industrielle et agricole saine, et rendre au pays ce qu'il a perdu de son prestige et de sa dignité. Mais cette ressource n'est pas illimitée et peut fort bien se trouver épuisée d'ici un demi-siècle. C'est donc le devoir de la présente génération envers la postérité d'en tirer un maximum de rapport. Non seulement le bénéfice financier doit en être élevé, mais le gouvernement iranien au pouvoir doit

.0

3 28

se consacrer totalement au devoir sacré d'employer intelligemment ce bénéfice. Ce gouvernement ne peut être le valet de l'étranger, ni, ce qui revient au même, s'appuyer sur le pouvoir des familles dirigeantes qui n'ont d'autre intérêt que leur propre profit immédiat. Si ce bénéfice financier ne peut être obtenu, et si un tel gouvernement ne peut être instauré, dans ce cas il vaut mieux que 'le pétrole iranien reste sous terre jusqu'à ce que ces conditions puissent être réunies, malgré les difficultés que pourrait causer la suppression des bénéfices pétroliers».

Ce raisonnement, tenu par de nombreux nationalistes iraniens, date d'avant MOSSADEGH. En fait, il semble bien qu'il ait rencontré la sympathie de REZA FIAH. Dès 1922, les Iraniens adoptèrent une politique du développement pétrolier qui semblait fort saine. Ils souhaitaient leurs ressources pétrolifère dans le nord et se libérer du monopole pétrolier de l'Angleterre. En conséquence, le Majlis décréta qu'une société dépendant d'un pays non intéressé devait être invitée à prospecter et exploiter tout champ pétrolier qui pourrait être localisé dans le nord. Une compagnie américaine, le Standard Oil se montra intéressée et des négociations furent entamées. Mais l'Anglo-Iranien Oil Company (appelée alors Anglo-Persian Oil Company) s'opposa au transit de pétrole sur le territoire de sa concession, et, cet itinéraire étant le seul économiquement praticable, la Standard fut contrainte de négocier avec l'A.I.O.C, L'accord conclu entre les deux sociétés aurait

3 28

se consacrer totalement au devoir sacré d'employer intelligemment ce bénéfice. Ce gouvernement ne peut être le valet de

l'étranger, ni, ce qui revient au même, s'appuyer sur le pouvoir des familles dirigeantes qui n'ont d'autre intérêt que leur propre profit immédiat. Si ce bénéfice financier ne peut être obtenu, et si un tel gouvernement ne peut être instauré, dans ce cas il vaut mieux que 'le pétrole iranien reste sous terre jusqu'à ce que ces conditions puissent être réunies, malgré les difficultés que pourrait causer la suppression des bénéfices pétroliers.

Ce raisonnement, tenu par de nombreux nationalistes iraniens, date d'avant MOUSSADEGH. En fait, il semble bien qu'il ait rencontré la sympathie de REZA SHAH. Dès 1922, les Iraniens adoptèrent une politique du développement pétrolier qui semblait fort saine. Ils souhaitaient leurs ressources pétrolières dans le nord et se libérer du monopole pétrolier de l'Angleterre. En conséquence, le majlis décréta qu'une société dépendant d'un pays non intéressé devait être invitée à prospecter et exploiter tout champ pétrolier qui pourrait être localisé dans le nord. Une compagnie américaine, le Standard Oil se montra intéressée et des négociations furent entamées. Mais l'Anglo-Iranien Oil Company (appelée alors Anglo-Persian Oil Company) s'opposa au transit de pétrole sur le territoire de sa concession, et, cet itinéraire étant le seul économiquement praticable, la Standard fut contrainte de négocier avec l'A.I.O.C. L'accord conclu entre les deux sociétés aurait

329 rapporté à l'A.I.O.C. 40 % des bénéfices. Les dirigeants de la Standard furent fort étonnés quand les Iraniens refusèrent cet arrangement (1). Mais, vu leur raisonnement, les Iraniens pouvaient difficilement agir autrement car, au lieu de créer une force qui pourrait contrebalancer le pouvoir politique que représentait l'A.I.O.C., ils auraient au contraire accru ce pouvoir en acceptant les termes de cet accord.

Un an plus tard, quand la Sinclair Oil Company répondit à l'invitation de TEHERAN, l'A.I.O.C. s'opposa à nouveau au transit de pétrole sur son territoire. Mais cette fois, il sembla que le dilemme pourrait être résolu en transportant le pétrole à travers l'U.R.S.S. Comme il a été dit précédemment les soviétiques refusèrent cette solution et les espoirs de la Sinclair furent anéantis. Mais les Iraniens attribuent le départ de la Compagnie aux Anglais.

En 1924, le Consul général des Etats-Unis, le Major Robert W. IMBRIE, survint avec un Américain qui était son prisonnier sur les lieux d'une cérémonie religieuse près d'une fontaine sainte. Il semble

qu'IMBRIE était un photographe amateur zélé car il se saisit aussitôt de son appareil photographique. En un instant, la foule, attirée par un mullah fanatique, tomba sur le malheureux Américain et son compagnon en criant au mauvais oeil». IMBRIE fut battu à mort et son prisonnier

- (1) The Near East, 10 août 1922, p. 174, 24 août 1922, p. 240 BAHAR, p. 214; MAKI, II, 67-68.

330.

fut blessé. Les Musulmans éprouvent la plus grande méfiance envers les appareils photographiques et cette réaction violente de la foule n'a donc rien d'extraordinaire. La sensation fut grande à TERERAN et le gouvernement ne parvint qu'à grand peine à punir les coupables. Les nationalistes iraniens interprétèrent cet incident à leur manière: selon eux, les Anglais, dont on savait qu'ils soutenaient les mullahs auteurs de troubles auraient payé pour faire tuer IMBRIE afin d'effrayer la SINCLAIR OIL (1). Sans aucun doute cette menace envers des vies américaines influença la décision de la SINCLAIR, mais la nature accidentelle de l'incident rend l'interprétation iranienne fort improbable. Son importance gît dans la démonstration qu'il fournit que, dès 1924, l'A.I.O.C. était devenue dans l'esprit des Iraniens un élément de l'ingérence politique anglaise quotidienne à tous les niveaux.

Le premier choc important entre Anglais et Iraniens à propos du pétrole se produisit pendant la dépression de 1932. Les royalties de l'A.I.O.C. et par conséquent les rentrées du gouvernement de TEHERAN, diminuaient rapidement. De nombreux Iraniens, pas très au fait des réalités économiques, virent dans cette diminution des versements de l'A.I.O.C. un sombre complot, La presse de cette période, maintenant sévèrement contrôlée, est remplie de suppositions à ce

- (1) The Near East, 14 août 1924, p. 166; 28 août 1924, p. 214-15.

330.

fut blessé. Les Musulmans éprouvent la plus grande méfiance envers les appareils photographiques et cette réaction violente de la foule n'a donc rien d'extraordinaire. La sensation fut grande à TERERAN et le Gouvernement ne parvint qu'à grand peine à punir les coupables. Les

nationalistes iraniens interprétèrent cet incident à leur manière: selon eux, les Anglais, dont on savait qu'ils soutenaient les mullahs fauteurs de troubles auraient payé pour faire tuer IMBRIE afin d'effrayer la SINCLAIR OIL (1). Sans aucun doute cette menace envers des vies américaines influença la décision de la SINCLAIR, mais la nature accidentelle de l'incident rend l'interprétation iranienne fort improbable. Son importance gît dans la démonstration qu'il fournit que, dès 1924, l'A.I.O.C. était devenue dans l'esprit des Iraniens un élément de l'ingérence politique anglaise quotidienne à tous les niveaux.

Le premier choc important entre Anglais et Iraniens à propos du pétrole se produisit pendant la dépression de 1932. Les royalties de l'A.I.O.C. et par conséquent les rentrées du gouvernement de TEHERAN, diminuaient rapidement. De nombreux Iraniens, pas très au fait des réalités économiques, virent dans cette diminution des versements de l'A.I.O.C. un sombre complot. La presse de cette période, maintenant sévèrement contrôlée, est remplie de suppositions à ce

- (1) The Near East, 14 août 1924, p. 166; 28 août 1924, p. 214-15.

331

sujet (1). Le 27 décembre 1932, ' au point culminant d'une violente campagne de presse, REZA SHAH annula la concession de l'A.I.O.C. Il sembla pendant un moment que la Grande-Bretagne allait avoir recours à l'action directe, mais le 28 mai 1933 fut signé un nouveau contrat, valable pour soixante ans et bien plus favorable à l'Iran. Désormais, TEHERAN recevrait 20 % des dividendes et quatre shillings par tonne vendue ou exportée,- avec un minimum annuel garanti de 1.050.000 de livres sterling. Le territoire de la concession était réduit et l'A.I.O.C. acceptait un programme accéléré de formation afin de permettre à des Iraniens d'occuper des postes importants dans la compagnie (2). En 1944, l'A.I.O.C. porta volontairement le minimum annuel garanti à 4 millions de livres (3).

Quand les Iraniens rejetèrent l'accord pétrolier en novembre 1947, ils sentirent que le moment était propice pour entamer de nouvelles négociations avec les Anglais. D'un point de vue économique, le problème n'aurait pas dû être insoluble. L'Iran désirait s'engager dans un programme ambitieux de développement qui nécessitait une

augmentation marquée des revenus pétroliers. La Grande-Bretagne détesta

- (1) Le Messenger de TEHERAN résume bien la presse de ce moment. D'innombrables articles exposant ce point de vue parurent en 1932.
- (2) LENCZOWSKI, *Russia and the West in Iran*, p. 79-80.

(3) H. H. HAMZ, *AVI Persia and the Powers*, p. 19 (Londres 4  
3 3 2

l'idée de faire la Moindre concession: les rentes de pétrole étaient sa source principale des dollars dont elle avait grand besoin, accorder de meilleurs termes à l'Iran réduirait ce flux de dollars. De plus, une révision de l'accord pétrolier avec l'Iran fournirait un modèle pour des révisions semblables dans d'autres pays du Moyen-Orient

Le problème était difficile et exigeait des compromis importants, mais il n'aurait-pas dû amener une impasse qui provoqua la rupture des relations diplomatiques entre l'Iran et l'Angleterre. Un précédent de solution avait été créé au Venezuela, et la plupart des autres demandes iraniennes, telles que la formation de plus nombreux Iraniens et des conditions égales de la part de l'A.I.O.C. envers la marine iranienne et la Royal Navy, n'étaient ni déraisonnable ni inacceptable. Effectivement, après de longues et âpres négociations, l'A.I.O.C. accepta, semble-t-il, la formule donnant un relèvement du minimum garanti et une augmentation du nombre d'Iraniens dans les cadres de la Compagnie (1). Mais, butée jusqu'au bout, l'A.I.O.C. avait trop tardé. Le 7 Mars 1951, avant d'avoir eu le temps de présenter au Majlis les termes d'un nouvel accord, plus généreux, le Premier Ministre ALI RAZ RA, fut assassiné. Quelques jours plus tard, alors que le royaliste conservateur HOSSEIN ALA était Premier Ministre une loi nationalisant l'industrie pétrolière fut votée en

(1) TOLU, 20 septembre 1951.

3 3 3

hâte par le Majlis. Trois semaines après la mort de RAZMARA, MOHMDIAD MOSSADEGH devenait Premier Ministre et se préparait aidé par un immense support populaire à appliquer la loi de nationalisation.

Les exigences d'une nationalisation n'avaient pas été très poussées pendant les premiers jours des négociations, mai en janvier 1951 elles

étaient devenue»si pressantes que ALI RAZMARA fut obligé de repousser toute nationalisation comme impraticable: l'Iran ne possédait ni les techniciens nécessaires pour extraire, et raffiner le pétrole, ni la flotte de tankers et les débouchés commerciaux nécessaires pour l'écouler. Les Anglais, persistant à ignorer l'existence de toute opinion publique en Iran, croyaient apparemment que les exigences de nationalisation étaient une habile manœuvre des négociateurs iraniens afin de renforcer leur position, et continuèrent à traiter le problème comme un marchandage entre les techniciens britanniques et les débouchés commerciaux d'une part, et les droits iraniens sur son propre pétrole d'autre part. Mais le problème n'était pas aussi simple pour les Iraniens. Le but de ceux-ci était de détruire la possibilité qu'avaient les Anglais de s'ingérer dans la politique iranienne grâce à la compagnie pétrolière.

Si le gouvernement MOSSADEGH et ses successeurs voulaient faire bon usage des revenus pétroliers, leur seule

3 3 4

responsabilité était envers l'opinion publique iranienne, non envers les d de l'Angleterre. Les Iraniens affirmaient posséder et étaient convaincus de posséder les preuves de l'ingérence politique de l'A.I.O.C. (1), et ils ne consentiraient qu'à un nouvel accord qui mettrait fin, une fois pour toute, à toute possibilité d'une telle ingérence.

- (1) Cette situation fut exposée en détail dans la presse de TEHERAN de 1951-52, sur la base de documents qui auraient été saisis lors d'une descente dans les bureau de l'A.I.O.C. Ceci est clairement sous-entendu dans la première lettre de MOSSADEGH à EISENHOWER, en date du 9 janvier 1953, «US position on Iranian Oil», Department of State Buletin, 20 juillet 1953, p. 76.

## CHAPITRE XIII

### 13 - L'ITIPERIALISIIIE IIODERNT LA'RENAISSANCE D'UNE MYTHOLOGIE NATIONALISTE ENTREE DE L'AMERIQUE

On a beaucoup entendu parler de la campagne anti américaine (genre U.S. Go Home) pendant les derniers jours de régime MOSSADEQ, mais peu de choses ont été écrites sur le proaméricanisme du début de l'ère MOSSADEQ. En 1951, le proaméricanisme était l'un des aspects les plus frappants du nationalisme iranien; cependant l'attitude de l'Iran face à l'Amérique, changea avec une brutalité semblable à celle que l'Iran avait eu face à la Grande-Bretagne après l'Accord de 1907 avec les Russes.

En 1951, l'intensité de cette attirance pour l'Amérique n'apparut pas du jour au lendemain. Les Etats-Unis avaient hérité de la bienveillance née lors des travaux de citoyens américains en Iran. II-MORGAN SHUSTER était l'un des plus grands atouts de la diplomatie américaine en Iran. Le souvenir de sa contribution volontaire au nationalisme est très vivant de nos jours, et si SHUSTER a commis quelques fautes, elles étaient de celles à le rendre encore plus aimer. Les missions presbytériennes américaines étaient aussi un atout. Evidemment, comme dans tout groupe d'individus (tels les missionnaires) il y en avait inévitablement quelques uns qui faisaient mauvaise impression. riais de ceux-ci on ne s'en souvient plus guère aujourd'hui, tandis

3 3 6

que des hommes tels que le Dr Samuel N. JORDAN, le directeur de l'ALBORZ Collège, laissa une empreinte durable et bénéfique Par leur travail dans les domaines médicaux et éducatifs et par leur sincère sympathie pour le peuple, ils gagnèrent le respect et l'amitié de nombreux Iraniens, y compris d'un certain nombre de dirigeants qui avaient été instruits dans des écoles missionnaires.

La politique étrangère des Etats-Unis avant la Deuxième Guerre mondiale, était parfaitement, et parfois de façon exaspérante, non-interventionniste. Mais la seule fois que les Etats-Unis aient abandonné cette politique, lors du Traité Anglo-Perse de 1919, ils le firent spectaculairement et en faveur

des nationalistes (1). Cette intervention fut pour beaucoup pour cette popularité de l'Amérique.

La participation de l'Amérique dans l'occupation de l'Iran au moment de la Deuxième Guerre Mondiale n'endommagea guère la popularité américaine. Les G.I. étaient un genre d'Américains différents des missionnaires mais les inévitables incidents déplaisants furent oubliés en grande partie grâce à la générosité bon enfant des troupes. De plus, il y avait d'excellentes missions techniques américaines en Iran pendant la guerre,

(1) Voir chapitre 12, pp, 184- 185.

3 3 8

et qui finit sur l'étonnante suggestion d'une tutelle Anglo-Américaine-soviétique pour l'après guerre en Iran (1).

En 1946, la non-intervention américaine en Iran aboutit dramatiquement avec le soutien qu'apporta l'Ambassadeur AM George ALLEN à la politique anti-soviétique d'AHMAD QAVAM et de ses successeurs. La vigoureuse politique de M. ALLEN agit beaucoup pour réparer les dégâts causés par la guerre sur la popularité américaine au sein des nationalistes. En même temps, l'Amérique prit la place de la Grande-Bretagne dans son rôle de l'ennemie no 1 de la Russie en Iran, et par conséquent devint la cible prioritaire de la propagande communiste. La principale tactique soviétique consistait à revêtir les Etats-Unis des défauts Britannique essayant d'identifier les objectifs américains de l'impérialisme Anglais.

L'Azerbaïdjan avait trop discrédité le Parti Tudeh pour que cette ligne de conduite fut efficace dans l'immédiat; mais les mémoires sont courtes et vers 1953 le succès de cette ligne fut extraordinaire.

Fin 1949, MOHAMMAD REZA PAHLAVI, fit un voyage aux Etats-Unis apparemment dans l'espoir de recevoir un généreux et bienveillant cadeau. L'Amérique était en train de dépenser des millions de Dollars pour permettre la guérison de l'économie mondiale de façon à contrebalancer l'avance communiste, et

(1) Arthur MILLSPANGH, *Americans in Persia* pp. 244-65.

3 3 9.

l'Iran était aux frontières du communisme. De plus l'Iran avait amplement prouvé le sérieux de son but. Le gouvernement iranien s'était adressé à la «MORRISON-KNUDSEN Company pour qu'elle prévoie les préliminaires d'un plan économique et en 1948 le gouvernement fit venir Max THORNGURG et un groupe de spécialistes, réunis sous le sigle de la «Oversea consultant Incorporated», pour prévoir une planification, de l'économie et des développements sociaux, détaillée et philosophiquement

intégrable. Ainsi donc la scène était disposée pour un grand emprunt. Mais apparemment fort chagrin, le SHAH ne reçut de la part de l'administration gère plus que des exposés et des conférences sur la nécessité d'entreprendre des réformes et de mettre fin à la corruption (1).

On a souvent critiqué les Etats-Unis pour avoir laissé partir le Shah sans cadeaux, mais on pourrait longuement discuter ce genre de diplomatie. Evidemment le prestige du Shah en souffrit mais celui des Etats-Unis non. Cette période est celle où, les «100 familles» tenait en leur pouvoir le Majlis et les postes bureaucratiques importants. Accorder au Shah ce qu'il désirait aurait confirmé la croyance selon laquelle il suffisait d'approcher correctement les Etats-Unis pour tout avoir, c'est-à-dire en termes de lutte anticommuniste, afin de récupérer des prêts importants qui pourraient alors être distribué parmi les méritants.

(1) The New York Times, 14 février 1950,, 22: 1.  
340.

Six mois plus tard le Général Ali RAZMARA fut nommé Premier Ministre, et on croyait en Iran que RAZMARA était autant choix des Américains que celui des Anglais (1). Cette croyance était due à la Mauvaise impression l'aissée par les activités d'un membre du personnel de l'Ambassade Américaine. Si l'on en croît la presse iranienne, cet homme entra dans les intrigues de la politique iranienne en faveur de RAZMARA avec une énergie telle et de façon si opposée à la diplomatie traditionnelle américaine qu'on ne peut penser que ses activités furent autorisées (2).

Quoiqu'il en soit, puisque ce genre d'interférences était attendue à TEHERAN, on ne peut blâmer les Iraniens d'avoir pensé que ses actions représentaient la politique officielle, Par ailleurs, l'enthousiasme pour RAZM-ARA était répandu parmi les Américains ainsi que les dépêches de New York Times de cette époque le démontrent.

De plus, puisque RAZMARA était un réformiste convaincu, sa nomination semblait suivre tout naturellement la déception de la visite américaine du Shah. Les Américains et d'autres Occidentaux écrivant sur cette époque condamnaient presque unanimement les Etats-Unis pour n'avoir pas mieux soutenu RAZMARA, On pensait qu'il était le

(1@ The New York Times, 8 Mars 1951, 1: 6,

(2) Pendant toute la période 1951-52 le nom de GERALD DOOHER et des descriptions de ses activités à l'époque du Général Ali RAZMARA faisaient une apparition presque quotidienne dans la presse de TEHERAN.

Premier Ministre qu'auraient choisi les Etats-Unis on le décrivait pro-occidental; c'était un courageux dirigeant et il désirait entreprendre des réformes.

L'histoire moderne de l'Iran a plus que sa part de mythologie; en Iran, l'Union Soviétique et les puissances occidentales semblent avoir été compétitives dans les honneurs des désillusions. Puisque l'étude du régime RAZPIARA reflète cette confusion constante, l'historien objectif qui s'intéresse à cette période à du mal à reconnaître les faits réels de la fiction narmî les différentes interprétations. RAZMARA était désigné comme un homme à l'esprit réformiste, mais les hommes dont l'armée a amené l'élection au 16e Majlis, RAZMARA en était le chef du Personnel, se situaient parmi les hommes les plus réactionnaires du Majlis. RAZMARA était désigné *comme* étant pro-occidental mais il fit bien plus pour adapter la politique iranienne à l'U.R.S.S. que ne le fit le Dr MOSSADEQ. Heureusement, l'attitude du régime RAZMARA et de l'appui des Américains sont claires en regard du nationalisme Iranien. Le nationalisme régna en maître après l'assassinat de RAZMARA, et le sentiment dominant parmi les nationalistes victorieux face à la suppression de RAZMARA, même par assassinat, était pleinement justifié. En fait, le gouvernement MOSSADEGH fut condamné pour avoir emprisonné l'assassin de RAZMARA qui fut libéré un an plus tard sous la pression du peuple (1).

(1) Les remises en cause de cet emprisonnement par les nationalistes ne se limitèrent pas à l'organe du Fedayan Islam «ZELZELEH» mais généralement dans tous les journaux nationalistes son emprisonnement fut considéré comme une injustice.

### 3 4 3

La croyance fort répandue, que RAZMARA avait été choisi par les Etats-Unis n'endommagea pas autant le prestige américain qu'on aurait pu le penser, à cause d'une conclusion étrange, en grande partie fictive, mais pas tellement étonnante de la part des iraniens. Les Politiciens iraniens avaient pendant longtemps regardé les principales 'ambassades et légations étrangères comme la plus grande source de pouvoir politique intérieure et en bon politiciens ils avaient méticuleusement enquêté sur les intentions du personnel diplomatique. Ils découvrirent que ces intentions variaient beaucoup selon les ambassades. Pour la mentalité politique iranienne les conflits intérieurs des ambassades étaient une contestation amenée par le désir d'exploiter. Dans l'Iran d'après la Deuxième Guerre Mondiale l'Ambassade américaine devint une cible politique, et les Iraniens crurent y

percevoir une différence essentielle entre l'attitude envers RAZMARA et envers les nationalistes. Par conséquent, l'ambassade américaine dans son ensemble ne fut pas accusée pour le soutien des Etats-Unis à RAZMARA; une fraction au sein de l'ambassade en fut accusée. Et lorsque MOSSADEQ arriva au pouvoir, les nationalistes étaient prêts à croire que la fraction pro-Mossadeghiste au sein de l'Ambassade était prête à travailler avec eux.(1)

A présent, il nous faut parler du nationaliste «capitalisé»  
Il y eut et il y a de nombreux hommes en Iran qui étaient  
en opposition avec le Dr MOSSADEQ et qui cependant ne peuvent  
être vus que comme des «nationalistes». RAZP.IARA était

(1) Les journaux iraniens, pensait que Edward WELLS, le Directeur de la United States Information Agency en Iran, était le leader de cette faction.

3 4 4

sûrement l'un d'eux, ainsi que nombre de ses partisans. Quoiqu'il en soit, à l'approche des élections du 16e Majlis, un groupe d'iraniens avec à leur tête le Dr MOSSA prirent le nom de «MELLIYUN» qui se rapproche énormément de «nationaliste». Le titre fut adopté et même aujourd'hui lorsque le terme nationaliste est utilisé en Iran le sens généralement adopté est celui de partisans de MOSSADEQ. Nous pensons qu'entre Mars 1951 et juillet 1952 les deux formes de nationalistes se confondirent. Après la mi-été 1952, de nombreux «nationalistes» s'éloignèrent des nationalistes.

La politique des Etats-Unis durant les premiers 18 mois du gouvernement MOSSADEQ sembla confirmer l'opinion que de nombreux fonctionnaires américains regardaient favorablement les nationalistes. Les Etats-Unis furent crédités d'avoir fait pression sur les Anglais pour qu'il n'y eut aucune intervention militaire directe et pour que soient engagées des négociations avec MOSSADEQ (1). D'autres signes de la politique favorable des Etats-Unis furent la poursuite de la Mission militaire américaine en Iran et l'inauguration d'un programme «Point IV» d'une valeur de 23 millions de dollars annuels.

Mais les nationalistes envisageants la lutte avec les Anglais comme une lutte absolue qui ne s'arrêterait que

(1) Bien que de nombreuses assertions à ce sujet aient eu lieu en privé, il est significatif de la sensibilité de la presse nationaliste qu'elle n'ait point mentionné cette présumée attitude des Américains.

34 5.

lorsque la capacité d'intervention des Anglais serait détruite. Ainsi donc, tandis que les Etats-Unis acquerrai de la popularité en faisant pression sur les Anglais ils contrarièrent cette popularité en faisant aussi pression sur les Iraniens (1), ce qui était inévitable si on tient compte de la complicité anglo-américaine pendant la guerre froide. Les Iraniens n'auraient été satisfaits des Etats-Unis qu'avec un accord à 100 % avec leur position. Puisque une telle politique aurait probablement été inavertie même si seul l'Iran avait été en cause, les communistes avaient ainsi une bonne possibilité de propagande. Ils l'utilisèrent brillamment.

Le gouvernement américain pouvait à la fois s'appuyer et prendre avantage de la croyance iranienne selon laquelle le gouvernement MOSSADEQ avait le soutien de l'Ambassade Américaine. Ce paradoxe existait à cause d'une contradiction historique qui ne fut comprise qu'à l'époque de MOSSADEQ. Les Iraniens croyaient simultanément à ce que tous les maux dont souffrait l'Iran étaient imputables à l'interférence étrangère et donc que toute interférence étrangère était inévitable et que l'Iran avait besoin d'une puissance étrangère désintéressée qui soutiendrait l'indépendance iranienne contre l'avarice des Anglais et des Russes. Donc, les nationalistes iraniens désiraient une aide totale des Etats-Unis, mais une telle aide serait

(1) Voir la lettre de MOSSADEQ à EISENHOWER en exemple de cette attitude, Département of State Bulletin, 20 juillet 1953, pp. 74-77.

3 4 6.

évidemment une interférence et ils s'opposaient à toute interférence. Puisque l'élément conscient de la population croyait en l'inévitabilité d'une interférence étrangère, ils pouvaient d'autant s'enthousiasmer sur MOSSADEQ parce qu'on pensait qu'il avait eu plus de sa force de soutien des étrangers; leur enthousiasme aurait été moins grand s'ils l'avaient vu comme un personnage héroïque mais inutile se cognant la tête contre le mur des puissances étrangères. Mais ces mêmes individus s'offensaient d'une intervention étrangère, même de leur bord, et dénonçaient cette même intervention.

L'ambivalence étant évidente, la presse Tudeh en tira avantage. Besu AYANDEH, par exemple, déclarait «Le Dr MOSSADEQ, en poursuivant la politique d'obéir aux instructions des Américains, gaspille les fruits de la victoire que cette Nation a obtenu par son mouvement pour libérer l'Iran de l'emprise des magnats du pétrole impérialistes» (1). La propagande Tudeh, avec pour thème la similitude des politiques américaines et anglaises était

sans arrêt reprise y ajoutant la présomption, implicite ou explicite que MOSSADEQ était l'instrument des Américains. Décrites ainsi, les deux premiers objectifs Américains, MOSSADEQ étaient de trahir le désir Iranien pour l'indépendance en vendant du pétrole aux Américains ou à toute association

(1) Bezu AYANDEH, 26 septembre 1951.

3 4 7

anglo-américaine et de convertir l'Iran en une gigantesque base militaire. D'après RAZM «Le Dr MOSSADEQ et ses amis au sein du Front National dansent au son de l'Amérique impérialiste. Ils n'ont d'autre intention, que d'arranger une rapide victoire pour les Américains avides de pétrole, dans leur campagne contre l'Angleterre impérialiste» (1). Bezu AYANDEH écrivait «Loy HAENDERSON, l'Ambassadeur Américain, intervient dans toutes nos affaires intérieures et extérieures. L'armée Iranienne et la gendarmerie sont sous le contrôle des conseillers Américains. Les agents secrets américains traînent constamment les tribus iraniennes dans l'intérêt de l'impérialisme américain»(2). Le meilleur résumé de la propagande Tudeh fut publié dans un petit journal MOADDA: «Un vieil homme de 80 ans (MOSSADEQ) qui fut appelé «L'Homme de l'année» pour le Times (magazine) américain, avec un autre homme (RASHANI) qui se croit un dirigeant spirituel ont conspiré pour échanger leurs anciens maîtres contre les maîtres américains. Les Anglais ne sont plus aussi prospères qu'avant. Les Américains sont plus riches» (3).

Bien sûr, le Tudeh était vulnérable quant au sujet d'avoir un maître étranger, et le sens que revêtait l'Azerbaïdjan était encore vivace. De plus la presse nationaliste, en particulier le Journal «SHAHED», débordait du thème de la trahison Tudeh

RAZM - 1 octobre 1951

(2) BEZU AYANDEH - 1 février 1952

(3) MOADDA - 22 janvier 1952

3 4 8

mais c'est le Front National, et, non le Tudeh qui était au pouvoir, et même les lecteurs qui condamnaient le Tudeh pour être un instrument soviétique étaient impressionnés par sa propagande. BEZU AYANDEH, le plus important des journaux Tudeh, avait un tirage de plusieurs milliers et faisait partie des journaux les plus populaires en Iran. De nombreux anticommunistes le lisent car les Iraniens politiquement conscients lisent

plusieurs journaux y compris ceux avec qui il est d'accord et un choix de ceux avec lesquels il est en désaccord.

La propagande Tudeh parvint à mettre le Front National sur la défensive, Une grande réussite. Le gouvernement MOSSADEQ croyait qu'il était soutenu par les Américains et désirait préserver et renforcer ce soutien; mais le soupçon d'une collaboration antiaméricaine était très fort et lorsque en 1951 l'ancien Ambassadeur Henry GRADY insinua que le State Département suivait les conseils britanniques, les nationalistes Iraniens acquiescèrent d'un air entendu (1)

Chaque fois que les Etats Unis pressaient les Iraniens de négocier, les craintes et les soupçons iraniens s'accroissaient.

(1) Voir l'interview de GRADY dans «US News and world Report» 19 oct, 1951, pp, 13-17 et une déclaration plus explicite encore dans le New York Times 18.10.52,

55. Pour le point de vue Iranien BAKHTAR EMRUZ, 30 Mars 1951.

349

si les politiciens américains ont jamais eu besoin d'une excuse pour n'avoir pas compris une situation, c'était en cette occasion. L'attitude atavique iranienne était incompréhensible pour des hommes qui cherchaient à percevoir les questions pétrolières dans une perspective moderne. Lorsque Averell HARRISSIAN fut envoyé en Iran en juillet 1951 il suggéra le seul compromis logique et possible: que les Anglais acceptent de reconnaître la propriété Iranienne et que les Iraniens acceptent d'utiliser les techniciens anglais et leurs facilités commerciales. Les deux parties acceptaient de négocier en ces termes et le négociateur du gouvernement travailliste, Richard STOKES était lucide. Une solution à leur querelle semblait être possible. Mais les négociations échouèrent sur un problème qui semblait abusivement trivial. Les Anglais proposèrent de l'industrie soit actionnée par une organisation composée essentiellement de sujets britanniques, bien que l'autorité suprême de l'Iran soit reconnue et acceptée. Les Iraniens insistaient sur le fait que les techniciens britanniques ne pourraient être employés que sur les bases de contrats individuels, arrangement auquel les techniciens avaient annoncé qu'ils n'accepteraient pas (1). Les Iraniens furent intransigeant sur ce point et les négociations échouèrent.

(1) FORD, P, 96  
350.

Les Iraniens croyaient que l'organisation que proposaient les Anglais aurait perpétué l'ancienne politique d'intervention et que la nationalisation n'aurait servi à rien si les conditions de STOKES avaient été acceptées.

Ce que STOKES avait dû considérer comme un fanatisme exaspérant était en fait, une conviction durement enracinée qui était sous-jacente depuis-presque 50 ans. Si ce fait avait été compris, on peut concevoir que les Anglais auraient donné des garanties telles à leurs techniciens que ceux-ci auraient acceptés les conditions iraniennes, ou qu'ils auraient entrepris d'autres demandes pour prouver aux Iraniens que leurs fonctionnaires travaillant dans le pétrole n'avaient pas l'intention de s'engager à nouveau dans des interventions politiques. Mais ce fait crucial ne fut jamais reconnu, et lorsque une proposition de la International BANK fut envisagée, les points de vue iraniens s'étaient durcis au point qu'aucun technicien britannique ne serait accepté (1).

Pendant toute la période des inutiles négociations sur le pétrole, les relations Américano-Iraniennes devenaient de plus en plus tendues. L'Ambassadeur HENDERSON poursuivit ses efforts pour calmer la dispute pétrolière, mais aucun progrès ne pût être fait. Par ailleurs, le gouvernement

(I) BAKHTAR EMRUZ, 6 janvier 1952.

351

MOSSADEQ était visiblement en train de s'affaiblir. KASHANI, Hossein MAKI, et le Dr MOZAFFAR BAQAI, qui avaient fait parti des plus puissants partisans de MOSSADEGH rompirent avec le gouvernement. La Droite aristocratique prenait de l'ampleur, et son dirigeant, le général FAZLOLL ZAHEDI, intriguait ouvertement. De même un nombre croissant d'ecclésiastiques passaient dans l'opposition. Tandis que sa coalition s'amenuisait, plus MOSSADEQ s'avancait vers une dictature, et tandis qu'il devenait de plus en plus ferme, son soutien par la classe moyenne, modérée, alla en s'effritant.

En cette période MOSSADEQ eût désespérément besoin de l'appui des Etats Unis et il ravala sa fierté pour le demander. Avant même que DWIGHT EISENHOWER ne soit entré en fonction, MOSSADEQ lui avait envoyé une lettre dans laquelle il demandait l'appui de la nouvelle administration. Dans sa lettre MOSSADEQ joua carrément cartes sur table. Malheureusement le gouvernement des Etats Unis, tout en offrant à l'occasion son amitié à l'Iran a poursuivi, une politique qui aux yeux du peuple iranien apparaît comme un appui au gouvernement britannique et l'ancienne compagnie. Dans cette lutte il prit part dans les assemblées internationales pour le gouvernement britannique contre l'Iran.

352

Ils ont soutenu financièrement le gouvernement britannique tout en refusant cette aide à l'Iran et il nous semble qu'ils ont ainsi soutenu d'une certaine façon le désir des Anglais d'étouffer l'Iran par un blocage financier et économique (1).

Ayant reçu une réponse neutre, sans engagement, MOSSADEQ essaya à nouveau. Le 28 Mai.1953, il écrivit

La nation iranienne espère qu'avec l'aide et l'assistance du gouvernement Américain, les obstacles empêchant la vente du pétrole iranien pourront être enlevés, et que si le gouvernement Américain n'est pas capable de retirer de tels obstacles,, il peut efficacement lui apporter une aide économique permettant à l'Iran d'utiliser ses autres ressources. Ce pays à des ressources naturelles autres que le pétrole.

L'exploitation de ces ressources résoudrait les difficultés actuelles du pays.

Quoiqu'il en soit, ceci est impossible sans une aide économique.

En conclusion, j'attire l'attention, sympathique et compréhensive de votre Excellence sur le danger de l'actuelle situation en Iran, et je suis sûr que vous accordée à tous les sujets soulevés par ce message l'importance que leur est due (2).

(1) Departement of State Bulletin; 20 juillet 1953, pp.7 et 77.

(2) Idem - p. 76.

353

C'était un message audacieux, frôlant l'effronterie. On savait que les Etats-Unis pensaient que la seule solution possible pour l'Iran était de voir résoudre la question pétrolière. Mais MOSSADEQ ignorait carrément une telle possibilité, et demanda malgré tout le soutien des Etats Unis. Sa lettre contenait implicitement la menace du communisme en alternative à l'aide Américaine. La Diplomatie moderne contient une bonne dose de chantage, mais cette lettre en était surchargée. Mais la menace communiste ne convenait guère non plus. Théoriquement le Parti Tudeh avait été interdit en 1947, mais ces actions devenaient de plus en plus arrogantes sous le couvert d'organisation de façade. Sa presse comprenait des journaux s'adressant à chaque groupe intéressant exception faite des propriétaires fonciers. La campagne anti-Américaine, d'origine Tudeh était menée avec la permission de MOSSADEQ. Cependant, il n'est pas vrai que le Tudeh et le Front national fussent alliés. Avant le 21 juillet 1952 (connu sous la date du 30 Tir) ils avaient été durement opposés. Après cette collaboration du 30 Tir, bien que les nationalistes aient fermement refusé les propositions

du Tudeh pour un Front populaire (1) les activités anti-Tudeh du gouvernement s'atténuèrent et on laissa une certaine liberté au Parti. Ce changement était loin d'être une coalition parfaite, mais il suffisait à effrayer de nombreux américains.

(1) The New York Times, 23 juillet 1952, I: 1

24 juillet 1952, 1: 2 28 juillet 1952, 5 5.

3 54

Pourquoi MOSSADEQ poursuivait-il une telle politique? Il y a deux grandes raisons l'une idéologique et l'autre tactique. Le Front National n'a jamais souscrit au point de vue selon lequel le communisme peut être supprimé par une destruction physique. D'après eux les racines du communisme devaient être déterrées et leurs sources de vie éliminées. Ce point de vue est respectable et en Occident de nombreuses personnes y souscrivaient. Mais on peut légitimement se demander si l'occasion ne se présentera ou le danger d'une victoire communiste serait assez présent pour qu'une destruction soit justifiable afin de gagner du temps sans que l'on tienne compte des raisons fondamentales.

L'aspect tactique de la politique de MOSSADEQ était peu justifié. Il refusait de supprimer le parti Tudeh et la droite féodale, bien que nombre de ses partisans demandaient qu'ils les supprima tous deux. Dans l'esprit de MOSSADEQ le Tudeh était le parti soviétique et la droite féodale le Parti Britannique. Le rôle des hommes d'Etat Iraniens les 50 années précédentes visait à maintenir un équilibre entre ces puissances et MOSSADEQ cherchait à gouverner dans cette tradition. On savait que le peuple américain avait une peur du communisme qui frisait l'hystérie. Par conséquent, la meilleure politique serait de permettre au Parti Tudeh de jouer le rôle d'un épouvantail. Ce point de vue se voulait réaliste. Mais il

355.

sous-estimait la force de la droite et du Tudeh; il surestimait les liens de la droite avec les Anglais et il montrait une mauvaise compréhension de la psychologie américaine. En jouant de la peur du communisme des Américains, MOSSADEQ libérait une force qui allait le détruire.

#### SORTIE DE LA GRANDE-BRETAGNE.

Même pendant les derniers jours du régime MOSSADEQ, lorsque la grande vague du nationalisme se retirait et que le vieil homme devenait de plus en plus dictateur, la presse était, en dépit d'une loi contrôlant la presse et sporadiquement invoquée, étonnement libre. Dans les premiers temps de

MOSSADEQ l'Iran avait comme une réelle liberté pour la première fois depuis le début de la constitution, et la liberté de la presse était presque licencieuse, c'est alors que les Iraniens exhalèrent leur courroux envers les Anglais, une colère malsaine faite de haine et de vénération. Nulle part ailleurs au monde qu'en Iran, l'intelligence britannique est si exagérée et nulle part ailleurs les Anglais en sont pour cela même hais. La description qui ressort d'une étude faite par la presse iranienne sur les Anglais à cette époque est une étrange fantaisie. Les attaques ne se limitaient pas à la presse communiste et nationaliste. Au contraire, nombre des plus dures accusations étaient faites par des hommes d'extrême droite, des hommes qui, selon certains protestaient en fait

3 56.

trop fort pour que cela soit vrai. L'étudiant intéressé par le Moyen Orient ne s'étonnera pas qu'on ait accusé la Grande-Bretagne de l'hostilité irakienne à l'encontre des revendications iraniennes sur les Iles du Bahrlin (1).

mais la révélation que les Anglais l'hostilité de la politique turque à l'égard de l'Iran et qu'ils furent à l'origine des efforts de médiation de l'Ambassadeur du Pakistan en Iran (2), a dû choquer les deux pays. Pareille ment, la tutelle britannique dans le rejet de NAHAS PASLTA en Egypte grâce au Roi FAROUK (3) revêt une forme familière à ceux qui s'intéressent à l'évolution du nationalisme au Moyen-Orient; mais l'idée que la Banque Internationale fut l'agent de l'impérialisme britannique (4) est un rajout iranien à la mythologie anglophobe.

L'ancienne croyance selon laquelle la «classe dirigeante» terrienne et le clergé recevaient des subsides britannique s'exprima à travers la presse communiste et nationaliste et même dans les organes appartenant soi-disant aux propriétaires fonciers (5). De même, la conviction que les

(1) Ettelaat, 4 mai 1952, REY HAN 8 Mai 1952; BAKHTAR EMR 23 Avril 1952; 5 mai 1952; NABARD BAYAR 6 mai 1952.

(2) FARMAN, 3 mai 1952; Pan-Iranism 24 avril 1952 SIASSI, 6 mars 1952.

(3) SHAHED 31 janvier 1952; BARHTAR EMRUZ 28 MAI 1952 ASIA SAVAN 30 janvier 1952, BESU AYAENDEHL 19 fév. 195

(4) BAKHTAR EMRUZ, 6 janv. 1952; 8 janv. 1952; KEYHAN, 10 mars 1952; Iran 17 Mars 1952 ASNAF, 5 janv. 1952 ETTELAAT, 3 Février 1952.

(5) Pour des exemples typiques voir SHAHED 30 janv. 1952 Pan Iranism 12 Avril 1952; BAKHTAR EMRUZ 14 avril 195

DAD 5 janv. 1952; NABARD BAYAR, 26 Mai 1952; ATESH 25 février 1952.

357.

Anglais ont intrigué en Iran à travers les tribus, fut concrétisée au printemps 1952, lorsque le chargé d'affaires britanniques se déplaça à SHIRAZ et que la presse le suivit pas à pas spéculant sur ses plans malhonnêtes. Lorsque les consulats britanniques des centres provinciaux furent fermés, la presse en déduisit que le gouvernement iranien avait agi ainsi parce que les consulats étaient engagés dans des intrigues tribales (1).

La croyance selon laquelle les Anglais cherchaient parmi les puissants hommes de droite un dirigeant idéal pour l'Iran avait des racines profondes, et elle avait été renforcée ces dernières années par la conviction que REZA SHAH était parrainé par les Anglais. Le principal journal du soir du Front National, BAKHTAR EMRUZ, poursuivit une série d'articles décrivant les efforts britanniques pour remplacer leur favori, ALI RAZMARA, qui avait été assassiné (2). Le journal de droite TOLU' convenait que les Anglais avaient parrainés RAZMARA, mais TOLU' prétendait que RAZMARA avait soutenu deux normes favorable à l'Iran pendant les négociations de l'A.I.O.C., et lipar conséquent les Anglais l'ont abattu» (3).

(1) BAKHTAR EMRUZ, 10 janvier 1952; 13 janvier 1952 5 mars 1952; 7 avril 1952; 13 avril 1952; ETTELAAT, 20 janvier 1952; FARMAN, 31 Mai 1952 NABARD BAYAR, 12 avril 1952; ATESHT, 19 sept. 1951, 10 octobre 1951.

(2) BAKHTAR EMRUZ, 25 février 1952; 6 Mars 1952 12 Mars 1952.

(3) TOLU' 20 septembre 1951.

3 58

Un visiteur étranger regardant l'Iran pour la première fois et cherchant à comprendre sa politique aurait été étonné d'apprendre, d'après la presse des années 1951-5\_ que tous les politiciens iraniens sans exception, étaient des agents britanniques. S'il avait lu la presse de droite ou de gauche de l'époque, il aurait compris que les nationalistes étaient des agents Américains secrètement tutellés par les Anglais; dans la presse nationaliste et communiste il aurait appris que les gens de droite étaient depuis longtemps des agents britanniques; et dans la presse nationaliste et de droite il aurait découvert que le Parti Tudeh appartenait tout à la fois aux Anglais et aux Russes (1). Ainsi que l'écrivait SHAHED: «Les cercles politiques en Iran prétendent que le Parti Tudeh est à présent divisé en

groupes Anglais et Russes. Les Anglais contrôlent la propagande et la section financières du parti» (2).

- (1) Voir les exemples suivants: Presse communiste BEZU AYENDEH, 10 janvier 1952; 2 Février 52 19 Mars 1952; 27 mars 1952; avril 1952. Front National KEYHAN, 29 octobre 1951; BAKTAR EMRU 30 janvier 1952 3 juin 1952; Pan-Iranism, 13 Mars 5 12 avril 1952, 20 Mai 1952; SA'AHED, 8 décembre 1951; 12 Avril 1952 Droite: FARMAN 2février 1952 TOLU' 19 sept. 1951; 20 Sept. 1951; 13 Déc. 1951 Il janv. 1952; ATESH, 1 octobre 1951; 7 oct. 1951 NABARD BAYAR 7 avril 1952; Nabard MELLAH (Fedayan Isl 28 Février 1952; DAD 14 janv. 1952, 21 mai 1952.

- (2) SHAHED 29 janvier 1952.

359.

Cette déclaration reflétait la croyance qu'un accord secret anglo-russe existait encore, une croyance qui trouvait son expression par bien d'autres points. Par exemple, une dure protestation de Russes lors de l'arrivée d'une assistance armée américaine fut envisagée comme la preuve d'une alliance anglo-russe, puisque l'effet affaiblissait le gouvernement iranien au moment où il avait besoin de toute sa force pour combattre les Anglais (1).

Ceux qui connaissent l'Iran reconnaîtront qu'il n'y a aucune exagération dans ce portrait. Les assertions réellement extravagantes à l'encontre des britanniques, et elles sont légion, ont été ignorées ici, mais le lecteur devrait comprendre que toutes les sécheresses récoltes perdues et autres plaies ont été imputés aux Anglais. On ne pourrait commettre faute plus grande en cherchant à comprendre l'Iran que de minimiser ou écarter le sens profond de cette pensée tourmentée. Nombre d'autres allégations plus sensées ont des précédents historiques, et leur force atavistique est encore grande.

En 1952, les Iraniens eurent le plaisir ultime de rompre les relations diplomatiques avec la Grande-Bretagne et de voir les Anglais quitter le sol d'Iran.

- (1) SHAHED, 27 mai 1952.  
3 60.

Très peu regrettaient de les voir partir. Les Iraniens ayant une conscience Politique comprenait le facteur d'équilibre qu'avait été la Grande-Bretagne dans le passé, mais on n'avait plus besoin des Anglais pour cela. L'Amérique était à présent la plus forte puissance occidentale, et le gouvernement américain avait exprimé sa détermination à aider le Moyen Orient à se préserver de l'agression soviétique. Pourquoi donc maintenir des relations avec les Anglais? Aucun progrès n'était fait en vue de régler la question du pétrole, et la conviction que les Anglais n'avaient aucune intention de la régler avec le Dr MOSSADEQ était devenue plus forte encore. Cette croyance amenait un supposition: les Anglais avec le temps, chercheraient à renverser T-IOSSADEO. Ils avaient de nombreuses armes à leur disposition: les revenus pétroliers étaient coupés; un blocage économique serré avait été imposé; et la classe dirigeante pro-britannique attendait tel un vautour pour dévorer les restants du Front National'. Par conséquent, il n'y avait rien à gagner tant que les Anglais restaient en Iran, et il y avait beaucoup à perdre puisqu'ils pouvaient à tout moment contacter leurs alliés au sein de l'opposition de droite.

M. l'Ambassadeur GRADY, qui avait des rapports étroits avec les diplomates Anglais, a indiqué qu'il était assez en accord avec l'évaluation iranienne (1). Bien que confrontés à des manifestations massives de l'opinion publique iranienne, les Anglais persistaient en leur refus de reconnaître cette opinion comme une réalité. La grande majorité des

(1) The Saturday Evening Post - 5 janvier 1952, p. 30

3 61

intérêts monétaires était opposée à MOSSADEQ, mais les Anglais continuaient à croire que l'éruption Populaire était mise en scène et achetée. Où et comment le Front National aurait pu en trouver les moyens financiers, cela n'a jamais été éclairé. Puisque les Anglais auraient pu sous-estimer la menace communiste intérieure et, de toute façon, comme ils savaient que les communistes versaient d vastes sommes pour combattre MOSSADEQ, il est peu probable qu'ils aient pensé que la source de ses moyens financiers eût été l'U.R.S.S.

Certains spécialistes pétroliers Anglais ont pensé que les Américains ont cherché à tirer parti du mouvement Mossadeghiste pour briser le monopole pétrolier Anglais en Iran. Mais dans cette étude nous concluons qu'en généra les Anglais ne se sont pas engagés dans ce raisonnement. Ils

semblaient accepter comme un dogme ce cliché «Une chose telle que l'Opinion Publique n'existe pas en Iran».

Le Nationalisme n'a besoin d'être ni «extrémiste» ni négative ni une source de dissension, au contraire il peut être une force positive vitale. Les Anglais ont beaucoup fait pour modeler le caractère du nationalisme naissant en Iran, et en refusant d'accepter le nationalisme comme un fait accompli, et en s'opposant à chacune de ses manifestations, ils portent en grande part la responsabilité de son extrémisme et négativité.

3 62

U.R.S.S.: LES ANNEE DE RECUPERATION

Pendant les premières années de l'après guerre, la politique anglaise et soviétique en Iran s'attirèrent l'hostilité des nationalistes iraniens. Mais tandis que les Anglais réalistes refusaient même d'admettre l'existence de cette inimitié, les Soviétiques qui sont généralement considérés comme des doctrinaires rigides, furent parfaitement capables de réévaluer fondamentalement leur présomption de la situation. La ligne nationaliste de la presse Tudeh reconnaissait toute les subtilités du folklore nationaliste et en tira parti autant qu'elle put. Ayant lamentablement échoué en 1946, l'Ours russe lécha calmement ses plaies pendant les quelques années suivantes, et les organes de propagande Tudeh travaillèrent à réparer les dégats du fiasco d'Azerbaïdjan. Pour l'intelligentsia désœuvrée, désireuse de croire que seul un ordre social réactionnaire se tenait entre elle et le prestige social et la prospérité économique, le Tudeh avait un attrait «fait sur mesure». Quoiqu'il en soit ce groupe était en majorité nationaliste et l'attrait était terni par le soupçon que le Tudeh était l'outil de l'impérialisme historique Russe. Le Tudeh fit carrément face à ce soupçon. Au lieu de mettre l'alliance Tudeh-Soviétique, les propagandistes Tudeh développèrent le thème selon lequel l'ancien impérialisme russe n'avait aucun rapport avec les actuels objectifs soviétiques.

3 63

L'union Soviétique était dépeinte comme la seule grande puissance qui sympathisait entièrement avec les aspirations nationalistes iraniennes (1). Même l'affaire d'Azerbaïdjan fut ouvertement examinée. Le Tudeh prétendait que les propagandistes occidentaux y avaient grossièrement mal interprété le rôle soviétique et qu'en fait le régime PISHERAVI était un régime patriotique iranien qui désira renverser l'alliance des Anglais, classe féodale qui gouvernait à TEHERAN (2). Cette approche était sûrement la meilleure en ces circonstances, et elle offrait une

rationalisation à ceux qui cherchaient une réponse à leur propre insécurité sociale et économique.

Quoiqu'il en soit, la soudaineté de l'apparition victorieuse du régime nationaliste du Dr MOSSADEQ bouleversa les plans Tudeh et confronta les soviétiques à un dilemme d'importance. Si l'on s'en était tenu à l'ancienne approche de la doctrine dialectique courante en 1920-23, il aurait été évident de soutenir le front-National. Mais la politique iranienne de l'U.R.s.s. a peu de réconfort à offrir à ceux qui pensent que la politique soviétique à une base doctrinaire. Le Front National était initialement anti-communiste en partie parce qu'il désirait s'attirer l'appui sympathique des Etats-Unis. Puisque l'union Soviétique combattait toutes les incursions américaines dans la région, elle ne pouvait guère que tolérer le nouveau régime. Un régime

(1) ASR No 9, juin 1952, JARRAS, 20 novembre 1951.

(2) Voir RAHNEMA MELLAT, 28 octobre 1951.

3 64

d'autant plus dangereux, il était outrageusement populaire.

La politique que les soviétiques avaient choisi de suivre était fortement anti-Mossadeq. La presse Tudeh chercha à revêtir MOSSADEQ et les Etats-Unis d'une teinte impérialiste et de se dépeindre elle-même comme étant les seuls vrais nationalistes (1).

Mais cette ligne de propagande tomba à plat puisque les relations Américaines-Mossadeq se durcissaient et que MOSSADEQ devenait une force symbolique plutôt qu'un simple dirigeant.

Après le 30 Tir (21 juillet 1952), la presse Tudeh calma ses critiques de MOSSADEQ, mais en revanche des membres du Front National, surtout ceux qui comme KHALIL MALEKI avaient autrefois adhéré au Tudeh, furent attaqués. On ne peut douter aujourd'hui que la ligne soviétique ne fut une erreur. Dans un effort pour maintenir leur emprise sur le Tudeh, les Soviétiques permirent que le Tudeh et l'Union Soviétique soient isolés de la popularité des nationalistes. Ainsi donc lorsque les Etats Unis s'éloignèrent de MOSSADEQ, les nationalistes ne purent croire, ainsi que cela se produisit plus tard pour les nationalistes arabes, que l'U.R.S.S. offrait un appui alternatif.

(1) Voir pp. précédentes.

'365.

En résultat des attaques Tudeh contre MOSSADEQ les soupçons à l'encontre de l'union Soviétique s'accrurent parmi les Nationalistes et lorsque MOSSADEQ tenta d'effrayer les Etats-Unis avec le Tudeh il effraya en même temps bon nombre de ses partisans. L'occident devrait être reconnaissant de ses tactiques soviétiques. Si la politique étrangère de KROUTCHEV avait été appliqué entre 1951 et 1953, il est fort probable que l'histoire de la dernière décennie en Iran eût été différente.

Normalement les Soviétiques se contentaient d'oeuvrer à travers la presse Tudeh, mais en 1952 ils s'attaquèrent ouvertement au gouvernement MOSSADEQ. Le problème en question était la continuation de l'aide militaire américaine. De nombreux nationalistes étaient en faveur de son abandon, mais MOSSADEQ après avoir persuadé le Département d'Etat de rejeter la plupart des conditions imposées par le congrès à cette aide, approuvait cette continuation. Les soviétiques répondirent par une dépêche implicitement menaçante. Cette dépêche unie l'Iran comme peu de choses l'avaient fait et le Tudeh reçut son plus cuisant échec depuis 1946. TOLU' accusait «La dépêche soviétique est un coup de poignard dans le dos et rappelle une des attaques de MUSSOLINI contre la France en 1941» (1).

3 6 6.

#### LE 28 MORDAD

Lorsque MOSSADEGH écrivit la dernière lettre au Président Eisenhower en Mai 1953, la scène se préparait à une action d'importance. L'opposition interne contre MOSSADEGH s'était cristallisée, et tant sa force que sa faiblesse furent révélées. L'opposition dont une grande partie venait juste de se montrer, comprenait la plus grande partie de la cour, les propriétaires fonciers, les gros commerçants, les officiers des forces armées, et l'aile droite des dirigeants cléricaux. Des scissions avait eu lieu au sein du Front National et même l'élément fidèle avait perdu son ancien enthousiasme.

Le Front National avait cru tenir un puissant levier contre la Grande-Bretagne et l'occident. Mais en l'espace de quelques mois l'interruption des apports pétroliers provenant de la fermeture d'ABADAN fut dépassé, et de nombreux producteurs pétroliers craignèrent que la réouverture des apports pétroliers iraniens bouleverserait le nouvel équilibre.

Le moyen d'expression iranien n'était pas très puissant. Les partisans de MOSSADEGH ne pouvaient guère anticiper qu'une stagnation et une inquiétude croissante, et l'enthousiasme de 1951 se transforma en désespoir. Il fallait faire quelque chose pour renverser cette tendance car

sinon le régime de P-IOSSADEQ s'écroulerait de lui-même. Sans la pression du pétrole, @IOSSADEQ s'empara d'un autre

3 67

moyen de pression la menace d'aller vers le communisme qui était implicite dans sa lettre e du 28 mai au Président Eisenhower. Cette fois-ci MOSSADEQ parvint à pousser le gouvernement américain à l'action. Mais la réponse de la politique américaine alla à l'encontre de ses espoirs.

Le 29 juin 1953 EISENHOWER répondit à MOSSADEQ. Il concluait ainsi

«Je comprends fort bien que le gouvernement d'Iran se doit de terminer lui-même quelles politiques intérieure et étrangère semblent les plus avantageuses pour l'Iran et le peuple iranien. Par ce que j'ai écrit, je ne cherche pas à conseiller le gouvernement iranien sur ses intérêts, je cherche simplement à expliquer pourquoi, en ces circonstances, le gouvernement des Etats-Unis n'est pas présentement en mesure d'étendre son aide à l'Iran ou d'acheter le pétrole iranien.

Au cas où l'Iran le désirerait, le gouvernement des Etats-Unis espère être en mesure de continuer à étendre son assistance technique et son aide militaire sur des bases comparables à celles de l'année écoulée.

Je remarque dans votre lettre le souci de la présente situation dangereuse en Iran et j'espère sincèrement qu'avant qu'il ne soit trop tard le gouvernement d'Iran fera toutes les démarches en son pouvoir pour empêcher une plus grande

368.

détériorations de cette situation.(1).

La lettre d'EISENHOWER fut rendue publique et fut radiodiffusée à travers l'Iran sur les ondes de «la voie de l'Amérique». Tout l'Iran savait que MOSSADEQ avait joué et perdu dans sa tentative pour obliger les Etats Unis à l'appuyer ouvertement. L'opposition de droite fut exaltée les nationalistes profondément déprimés. Pour MOSSADEQ la lettre d'Eisenhower ouvrait une nouvelle phase, peu gloire de sa carrière dans le domaine public, qui avait connu des grands instants de gloire. L'homme qui s'était dévoué à une démocratie libérale acceptait à présent un commandement de type dictatorial et mit même en place un plébiscite totalitarisme dans lequel 20 % des gens votèrent comme il le voulait. Son instinct de suspicion si développé, devint paranoïde et ses collègues eurent de plus en plus de mal à collaborer avec lui. Cependant il continuait le jeu qu'il avait déjà perdu. L'après midi du 30 Tir on permit au Tudeh de tenir un meeting public dans le square parlementaire faisant suite à un meeting

du Front National qui s'était tenu le matin. Il paraît que la foule assistant au meeting Tudeh dépassait de loin le meeting nationaliste, et les manifestants étaient environ de 50 à 100 mille (2). Cependant MOSSADEQ refusait de reconnaître le péril. Les États-Unis avaient publiquement annoncé leur manque absolu

(1) Department of State Bulletin 20 juillet 1953 pp. 75-76.

(2) The New York Times, 23 juillet 1953, 1: 5.

369.

de confiance en lui; ses partisans sombraient dans l'apathie; et le Tudeh apparut comme étant la plus forte des forces politiques organisées de la nation.

Le 16 août 1953, l'aile droite de l'armée frappa, armé d'un ordre royal nommant le général FAZLOLLAH ZAHEDI Premier Ministre, une coalition d'officiers, pour la plupart des colonels ou plus, tentèrent un «coup d'Etat». Ils échouèrent lamentablement. Le SHAH s'enfuit en une hâte peu honorable, et l'aile droite battit en retraite. ETTELAAT, le quotidien le plus répandu, et dont l'éditeur ABBAS MASUDI, était un sympathisant bien connu du Coup d'Etat, publia des attaques contre le SHAH (1). Toute la presse ou presque suivit ce mouvement. MOSSADEQ et ses meilleurs conseillers Pataugeaient dans l'indécision tandis que le Tudeh et les éléments les plus extrémistes du Front National, menés par le Ministre des Affaires Etrangères, Hossein FATEMIL demandaient l'abdication du SHAH.

Dans les deux jours suivants le Tudeh transforma la Victoire en défaite pour MOSSADEQ, et il est difficile de ne pas conclure qu'il y a là une justice poétique. MOSSADEQ avait toléré l'illégalité du Parti Tudeh dans le but de contrer la droite et d'effrayer les États-Unis. A présent la droite

(1) The New York Times, 28 Août 1953, 4 2.

370.

était soudainement vaincue et tout iranien lucide pensait que les États-Unis et l'Angleterre avaient vaincus par la même occasion. MOSSADEQ était à présent confronté avec le Tudeh qui menaçait son régime. Des foules Tudeh parcourait TEHERAN en brandissant des drapeaux rouges et renversant les statuts de REZA SHAH (1). Richard FRYE écrit qu'au GUILAN le Tudeh avait pris en main le gouvernement (2). De nombreux partisans MOSSADEQ, modérés et anticommunistes et de nombreux leaders religieux apolitiques virent dans ces attroupements Tudeh la

confirmation de tout ce qui avait été écrit dans la presse de droite concernant l'inutilité d'un danger communiste. La Pression se faisait pressante pour MOSSADEQ. Le soir du 18 Août, il frappa. Les rassemblements Tudeh reçurent l'ordre de se disperser, et ceux qui refusèrent furent rudement repris (3). Le Tudeh avait grossièrement abusé de ses atouts et le 18 août à minuit battait en retraite.

Au matin du 19 août de petits groupes se formèrent dans le sud de TEHERAN. Les groupes jaillirent en hurlant des slogans en faveur du SHAH et se dirigèrent vers la partie nord de la ville. La foule, ainsi que nous l'avons décrit

- (1) The New York Times, 18 août 1953, 5: 1.
- (2) Richard N. FRYE «Iran Under Zahedi» Foreign Policy Bulletin, 1er février 1954, p. 8.
- (3) The New York Times 19 août 1951, 1: 4, 5

371

dans le chapitre 3, était menée par un amalgame de chefs religieux et de Chaq Keshan. Les preuves dont on dispose indiquent que les agents de droite ayant préparé le coup d'Etat du 16 Août furent surpris de l'apparition soudaine de la foule, mais le 19 Août dans l'après midi ils étaient entre leurs mains. Le reste du pays accepta le nouveau gouvernement sans un murmure. Ce qui indique bien leur désenchantement face à MOSSADEQ. La politique iranienne est quasiment monopolisée par TEHERAN, mais les centres provinciaux ont une petite classe moyenne qui, deux ans auparavant aurait réagi différemment.

Le Coup d'Etat du 19 Août 1953, ou le 28 Mordad ainsi que les Iraniens le nomment, restera longtemps la date la plus importante de l'histoire du nationalisme iranien. De nos jours le visiteur en Iran découvre que pour les Iraniens ayant une conscience politique, de gauche ou de droite, le «Coup d'Etat» fut organisé par les anglo-américains. Certains approuvent ce rôle des étrangers, d'autres non. Les organismes clandestins Tudeh et nationalistes, ont publié des pamphlets décrivant en détail les événements de ces jours, et dénonçant le rôle joué par les Américains les «agents» Américains et les «agents» Anglais. La phrase «les dollars Behbehani» est d'un usage courant pour décrire les paiements des mullahs et des leaders Chaq Keshan de la foule du 28 Mordad. La conclusion qu'y a été tirée

372

d'après cette étude selon laquelle ZAHEDI et ses partisans furent surpris par l'apparition de la foule, et rejetée par la plupart des Iraniens, qui soulignent le fait que les Chaqu Kestian n'agissent que s'ils ont été payés. Cela est vrai bien sûr, et les gens de ZAHEDI ont sûrement versé de grandes sommes d'argent entre les mains des leaders Mullahs et des Chaqu Keshan. Acheter l'appui des gens est une procédure normale pour tout politicien Iranien. Toutes les preuves indiquent que ZAHEDI fut autant surpris par le minutage de la manifestation que par sa taille. Si la vérité vient à être comme il se pourrait que la réponse soit celle-ci: les leaders payés par ZAHEDI 3 jour auparavant furent réjoui par un grand nombre d'autres dirigeants non payés mais qui étaient terrifiés à l'idée d'un gouvernement Tudeh.

En ce qui concerne l'implication des Etats-Unis, les Iranien prétendent avoir des preuves provenant de sources américaine Cette source est un article du «Saturday Evening Post» en date du 6 novembre 1954, faisant partie d'une secte intitulée «The Mysterious doings of C.I.A.» (les agissements mystérieux de la C.I.A.) signé par Richard et Gladys HARKNES Cet article a été beaucoup lu à TEHERAN et y a eu un grand impact. Le fait qu'aux Etats Unis il passa presque inaperçu est assez explicite en soi, quant à l'attitude américaine

3 73

après la Deuxième Guerre Mondiale concernant les interférences dans les affaires des autres nations. Les révélateurs de cet article sont les suivants:

Un autre triomphe influencé par la C.I.A. fut la réussite au cours de l'été 1953, du renversement du Premier ministre Mohanimad DIOSSEDEQ, vieux et dictatorial et le retour au pouvoir de l'ami de ce pays SHAH MOHAMMED REZA PAHLAVI.

Le 28 Mai 1953, le Président EISENHOWER reçut une lettre de MOSSADEQ qui n'était guère qu'une tentative ouverte d'un chantage international ...

La Maison Blanche laissa attendre MOSSADEQ pendant un mois; puis repoussa le rusé Premier ministre par un refus retentissant C'était tout au plus un risque calculé. En fait, c'était le pari osé que MOSSADEQ ne resterait pas au pouvoir pour mettre en pratique sa menace. C'était aussi, une situation qui requière un certain savoir faire. Ce «faire» commença sous peu grâce à une suite de circonstances plus incroyables les unes que les autres, mettant en scène, (Allen DULLES, un diplomate, une princesse et un politicien.

Le 10 Août, DULLES fit ses bagages, et s'envola vers l'Europe pour rejoindre sa femme pour des vacances dans les Alpes Suisses. A cette heure la situation politique à TEHERAN devenait de plus en plus conspiratrice. MOSSADEQ

3 74

fréquentait une mission diplomatico-économique Russe. Loy HENDERSON, l'Ambassadeur des Nations-Unies en Iran, sentit qu'il allait quitter son poste pour de courtes vacances en Suisse. La Princesse ASHRAF, l'attirante et volontaire soeur jumelle du SHAH, choisit cette même semaine pour s'envoler vers une station alpine Suisse. On rapporte qu'elle avait eu une rencontre orageuse avec son frère dans son palace de marbre rose, à cause de son hésitation à se confronter à MOSSADEQ.

.Le quatrième d'entre ces caractères mêlés à ce drame,

le Brigadier général H. NORMAN SCHWARTZKOPF, prit en ces temps des vacances pour survoler le Moyen Orient. Son itinéraire comprenait sans but précis et par loisir, des arrêts au Pakistan, en Syrie, au Liban et en Iran.

SCHWARTZKOPF est plus connu du public comme étant l'homme qui mena l'enquête sur le kidnapping de Lindberg en 1932., lorsqu'il était à la tête de la police d'Etat du New-Jersey Mais entre 1942 et 1948 il fut détaché en Iran pour réorganiser les forces de police nationale du SHAH. Le travail de SCHWARTZKOPF en Iran était bien plus que la simple recherche de simples criminels. Il protégeait le gouvernera de ses ennemis. Une tâche requérant une intelligence des cliques politiques complotant contre le SHAH, la connaissance des éléments armés sur lesquels on pourrait compter dans le

3 75.

fidélité et aussi une grande familiarité avec la psychologie du moyen orient. SCHWARTZKOPF devant l'ami et le conseil de personnes telles que le Major Général FAZLOLLAH ZAHEDI, son collègue des forces de Police et du SHAH lui-même.

SCHWARTZKOPF retourna en Iran «simplement pour voir des amis» selon lui en Août 1953. Le général niera sûrement tout rapport avec les événements qui firent suite à ses retrouvailles avec le SHAH et ZAHEDI. Mais tandis que MOSSADEQ et la presse de propagande Russe médisaient nerveusement la présence de SCHWARTZKOPF en Iran, les événements s'enchaînèrent.

Le jeudi 13 Août le SHAH émit soudainement un édit impérial MOSSADEQ était chassé par décret royal et son successeur comme Premier Ministre était le général ZAHEDI. Le SHAH ordonna au colonel de la Garde

Impériale de ne faire porter l'avis à MOSSADEQ. Deux jours plus tard, le samedi 15 Août à minuit, le colonel alla à la résidence de MOSSADEQ et s'y retrouva lui et son planton encerclés par des tanks et des Jeeps. Le général fut éte en prison, et MOSSADEQ proclama que la révolte avait été écrasée, Le SHAH et sa femme, regardant les choses en face, s'envolèrent vers ROME en passant par l'Irak.

Le mercredi, 19 Août, l'armée surveillant de près la capitale agitée, une procession grotesque dévala la rue, menant Au coeur de TEHERAN.

376.

Il y avait toutes sortes de jongleurs. Tandis que les spectateurs s'aggloméraient, cet étrange groupement d'acteurs se mirent à crier à l'unisson des slogans préSHAH. La foule reprit le chant puis, après quelques instants d'hésitation l'équilibre de la psychologie de la foule pencha en défaveur de MOSSADEQ.

Il semble que sur un simple signal, les forces armées au côté du SHAH attaquèrent. Le combat dura 9 heures. A la tombée de la nuit, suivant la stratégie et logique militaire de style américain, les troupes loyalistes amenèrent les éléments de MOSSADEQ à se resserrer autour du palais du Premier Ministre. Ils se rendirent, et MOSSADEQ fut capturé, pleurant sur son lit vêtu de son pyjama de soie. A ROME un jeune SHAH émerveillé se préparait à rentrer chez lui, et à installer ZAHEDI comme Premier Ministre et à donner à l'Iran un régime prooccidental.

C'est ainsi que la petite nation d'Iran stratégique,, fut sauvée de l'emprise de MOSCOU, Il est tout aussi important que le renversement physique de MOSSADEQ fut accompli par les Iraniens eux-mêmes. Ce sont les principaux prémisses de la 3ème force de la C.I.A. selon lesquels

3 7 7

il faut nourrir et développer des légions indigènes pour la liberté parmi des peuples captifs ou menacés qui sont prêts à prendre des risques personnels pour leur propre liberté. (1)

Quelque soit la vérité contenue dans ce récit, avec ses relations puérides et les distorsions (p. exemple, MOSSADEQ ne fut pas trouvé à pleurer dans son lit), il S'échappa et se rendit aux autorités du nouveau gouvernement 24 heures plus tard. C'était un article malveillant qui a beaucoup desservi les Etats-Unis. En particulier, sa description du rassemblement du 19 Août que tout Iraniens reconnaîtrait comme étant typique des mercenaires Chaqu Keshan, et ses allusions à un minutage précis selon lequel ZAHEDI et ses hommes joignirent leurs forces à celles de la foule, constituent la négation de la spontanéité de ce soulèvement du 19 Août dont les Nationalistes

Iraniens devraient tenir compte s'ils veulent comprendre le sens du 28 Mordad. Sans tenir compte de la participation étrangère, MOSSADEQ n'aurait pu être renversé si un nombre conséquent de la population n'avait perdu foi en lui.

Un autre aspect désastreux de l'article des HARKNESS est qu'il implique que les partisans religieux et droite de ZAHEDI et du SHAH étaient des exemples de «légions indigènes libératrices» que la C.I.A. avait cherché à

(1) Richard et Gladys HARKNESS «The Mysterlous Donigs of C.I.A.» The Saturday Evennig Post 6 novembre 1954 pp. 66»68. Reproduit avec la permission spéciale du Saturday Evening Post (c) 1954 The curtis Publishing Company.

3 7 8

«Développer et nourrir»',.-

Pour les Iraniens «des légions indigènes libératrices» est un euphémisme servant à décrire des groupements d'agents et la référence fait au rôle de la C.I.A. est la confirmation d'une croyance très répandue chez les nationalistes (mais pas nécessairement chez tous les nationalistes) selon laquelle le SHAH et ZAHEDI étaient virtuellement des agents américains.

Ainsi le cercle vicieux était-il fermé.

Deux faits d'une importance vitale ressortent de cette spéculation, le premier est que les Iraniens accusent ou portent au crédit, des Etats-Unis et de la Grande Bretagne le renversement de MOSSADEQ. Le deuxième est que, ainsi que l'écrivaient les HARKNESS, les Etats-Unis depuis l'époque de la réponse d'EISENHOWER ne fit plus aucun effort pour influencer le gouvernement de T!.IQSSADE En considérant le deuxième fait, ceux qui s'intéressent à la politique étrangère des Etats-Unis, doivent se demander si un tel pari est 4 d'une bonne diplomatie b) une action de pouvoir exécutif américain, sans l'approbation ou tout du moins sans que le congrès le sache. Quoiqu'il en soit, il faut remarquer qu'après l'échec du Coup d'Etat du 16 Août, le pari des Etats-Unis devait essentiellement sa réussite à la stupidité de la

3 7 9

direction communiste. Si le Tudeh n'avait abusé de son pouvoir, la répulsion du peuple à un rôle réel ou imaginaire de l'occident aurait eu

pour résultat ce que les Etats Unis craignaient le plus. Que l'Iran ne passe de l'autre côté du Rideau de Fer.

Il y avait un réel danger communiste en Iran et MOSSADEQ était terriblement obstiné, non seulement dans son refus d'en reconnaître la menace, mais dans son désir de jouer d'une arme aussi dangereuse. L'action énergique de la diplomatie américaine était nécessaire. Mais miser sur le renversement de MOSSADEQ n'était pas la seule alternative. Il y avait au sein de la coalition de MOSSADEQ, des hommes tels que KHALIL 14ALEKI qui comprenaient clairement le danger de la tactique de MOSSADEQ et qui faisaient tous les efforts possibles pour le dissuader de la poursuivre.

Si les Etats Unis avaient apportés tous leurs efforts et leur soutien diplomatique à de tels hommes, le jeu aurait été de moindre importance et la situation politique en découlant aurait été bien plus saine. e

#### CONDOMINIUM ANGLO-A@FERICAIN

Est-il besoin de dire, que la principale conséquence psychologique du 28 Mordad pour les nationalistes, fut la revitalisation de la mythologie qui avait amené le négativisme et l'incapacité de faire des concessions caractéristiques du mouvement MOSSADEQ.

380.

Une fois de plus,, aux yeux des nationalistes, l'Iran avait un gouvernement qui était virtuellement la propriété des étrangers, mais cette fois-ci le condominium était anglo-américain plutôt qu'Anglo-Russe. Une étrange famille de frères, les RASHIDIANS déclarèrent ouvertement qu'ils étaient d'importants agents britanniques, et ils avaient le couvert de nombreuses firmes commerciales britannique pour prouver de telles affirmations. Il n'est guère important de savoir si de telles prétentions étaient vraies ce qui l'est c'est qu'on les crut et que les politiciens opportunistes et de droite battaient le pavé devant leur porte en quête de faveurs politiques. Le schéma était familier aux Iraniens. C'est la période MOSSADEQ qui ne l'était pas. Pendant un bref instant d'euphorie les Iraniens s'étaient laissés aller à croire qu'ils pouvaient obtenir leur indépendance. Ils comprenaient à présent que c'était un rêve, et que les Anglais une fois de plus cette fois-ci travaillant au travers des Américains, avaient montré leur habileté à retourner en leur faveur même les plus durs défis iraniens. Tels sont les faits en politique, la vie doit continuer. Il serait futile et absurde de poursuivre la lutte.

Puisque cette réaction était typique, il en résultait pour la majorité une inertie, un refus de penser ou de s'engager dans la politique. Toutefois, il était inévitable

3 8 1

que l'élite de l'élément nationaliste ne puisse se défaire rapidement d'une habitude vieille de nombreuses années et sombrer dans une apathie apolitique. Selon eux la lutte vieille d'un demi siècle devait se poursuivre; mais un terrible coup leur avait été infligé. Depuis les premiers jours du mouvement nationaliste, les théoriciens avaient considéré que seul l'intervention d'une troisième puissance désintéressée pouvait sauver l'Iran de l'emprise étouffante des Russes et des Anglais.

Avant et pendant la Première Guerre mondiale puis à nouveau avant la Deuxième Guerre Mondiale on avait pensé que cette puissance pouvait être l'Allemagne. Mais pendant et après la Deuxième Guerre Mondiale, jusqu'au 28 Mordad, cette troisième puissance était les Etats-Unis. Cet espoir devait-il être abandonné tel un rêve irréalisable? La majorité de l'Elite Nationaliste ne le pensait pas.

Malgré leur conviction que les Etats-Unis avaient été la puissance la plus active dans le Coup d'Etat contre PIOSSADEQ, de nombreux nationalistes pensaient qu'il y avait encore de l'espoir. Les communistes avaient en vue certains succès en convainquant le peuple Iranien que le but principal des Etats-Unis était d'intervenir dans le monopole pétrolier des Anglais en Iran. Un grand nombre

3 8 2

de leaders nationalistes étaient et son plus ou moins socialistes et par conséquent étaient idéologiquement prêts à répondre à cette propagande. L'idée que se faisaient les Nationalistes, et tous les Iraniens de l'Amérique, n'était pas très claire et était donc pleine de contradictions. Sans aucun doute, la plupart des Iraniens considéraient-ils l'Amérique comme une nation capitaliste menée par sa soif de profits, luttant pour s'approprier les grandes ressources de l'Iran. Mais en elle-même cette idée ne sonnait pas très juste. Par rapport aux tentatives des Anglais, des Allemands et des Japonais pour étendre leurs activités commerciales en Iran qui étaient très intenses et soutenues par leurs Ambassades, les Américains semblaient en comparaison, inoffensifs. Lorsque le consortium pétrolier fut inauguré, de nombreux Iraniens pensaient que les Etats-Unis, ayant 40 % des intérêts, chercheraient à dicter ses menées; mais après quelques mois d'expérience les Iraniens durent admettre que les intérêts américains, répartis entre de nombreuses concessions pétrolières, acceptaient volontiers le

commandement des Hollandais et des Anglais. Puis finalement, la très généreuse assistance financière des Etats-Unis fut de plus en plus acceptée comme étant sincère, motivée par le désir d'amener prospérité et stabilité à l'Iran.

La confirmation de cette pensée que les Etats-Unis étaient sincèrement intéressés à aider l'Iran vint sur le plan politique.

3 8 3

La mythologie de l'agent 'double britannique ne sortait pas directement de l'imagination iranienne, aussi fertile fut-elle. La --mythologie n'aurait pas eu cette force et sa durée si elle n'était basée sur des faits. Ainsi que nous l'avons vu, les Anglais sont intervenu et ce, ouvertement en faveur de l'aile droite et de l'élément foncier. Tout homme politique iranien peut dresser la liste de noms d'hommes soupçonnés d'être déjà agents britanniques. Parfois, ces hommes affichent leurs rapports avec les Anglais. Mais il leur faut sans arrêt montrer leur crédit, et ceci ne peut être fait que par la preuve d'une influence mystérieuse et puissante, de nos jours il s'agit en général de contrats avec l'Etat ou de nominations au Majlis ou à un haut fonctionariat.

Après le 28 Mordad, les Iraniens s'attendaient avoir le même schéma se reproduire avec les agents Américains. On avait pensé qu'il y avait un tel homme dans le Cabinet ZAHEDI, mais il fut carrément renvoyé lorsque ZAHEDI fut remplacé par Hossein ALA. Petit à petit on se mit à soupçonner les Etats-Unis de n'avoir aucun agent haut placé. Les Iraniens se mirent à avoir une autre image de l'Amérique et pour les nationalistes elle était pleine d'espoir. L'Américain était simple, sans caractéristiques culturelles, totalement ignorant quant à l'Iran et facilement berné par son cousin britannique. Mais l'Américain avait bon coeur

384

et désirait sincèrement aider l'Iran. Le mot de passe du coeur et du portefeuille américain était l'anticommunisme. Côte à côte avec cette caricature et souvent acceptée par les mêmes hommes il y avait le portrait marxiste de l'Américain, qui devenait un capitaliste violent et grossier. L'image finale qui en résultat était une source d'optimisme et de pessimisme pour les nationalistes. Si l'Américain était réellement intéressé dans les bienfaits socio-économique et politique de l'Iran, peut-être alors pourrai on lui montrer que l'anti»corninunisme se réalisera en soutenant le seul groupe oui avait un soutien populaire non communiste.

Le Prestige Américain parmi les nationalistes et parmi la plupart des Iraniens s'effondra lorsque le caractère corrompu et tyrannique du gouvernement

ZAHEDI se fit jour. Mais lorsqu'en novembre 1956 les Etats Unis cherchèrent à convaincre les Anglais et les Français de ne pas renverser le Président Egyptien NASSER, le prestige Américain auprès des nationalistes se rehaussa. Finalement, les nationalistes Iraniens se permirent de croire que les Etats-Unis avaient décidé de soutenir les peuples du Moyen-Orient plutôt que leurs oppresseurs coloniaux. Toutes paroles lancées par le secrétaire DULLES ou le Président EISENHOWER était un indice pour une nouvelle politique en Iran. Indice qui

385.

obligerait le SHAH, à présent fermement établi en dictateur absolu, d'abandonner ses nouvelles prérogatives et de revenir à une monarchie constitutionnelle avec un gouvernement nationaliste. La doctrine d'EISENHOWER, tant vantée, n'avait aucun sens pour les Iraniens comme pour le reste du monde, mais lorsque James RICHARDS, l'ancien directeur du Comité du Ministère des Affaires Etrangères, reçut la mission d'aller au Moyen-Orient, les nationalistes espérèrent les convaincre qu'il fallait entièrement revoir la politique américaine en Iran.

Le Parti Iran, semi clandestin, publia la veille de l'arrivée de RICHARDS en Iran, un manifeste exprimant son acceptation de la Doctrine d'EISENHOWER avec toutes ses implications implicitement l'accord pétrolier négocié par ZAHEDI (1). Quoiqu'il en soit en faisant de telles concessions le parti Iran risquait de perdre une bonne partie de son soutien au sein de la communauté nationaliste.

La réponse du SHAH fut violente. Les députés au Majlis, tirés sur le volet, préparèrent un édit qui en plus

(1) Le manifeste du Parti Iran fut publié dans la Presse de TEHERAN en Avril 1957.

386.

d'interdire le Parti Iran, interdisait à tout membre du Parti, actuel ou ancien d'avoir une place dans le gouvernement (1). Puisque le principal soutien du Parti Iran était les jeunes travailleurs libéraux, dont de nombreux bureaucrates, les conséquences pouvaient être désastreuses. La préparation de l'Edit suivit son cours puis on s'en servit comme d'une épée de DAMOCLES pour paralyser le Parti Iran. Une vigoureuse campagne de Presse fut lancée pour démontrer que le Parti n'était pas sincère dans son manifeste et qu'en fait, il était pro-communiste (2). Un incident qui avait eu lieu en 1946, fut réutilisé et largement répandu. Cette année là, le Parti

Iran, le Parti démocrate d'AIUIAD QAVAI-1, le Parti Tudeh, et le Parti démocrate de PISHERAN, avaient négocié la Possibilité d'une alliance pour les élections du 15ème Majlis. Bien que les négociations aient échouées, ALLAHYAR SALEHL avait sérieusement pris en considération la proposition.

James RICHARD envoya de TRIPOLI un message au SHAH, l'encensant à la manière chaleureuse d'un politicien de la Caroline du Sud, et probablement sans aucun but préconçu. Quoiqu'il en soit pour le Parti Iran ce message était une réponse. Et d'une certaine façon ce l'était.

(1) Voir ETTELAAT d'avril 1957.

(2) Idem - Pour un compte rendu dans la presse Américaine voir «The New York Times, 29 décembre 1957, 6: 1 2 janvier 1958, 5: 3

3 8 7

Les hauts politiciens Américains, y compris Lord HENDERSON et John FOSTER DUFLES avaient de toute évidence participé à la décision de s'opposer au gouvernement MOSSADEQ. Par conséquent, ils avaient un intérêt dans cette décision et tous deux étaient encore au pouvoir en 1956. S'attendre ce qu'ils renversent leur décision, surtout face aux troubles causés par les nationalistes dans le monde arabe, C'était aller trop loin. Seul une crise très grave aurait pu amener le changement soudain et théâtral que cherchait le Parti Iran. L'image que les Américains se faisaient de MOSSADEQ, celui d'un vieux fanatique larmoyant qui jouait à la balle avec les communistes, était encore fermement implantée et le manifeste ne pouvait dissiper des griefs et des soupçons fermement encrés. Mais le manifeste du Parti Iran eut une fonction utile, car il démontrait que les sections les plus importantes de nationalistes

Iranien était capable des responsabilités et prises en charges d'un Etat. Les Américains devaient apprendre ceci si leur vision devait être claire.

Tout comme l'incident du Parti Iran illustre l'impact réciproque des Etats-Unis et des nationalistes, les relations entre la Grande-Bretagne et les Nationalistes peuvent être envisagés comme un seul événement.

3 8 8

Les Iraniens sont presque3unanimement convaincus que la franc-maçonnerie est un instrument de l'Impérialisme britannique et que l'organisation de la franc-maçonnerie, inclut de nombreux Iraniens qui ont accepté l'appui des Anglais pour progresser dans leur carrière politique.

L'attitude de l'Iranien moyen ayant une conscience politique envers la franc-maçonnerie ressemble à la moyenne de l'attitude Américaine face à un

front communiste. On pourrait donc s'attendre à ce que l'attitude des politiciens Iraniens face à la franc-maçonnerie ressemblerait à celle de leur contrepartie américaine face à un front communiste. Quoiqu'il en soit, en fait, les politiciens d'après MOSSADEQ ont volontairement cherché à devenir membre des organisations maçonniques.

En Mars 1957, le Dr MANUCHEHR EQBAL devint Premier Ministre d'Iran. EQBAL était le Président d'une organisation franc-maçonne et 10 des hommes qu'il choisit pour former son cabinet étaient aussi des Francs-1-laçons (1).

EQBAL et ses 10 collègues ont Peut être été les Iraniens les plus patriotiques et l'Ambassade Britannique n'a peut être rien à voir avec leur nomination. Mais puisque le SHAH et EQBAL étaient tous deux au courant de la réputation des francs-maçons, le choix d'autant de Francs-maçons pour des postes ministériels démontrait, soit un profond mépris

(1) La liste des francs-maçons dans FARMAN; Déc. 1956.

3 89

de l'opinion publique soit un désir réel de s'y confronter Les nationalistes iraniens n'étaient ni ennuyés ni surpris de ces nominations; ils trouvaient tout juste que la teinte maçonnique du cabinet pouvait se commenter. Pour eux, ce n'était qu'une preuve de plus que le contrôle britannique devenait absolu. La mauvaise impression frappa surtout ces nationalistes qui avaient rompu avec MOSSADEQ à cause de son intransigeance à faire des compromis. Ces personnes croyaient que MOSSADEQ avait commis des fautes essentielles et inexcusables, mais pour eux l'évidence de la domination anglaise transformait respectivement le jugement de MOS-CADEQ en une analyse incroyablement avisée.

#### LE SHAH ET LES SOVIETIQUES

Après le 28 Mordad, le Tudeh et sans aucun doute leur conseiller soviétique traversèrent une période d'introspection critique introspection qui surprendrait de nombreux écrivains occidentaux qui de façon erronée se réfèrent aux relations MOSSADEQ Tudeh comme à une collaboration plutôt qu'à ce qu'elle était réellement c'est-à-dire une tolérance mutuelle. La conclusion de cette révélation était due le Tudeh aurait dû soutenir MOSSADEQ. S'il l'avait fait, l'attaque de MOSSADEQ à leur encontre, le soir du 18 Août n'aurait pas eu lieu, et à l'aube du 19 Août le Tudeh et le Front National auraient pu facilement mettre en échec les troupes mercenaires du sud de TEHERAN.

3 90.

Au lieu de cela le Tudeh était désorganisé et le Front National d désorienté ne pouvait faire face au défi (1).

ZAHEDI et le SHAH n'avaient pas l'intention de renouveler l'erreur de MOSSADEQ en permettant au Tudeh d'agir ouvertement. Le nouveau gouvernement agit énergiquement contre le Tudeh. Fin 1954, par un coup de chance et une mauvaise organisation des communistes, le gouvernement obtint la liste d'officiers de l'armée-qui appartenaient à une organisation Tudeh clandestine.

Il y avait au total plus de 400 officiers y compris nombre des éléments les plus compétents d'Iran. Ce chiffre démontre bien le danger du jeu joué par MOSSADEQ, mais malheureusement de nombreux nationalistes, probablement tous, refusaient d'accepter le sens de cette révélation. Ils préféraient croire que la grande majorité de ces hommes étaient des nationalistes qui avaient été piégés.

La campagne gouvernementale contre le Tudeh clandestin se poursuivit jusqu'à ce qu'il ne resta aucune organisation consistante. Quoiqu'il en soit, de nombreux responsables Tudeh s'enfuirent et on peut prudemment conclure que des organisations Tudeh existent à l'étranger., probablement derrière le rideau de Fer et en France.

(1) voir la brochure Tudeh «28 Mordad» publiée pour une distribution clandestine en 1954.

3 91

Les nationalistes Tranie@, tou@ en avouant que l'organisation Tudeh a été massacrée, affirme que la réceptivité populaire au communisme n'en a pas été affectée et que le danger communiste en Iran est plus grand que jamais.

STALINE mourut début 1953, bien avant le 28 Mordad

et sous MALENKOV et KROUCHTCHEV, une période de détente caractérisa la politique étrangère soviétique. Mais cette détente pouvait-elle englober l'Iran où les Soviétiques avaient souffert d'un cuisant échec? Ils avaient, non seulement, échoués à se faire des alliés chez les nationalistes, mais à présent le gouvernement d'extrême droite de ZAHEDI et du SHAH était en train de détruire leur principal instrument. Les soviétiques devaient s'interroger quant à l'opportunité d'inclure ou non l'Iran dans cette détente. Puisque les nationalistes étaient amèrement déçus par l'occident, l'heure était idéale pour due les soviétiques fassent la cour aux nationalistes. Et puisque les nationalistes représentaient encore la majorité de l'opinion consciente, il y avait une probabilité non négligeable de voir un gouvernement nationaliste dans un proche avenir; si ce gouvernement était

pro-soviétique, l'U.R.S.S. aurait gagné une grande victoire. De plus une attitude soviétique fortement pro-nationaliste pouvait aider à un rapprochement entre les éléments clandestins Tudeh et Mossadeghistes.  
3 92

Cependant les politiciens soviétiques choisirent d'inclure l'Iran dans ce La presse soviétique murmura lorsque

des officiers Tudeh furent exécutés mais pour l'heure les

soviétiques avaient rayés le Tudeh et les nationalistes

Dans leur article, les HARKNESS se réfèrent à MOSSADEQ «fréquentant une mission économique-diplomatique Russe», mais pendant toute la période 1956-58 le gouvernement du SHAH supposé pro-occidental reçut d'innombrables missions soviétiques, économiques, politiques, culturelles et athlétiques. Les missions commerciales soviétiques jouissaient d'un grand succès (1).

L'Ambassadeur soviétique, Nicola PEGOV, arrivé en 1956, était du genre souriant et agréable, et quantité d'Iraniens étaient reçus à des réceptions diplomatiques soviétiques. La propagande soviétique au début de 1958 atteint son point culminant dans son adulation pour MOHMUIAD REZA PAHL et son père que les soviétiques appelaient «REZA SHAH le Grand» (2).

Au premier coup d'oeil la politique soviétique semble basée sur une décision pour s'attirer les faveurs du gouvernement d'Iran grâce à l'amitié, un commerce accru et une noninterférence avec le gouvernement du Shah, même si cela

(1) Pour l'exemple, voir The New York Times, 13 janvier 1952: 5.

(2) The New York Times, 5 janvier 1958, 21: 1.

3 9 3

exigeait de s'attirer l'antagonisme d'un pourcentage élevé d'Iraniens conscients qui désapprouvaient le gouvernement. Quoiqu'il en soit, une approche approfondie indique que les Soviétiques avaient peu à perdre et la possibilité d'atteindre de longs termes leur but en poursuivant une politique pro-gouvernementale.-Il est important de savoir que la tendance générale en Iran était en faveur des soviétiques. Puisque l'apathie caractérisait les rangs nationalistes, on pouvait se demander au cas où la dictature du

SHAH cessait soudainement, si l'élite nationaliste pourrait reprendre le commandement. Par ailleurs, le Tudeh, pouvait rapidement rentrer en Iran et pourrait retrouver son appui populaire.

Cette amitié soviétique offrait au SHAH une nouvelle occasion d'exercer un levier diplomatique sur l'occident, surtout sur les Etats-Unis, et il usa de son avantage avec bien plus de succès que MOSSADEQ. Quoiqu'il en soit le 14 juillet 1958, le gouvernement de NURI AL SAID en Iraq fut renversé et la, mythologie occidentale du Moyen Orient aurait du être interloqué 'par son romantisme. La révolution en Irak soulignait le fait qu'un gouvernement sans aucun réel soutien populaire ne peut se confronter au communisme, sans que rentre en compte l'anti-communisme de ce gouvernement. La plupart des politiciens anglais et de nombreux Américains ne comprirent pas cette leçon. Mais le SHAH la comprit. On prétend que le Shah expliqua

.t

3 94

qu'un tel coup d'Etat pouvait facilement se produire en Iran (1), et pendant plusieurs jours après l'assassinat de NURI AL SAID, le SHAH attendit en Turquie, où il était alors en visite, avant de rentrer dans son palais protégé par des chars.

L'Irak avait démontré que même un régime fort, soutenu par les étrangers pouvait être renversé, c'était la preuve de la vulnérabilité du SHAH, pour tous ceux qui pensaient que son régime était indestructible à cause de l'appui AngloAméricain.

Les mois suivants, le SHAH demanda aux Etats-Unis d'équiper deux autres divisions de l'armée, de garantir qu'ils tendraient soutenir l'Iran en cas d'attaque, et lui concéder une plus grande aide militaire et économique (2). Dans chaque cas les Etats-Unis soit refusèrent, soit exigèrent un délai de réflexion. Le secrétaire DULLES chercha à rassurer le SHAH et d'autres alliés du Moyen Orient par une série d'accords bilatéraux, qu'il espérait voir signés lors du meeting du Pacte de Bagdad à KARACHI commençant le 26 janvier 1959 (3).

Quoiqu'il en soit, l'Union Soviétique dans une dépêche officielle datée du 16 Janvier 1959, mit en garde l'Iran contre cette signature et suggéra que les deux pays en discutent. Ce qui se produisit entre cette date et le

(1) The New York Times, 13 janv. 1959, II; 1.

- (2) idem 17 janv. 1959 5; 7  
 (3) - 12 fév. 59, 1:7; 13 fév. 59, 4: 4  
 17 fév, 59, 5:7  
 3 95

29 janvier demeure un mystère. Le 29 janvier tandis que les délégués du Cento à KARACFII passaient le temps, une délégation de personnalités soviétiques composée de Vladimir S. SEMEYONOV, Député ministre des affaires étrangères, Alexesel P. PAVOLOV, chef de la division du proche-Orient du Ministère des affaires étrangères et l'Ambassadeur PEGOV arrivèrent pour négocier un traité de non agression. Par ce traité l'Iran accepterait de ne point signer de pacte bilatéral avec les Etats-Unis et les Soviétiques renonceraient à l'article 6 du traité de 1921. Les Soviétiques avaient souligné que cet article 6, leur permettait d'envoyer des troupes en Iran si l'Iran sert de base à des troupes étrangères qui, du point de vue Soviétique sont susceptibles d'attaquer l'Union Soviétique (1). Les Soviétiques prétendent que ce sont les Iraniens qui avaient entrepris les pourparlers et qu'avant que la délégation Russe n'arrive à TEHERAN, le SHAH avait ordonné la mise au point d'un traité qui était en général satisfaisant pour les soviétiques (2). Les Iraniens eux préten' dent que les négociations furent conçues Par les Russes (3) De toutes façons, les Soviétiques portaient du principe qu'un traité serait signé; Sinon ils n'auraient pas risqué leur prestige en envoyant des personnalités pour les négocier.

(1)The New York Times, 12 fév. 1959 1 7; 13 Fév. 59,4:4

17 fév. 1959, 57

(2)idem13 fév. 1959, 44

(3)idem17 fév. 1959, 57.

3 9 6.

Le Premier Ministre EQBAL et les occidentaux semblaient partager le point de vue soviétique. On dit qu'EQBAL menaça de démissionner si le SHAH n'arrêtait pas les négociations; et EISENHOWER,elACMILLAN,le Premier Ministr Turc BAYAR et le Président Pakistanais @l. AYUB, envoyèrent des messages pressant le SHAH de se dresser aux. côtés de ses alliés occidentaux (1). Le SHAH accepta et les pourparlers s'arrêtèrent d'une manière fort peu didlomatique. Le SHAH annonça qu'il était souffrant et EQBAL quitta la ville. Voici ce que rapporte ETELAAT: «Des personnes bien informées ont fait savoir qu'aujourd'hui l'Iran ferait pression pour obtenir une aide militaire et une assistance économique plus

grande des Etats-Unis durant les prochaines conversations avec George lic Ghee et l'Amiral Arthur W. RADFORT, qui sont arrivés ici, hier en tant que comité du Président EISENHOWER, chargé d'étudier le programme d'aide» (2).

Bien que cette vue d'ensemble demeure floue, certains aspects sont clairs: le SHAH avait peur de sa propre situation domestique et de la menace soviétique; les soviétiques craignaient fortement la possibilité de l'installation de bases américaines en Iran et désiraient

(1) The New York Times, 12 fév. 1959, 1: 7.

(2) idem

9 Fév. 1959, 4: 4.

397

amener l'Iran à ses limites afin d'empêcher la signature d'un accord bilatéral avec les Etats-Unis; et le SHAH fut bien plus près de trouver un accord avec les soviétiques que ne l'avait pensé l'occident ou même son propre gouvernement, et bien plus près encore que ne l'aurait fait MOSSADEQ. KROUCHTCHEV expliqua dans un discours que le SHAH s'était engagé dans un jeu dangereux (1), impliquant qu'il s'était servi de la mission soviétique pour obtenir des Etats-Unis l'octroi d'une aide accrue pour l'Iran. Mais la maladresse de cette manœuvre dément cette interprétation comme étant la seule réponse et démontre que le SHAH vacillerait, ainsi qu'il le fait souvent, devant une sérieuse menace soviétique.

Quoiqu'il en soit, le résultat final fut que l'Union Soviétique reçut une rebuffade et perdit du prestige et gu par conséquent, ainsi que l'annonce les soviétiques eux mêmes, l'Iran avait «rejoint les rangs des Ennemis de l'Union Soviétique» (2). Du 29 janvier jusqu'à la mi-été 1959, lorsqu'il y eut un changement dramatique quoique temporaire, la radio et la presse soviétique attaquèrent le SHAH. Selon le New York Times, plus de temps était consacré à la radiodiffusion en langue Persane qu'en aucune autre langue, sauf l'anglais (3). Quels furent les

(1) The New York Times, 27 fév. 1959, 7: 5.

(2) idem 13 fév. 1959, 1: 5. (3) idem 24 fév. 1959, 9: 3.

398

effets de telles attaques? Certains prétendent que même les Iraniens qui ne soutiennent pas le SHAH sont blessés par ce qu'ils considèrent comme une simple interférence. Ceci est sûrement surestimé en ce qui concerne les nationalistes. La propagande russe manie facilement ce que les nationalistes pensent être faits le SHAH n'est guère plus qu'un agent

anglo-américain (1). Il a investi à l'étranger d'importantes sommes d'argent (2). Les revenus pétroliers sont mal et peu employés à cause de la Cour et des courtisans (3).

Par exemple, après avoir décrit de nombreuses circonstances malheureuses de nos jours, en Iran, la Radio Soviétique en concluait que «On peut directement accuser le SHAH et sa clique pour le crime implicite de cet état de choses, car ce sont eux qui ont étendu leurs main repressives, vers la grande oeuvre du peuple iranien, c'est-à-dire, vers la loi nationalisant le pétrole iranien» (4). Une telle propagande exprimée par des phrases au des Iraniens eux-mêmes utilisent souvent ne pouvait manquer d'atteindre son but.

(1) TASS, 25 Mai 1959

(2) The New York Times, 27 Fév. 1959, 7: 5

(3) Soviet Near Eastern Service, Radiodiffusé en Persan, 17 MARS 1959.

(4) Idem - 23 juillet 1959

3 9 9

#### CHAPITRE XIV

##### 14 - NATIONALISME LIBERAL -.-NAISSANCE ET ECLIPSE

La phrase «l'impact de l'occident» est non seulement vaniteus mais encore plus ambiguë.

Il y a vanité parce que la phrase semble s'approprier pour l'occident ce qui dans l'ensemble est dû à des siècles d'interaction culturelle.

Il y a ambiguïté parce que le terme «occident» est au-delà de toute définition précise.

Pour chaque lecteur occidental, l'occident aura un sens différent, un sens qui est étroitement lié à son propre système de valeurs. Pour beaucoup, la démocratie libérale domine en «occident» et sans aucun doute elle mérite une place importante dans toute définition.

Mais elle ne mérite pas la place prédominante qui lui est souvent donnée.

En étudiant l'impact de l'occident sur l'Iran, rien n'est plus facile que d'exagérer le rôle de-la démocratie libérale en Iran. L'une des meilleures sources de la pensée iranienne de la fin du 19ème début du 20ème siècle sont

les journaux de l'époque et la presse exilée pré-révolutionnaire satisfait tout occidental démocrate libéral. Bien que des journaux tels ADAB et SHA HANSHAHI, publiés en Iran, fussent de simple organes de la Cour, QANUM publié à LONDRES, SABAH publié à

400.

ISTAMBUL, AABL AL MATIN d@ CALCUTTA, PARVARESH et SORAYA du CAIRE prouvent que la démocratie libérale avait des adeptes passionnés parmi les Iraniens.

Mais ces journaux allaient plus loin. La presse exilée prérévolutionnaire, hormis le très simpliste QANUM, était ésotérique et terriblement littéraire.

Prenant en considération, ce style, la probabilité qu'environ seulement 1 % de la population était lettrée et la difficulté de se procurer ces journaux en Iran, il est évident que l'impact de la presse libérale était réduit. Son influence était limitée à une mince couche de l'élite de la société.

La plupart des écoles dans l'Iran d'avant le 20ème siècle, étaient des institutions religieuses menées par des hommes qui refusaient d'admettre la validité d'une remise à jour des connaissances de l'humanité. De ces écoles sortaient les Mullahs les mieux instruits, des docteurs et des hommes de loi.

Mais il est probable que ces hommes ne s'intéressaient ni à VOLTAIRE ni à MONTESQUIEU ni à LOCKE, les favoris de la presse exilée. Il y avait deux grandes écoles laïques avant la révolution de 1906: NASR AL DIN SHAH fonda le «MADRASAH SHAH», un collège avec des enseignants européens et ayant un niveau européen, et en 1901, ABDOLLAH MOSTOFI mit sur pied «L'Ecole des Politiques» (Sciences Politiques).

.f

401.

Dans ces deux écoles, le j'euve iraniien rentrait en contact avec les idées et les philosophes occidentaux qui avaient développés les concepts de la démocratie libérale. Par ailleurs, durant la deuxième moitié du 19ème siècle, les iraniens en nombre toujours croissants voyagèrent à l'étranger. Les visites royales en Europe, en particulier, offraient à un grand nombre de jeunes gens faisant partie de la suite l'opportunité de voir la société européenne par eux-même.

Ces hommes avaient la formation et l'expérience nécessaires pour comprendre la presse d'exile, mais ils étaient les fils de la Cour, de

l'aristocratie, ou des commerçants les plus prospères. Paradoxalement, la classe à qui le statu quo profitait le plus était la seule qui pouvait saisir les concepts démocratiques libéraux, qui, si ils étaient mis en pratique, détruiraient ce même statu quo. Certains membres de cette classe travaillèrent activement à créer cette base instruite qui était, pensaient-ils, nécessaire à la démocratie. Ainsi, en 1897, un groupe essentiellement composé de jeunes de la Cour créa une société pour amener un programme national éducatif primaire, secondaire et universitaire (1).

Quoiqu'il en soit, l'impact de l'occident s'était fait sentir sur deux autres groupes. L'élite mercantile et cléricale - pour qui le statu quo était bien moins confortable et qui, ainsi que nous l'avons vu, furent les meneurs de la révolution. Parmi ces deux groupes la démocratie libérale

(1) KASREVI, p. 33.

402.

était rarement comprise et adoptée. Pour eux l'impact de l'occident était non-idéologique et se manifestait sous la forme d'un défi à leur propre intérêt. Puisque la Cour avait volontairement accepté les incursions commerciales et culturelles de l'occident, les commerçants et le clergé avaient besoin d'institutions gouvernementales qui freineraient le pouvoir de la Cour et qui répondraient mieux à leurs besoins. Dès que la révolution fut victorieuse, les intellectuels devinrent actifs et donnèrent au mouvement constitutionnel les bases idéologiques d'un nationalisme démocratique libéral, une importation de l'Europe occidentale.

Au début du siècle, le nationalisme démocratique libéral avait donné à la France à l'Angleterre et aux Etats Unis une base idéologique satisfaisante pour leurs systèmes socio-politiques. Mais cette même combinaison transportée soudainement en Iran n'aurait pu réussir qu'avec beaucoup de chance, et une maturation compréhensive. Le nationalisme démocratique libéral, même en occident n'est pas toujours stable. Le libéralisme, avec son profond souci de la dignité individuelle, n'est vraiment compris que par une petite partie de la population. En temps normal, ce groupe est bien représenté dans les hauts rangs du gouvernement, mais de nombreux démagogues ont démontré que le démocrate libéral le plus convaincu idéologiquement peut être trompé et que parfois, au nom de la démocratie

403.

et du nationalisme, le libéralisme peut être attaqué et vaincu.

De tous les aspects de l'impact occidental sur l'Iran, le plus important est qu'il mit en marche une tendance vers une prise de conscience politique toujours croissante dans les bases populaires. En ouvrant de nouveaux horizons aux activités commerciales, les commerçants occidentaux et leurs représentants rompirent les chaînes de la stagnation économique. Lentement au début, puis avec plus de virulence les iraniens se tournèrent vers de nouvelles visées économiques. La dynamique de la nouvelle tendance exigeait une croissance continue de la classe moyenne et éventuellement, une classe ouvrière instruite et qualifiée. Puis, tandis que les éléments de la classe moyenne nouvellement éveillés apparaissaient, ils exigeaient plus du système socio-politique; et des demandes semblables émanaient d'une classe ouvrière elle aussi éveillée.

Tout système de valeur politique pouvant attirer le soutien de ces hommes devait rationaliser leur désir de puissance, de prestige et de sécurité. La Démocratie et le nationalisme convenaient admirablement à cette tâche. La démocratie pouvait fournir les moyens d'acquérir le pouvoir et le nationalisme avec ses implications égalitaires et sa préférence pour une société centralisée, pouvaient remplacer l'ancien féodalisme par un ordre social bien plus bénéfique aux classes moyennes et ouvrières et pouvait en même temps, apporter la sécurité d'une loyauté politique primordiale.

404.

Au fur et à mesure que l'impact de l'occident se fit sentir en Iran, la conscience politique s'introduit rapidement dans la masse de la population. Mais l'instruction et la compréhension politique ne pouvait s'infiltrer que bien plus lentement. Une grande responsabilité pesait sur l'élite. Le nationalisme n'était pas en jeu mais le libéralisme l'était. La question critique était de savoir si l'élite pouvait ou non établir une base solide d'un nationalisme libéral avant que la base massive d'une participation politique devint assez grande pour qu'un démagogue faisant appel aux masses en termes nationalistes mais non libéraux puisse outrepasser l'élite démocrate libérale.

#### LA PERIODE 1906 à 1911 du NATIONALISME LIBERAL

Si les intellectuels avaient été les observateurs libéraux plus ou moins passifs de la révolution de 1906 ils compensèrent rapidement leur inertie. Comme s'ils devaient accomplir une mission historique, ils lancèrent cette année-là un vaste programme éducatif. Ils comprenaient que si de nombreux iraniens voyaient la nécessité de limiter le pouvoir de la Cour, peu à peu eurent une idée d'un système politique alternatif. La Constitution, présentée comme une

solution à ce problème, était en general acceptée comme telle, mais peu comprenaient ce qu'était réellement  
405.

la Constitution. En bref,,sl l'expérience constitutionnell devait survivre, la population intéressée devait être éduquée afin de comprendre les agissements de la constitution et l'idéologie politique qu'elle renfermait. Pour cet éducation les intellectuels disposaient de deux instrument les ANJUMANS et la Presse.

Ainsi que nous l'avons suggéré dans l'histoire de l'ANJUMA de TABRIZ, le développement de ces groupes de discussionaction était remarquable (1). A TEHERAN, 180 ANJUMANS fure constitués (2), et d'autres surgirent dans les provinces. Ces ANJUMANS étaie-nt des sociétés qui se développaient à partir de groupes de discussions privées, dont la plupart C'était réunie clandestinement avant la révolution. Nombre d'ANJUMAN donnaient des conférences pour familiariser leurs membres avec l'essentiel du système parlementaire et avec l'idéologie, libérale, démocratique et nationaliste. Beaucoup de professeurs étaient mal informés, mais les gens étaient en contact avec de nouvelles idées. Le Professeur BROWNE est du même avis que beaucoup d'historiens iraniens sur le fait que de nombreux iraniens acquérèrent une compréhension de la démocratie libérale et du nationalisme grâce aux ANJUMANS (3).

(1) Voir chapitre 9

(2) MOSTOFI II, p. 350.

(3) Edward G. BROWNE. A brief narrative of recent events în Pers:La (LONDRES, 19Q9) p. 21; K-ASREVI, pp. 262, 265, 267; DOLATABADI, II, p. 151; MOSTOFI, II, p. 245

406.

Les Anjumans ét4aient plus que des centres de discussion ou des centres de formation pour adultes. Une grande partie des tactiques du mouvement constitutionnel fut formulée dans les Anjumans, car la plupart des députés libéraux au Majlis étaient membres d'un ou plusieurs de ces groupes. La grande période des Anjumans fut les années 1906 à 1908. Bien que de nombreux Anjumans aient repris leurs activités après le rejetde r4OHAMMAD ALI en 1909, ils n'eurent plus leur ancienne importance. Car, si on dit habituellement que l'époque créé l'homme, aucune figure n'apparu pour mener la cause libérale en 1906 et aucun homme n'avait

atteint cette importance en 1908. Puis lorsque les nationalistes reprirent le pouvoir, ils le firent sous le commandement de SARDAR ASSAD, le chef BAKHTIARI, et de SEPAHDAR, le leader des forces de RASHT, un opportuniste aisé qui ne comprit jamais le mouvement qu'il aida. Aucun de ces deux hommes n'était le genre de leader derrière lequel les libéraux pouvaient s'aligner, et cependant tous deux pouvaient revendiquer la direction du mouvement national. Les Anjumans n'avaient pas amené de grands leaders et en 1909 ils furent confrontés avec des dirigeants qui ne partageaient pas leur orientation philosophique. Par conséquent leur influence déclina.

Le mouvement des Anjumans est un exemple spectaculaire du concept de «débordement». Avant 1906, la conscience du système de valeur nationaliste-démocrate-libéral était limitée à

407.  
une poignée d'individus. Quoiqu'il en soit, la réceptivité sociale existait et un élargissement de la base idéologique de cette conscience aboutit à un débordement de valeurs nationalistes démocrates libérales par un petit groupe.

Même après ce débordement, seule une petite partie de la population iranienne avait été instruite politiquement. Pour qu'un homme devienne un grand leader populaire, il faut qu'il ait les moyens de communiquer avec un vaste secteur de la population. Entre 1906 et 1908 en Iran, seul les chefs religieux avaient la capacité d'aller au-delà de la minorité instruite.

L'enthousiasme intellectuel de 1906 éclata aussi dans la Presse. Début 1907, 30 journaux étaient publiés à TEHERAN(L) Les anciens organes, semi-officiels et ennuyeux que TEHERAN avait connu auparavant firent place à des journaux stimulants provocants et incroyablement instructifs.

Sur ces 30 journaux, 27 étaient nationalistes libéraux, et le plus important Majlis, atteint selon BROWNE une diffusion de 10.000 exemplaires. Pour les autres le chiffre était d'environ 3.000. Auparavant aucun journal n'avait vendu plus que quelques centaines de copies. @lême les journaux les plus populaires contenaient de longs articles écrits par les érudits, sur des sujets tels que le gouvernement parlementaire, la démocratie libérale, les principes du patriotisme,

(1) State Papers 1909, Persia n° 1 p. 28.

(2) BROWNE, the Press and Poetry of Modern Persia pp. 24-25.

408.

la liberté et l'application 'des loi-s. Le titre de certains journaux indiquant la couleur du temps @ «Espoir», «Liberté  
«Unité de la Nation», «Justice», «La Patrie», «Cla-meurs»,  
fi «Civilisation», «La voix de la Patrie», Nouvelle Année»,

«l'Aube de la @vérité» \*Progrès», «Humanité» et «La langue de la Nation»  
(1).

En effet, la Presse était le baromètre du succès ou de l'éche nationaliste. Après le Coup d'Etat de Juillet 1909 par Moha.mad Ali, la presse libérale disparut ou s'enfuit à l'étranger. Bien qu'elle réapparut une année plus tard, après la restauration, elle reflétait le découragement des années 1909-1912. Peu d'articles instructifs furent publiés. Dans la diffusion aussi on pouvait remarquer le déclin de la ferveur nationaliste; la diffusion de l'Iran No, le plus grand journal, atteint rarement 3.000 copies (2).

Sur le plan politique pratique, l'idéalisme nationaliste libéral déclinait. Le dilemme posé par l'adhésion au concept de la démocratie était grave. Partisans de LOCKE et de VOLTAIRE, les théoriciens du mouvement constitutionnel ne pouvaient guère s'opposer à la démocratie, et cependant le résultat inévitable de la démocratie dans un pays où les propriétaires fonciers exercent un contrôle politique sur

Vo r RASREW pp. 268-75, 528, 540.

(2) BROWNE; the Press and Poetry of Modern Pe p. 25.  
409.

les paysans était la domination de-la classe supérieure. Mais m@e pour le doctrinaire libéral, le suffrage pouvait n'être pas universel. L'occident offrait de nombreux précédents,

Les nationalistes libéraux en Iran n'étaient pas d.octrinair quant aux suffrages. Les femmes fut sur-représenté'es au mejlis. Mais si les libéraux voulaient prédominer, il falla poser comme condition indispensable au vote un certain degr d'instruction. Ce n'est qu'en excluant les illétrés que l'on pouvait éviter que les paysans et les classes urbaines pauvres ne votent-comme leur propriétaire, leur Mullah ou qu'ils ne soient diri,gés par des ChaquReshan. Les leaders religieux avaient beaucoup influencé le succès de la révolution, et ils n'aideraient pas un plan ayant pour but de disloquer le gros de leurs partisans, A cause de leur enthousiasme les libéraux furent relégués à une position minoritaire dans le Majlis durant la période 1906 à 19-12.

Au Majlis les libéraux se regroupèrent en une faction nommée le Partí Démocrate. Il,y.avait des différences idéologiques dans cette faction,

surtout sur le problème d'intégrer le SHARIAT dans la Loi agraire, mais en gros, le groupe était le coeur du mouvement, nationaliste, démocratique et libéral, Quoiqu'il en soit, seuls 14 députés sur 136 étaient réellement dans ce camp (1).

State Papers 1911, Persia n° 1 p. 45.

410.

La principale faction concurrente était le Parti ETEDAL qui était conservateur. En son sein étaient regroupés les députés religieux et de nombreux riches conservateurs. La faction Etedal s'élevait à environ 30 hommes (1). Les 92 autres députés étaient indépendants. Et, puisqu'ils allaient au gré du vent, ils n'étaient pas l'obstacle que leur nombre laissait prévoir. La manifestation d'une grande foule de Téhéranais pro-constitutions qui pouvait être rassemblée à tout moment devant le Majlis, y avait bien plus de poids que la puissance numérique des nationalistes. Dès qu'une épreuve de force se présentait, les Anjumans savaient amener un lourd appui populaire.

Par conséquent la situation était la suivante: bien que la Presse et, les Anjumans fussent ouvertement libéraux l'élément libéral au Majlis fut toujours en nette minorité. L'ensemble des forces libérales avait un veto de poids et pouvaient faire face à toute transgression de la majorité réactionnaire sur le pouvoir du Majlis, et en même temps, les libéraux étaient empêchés par les manoeuvres parlementaires de prendre un commandement positif et constructif.

Après la disposition de MOHAMMAD A-LI, la Cour ne fut plus le point de ralliement des réactionnaires. De plus, les nationalistes avaient à présent une authentique direction.

(1) State Papers 1911, Persia n° 1 p. 45.

411

Malgré cette direction, se relevait plus une charge qu'un bien pour les nationalistes libéraux. SEPANDAR et SEPANDAR et SARDAR ASSAD s'étaient tous deux associés à la faction conservatrice ETEDAL, et aucun ne désirait lancer un programme authentiquement réformiste. Les deux hommes étaient rivaux, chacun avec ses partisans dans l'ET-EDAL. Il en résultait une paralysie complète. Les démocrates, déçus et découragés ne bougèrent presque pas. Pour les héros de TABRIZ, SATTAR KHAN et BAGER KHAN, la situation était intolérable. Ils voyaient que le désir d'une grande majorité de l'élément cultivé et conscient pouvait être contrarié par des hommes dont le pouvoir reposait sur le vote d'ignorants et d'apolitiques.

Par conséquent, ils organisèrent en dehors du Majlis, des groupes nommés Fedai, avec le but d'aiguillonner le Majlis et le gouvernement vers l'action (1). Puisque leurs efforts devenaient de plus en plus terroristes, ces groupes affaiblirent plutôt que ne renforcèrent la cause libérale.

L'étrange interlude de SHUSTER montre ce qu'un bon commandement aurait pu donner. Lorsque de sérieux progrès eurent lieu, en grande partie grâce à SHUSTER, l'enthousiasme revint au Majlis, à la presse et dans les Anjumans.

(1) DOLA I, II, pp. 133-37.

4 12 Lorsque cet enthousiasme fut confronté à l'ultimatum Russe, le désespoir prit sa place. Bien que l'expérience constitutionnelle eût été pour certains exaltante, elle avait amené avec elle une insécurité qui s'ajoutait à la misère de la vie de la plupart des Iraniens. Il n'est donc pas surprenant que la sécurité personnelle ait commencé par remplacer dans le système de valeur de l'homme moyen toute conviction idéologique.

#### L'ECLIPSE DU NATIONALISME

Les visiteurs venus de pays démocratique sont étonnés lorsqu'ils voient pour la première fois une ville sous le contrôle d'un régime autoritaire, par l'aspect normal des choses. Ils ne voient ni forces de l'ordre ni cordons de police ni regards apeurés. Au cours d'une journée normale, le policier du voisinage blague avec ses amis, et les rires se font entendre normalement.

La normalité est encore plus évidente dans une ville comme TEHERAN qui porte l'emprunte d'un héritage très ancien. Dans le martèlement rythmique du cuivre, le cri du «quatre-saison et le flot continu de gens allant aux routines quotidiennes, il y a une qualité du temps que même le bruit des voitures ne peut changer.

De sauvages manifestations politiques peuvent noyer pendant quelques instants les bruits de la ville, mais lorsque la manifestation se disperse, à nouveau le temps se dissout.

4 1 3

En 1908, après le victorieux coup d'Etat de MOHAMMAD ALI, TEHERAN n'était changé que par la disparition d'une certaine cacophonie due aux rassemblements constitutionnels. Et en 1953, après que les foules du 28 Mordad aient rejoint leurs repaires dans le Sud de TEHERAN, la routine de la cité réussit à effacer toutes les preuves de l'ère-MOSSADEQ.

En 1911, les démocrates de TABRIZ, participant à une «immense manifestation firent cette déclaration: «Notre pays et notre religion ne sont plus entre nos mains. Les étrangers les ont pris. Nous allons nous battre

pour les reprendre» (1). Puis lorsque quelques soldats russes apparurent sur le lieu, la foule se dispersa tranquillement. Sur ce point, l'incident est symbolique du nationalisme iranien.

Ces efforts héroïques avaient été faits pour populariser la nouvelle idéologie du régime constitutionnel, et les résultats étaient impressionnants. En quelques années le nombre de personnes qui pouvaient comprendre la nouvelle idéologie s'était largement multiplié. Mais en pourcentage, c'était encore une petite fraction de la population, et leurs opposants étaient nombreux et puissants. L'apathie des masses, l'antagonisme de la classe supérieure, l'hostilité et l'inimitié de la Grande Bretagne et de la Russie, et l'immensité de la tâche qui les attendait suffirait à éteindre la flamme des premiers nationalistes.

(1) The Near East, 12 janvier 1912 p. 298.

4 1 4

Malgré les brèves de l'ancien enthousiasme couvaient, et à chaque brise les flammes renaissaient. En 1915, lorsque les Allemands et les Turcs semblaient avoir de bonnes chances d'obtenir la victoire de la Première Guerre Mondiale, une épidémie de nouveaux journaux apparut et appelait à la guerre sainte contre la Russie et l'Angleterre (1). Quelques uns des journaux les plus libéraux s'inquiétaient du manque de liberté des Puissances de l'Axe, mais chassèrent de telles craintes en observant que la Russie était encore moins libérale que l'Allemagne et que le comportement de l'Angleterre et de la France en Asie n'était pas du genre à s'attirer l'admiration libérale (2), mais en général la Presse ignore cette contradiction idéologique, et considéra la guerre comme une bataille entre le bien et le mal. Puis lorsque les Russes et les Anglais resserrèrent leur emprise sur l'Iran et que le sort des batailles tournât en leur faveur, la Presse disparut tout doucement,

En 1917, la presse réapparut aussi vite qu'elle avait disparu (3). Après la Révolution Russe de Février, un nouvel espoir d'indépendance balaya l'Iran. L'enthousiasme atteint un point culminant. Après que les clauses du traité Anglo Persan de 1919 aient été annoncées, lorsqu'une foule immense s'était

Pour des exemples -voir: SHUZI de décembre 1914 à Juin -1915; AFTAB, de mai, à -novembre 1915; ASR ENQELLAB Novembre 1915; PARYARDIN, novembre 1915; BAMDAD ROSHAN de mai à -juin 1915.

(-2) 'Voit par exemple. - NOBAHAR publié, à TEHERAN 20 décembre -19-14; le 3 février -1915; le 11 novembre 1915.

(.3@ En 1919 ×'l y a-va@t 25 journaux à TEHERAN. Voir FATEMI p, - 79.\_

4 1 5

rassemblée pour accueillir AHMAD SHAH à son retour d'Europe en criant «Mort à VOSUQ AL DOLEH».

Le nationalisme iranien était sur le point de gagner sa plus importante victoire depuis 1909: les Anglais durent abandonner leurs efforts pour institutionnaliser leur rôle tutélaire sur l'Iran. Mais la déception suivit la victoire et à nouveau la presse refléta le retrait du nationalisme.

La clef expliquant ces soubresauts d'activité intense suivit de périodes de calme se trouve dans la faiblesse numérique du mouvement national. Pendant les années 1912 à 1921 il n'y avait pas eu croissance de la base populaire du nationalisme. Bien que certains adhérents fussent originaires de familles influentes, de l'élément commercial et de l'intelligentsia, ils n'étaient pas encore assez puissants pour prendre en mains les affaires du gouvernement. Quoiqu'il en soit, ils étaient assez puissants pour créer un bouleversement au sein de l'élément conscient de TEHERAN et de certains centres provinciaux. Ainsi ils furent capables d'agir avec succès en faveur des Puissances de l'Axe, de façon à ce que les Anglais et les Russes fussent obligés de contrôler ouvertement le gouvernement de TEHERAN puis par la suite ils purent empêcher l'acceptation du traité de 1919. Mais ils n'avaient pas la force de créer un gouvernement qui aurait pu fournir le progrès et la sécurité dont on avait tant besoin.

4 1 6.

Une étude de la presse de la période 1910-1921 révèle un changement subtil mais significatif par rapport à la précédente ère nationaliste. Des exhortations en faveur du patriotisme et des attaques de l'impérialisme occidental apparurent, mais moins de place fut accordée aux vertus de la démocratie libérale et plus de place était faite à la nécessité de faire régner l'ordre et de construire un Iran moderne. Aucun écrivain n'était prêt à admettre que la démocratie libérale avait échoué. Rares étaient ceux qui siavouaient cet échec.

#### NATIONALISME SANS LISERALISME

En 1921 l'homme fort qu'atte-ndait l'Iran apparut et entama un long processus devant consolider entre ses mains le pouvoir absolu. Processus qui culmina avec,son couronnement sous le nom de REZA SHAH PAHLAVI.

Peu d'Iraniens se rendirent compte à cette époque et même aujourd'hui que de nombreux nationalistes se refusent à admettre qu'avec le triomphe de REZA SHAH ce fut la victoire du nationalisme iranien. Les nationalistes libéraux qui avaient lutté pour cette victoire depuis 1906 ne sont pas coupables de n'avoir pas vu en REZA KAHN leur Messie, car on ne pouvait imaginer leader moins probable pour l'Iran. En Iran, le soldat était méprisé et cependant REZA KHAN était un soldat. En Iran à cause de la longue tradition

4 1 7

culturelle un grand leader devait donner des preuves de sa culture et de son instruction. Cependant REZA KHAN était illettré et rustre. En Iran le mouvement national basé sur une connaissance des enseignements de LOCKE et des encyclopédistes français, était profondément affecté par la dignité de l'homme et l'humanisme.

Un tel homme pouvait-il prendre le commandement de la lutte iranienne pour l'indépendance et le respect national? La réponse est qu'il le pouvait et qu'il le fit. Le mouvement national avait essentiellement été une lutte pour le pouvoir dans laquelle la classe moyenne avec un commandement intellectuel pouvait chercher à renverser la position monopolisatrice de l'aristocratie terrienne.

REZA KHAN remplaça ce commandement intellectuel par le sien et amena à la classe moyenne, puissance, prestige et prospérité. Puisque l'ancien statu quo, prédominant chez les propriétaires fonciers, les chefs tribaux et les leaders religieux conservateurs était aussi anathème pour REZA KHAN que pour la classe moyenne, ils étaient tous deux des alliés naturels.

Pour le gros des nationalistes les buts idéologiques de la démocratie libérale n'avaient jamais été -vital. Pour eux l'arrêt des dépradations des tribus et des voleurs, l'abolition des restrictions féodales sur le commerce et l'occidentalisation étaient bien plus importants. Si les intellectuels libéraux avaient pu remplir ces besoins essentiels,

418.

la masse leur serait probablement restée fidèle. Mais les intellectuels libéraux avaient échoués là où REZA KHAN avait réussi.

Grâce à lui les chefs des tribus furent mis au pas et l'illégalisme prit fin, les barrières féodales sur le commerce furent abolies, un chemin de fer Trans-iranien et un réseau routier furent construits, et l'industrie et le commerce iranien furent vivement aidés et encouragés. Le nouveau corps d'officiers et la bureaucratie offraient de nombreux emplois pour les fils de la classe moyenne. L'instruction primaire et secondaire fut accrue et un système

d'universités et d'écoles techniques fut inauguré, fournissant à l'Iran une population plus instruite et techniquement qualifiée. Même le Majlis et le corps diplomatique devinrent accessibles aux membres, les plus doués de la classe moyenne.

REZA KHAN s'attira le soutien de la classe moyenne. Ce fut une partie de la classe moyenne qui soutint son idée de créer une république, et fut essentielle un corps d'officiers de la classe moyenne qui l'empêcha de se fonder sous les coups de l'attaque menée par le clergé en 1924. Néanmoins, la classe moyenne ne considéra jamais REZA KHAN comme son sauveur. Tandis que la majorité de la classe moyenne ne pouvait s'ouvrir aux valeurs ésotériques de la démocratie libérale, ils comprenaient très bien l'anti-impérialisme, et c'est là que REZA KHAN était vulnérable. Mais le soupçon

4 1 9

qu'il était aidé par l'impérialisme britannique était trop fort pour permettre que même les personnes les moins compliquées le portent dans leur cœur.

Puis avec le temps et l'évolution de la personnalité de REZA SHAH, sa tyrannie grandissant, la corruption, et la cruauté de la dictature Pahlavi, furent facilement compris. L'année s'était bien avancée sur le chemin de l'occidentalisation, la loi et l'ordre rognèrent, mais une grande partie de la classe moyenne ne se sentait pas en sécurité. Les militaires les favoris du SHAH devinrent de plus en plus arrogants et répressifs; la peur personnelle de REZA SHAH se répandit dans les rangs des fonctionnaires. Cette atmosphère ne pouvait engendrer une loyauté enthousiaste (1).

Mais si la classe moyenne n'acceptait pas REZA SHAH pour leader idéal, elle n'était pas non plus disposée à suivre les intellectuels libéraux qui leur avait donné beaucoup d'émotions mais peu de sécurité. Leur suite les ayant désertés, les intellectuels libéraux sombrèrent plus profondément dans un dilemme tragique. Pour beaucoup de ces hommes le nationalisme sans libéralisme était une escroquerie, et de toutes façons comment quelqu'un connaissant le parrainage au début de REZA SHAH pouvait-il

(1) On peut remarquer ceci par le soulagement public avec lequel l'ahdi, cat'1, 'Qn de REZA SHAH fut accueilli. 'Voir par exemple BABA SHEMAI, -un excellent journal satirique nationaliste de l'année 1323 (1944), -Voir aussi «Great Britain and the East» 25.9.194J, p. 107; Iran and the Anglo-Russian Occupation As it is Re-view, oct. 41 p.85

4 20.

sérieusement prétendre être un vrai nationaliste?

Comme beaucoup de nationalistes libéraux en occident, l'intellectuel iranien n'avait pas envisagé la possibilité que le nationalisme pourrait exister sans libéralisme. Le nationalisme intégral, ce grotesque malaise de la société moderne, n'était apparu dans les écrits de théoriciens qu'au début des années 1920; l'Iranien peut être excusé de n'avoir pas reconnus les traits du nationalisme intégral qui se faisaient alors jour en Iran. Aujourd'hui, avec l'histoire d'HITLER et de MUSSOLINI en tête, les Iraniens comprennent bien mieux que REZA SHAH, en dehors de tout parrainage Anglais était un nationaliste.

La plupart des nationalistes libéraux des années 1920 se mirent tout naturellement dans l'opposition de REZA KHAN. Obligés de choisir entre le libéralisme et le nationalisme ils choisirent spontanément mais pas très consciemment la première solution. Et ce choix fait, ils tombèrent tout naturellement dans l'alliance avec tous les éléments de la société qui avaient toujours été leurs plus durs opposants: les éléments féodaux, royalistes, tribaux et le clergé réactionnaire. Dans leur objectif de combattre l'anti-libéralisme PAHLAVI les libéraux, qui appelaient à une société centralisée moderne, soutinrent cet anachronisme visant qu'était le SHEIKH KHAZAL de MOHAMMARAHA; les libéraux qui avaient travaillé avec ardeur pour un gouvernement plus séculier, soutinrent le clergé dans sa lutte contre la sécularisation; les

4 21

libéraux qui avaient longtemps envisagé la possibilité d'un gouvernement républicain, combattirent tous les efforts que fit REZA KHAN dans ce sens; et les libéraux qui avaient souhaité entreprendre des réformes sociales et économiques qui aurait élargi la masse ayant une conscience politique, combattirent de telles réformes lorsqu'elles furent entreprises pour REZA KHAN.

La Presse n'était plus le baromètre qu'elle avait été, enregistrant la montée et les retombées du nationalisme. Tandis que la dictature Pahlavi se consolidait, les journaux prirent les caractéristiques de la presse sous contrôle habituel à tout système autoritaire. Avant même que REZA KHAN ne devint Premier Ministre, la presse s'était pliée à son désir. Les éditeurs libéraux furent arrêtés et maltraités par les autorités militaires, et un éditeur particulièrement intransigeant, MIRZADEH ASHEQI, fut assassiné par les

hommes de REZA KHAN (1). Le libéralisme disparut de la presse et le nationalisme y fit place.

La propagande nationaliste prédominait dans presque tous les éditoriaux, le lecteur étant encouragé à aimer son pays, son histoire et sa culture. Les livres d'école furent réécrits pour proner le nationalisme, et le système éducatif en entier fut revu de manière à propager l'amour de la nation. L'entraînement militaire, en particulier, atteint son point de saturation à éveiller un sens patriotique. Des scouts

4 2 2 . et des guides furent organisés et leurs leaders reçurent pour instructions d'inculquer le nationalisme dans leurs jeunes esprits.

En dehors de l'Iran deux journaux firent leur apparition, reflétant une diversité de points de vue des intellectuels iraniens. HABL AL MATIN de CALCUTTA ne se rallia pas aux intellectuels libéraux iraniens dans leur condamnation de REZA SHAH. Tout au contraire, il vantait ses réussites et son commandement dynamique, mais lui demandait d'être plus humain plus libéral et d'octroyer une plus grande liberté (1). L'attitude la plus intéressante venait du Farangistan, qui était publié en Allemagne. Ceux qui contribuaient à ce journal comprenaient très bien les raisons sociales de l'échec de l'expérience nationaliste, démocrate libérale. Ils savaient que la base sociale pour un libéralisme en Iran était trop restreinte, et que le triomphe du nationalisme n'aurait lieu que lorsque cette base se serait agrandie. Afin d'atteindre ce but, Farangistan était prêt à exclure temporairement tout libéralisme et humanitarisme. Sa formule pour ce succès était une dictature puissante et un bain de sang qui détruirait vraiment l'aristocratie stérile.

REZA SHAH, n'était évidemment pas le leader idéal. Ce qu'il fallait c'était un intellectuel réfléchi qui pourrait se

(1) Voir pour exemple HABL AL MATIN, 21 décembre 1926.

423.

montrer aussi brutal que REZA SHAH mais qui pourrait allier à cette sauvagerie une compréhension intellectuelle du but d'une démocratie libérale (1).

Quoiqu'il en soit, les programmes particuliers que Farangistan défendait, l'extension de l'instruction, du commerce, des communications, etc ... étaient identiques à ceux de la dictature PAHLAVI-REZA SHAH n'avait peut-être pas la compréhension intellectuelle que désirait «Farangistan», et il n'était certainement pas entièrement dévoué au libéralisme. Mais il réussit en grande partie ce que «Farangistan» réclamait, c'est-à-dire, la création d'une base sociale assez vaste pour pouvoir soutenir un régime libéral et

démocratique et nationaliste. L'ère MOSSADEQH n'aurait jamais été possible sans lui.

Mais tout comme il leva une base sociale capable de soutenir l'ère MOSSADEQH, REZA SHAH priva cette ère d'un commandement qui lui était si nécessaire. Sous son règne, les iraniens apprirent à lire de la littérature, les grands événements de l'histoire et acquirent une compréhension des mathématiques et des sciences, mais on leur refusa le libre droit de recherche qui les aurait préparés à une direction politique démocratique. Il est vrai qu'il y eut des hommes remarquables au service de MOSSADEQH, mais il en aurait fallu bien plus.

(1) Voir Farangistan de l'année 1924.

4 24

REZA SHAH était bien plus qu'un nationaliste iranien. Ses ambitions pour l'Iran étaient très personnelles ainsi que CHARLES de GAULLE, REZA SHAH pensait que son pays et lui-même ne faisaient qu'un. Mais contrairement à de GAULLE en France, REZA SHAH ne fut jamais capable de vendre son image au peuple iranien. Cette réussite fut réservée au Dr MOHAMMAD MOSSADEQH.

## - CHAPITRE XV -

### 15 - NATIONALISME LIBERAL ,BREF TRIOMPHE

Une des ironies de l'histoire récente de l'Iran est que REZA SHAH, un homme qui n'avait que mépris pour le libéralisme et les libéraux, donna aux nationalistes libéraux iraniens une nouvelle chance, et peut-être la dernière. Il est peu vraisemblable que les libéraux iraniens reconnaissent leur dette envers la dictature PAHLAVI et, bien entendu l'aide apportée par REZA SHAH au libéralisme fut un pur effet du hasard. Mais un résultat du programme économique et social du SHAH fut de fournir aux libéraux l'appui politique de masse dont l'absence avait été leur principale faiblesse. De même, le refus du SHAH de laisser se développer une direction indépendante au sein des classes moyennes en expansion fit le jeu des intellectuels libéraux de la classe supérieure auprès desquels la classe moyenne devait chercher ses leaders.

La dynamique de la croissance d'une société fit de la période d'après REZA SHAH le moment crucial pour la nation--

nalisme libéral. Quoique le nombre des personnes politiquement

informées se soit multiplié sous REZA SHAH, il est probable que 10 % seulement de la population appartenait à cette catégorie. Ils étaient suffisamment peu nombreux et dépourvus de direction pour se ranger sous les ordres de l'intelligentsia nationaliste libérale, mais assez nombreux cependant pour apporter à leurs nouveaux leaders la populaire requise pour se joindre à la lutte contre la Cour et ses alliés, les propriétaires terriens.

A ce moment, il semble que, à l'instar des intellectuels libéraux se montrant à la hauteur de la situation et s'emparaient du pouvoir, il y aurait de bonnes chances de réaliser une union stable entre le libéralisme et le nationalisme. Si les libéraux renforçaient leur pouvoir, ils auraient pu orienter des développements sociaux et politiques pendant les moments difficiles qui se présenteraient quand les vastes masses paysannes et prolétariennes acquerraient un début de conscience politique. Mais si l'intelligentsia libérale ne réussissait pas à saisir le pouvoir, sans doute auraient-ils laissé passer leur dernière chance. L'accroissement du nombre de personnes politiquement informées s'accompagnerait inévitablement d'une baisse du niveau de cette formation et d'une augmentation proportionnelle de possibilités s'offrant à un démagogue ou un dictateur militaire. Le point serait bientôt atteint où l'élite intellectuelle aurait la plus grande difficulté à obtenir et conserver la direction du mouvement. La tragédie de l'époque de MOSSADEGH n'en est que plus grande parce que les intellectuels libéraux se montrèrent à la hauteur de la situation, mais manquèrent de la sagesse et de la chance pour en tirer les bénéfices.

A l'automne de 1949, l'Iran se prépara à de nouvelles élections de comédie, pour élire le Seizième Majlis cette fois. Le «Ministre de la Cour», ABDOLHOSSEIN HAZHIR, était regardé comme une puissance importante à l'ombre du trône et comme

427

l'homme chargé de truquer les élections. A ce moment, MOHAMMAD REZA SHAH se préparait à partir pour les Etats Unis, en quête d'aide financière. On se demandait à TEHERAN si WASHINGTON accorderait son aide à un gouvernement aussi corrompu que celui de l'Iran avait la réputation de l'être (1). Mais rien n'indique que TEHERAN ou WASHINGTON se soient souciés du fait que les futures élections étaient

truquées. Mais le 14 octobre 1949, le Dr. MOHAMt4AD MOSSADEGH et un groupe de partisans, parmi lesquels les principaux leaders intellectuels envahirent les jardins du palais royal pour protester contre les élections.

Le trucage des élections mit ainsi en lumière le fait que l'Iran était dirigé par une oligarchie corrompue.

Cinq jours plus tard, le SHAH, très embarrassé, promit à MOSSADEGH que si une enquête prouvait que les élections n'avaient pas été libres, de nouvelles élections auraient lieu (2). MOSSADEGH et ses compagnons se dispersèrent et une enquête fut ouverte.

La plupart des Iraniens s'attendaient à ce que l'enquête ne soit elle aussi qu'une comédie. Mais le 4 novembre 1949, HAZHIR fut abattu, et mourut le lendemain. Sa mort, rappelait d'autres assassinats politiques en Iran, fit

(1) The New York Times, 14 février 1950, 22-1.

(2) The New York Times, 19 octobre 1949, 24-6.

428

comprendre à l'oligarchie que le fossé la séparant de l'opposition de la classe moyenne s'était dangereusement creusé. L'oligarchie aurait pu réagir en supprimant les têtes de l'opposition; au lieu de cela, elle suivit le schéma familial et battit en retraite devant la violence. Le il novembre 1949, les élections furent déclarées nulles-et de nouvelles élections furent commencées (1). Entre cette date et celle de ces élections, le SHAH se rendit à WASHINGTON, où on lui laissa comprendre que l'aide financière qu'il demanderait ne serait accordée que quand son pays aurait été mis en ordre (2). De retour en Iran, il ordonna un programme de réformes et, en février, permit aux élections d'être relativement libres.

En passant en revue sa carrière, MOHAMMAD REZA SHAH pourrai peut-être considérer cette dernière décision comme sa plus grave erreur. Il est cependant facile de voir pourquoi il était tombé dans le piège. Il avait sans aucun doute compri que MOSSADEGH et ses compagnons remporteraient les élection à TEHERAN. Mais après tout, son père-avait parfois consenti à laisser la victoire à des candidats de l'opposition afin de donner aux élections un vernis d'authenticité, et n'en avait jamais souffert. De toute façon, la délégation de

(1) The New York Times, 11 novembre 1949, 7-6.

(2) The New York Times, 14 février 1950, 22-1.

4 29.

TEHERAN ne constituerait qu'une faible minorité, et l'écrasante majorité des députés provinciaux rencontrait l'approbation du SHAH.

Mais les temps changent. Le parallèle fait entre les parlements de REZA SHAH et de MOHAMMAD REZA SHAH était loin d'être exact. La principale différence était dans l'attitude de la classe moyenne. La base du soutien de REZA SHAH avait été la classe moyenne, mais celle de son fils était la classe supérieure; et en 1954, la classe moyenne à présent relativement grande, était mure pour l'apparition d'un nouvel homme d'Etat. Ainsi, tandis que le député de l'opposition de l'époque REZA SHAH devait limiter son appel à la classe supérieure et à une poignée de leaders intellectuels et religieux, le député de l'opposition en 1950 pouvait en appeler à un important groupe d'électeurs politiquement conscients et insatisfaits.

Le SHAH ne vit pas sans alarme qu'après les élections de Février. En effet, peu de personnes à TEHERAN prenaient au sérieux la prétendue liberté des élections.

Le correspondant au

New York Times rapporta qu'il n'y avait presque aucune indication d'un intérêt ou d'une activité chez les électeurs (1). Mais le Dr MOSSADEGH et sept autres nationalistes convaincus, comprenant L'AYATOLLAH RASHAM, furent élus, et le 16e Majlis promettait d'être le plus intéressant depuis

(1) New York Times, 10 février 1950, 11-1.

4 30.

le premier ou le deuxième Majlis. Le Dr MOSSADEGH et ses alliés avaient octroyés un forum à partir duquel ils pouvaient chercher à prendre la tête de la classe moyenne nationaliste. Tout juste 14 mois après les élections apathiques TEHERAN, l'Iran avait un gouvernement qui était capable de s'attirer un soutien massif. Durant ces 14 mois, le nationalisme iranien, amorphe et sans tête s'était cristallisé en un NATIONALISME IRANIEN ayant un grand homme pour guide et ayant le sens d'une mission nationale quasiment mystique.

Des descriptions du gouvernement de l'Iran de l'après guerre dans les journaux et les livres occidentaux décrivent couramment les chefs de l'oligarchie iranienne comme étant pro-occidentaux, tandis que MOSSADEGH et ses partisans sont couramment rejetés avec un label antioccidental. C'est un commentaire provenant de l'Amérique du milieu du 20ème siècle. On peut comprendre que les obligations d'une «real politik» amène à un accord de travail ou même à un alignement entre l'oligarchie

iranien à tendance féodaliste et la démocratie occidentale. Mais une telle coopération, si elle est nécessaire, ne devrait avoir lieu qu'après une analyse honnête et sérieuse de la situation politique interne et des conséquences, à l'intérieur et à l'extérieur des frontières iraniennes, résultant d'une alliance entre des éléments qui, malgré un effort d'imagination ne peut être décrit comme partageant les convictions idéologiques de l'Occident.

4 3 1

Quoiqu'il en soit, pour des raisons inhérentes à l'Amérique, son public et ses hommes d'Etat semblent être menés par le besoin de rationaliser idéologiquement de telles alliances. Par conséquent, le terme pro-occident, se référant aux leaders Iraniens a peut être simplement voulu dire un désir de s'associer ouvertement avec l'Occident pendant la guerre froide et le terme «anti-occident» peut simplement impliquer un refus de s'engager dans une telle alliance avec l'Occident. Mais le sens de ces deux expressions s'élargit jusqu'à ce que la classe supérieure féodaliste et le SHAH de plus en plus totalitariste furent envisagés comme des alliés idéologiques, et des hommes tels que MOSSADEGH, dont l'attachement à la démocratie libérale en 1952 auraient pu amener son renversement en 1953, furent considérés comme des ennemis idéologiques. La complexité de la situation politique en Iran réduite à la simplicité idéologique d'un feuilleton de télévision, les prises de décision pour WASHINGTON devinrent faciles.

Certains iraniens remettent sérieusement en question l'honnêteté et le patriotisme du Dr MOSSADEGH, mais il y a probablement plus d'opinions contradictoires sur MOSSADEGH que sur tout autre homme politique iranien de ces 150 dernières années.

Né avec la sécurité de l'agent et une solide position dans l'oligarchie iranienne, comprenant des liens étroits avec la

.0

4 3 2

dynastie GHADJAR, MOSSADEGH était Néanmoins un candidat logique pour prendre la tête d'un mouvement essentiellement composé par la classe moyenne. On ne connaît pas la date de sa naissance, bien qu'on puisse la situer aux environs de 1880. De toute façon il était un démocrate libéral convaincu lorsque survint la révolution de 1906. Il avait passé ses années d'apprentissage dans des institutions françaises et suisses, et dès son retour en Iran devint l'un des libéraux de la classe supérieure qui devaient jusqu'à

l'avènement de REZA SHAH fournir la direction intellectuelle du nationalisme iranien. Après son éclipse politique pendant la dictature PAHLAVI, lorsque MOHAMMAD REZA SHAH, rompant avec la tradition de son père, choisit d'associer son propre destin politique à ceux de l'ancienne oligarchie, MOSSADEGH devint le point de ralliement de la classe moyenne. Il avait un extraordinaire sens du drame, et même au sein de la culture iranienne, où il est normal de faire étalage de ses émotions, ses discours frisaient le charlatanisme, entre l'efficacité et le surfait. De nombreux observateurs occidentaux ne pouvaient le prendre au sérieux à cause de ses jérémiades publiques et de ses évanouissements. Mais en grande partie à cause de ses tirades, MOSSADEGH put amener au nationalisme iranien une direction personnalisée qui devint rapidement symbolique.

4 3 3

Un point de vue largement répandu dans les cercles occidentaux est que, la démocratie libérale ne peut s'établir elle-même dans les Etats Afro-Asiatiques en voie de développement jusqu'à ce qu'apparaisse un public politiquement mûr. Bien que le cas de l'Inde et de Nehru soutiennent que ce point de vue pessimiste n'est pas dans une grande partie de l'Asie démontre qu'il reste beaucoup de choses à en dire.

Il est déjà assez difficile pour les occidentaux lettrés de comprendre ce qu'est une démocratie libérale. Pour les travailleurs et les paysans qui s'éveillent à une conscience politique dans des sociétés en voie de développement une telle compréhension est impossible.

Il est peu probable qu'une démocratie libérale puisse survivre dans de nouveaux Etats indépendants sans qu'apparaisse un individu remarquable qui soit capable de s'attirer le soutien des nouvellement éveillés et qui soit cependant et le reste, un ferme défenseur de la démocratie libérale.-

NETTRU est un tel homme et MOSSADEGH aurait pu l'être. A partir de son élection au 16ème Majlis jusqu'à son retour triomphal des Nations Unies en 1952, MOSSADEGH fut accepté par un public toujours plus vaste, comme étant un leader entièrement digne de foi qui méritait leur appui. Une grande majorité de la classe moyenne accepta ce point de vue début 1951, et vers janvier 1952 un pourcentage significatif de la classe inférieure urbaine et de la paysannerie se mit à

partager cette opinion. MOSSADEGH était en voie de personnifier les efforts iraniens pour obtenir une dignité et une indépendance internationale et pour que le pouvoir ne soit plus entre les mains de l'oligarchie.

L'apparition de cette direction symbolique était essentiel à la vitalité du mouvement nationaliste. Quoiqu'il en soit, en lui-même, l'attrait de la personnalité de MOSSADEGH n'aurait pu donner vie à ce mouvement. Tout aussi important fut la formation d'une coalition de leaders soutenus par la classe moyenne, qui étaient capables de s'unir autour de MOSSADEGH dans une lutte contre la prédominance politique de l'oligarchie.

L'histoire de MOSSADEGH démontre que les leaders proMossadegh et Mossadegh lui-même devaient rester dans le cadre d'une idéologie reconnue s'ils désiraient retenir le soutien de l'élite de la classe moyenne ou sinon il encourrait le risque d'ostracisme et une perte d'influence. En même temps, la majorité des éléments de la coalition nationaliste n'avait pas évolué dans le type d'organisations précédentes qui désiraient justifier l'appellation de «Parti».

Les groupements politiques qui se rapprochaient le plus des exigences pour être définis en «Parti Politique» se trouvaient dans l'aile gauche du Front National. Plus à gauche il y avait le «Parti travailliste» menés par le dynamique et volontaire Dr MOZAFFAR BAQAI. Mais ce Parti était sous :de nombreux aspects un Parti de transition dont les membres et la direction contenaient des éléments anciens et nouveaux des groupes politiques iraniens. Le Dr BAQAI était l'un des éminents leaders nationalistes, et qui en fait pouvait se considérer comme l'héritier de MOSSADEGH. Quoiqu'il en soit, c'était cette prééminence de son leader qui allait à l'encontre de la transformation du Parti des Travailleurs en un parti politique moderne. Un important pourcentage du bureau directeur était entièrement voué à BAQAI et était prêt à le suivre à travers les nombreux détours idéologiques qu'il allait faire dans les prochaines années. Le Parti des Travailleurs était lui même une coalition d'intellectuels marxistes non-stalinistes et des syndicalistes socialistes mais non doctrinaires. Ce fut ce dernier groupe qui resta fidèle à BAQAI. Quoiqu'il en soit, le premier groupe mené par KHALIL MALEKI, fut moins flexible idéologiquement et était éventuellement destiné à se séparer du Parti des Travailleurs et à former un Parti à la TITO, la «Troisième Force» @EKI avait été un éminent théoricien du Parti TUDEH mais avait surtout été déçu-par les tentatives soviétiques d'installer un gouvernement jouet en Azerbaïdjan.

Le Parti Iran est bien plus intéressant en tant qu'authentique Parti Politique. Jusqu'à la création de la Troisième Force», seul le Parti Iran parmi les groupes non-communistes pouvait être décrit comme étant entièrement indépendant du pouvoir d'un seul homme. Allahyar SALEH, qui était généralement reconnu comme étant le leader-du Parti Iran, était populaire et

très respecté mais n'était en aucune façon un leader indispensable. S'il avait renoncé à la direction du Parti, on n'a aucune raison de penser que ce Parti aurait perdu de sa vitalité. Bien que le Parti Iran n'eut pas la rigidité de la future «IIIème force», il avait une teinte socialiste se confondant avec son intense nationalisme. Les membres étaient essentiellement issus des professions libérales, englobant un haut pourcentage de jeunes bureaucrates très qualifiés. On trouvait dans ce Parti bien plus de docteurs, avocats, ingénieurs, journalistes, professeurs et enseignants que d'hommes d'affaires. On pouvait peut être se passer de SALEH, mais son successeur allait sans aucun doute venir de l'un des groupes d'anciens hommes d'Etat Nationalistes.

Des Nationalistes plus jeunes qui partageaient les buts du Parti Iran mais différaient grandement par leur point de vue sur la stratégie et les tactiques désiraient être plus écoutés dans les déterminations de politique. Le noyau de cette opposition était un groupe de jeunes intellectuels et de professionnels qui formaient un groupe appelé «MARDOM IRAN» qui avait vu le jour en même temps que le Parti Iran en 1950.

4 37.

Dans les conseils intérieurs du Parti ce groupe avait une représentation d'un tiers. Le problème culmina en Février 1952, lorsque MOHAMMAD NAKHSHAB, l'un des fondateurs de MARDOM IRAN, fut expulsé, emportant avec lui 50 % du Parti. Le «MARDOM IRAN» dont la direction comprenait, NAKHSHAB, HOSSEIN RAZI et le Dr MOHAMMAD ALI SHARIAT MADARI; préchaie un «socialisme spirituel» en même temps qu'un intense nationalisme. Mais les différences idéologiques étaient moins importantes que le défi à la direction du Parti. Le conflit Parti Iran - Mardom Iran se rapproche d'un conflit semblable dans le Parti socialiste français hautement bureaucratique et indique que les politiciens nationalistes des classes supérieures avait à tel point institutionnalisé leur contrôle sur le Parti Iran qu'en fait ils constituaient la bureaucratie d'un Parti structuré.

De tels organisateurs politiques ne se trouvaient ni dans le centre ni dans la droite conservatrice du Front National Quoiqu'il en soit, au centre on trouvait les plus proches collaborateurs de MASSADEGH. Chacun de ces hommes avait ses propres partisans, mais peu pensaient en termes organisationnels. Le Front National lui-même était dominé par le Centre tout simplement parce que son leader le Dr MOSSADEGH, en faisait parti. Les événements MOSSADEGH indiquent que le noyau pour les partis politiques du centre pouvaient être constitués par les marchands prospères,

habituellement avec des fortes teintes religieuses et des alliés dans le corps étudiant et enseignant de l'université de TEHERAN.

438. Les partisans de MOSSADEGH, de la droite conservatrice se recrutèrent chez les marchands, les propriétaires fonciers et les officiers de l'armée.

En dehors du classement droite-gauche on pouvait trouver des nationalistes extrémistes et les organisations -à prédominance religieuse. Les groupes nationalistes-extrémistes étaient influencés par le fascisme européen. La presse pan-iraniste de la période MOSSADEGH démontra que l'antisémitisme, l'anti-capitalisme, l'anticommunisme, et les revendications impérialistes de ce groupe politique revêtaient une horrible ressemblance avec le dogme Hitlérien. Le Parti Pan-Iran, attirait ses adhérents parmi les étudiants des écoles secondaires de la classe moyenne, et moyenne inférieure, mais il attirait aussi les «durs» de sociétés athlétiques. Pan Iran souffrit d'une série de ruptures, chaque groupe scindé revendiquant l'authenticité d'être le Parti Pan Iran. Le plus grand et fidèle de ces groupes fut mené par DARIUSH FORVHAR, à son apogée ce groupe ne comptait que quelques mille personnes et se confirmait à TEHERAN.

Les organisations politico-religieuses alliées ou intégralement assimilées au Front National échappaient à la classification droite-gauche. Le FEDAYAN Islam ne pouvait par sa propre définition s'associer étroitement au Front National. Composé des plus dures opposants à la sécularisation, le Fedayan était l'ennemi naturel du mouvement nationaliste. On a accusé le Dr BAQAI, l'Ayatollah KASHANI et de nombreux membres éminents du Front National d'avoir donné leur bénédiction à l'assassinat du Premier Ministre RAZMARA. KASHANI,

439

quant à lui, faillit admettre l'accusation. Il savait que l'assassinat de RAZMARA était plus applaudi que condamné. Mais l'alliance du Front National-Fedayan ne survécut pas à la formation du gouvernement MOSSADEGH (1). Puisque l'organisation de KASHANI, le MAJAHADIN Islam, a été décrite dans un chapitre précédent (2), nous n'y ajouterons pas grand chose

Il y avait un grand nombre de leaders religieux préoccupés de politique, qui, bien qu'entièrement dévoués au Mouvement National, ne s'identifiaient pas au MAJAHADIN Islam à cause d'une incapacité à travailler avec RASHANI. Ces leaders ne cherchèrent pas à former des organisations rivales, puisqu'à cette époque aucune opposition n'était nécessaire.

Néanmoins, parmi ces hommes on trouvait des figures religieuses les plus populaires et capables de l'Iran; le monopole aussi entier que lui-même ou de nombreux observateurs occidentaux ne l'avaient imaginé.

La coalition du Front National englobait des éléments de toutes les sections du corps politique, religieux ou séculaires, la paysannerie et les classes supérieures, la droite et la gauche. En fait le centre de gravité politique était la classe moyenne et ceux du centre gauche économiquement parlant. Selon toutes les probabilités l'unité n'aurait pu être maintenue qu'avec le type de programme prôné par le Front National. Certains objectifs bien particuliers concernaient la destruction de tous les aspects de l'alliance oligarchique impériale.

(1) voir chapitre 10.

(2) voir chapitre 10.

440. surtout le plus puissant des outils politiques, l'Anglocompany. L'Iranian Oil Company l'objectif général était la construction d'un Iran sain et indépendant.

Durant les 14 mois suivant les élections de Février 1950 à TEHERAN et avant la victoire nationaliste, le Premier Ministre d'Iran fut le général Ali RAZMARA. Lorsqu'il fut assassiné en Mars 1951 la majorité de l'élément nationaliste se réjouit. Cependant l'histoire de RAZMARA a démontré qu'il était nationaliste et qu'il était en puissance, la personnalité, le talent, le tempérament pour devenir un grand dirigeant de l'Iran. Son échec ressemblait aux autres échecs, tant des leaders iraniens que des hommes d'Etat occidentaux en ce qui concerne l'Iran; incapacité de comprendre qu'il fallait à présent tenir compte de l'opinion publique en Iran. Il y avait un consensus en Iran sur la nécessité de lutter contre le pouvoir impérial occidental et oligarchique. RAZMARA aurait pu satisfaire le public sur ce point, mais au contraire il donna l'impression de s'allier avec les deux. En Mars 1951 c'était trop tard. Déjà le sentiment nationaliste s'était focalisé sur MOSSADEGH, un homme qui comprenait intuitivement le désir populaire et qui, plus important, même, le partageait.

De nos jours, les références aux débuts de l'ère MOSSADEGH sont rares. Surtout en occident où on s'efforce de dépeindre le SHAH comme un brave type. Cette période est survolée. On a du mal à recréer ce que fut l'intensité et la grandeur du soutien public pour MOSSADEGH. Il semble presque abhorré.

de nos jours que le *Time* magazine ait choisi MOSSADEGH comme l'homme de l'année 1952. MOSSADEGH fut choisi parce qu'il symbolisait l'éveil au Moyen Orient d'une force populaire capable de monter au pouvoir. MOSSADEGH échoua, et l'attention du monde se focalisa sur un autre leader du Moyen Orient qui personnifiait une force populaire.

Les faits démontrent l'extrême popularité du Front National comme meneur du Nationalisme -iranien, et les deux révélateurs de cet état de fait furent le Majlis et la Presse. Il n'y avait pas plus de 12 députés sur 130 au 16ème Majlis qui pouvaient être décrits comme étant des nationalistes iraniens, et la majorité des députés était comme pour s'être satisfaite de l'ancien statu quo; mais ce même Majlis vota unanimement en faveur d'une nationalisation de l'industrie pétrolière ainsi qu'en faveur de MOSSADEGH. Leur manque de sincérité fut démontré à de nombreuses reprises, lorsqu'à chaque espoir d'un retrait de MOSSADEGH les députés étaient prêts à lui retirer leur appui. Les députés, dont la plupart représentaient l'ancienne oligarchie, se contentaient de suivre leur schéma qui consistait à se plier devant une force terrassante.

Le fait est, qu'ils reconnaissaient l'existence d'une telle force dans l'éveil d'une opinion publique.

Durant les premiers 18 mois du gouvernement MOSSADEGH, la presse rend le même son de cloche. La Presse Tuden et l'opposition de droite attaquaient MOSSADEGH et le Front

4 4 2

national, mais leurs références étaient nationalistes (1).

La grande tragédie de l'ère MOSSADEGH fut que l'immense énergie qui avait été déployée ne fut pas dirigée vers un programme constructif; nous avons déjà parlé de la disparité des forces déployées dans le Front National - et nous en déduisons que cette coalition ne pouvait exister que tant que le but commun était négatif. Mais rapidement après son entrée en fonction - l'espoir mit sur MOSSADEGH s'accrut, et à ce point les éléments marginaux de l'alliance MOSSADEGH auraient pu être abandonnés sans que le gouvernement en fut affaibli. Avant les derniers jours de son régime MOSSADEGH ne semblait pas comprendre, que l'immensité du soutien populaire dont il jouissait, lui donnait une liberté d'action dont n'avait joui aucun autre homme d'Etat Iranien. Non pas que MOSSADEGH méconnut l'importance de cet appui. Ce que MOSSADEGH ne comprit pas était que ce soutien interne lui donnait une grande indépendance dans ses rapports avec les anglais.

Le gouvernement MOSSADEGH avait un programme positif. Puisque la jeunesse qualifiée soutenait ardemment MOSSADEGH un réservoir de talents et de bonnes volontés était disponible, et il y avait beaucoup de projets.

Certains programmes se matérialisèrent, le plus important étant la réforme agraire. On a fait grand cas dans la presse occidentale de la mauvaise volonté de MOSSADEGH

(1) voir chapitre 13.

4 4 3

à coopérer avec le prôgra,@ge,de redistributions des terres inauguré par MOHMIMAD REZA SHAH. Le commentaire habituel est que MOSSADEGH est un gros propriétaire foncier cherchant à préserver les anciennes coutumes. Ceci est un exemple de la mauvaise compréhension de MOSSADEGH dans la Presse Occidentale. En fait si le programme de réformes agricoles de MOSSADEGH avait été répandu et mené à bien après son renversement, l'agriculture iranienne et les-villages iraniens pourraient à présent exhiber de nombreux progrès (1).

L'expérience a démontré à de nombreuses reprises que donner de la terre à un paysan qui ignore les méthodes agricoles modernes lui est rarement bénéfique.

En Iran, où des communautés entières dépendent d'un système d'irrigation coûteux et dur à maintenir, c'est particulièrement vrai. Si la distribution des terres devait être efficace en Iran, le paysan devrait être suffisamment instruit pour comprendre ce que sont, le choix de graines, la commercialisation, comment obtenir des prêts à faible intérêt, et plus important encore, la nécessité d'une entreprise coopérative avec les compagnons villageois pour que le système d'irrigation soit entretenu.

Peu de paysans comprennent tout cela.

Le programme agricole du Front National était moins spectaculaire que celui de MOHAMMAD REZA SHAH, mais bien plus

(1) Albion ROZA: «MOSSADEGH: Prophet ou Buffoon» The New York Times, 28 sept. 1952, Déc. 6, 16: 1. Cet article est la meilleure étude journalistique sur MOSSADEGH.

4 4 4

fondamental. Grâce à ce pourcentage du bénéfice que le propriétaire pouvait légalement exiger était limité par la loi. Ce propriétaire devait verser

20 % de ses bénéfices à la commune, la moitié allant aux paysans et l'autre moitié aux améliorations communales. Ces améliorations tendaient vers le but d'instruire les paysans sur les meilleures méthodes à pratiquer en agriculture. Le conseil villageois, que la loi cherchait à mettre sous l'autorité du village plutôt que sous celle du propriétaire, étudierait une approche du problème de la santé, sanitaire et d'irrigation. Pour sa part TEHERAN fournirait des conseillers techniques chevronnés pour aider à ces améliorations. Le «Point IV», peut revendiquer sa part de responsabilité dans l'instauration de ce programme, et pour la formation d'un groupe de jeunes iraniens instruits qui devinrent un noyau d'experts communaux (1).

Bien sûr, un tel programme ne pouvait commencer que très lentement. Il y avait d'autres programmes positifs dans les domaines de l'éducation, de la santé et de l'Industrie. Le plan d'organisation de l'Iran qui avait la responsabilité des projets économiques et sociaux, possédait un personnel dévoué et compétent placé sous la direction d'ALELAD ZANGANE. Mais le plan d'organisation manquait de moyens financiers pour exécuter ces programmes, ce qui aurait pu s'arranger par un accord sur le pétrole; plus important encore, il n'avait pas le soutien et l'intérêt de MOSSADEGH et de ses sbires nécessaires au succès. MOSSADEGH et ses conseillers étaient outrageusement préoccupés par leur bataille négative contre

(1) The New York Times, 28 sept. 1952, Sec. 6; 16: 1.

.d

4 4 5

la Grande Bretagne et ses, azlic-S domestiques réels ou imaginaires.

Le point culminant de cette lutte négative fut la question du pétrole. Ainsi que nous l'avons vu, cette querelle était pour les Iraniens essentiellement politique. Leur objectif principal était de s'assurer que l'industrie pétrolière iranienne ne pourrait jamais être l'outil pour maintenir le contrôle politique entre les mains de l'oligarchie soutenue par les Anglais.

L'ambassadeur Henry GRADY, écrivant après qu'il eut pris sa retraite du «Foreign Service», prouva une compréhension lucide du fait que la peur iranienne de futures manipulations politiques par les Anglais était le principal moteur d'un règlement de la question pétrolière. GRADY déplorait le manque de lucidité dans cette croyance iranienne et exprimait sa crainte que cette peur exagérée pouvait en elle-même

conduire au désastre (1).

Mais ainsi que le démontrait GRADY, les Anglais pouvaient encore sauver la situation. S'ils avaient accepté les prémisses de GRADY on peut penser que les Anglais aurait retiré le principal obstacle empêchant le mouvement nationaliste de s'avancer vers une direction constructive.

Ces prémisses était (a) que le mouvement nationaliste était l'expression authentique de l'opinion publique iranienne (b) que les leaders nationalistes étaient les

(1) US News and world report. 19 octobre 1951, pp. 13-17.

44 6.

les moins corrompus et l-e-.,groupe.le plus sincère de l'histoire iranienne moderne et qu'ils étaient sincèrement concernés par l'indépendance et la modernisation de la Nation (c), que les nationalistes, les leaders et le public, croyaient que les Anglais étaient engagés dans une interférence au jour le jour dans les affaires intérieures de l'Iran dans le but de maintenir le contrôle oligarchique sur un Iran semi-indépendant. Les Anglais qui pour des raisons pratiques et psychologiques ne pourrait accepter aucun de ces prémisses, persistaient dans leur conviction que l'Iran de 1951 différait très peu de l'Iran de 1901.

Si les Anglais avaient accepté les évaluations de GRADY, les négociations pétrolières auraient pu être menées sur un plan réaliste. Quoiqu'il en soit, la politique suivie par les Anglais était désespérément irréaliste. Ils devaient convaincre les iraniens qu'ils n'interfféreraient plus dans leurs affaires afin de bloquer tout progrès économique et social. Mais leurs actions eurent l'effet contraire. Ils pensèrent d'abord à envoyer une force navale dans le Golfe Persique. Le gouvernement américain les en ayant dissuadé ils levèrent un blocage économique. Cette politique était doublement inopportune car elle renforçait la croyance historique des Iraniens que les Anglais ne désiraient pas voir un Iran prospère (1). Telle était la justification d'une poursuite d'une orientation négativ

(1) c'était un sujet de discussion quotidien dans la Presse de TEHERAN durant la période MOSSADEGH. Voir pour exemple REYHAN, 18 sept. 1951.

447

On peut longuement conjecturer sur l'hypothèse que la croyance de

MOSSADEGH en une démocratie libérale mit en marche des forces qui l'amènèrent lui et le mouvement national à la défaite. MOSSADEGH désirait que les élections du 17<sup>ème</sup> Majlis soient libres. Convaincu que le peuple le soutenait il ne craignait pas grand chose. En cela MOSSADEGH était naïf. Bien sûr l'opinion des gens ayant une conscience politique en Janvier 1952, était largement en faveur de MOSSADEGH, mais la majorité des Iraniens n'était pas consciente. TEHERAN et TABRIZ soutiendraient MOSSADEGH, mais qu'en serait-il des milliers de villages où peu de gens savaient ce qui se passait? Traditionnellement ces paysans étaient carrément guidés comme du bétail vers le candidat éligible du propriétaire foncier. Finalement même si le Front National pouvait se dire proMossadegh, c'était une coalition dans laquelle le Parti Iran et les Centristes étaient plus près de MOSSADEGH que ne l'étaient les nationalistes-religieux ou les extrêmes de droite ou de gauche.

Les premiers résultats des élections du 17<sup>e</sup> Majlis fournirent les réponses à ces questions. Habituellement les élections en Iran étaient décalées, et parmi les premiers districts qui votaient en 1952, il y avait celui de ZANJAN, un district aux limites de l'Azerbaïdjan.

4 4 8

La ville de ZANJAN est un centre provincial Iranien de moyenne importance. Par sa situation au sein d'une région agricole riche et sur la route de TEHERAN à TABRIZ, ZANJAN avait peut être une population politiquement consciente nettement au dessus de la moyenne. Mais une puissante famille, le clan ZOLFAQARI dominait habituellement la politique de cette région. Bien qu'il y eut des partisans de MOSSADEGH à ZANJAN, il aurait fallu que le Ministère de l'intérieur intervienne pour que MOSSADEGH remporte la victoire. MOSSADEGH refusa d'intervenir dans cette élection, et lorsque les résultats parvinrent, les ZOLFAQAR avaient gagné.

Cette victoire n'était pas tragique pour MOSSADEGH. Bien qu'on ne peut décrire les ZOLFAQARIS comme des nationalistes ils avaient montré qu'ils l'étaient par leur courageuse opposition aux Russes. Néanmoins les Mossadeghistes de la classe moyenne de ZANJAN étaient déçus de l'élection des ZOLFAQARIS et le prestige de MOSSADEGH en souffrit.

Mais le pire était encore à venir. Si les ZOLFAQARIS étaient des modérés et de vrais patriotes, d'autres députés élus appartenaient à l'ancienne oligarchie. Les résultats des élections à YAZA, l'un des

grands centres provinciaux d'Iran furent étonnants. Trois hommes considérés par le public comme des laquais britanniques furent élus.

4 4 9.

TEHERAN bien sûr, vota de façon écrasante en faveur des candidats du Front National (1). Les communistes venaient en second et l'opposition de droite en 3ème place. Quoiqu'il en soit TABRIZ n'était pas si encourageant que cela. Les neuf hommes élus dans ce district étaient entièrement liés au soutien de MOSSADEGH, et ni le TUDEH ni l'opposition de droite ne se fit remarquer; mais, contrairement à TEHERAN, où les différents éléments au Front National étaient représentés, à TABRIZ, le Front National était scindé. Une campagne active se fit entre l'élément nationaliste-religieux et les leaders intellectuels plus modérés. Le résultat fut une victoire retentissante pour les candidats que RASHANI avait soutenu. Les deux postes allèrent à deux ecclésiastes éminents, ANGAJI et MILANI. Trois d'entre les autres gagnants étaient des candidats religieux, et des quatre autres, le centre du Front National n'en avait accepté que deux. A présent alarmé, le Parti Iran et le centre proposèrent très sérieusement l'annulation des élections de TABRIZ et que de nouvelles élections aient lieu. Quoiqu'il en soit le centre du Front National comprit alors qu'il fallait agir si on ne voulait pas que KASHANI et la droite s'empare du 17e Majlis. KERMANSHAH, KERMAN, RASHT, et KASHAN avaient élu des partisans de MOSSADEGH, mais des indications en provenance de CHIRAZ, ISPAHAN et surtout de MASHAD exposaient que les forces de KASHANI et probablement les candidats

(1) ETTELAAT, 17 février 1952.

4 50.

ISHANI de droite pouvaient gagner si le gouvernement n'intervenait pas.

Le dernier coup contre l'idéalisme doctrinaire des élections Mossadeghistes fut porté par le SHAH lui-même. Il y avait certains districts en Iran qui étaient de zones militaires, sous le contrôle de l'armée, et l'armée en Iran dépendait... directement du SHAH. Dans l'un de ces districts MESHGIN SHAH l'armée organisa l'élection de MEHDI MIR-ASHRAFI, éditeur corrompu et opportuniste de ATESH, un Journal parfois Mossadeghiste parfois de droite.

MIR-ASHRAFI ne pouvait prétendre représenter le district Azerbaïdjanais dans lequel son élection avait été organisée. et sa

sélection étonna tout le Front National. MOSSADEGH ne voulait pas fausser les élections qui restaient encore, mais désirait plutôt interrompre les élections après qu'un quorum de 69 députés ait été élu. Habituellement en Iran les élections sont définitivement suspendues dans plusieurs districts, mais jamais encore on n'avait remis à plus tard l'élection de presque la moitié des députés.

En suspendant le reste des élections, MOSSADEGH n'était pas pour autant tiré d'affaires. Seul 25 des 69 députés élus étaient réellement dévoués au Front National, et presque la majorité était secrètement opposée à MOSSADEGH (1).

(1) Le noyau de la force de MOSSADEGH, 30 députés, fut mis à jour par un vote le 18 juillet 1952, lors de l'action de AHMAD QAVAM. The New York Times, 18 juillet 1952, 1: 2. Après les défections de MAKI, BAGAI, et RASHANI le nombre des partisans tomba à 25.

4 51

Ces députés soutinrent MOSSADEGH tant qu'il fut choisi par l'élément conscient. Mais en juillet 1952, lorsqu'on pensa généralement que l'Angleterre et les Etats-Unis étaient en faveur du remplacement de MOSSADEGH par Ahmad QAVAM, ils votèrent contre MOSSADEGH.

Puis, lors du renversement de QAVAM par un soulèvement populaire, ces députés revinrent à leur soutien de MOSSADEGH.

La scission du Front National devint complète au cours de l'hiver et le printemps 1953. Le résultat de cette rupture devait être (a) une preuve que le rôle personnel de MOSSADEGH parmi les nationalistes était devenu inattaquable, (b) La preuve que le désir de MOSSADEGH de ne pas fausser les élections était paradoxalement, une erreur fatale si le libéralisme devait triompher en Iran (c) l'obligation pour MOSSADEGH de se diriger vers un pouvoir dictatorial qu'il avait pendant si longtemps combattu, et (d) les avantages de tous ces faits pour le renversement de MOSSADEGH.

Dans les élections du 17ème Majlis à TEKERAN, le récipiendaire des voix fut HOSSEIN MAKI, un nationaliste convaincu, moins un homme peu capable. MAKI se considérait comme l'expert de la question pétrolière du gouvernement MOSSADEGH et après des élections de TEHERAN, comme l'héritier de MOSSADEGH. MAKI se trouva progressivement relégué à l'arrière plan. Son rejet fut

éventuellement connu et au début 1953 le public fut au courant de son divorce avec leur idole (15).

(1) The New York Times, 9 janvier 1953, 1: 2.

4 52

MAKI fut carrément éclipsé,...-En fait, aucun de ceux qui avait voté pour MAKI n'était prêt à le suivre hors du Front National. Au contraire, le doute, soigneusement entretenu par l'opposition de droite, quant à ses relations secrètes avec les Anglais, fut bien plus crédible.

Ce fut le Dr BAQAI qui fut le prochain à se séparer ouvertement de MOSSADEGH. Sa rupture était bien plus importante pour le Front National que ne l'avait été celle de MAKI. Contrairement à MAKI, BAQAI était un homme très intelligent et puissant ayant un fidèle soutien organisationnel. BAQAI donna pour raison de sa rupture l'indulgence de MOSSADEGH envers les communistes. En tant que leader d'une puissante organisation politique, qu'éditeur de l'influent journal nationaliste SHAHED, et qu'allié de longue date de l'Ayato.Ua KASHANI, dont il pouvait attendre un puissant appui, BAQAI pouvait sérieusement revendiquer le commandement du Front National. Mais BAQAI, tout comme MAKI, ne comprenait pas la qualité charismatique de l'attrait personnel de MOSSADEGH Lorsque BAQAI se sépara de MOSSADEGH, l'élément intellectuel à tendance titoïste de son Parti des Travailleurs, le quitta et forma un nouveau et fidèle parti MOSSAGHISTE, la «IIIIE Force»; et lorsque MALEKI, le leader de la «IIIIE Force» et d'autre cessèrent d'écrire pour SHAHED, ce journal perdit sa popularité et sa qualité. Après la rupture BAQAI se retrouva avec quelques partisans intellectuels, et par la suite son organisation fut dominée par des hommes qui ne différaient que fort peu des leaders Chaq Keshan.

4 53

Quoiqu'il en soit la scission la Plus dangereuse eût lieu lorsque YASHANI rompit avec MOSSADEGH en Janvier 1953 (1). MAKI et BAQAI avaient cherché leur appui dans les classes moyennes et moyennes supérieures laïcises, mais la force de KASHANI avait toujours été la classe moyenne inférieure, qui répondait traditionnellement à uné directio religieuse. Bien que la victoire de MOSSADEGH sur MAKI et BAQAI démontra son emprise--sur les classes moyennes et moyennes supérieures, son attrait pour la classe moyenne inférieure n'était pas encore prouvé. On pensait qu'après la rupture, chaque leader emporterait avec lui un important bloc de

partisans. En fait, la rupture détruit la base du soutien de KASHANI. Au Majlis seul deux députés religieux lui restèrent fidèles; le reste, y compris la délégation populaire et puissante de TABRIZ choisirent de rester fidèles au Dr MOSSADEGH (2). Et ce fut encore pire pour KASHANI, la majorité des chefs des guildes à tendance religieuse du Bazar choisirent de prendre pour dirigeant MOSSADEGH (3)

L'erreur commune aux trois hommes qui choisirent la rupture fut qu'ils ne comprirent pas que leur opposant n'était pas un simple politicien iranien du nom de MOHAMMAD MOSSADEGH, mais un homme autour duquel un intense mouvement populaire s'était cristallisé.

(1) The New York Times, 19 janvier 1953, 1: 2.

(2) idem 20 janvier 1953, 1: 4. (3) idem 16 Avril 1953, 6: 3.

4 54

La victoire personnelle de MQ-SSADEGE sur ses rivaux était presque absolue. Néanmoins, les trois allaient se venger. On peut dire que leur défection fit pencher la balance en défaveur du Front National. Premièrement, même si seule une minorité de député s'allièrent à cette défection, BAQAI et KASHANI et leurs alliés pouvaient apporter l'opposition de propriétaire foncier le type de commandement nécessaire à une mobilisation d'es forces anti-MOSSADEGH. Deuxièmement, MAKI BAQAI et surtout KASHANI avaient été les hommes capables de soulever l'appui des foules dont avait joui le Front National. Après la rupture, KASHANI démontra son habileté à rassembler des foules, mais elles étaient plutôt du genre Chaq Keshan. D'autres leaders du Front National qui avaient une influence sur la classe moyenne inférieure dont sortissent les foules, restèrent. Mais aucun de ces hommes ne pouvait se comparer à KASHANI ou BAQAI par son habileté à créer et contrôler de tels rassemblements. Par conséquent, le Front National ne pouvait espérer attirer dans les rues les mêmes foules que quelques années avant.--

L'impact de cette réalité se fit bientôt sentir. MOSSADEGH se félicitait encore de sa victoire lorsque le 27 février 195 un rassemblement s'attaqua à sa maison. La pseudo spontanéité de ce rassemblement ne trompait personne à TEHERAN. Le leader de ce rassemblement était le plus notoire des leaders

4 55.

Chaque Keshan, SHABAN JAIFAR]b.surnommé 'Illécervelé». Il était évident que ce rassemblement avait été commandé par le groupe de KASHANI. MOSSADEGH ne laissa aucun doute s'installer Il déclara que KASHANI avait organisé ces rassemblements en collaboration avec la Cour et par déduction avec les Anglais (1). Quelques jours auparavant MOSSADEGH avait déclaré qu'un accord pétrolier pourrait être rapidement négocié si les Anglais, ne désiraient pas que ses ennemis le renversent, ouvrant la route à un accord plus favorable de la question pétrolière (2).

En Mars 1953, la question s'était cristallisée pour MOSSADEGH Le Front National après la retraite de MAKI, BAQAI et de KASHANI était une organisation plus homogène et puissante mais pour l'heure, à cause de leur représentation au Majlis, les trois déserteurs étaient une épine pour MOSSADEGH. On pouvait encore compter sur la docilité de l'élément foncier de droite au Majlis tant qu'il n'y avait aucune épreuve de force contre MOSSADEGH. La Cour collaborait évidemment avec l'opposition, mais la Cour en elle-même n'était pas une menace, et il était encore possible que le SHAH devienne un Monarque constitutionnel qui soutiendrait un programme de réformes modéré, économique, social et politique. Le TUDEH cherchait à collaborer avec les Mossadeghistes

(1) The New York Times, 1er Mars 1953; 24 3-6.

mais ces derniers avaient sérieusement repoussé le TUDEH (1) et ne prenaient pas au sérieux le pouvoir subversif des communistes.

Il y avait un grand danger selon MOSSADEGH. Les officiers de l'Armée étaient on ne peut moins enthousiastes- quant au régime, et un groupe énergique d'officiers à la retraite' menés par le Général FAZLOLLAH ZAHEDI était ouvertement antagonistes. Puisque le SHAH gardait le contrôle de l'Armée C'était le talon d'Achille de MOSSADEGH. Le Général ZAHEDI proclama ouvertement son intention de renverser le régime et en une complication de plus, le bruit courait que les Anglais étaient en étroite liaison avec ZAHEDI et ses hommes.

Il est donc évident que l'Armée détenait la clef de la situation. Pour cela, MOSSADEGH entreprit la tâche d'amener l'Armée sous le contrôle du Premier Ministre et de son Cabinet. Il avait désigné un «Comité des 8» députés qui pouvait émettre des propositions pour limiter le rôle constitutionnel de la Cour. Ce Comité, dont plusieurs membres étaient des nationalistes modérés, conseillèrent que le SHAH devrait accepter un rôle constitutionnel limité et que le contrôle de toutes les forces armées devrait être remis entre les mains du Cabinet (2).

(1) The New York Times, 4 mars 1953, 8 1. (2) idem 7 avril 1953, I 7.

4 57.

L'importance que MOSSADEGH accordait à ce projet se dénote par le fait qu'il acceptait d'abandonner son pouvoir plénier dans les affaires économiques en manière de bonne foi si l'opposition accédait à sa demande d'un contrôle sur les forces armées (1). L'opposition savait qu'avec ce contrôle MOSSADEGH consoliderait son pouvoir.

Quoiqu'il en soit, si le rapport du «Comité des 8», devait être voté, les dociles députés fonciers soutiendraient sûrement MOSSADEGH.

Par conséquent, la tactique de l'opposition était d'empêcher que ne soit réuni un quorum de députés. A chaque mouvement crucial un groupe de députés de l'opposition quittait soudainement la ville pour «aller voir leurs grands mères souffrantes», et le vote ne pouvait avoir lieu (2).

MOSSADEGH était pris à son propre piège. Il devenait évident que l'impasse ne pouvait être dépassée que par des moyens illégaux. Pendant un temps, il sembla que la solution serait une poursuite des élections, et cette fois-ci on veillerait ce que ne soient élus que les partisans du Front National

Quoiqu'il en soit, puisque l'approbation d'un quorum des députés Majlis était nécessaire avant que les lettres de créance d'un député nouvellement élu ne puissent être acceptées, une poignée de députés, pouvait empêcher que les nouveaux députés siègent, tout comme ils avaient bloqué

(1) New York Times, 17 mars 1953, 10: 5.

(2) idem 17 avril 1953, 6: 3.

4 58

l'approbation des redomah@tions-du «Comité des 8» (1).

Le 21 Avril 1953, MOHAMMAD AFSHARTUS, le chef de la police de MOSSADEGH, énergique et loyal, disparut après avoir parlé à MOSSADEGH d'un mystérieux rendez-vous auquel il se rendait. Son corps fut découvert quelques jours plus tard. L'enquête incrimina bientôt BAQAI (AFSHARTUS avait été assassiné dans la maison de HOSSEIN KHARIVI, un sbire de BAQAI», aujourd'hui favori de la Cour), le général LAHEDIS et ses acolytes, un commerçant en vue, et un fils de l'Ayatollah KASHANI (2). MOSSADEGH ne pouvait plus douter de la nature désespérée de sa situation, et l'attrait de mesures extra-constitutionnelles se fit plus pressant. Les Mossadeghistes semblaient penser que la seule alternative encore possible était de forcer les Etats-Unis de venir à l'aide de MOSSADEGH. Quand cette aide fut refusée, dans la lettre d'EISENHOWER du 29 juin 1953, MOSSADEGH sentit qu'il avait épuisé toutes les possibilités légales et proposa d'organiser un référendum par lequel le peuple pourrait approuver sa politique et lui permettre de tenir de nouvelles élections sans l'accord du SHAH. Toutefois, il demanda d'abord à ses partisans au Majlis de démissionner afin de détruire à jamais le quorum existant. Vingt sept députés démissionnèrent le 14 juillet, et le nombre des démissions atteignit cinquante deux le 17 juillet (3).

(1) New York Times, 21 avril 1953, 18: 2.

(2) idem 22 avril 1953, II: 1, 27 avril 1953, 1:5  
28 avril 1953, 5: 1 29 avril 1953, 7:7

(3) idem 15 juillet 1953, II 1; 17 juillet  
1953, 4: 5.

459.

Pour un homme qui avait poussé l'idéalisme jusqu'à refuser d'intervenir dans l'élection du 17<sup>e</sup> Majlis, MOSSADEGH avait fait bien du chemin vers le contrôle dictatorial. Il est visible qu'il ne pris cette mesure qu'à contrecœur, et pourtant, le référendum qui eut lieu du 3 au 15 août 1953, fut une mascarade.

Le résultat final fut de 2.043.389 voix contre 1.207 en faveur de MOSSADEGH (1).

Le vote ne fut pas secret. Les bureaux de vote pour ou contre MOSSADEGH étaient situés en des endroits différents de la ville, et si

un citoyen se sentait assez brave pour voter contre, il était contraint de le faire au vu et su de tout le monde, et de supporter les injures et les quolibets des Mossadeghistes.

Mais les élections eurent quand même une certaine signification. L'opposition les boycotts, et MOSSADEGH n'était pas encore assez avancé en direction de la dictature pour pouvoir pousser vers les bureaux de vote des troupes dociles d'électeurs (il ne tenait pas assez l'armée en main pour cela). Le jeu de contrainte qu'il y eut fut le fait de «durs» du TUDEH, mobilisés par leur parti pour obtenir un vote massif.

(1) New York Times, 14 août 1953, 1: 8.  
4 60.

A TEHERAN, le résultat du scrutin fut de 101.396 à 67, au total 29.000 votes de moins que lors des élections relativement libres de janvier 1952 (1). Ce vote est remarquablement élevé, étant donné le fait que le Front National avait perdu ses principaux leaders Chaq Keshan avec la défection de KASHANI et BAQAI. Il n'est pas possible de déterminer quel pourcentage des voix était dû au soutien du TUDEH. Dans les districts ruraux, la signification de ce vote massif fut encore plus claire: il démontrait la capacité de MOSSADEGH à faire mieux que les propriétaires terriens pour attirer les paysans illettrés vers les bureaux de vote.

Comme il a été dit au chapitre 13, l'opposition à MOSSADEGH à ce moment s'était cristallisée. Elle comprenait la Cour, la plupart des généraux, les propriétaires terriens, les gros hommes d'affaires et un nombre croissant de leaders cléricaux, une force non négligeable si l'on y joint les trois défecteurs du Front National et leurs partisans; De plus, la rebuffade du Président EISENHOWER fit passer de nombreux indécis dans l'opposition. Le Parti TUDEH joua un rôle important dans la consolidation de l'opposition avec sa campagne anti-américaine et sa manifestation du 30 Tir (21 juillet 1953) (2).

(1.) New York Times,  
\*\*\*\*\*  
\*\*\*\*\*  
\*\*\*\*\*  
\*\*\*\*\*





## CHAPITRE XVI

### 16 - NATIONALISME «POSITI ET DICTATURE ROYALE

Ainsi que le répètent souvent les tenants du gouvernement du SHAH, le Dr. MOSSADEQ et ses partisans n'avaient pas le monopole du nationalisme.

A son zénith, le soutien nationaliste non-communiste iranien à MOSSADEQ atteignit une quasi unanimité, mais en août 1953, des défections significatives s'étaient produites et un désenchantement général se manifestait envers MOSSADEQ. Il est possible que le gouvernement du général ZAHEDI aurait pu se gagner l'accord actif de certains ex-MOSSADEGHISTES et l'acquiescement passif de nombreux autres. Mais pour cela, ZAHEDI aurait dû prouver qu'il était dévoué à la cause de la nation iranienne et n'était nullement un outil de l'impérialisme de l'étranger. Etant donné les moyens par lesquels il parvint au pouvoir, cela lui aurait été pour le moins, extrêmement difficile, mais il en savait assez long sur le nationalisme iranien pour siattirer la sympathie de nationalistes occasionnels.

En deux ans et demi de liberté d'expression relative, les tendances du nationalisme iranien avaient largement pu se manifester et le gouvernement ZAHEDI aurait pu en déduire quelles lignes d'action étaient à éviter ou à suivre pour se concilier le soutien des nationalistes. Par exemple, les hommes choisis pour occuper des positions ministérielles auraient dû être des gens qu'on ne pouvait soupçonner de

relations avec des puissances étrangères. Afin de séduire les nationalistes désillusionnés, ces nominations auraient dû inclure celles d'hommes respectés comme le Dr Absollah MOAZEMI, qui avait combattu le nenchant dictatorial de MOSSADEQ, ou Khalil @LEKI, l'anticommuniste le plus ardent de la coalition de MOSSADEQ. Mais peut-être était-ce\_ demander beaucoup ou trop, de la part de ZAHEDI et des leaders nationalistes.

Pour ZAHEDI, cela aurait signifié désappointer la clique oligarchique à laquelle il appartenait et qui l'avait si puissamment aidé à renverser MOSSADEQ. Pour les nationalistes cela aurait été risquer la mort politique, comme @IAKI, BAKAI et KASHANI quelques mois plus tôt.









\* \* \* \* \*









































nationalistes envers les décisions et la stratégie de leurs aînés.  
 Extrait de l'ouvrage « NATIONALISM IN IRAN » (U.S.A.,  
 PITTSBURG, 1964 ; pp.309- 311) du Professeur Rochard W.  
 COTTAM

Nous observons un mécontentement de plus en plus extériorisé, des dirigeants Nationalistes les plus jeunes, à l'encontre de la stratégie et de la direction générale des hommes d'état les plus anciens. La supposition tenace que les Nationalistes doivent se focaliser sur la tâche de modifier la politique étrangère américaine concernant l'Iran, est en désuétude particulière. Les jeunes dirigeants argumentent qu'un défi direct au Chah, en dépit du soutien américain, se fait trop attendre.

La réponse tactique du Chah, aux émeutes a démontré sa maîtrise de l'art de la politique en Iran. Allahyar Saleh et la plupart de l'aile Iran Parti des dirigeants Nationalistes ont été libérés de prison. Mais les dirigeants les plus activistes, y inclu le chef du Front de Libération, Mehdi Bazergan, et le théologue brillant Ayatollah Taleqani ont été traduit pardevant les tribunaux. Le procureur public a demandé la peine de mort (conférer la publication *Daneshjo*, octobre 1963). Le jugement final a été renvoyé pour un temps et ces dirigeants Nationalistes sont devenus en effet des otages. Par ces deux actes le Chah a pu créer avec confiance une lutte violente entre les factions du Front National tout en limitant les activistes.

En septembre 1963, de nouvelles élections ont eu lieu. Aucun effort n'a été fait pour produire une participation équivalente à celle pour le plébiscite. Toutefois, aucun candidat opposant sérieux n'a été admis. À la place des partis défunts, une organisation parrainée officiellement sous le nom « Congrès d'Hommes Libres et de Femmes Libres » a été formé sous la





















\*\*\*\*\*  
 \*\*\*\*\*  
 \*\*\*\*\*  
 \*\*\*\*\*  
 \*\*\*\*\*  
 \*\*\*\*\*  
 \*\*\*\*\*  
 \*\*\*\*\*  
 \*\*\*\*\*  
 \*\*\*\*\*  
 \*\*\*\*\*  
 \*\*\*\*\*  
 \*\*\*\*\*  
 \*\*\*\*\*  
 \*\*\*\*\*  
 \*\*\*\*\*  
 \*\*\*\*\*  
 \*\*\*\*\*  
 \*\*\*\*\*  
 \*\*\*\*\*  
 \*\*\*\*\*  
 \*\*\*\*\*  
 \*\*\*\*\*  
 \*\*\*\*\*

\*\*\*\*\*de affectée par les Etats Unis au temps de DULLES fut un réalisme têtù, mais la conclusion de cette étude est qu'au contraire, la politique américaine envers l'Iran pendant le mandat de DULLES fut irréaliste et intuitive. L'analyse politique manque peut être des outils nécessaire à une précision scientifique, mais les outils dont elle

5 18

dispose lui permettent d'identifier-les tendances politiques à long terme et de déceler les probabilités et les variantes d'une situation donnée.

Tout indique que ces outils ne furent pas utilisés pour évaluer la situation en Iran. En conséquence, le phénomène du nationalisme iranien, et plus précisément du mouvement Mossadeghiste, ne fut jamais compris. Des jugements intuitifs remplacèrent l'analyse. Une fois prise la décision de s'opposer à MOSSADEGH, une mythologie compliquée fut inventée-pour justifier cette décision -et le difficile problème subsiste aujourd'hui, de démêler cette mythologie.-

La politique américaine sous KENNEDY ne peut être accusée d'avoir favorisé un statu quo condamné, ni d'avoir ignoré les tendances à long terme. Au contraire, la politique de KENNEDY semble avoir été d'aider l'économie iranienne à prendre son essor, grâce auquel, espère-t-on, sera atteint le but recherché, d'un gouvernement non-communiste stable.

Sans aucun doute, les conclusions de cette étude ne cadrent pas avec ces espoirs.

Les conséquences politiques et sociales d'une croissance économique extraordinairement rapide seront profondes, et l'une de ces conséquences sera l'accueil plus large réservé aux valeurs nationalistes.

5 19

L'exode régulier de la population des villages vers les villes amènera une conscience nationale croissante, qui est le corollaire de l'évolution économique.

Mais la conclusion centrale de la présente étude est que ces Iraniens ayant pris conscience de leur pays en tant que nation iranienne ne chercheront pas leurs leaders parmi les nationalistes libéraux et intellectuels: ils leur préféreront les démagogues qui s'adresseront avec succès à leurs aspirations, leurs frustrations et leurs haines.

Le paradoxe est que, en cherchant à lutter contre le communisme, les Etats-Unis ont suivi une politique de déterminisme économique qui pourrait amener une direction non à la NASSER, mais à la CASTRO.